This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE

EX
DONO

JEAN
LARGUIER
DES BANCELS

1876
1961

1961

Mr. J. Sel Langevin.

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

[Mercier, Louis-Sébastien]

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

Le tems préſent eſt gros de l'avenir. . . .
LEIBNITZ.

NOUVELLE ÉDITION EXACTEMENT CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UN VOLUME.

TOME PREMIER.

AZ 3247

À LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

Barbier

51395

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

À L'ANNÉE

DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE.

AUGUSTE & respectable Année, qui dois amener la félicité sur la terre ; toi, hélas ! que je n'ai vue qu'en songe, quand tu viendras à jaillir du sein de l'éternité, ceux qui verront ton soleil, fouleront aux pieds mes cendres & celles de trente générations, successivement éteintes & disparues dans le profond abîme de la mort. Les Rois qui sont aujourd'hui assis sur des trônes, ne seront plus ; leur postérité ne sera plus : & toi, tu jugeras & ces Monarques décédés & les écrivains qui vivoient soumis à leur puissance.

Les noms des amis, des défenseurs de l'humanité brilleront, honorés : leur gloire sera pure & radieuse. Mais cette vile populace de Rois qui auront, en tout sens, tourmenté l'espece humaine, plus enfoncés encore dans l'oubli que dans la région des morts, ne s'échapperont de l'opprobre qu'à la faveur du néant.

La pensée survit à l'homme, & voilà son plus glorieux appanage ! La pensée s'éleve de son tombeau, prend un corps durable, immortel ; & tandis que les tonnerres du despotisme tombent & s'éteignent, la plume d'un écrivain franchit l'intervalle des tems, absout, ou punit les maîtres de l'univers.

J'ai usé de l'empire que j'ai reçu en naissant ; j'ai cité devant ma raison solitaire les loix, les abus, les coutumes du pays où je vivois inconnu & obscur. J'ai connu cette haine vertueuse que l'être sensible doit à l'oppresseur : j'ai déteſté la tyrannie, je l'ai flétrie, je l'ai combattue avec les forces qui étoient en mon pou-

voir. Mais, auguſte & reſpectable Année, j'ai eu beau, en te contemplant, élever, enflammer mes idées, elles ne ſeront peut-être à tes yeux que des idées de ſervitude. Pardonne! le génie de mon ſiecle me preſſe & m'environne : la ſtupeur regne : le calme de ma patrie reſſemble à celui des tombeaux. Autour de moi, que de cadavres colorés qui parlent, qui marchent, & chez qui le principe actif de la vie n'a jamais pouſſé le moindre rejetton ! Déjà même la voix de la philoſophie, laſſe & découragée, a perdu de ſa force ; elle crie au milieu des hommes comme au ſein d'un immenſe déſert.

Oh, ſi je pouvois partager le tems de mon exiſtence en deux portions, comme je deſcendrois à l'inſtant même au cercueil ! comme je perdrois avec joie l'aſpect de mes triſtes, de mes malheureux contemporains, pour aller me réveiller au milieu de ces jours purs que tu dois faire éclorre, ſous ce ciel fortuné, où l'homme aura repris ſon courage, ſa liberté, ſon indépendance & ſes vertus. Que ne puis-je

te voir autrement qu'en ſonge, Année ſi déſirée & que mes vœux appellent ! Hâte-toi ! viens éclairer le bonheur du monde ! Mais, que dis-je ? délivré des preſtiges d'un ſommeil favorable, je crains, hélas ! je crains plutôt que ton ſoleil ne vienne un jour à luire triſtement ſur un informe amas de cendres & de ruines !

AVANT-PROPOS.

DESIRER que tout ſoit bien eſt le vœu du Philoſophe. J'entends par ce mot, dont on a ſans doute abuſé, l'être vertueux & ſenſible qui veut le bonheur général, parce qu'il a des idées préciſes d'ordre & d'harmonie. Le mal fatigue les regards du Sage, il s'en plaint; on ſoupçonne qu'il a de l'humeur; on a tort. Le Sage ſait que le mal abonde ſur la terre; mais en même tems il a toujours préſente à l'eſprit cette perfection ſi belle & ſi touchante, qui peut & qui doit même être l'ouvrage de l'homme raiſonnable.

En effet, pourquoi nous ſeroit-il défendu d'eſpérer qu'après avoir décrit ce cercle extravagant de ſottiſes autour duquel l'égarent ſes paſſions, l'homme ennuyé reviendra à la lumiere pure de l'entendement? Pourquoi le genre humain ne ſeroit-il pas ſemblable à l'individu? Emporté, violent, étourdi dans ſon jeune âge; ſage, doux, modéré dans ſa vieilleſſe. (a)

(a) Le monde n'auroit-il été fait qu'en faveur d'un ſi petit

L'homme qui penſe ainſi, s'impoſe à lui-même le devoir d'être juſte.

Mais ſavons-nous ce que c'eſt que perfection ? Peut-elle être le partage d'un être foible & borné ? Ce grand ſecret n'eſt-il pas caché ſous celui de la vie ? & ne faudra-t-il pas dépouiller notre vêtement mortel pour percer cette ſublime énigme ?

En attendant tâchons de rendre les choſes paſſables, ou, ſi c'eſt encore trop, rêvons du moins qu'elles le ſont. Pour moi, concentré avec Platon, je rêve comme lui. O mes chers concitoyens ! vous que j'ai vu gémir ſi fréquemment ſur cette foule d'abus dont on eſt las de ſe plaindre, quand verrons-nous nos grands projets, quand verrons-nous nos ſonges ſe réaliſer ! Dormir, voilà donc notre félicité.

---

nombre d'hommes qui couvrent actuellement la face de la terre ? Que ſont tous les êtres qui ont exiſté en comparaiſon de tous ceux que Dieu peut créer ? D'autres générations viendront occuper la place que nous occupons ; elles paroîtront ſur le même théâtre ; elles verront le même ſoleil, & nous pouſſeront ſi avant dans l'antiquité qu'il ne reſtera de nous ni trace, ni veſtige, ni mémoire.

L'AN

DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

CHAPITRE PREMIER.

Paris entre les mains d'un vieil Anglois.

FACHEUX ami, pourquoi m'éveilles-tu? Ah, quel tort tu viens de me faire? Tu m'ôtes un ſonge dont je préférois la douce illuſion au jour importun de la vérité. Que mon erreur étoit délicieuſe, & que ne puis-je y demeurer plongé le reſte de ma vie! Mais non, me voilà retombé dans le cahos affreux dont je me croyois dégagé. Aſſieds-toi & m'écoutes, tandis que mon eſprit eſt encore plein des objets qui l'ont frappé.

Je converſai hier fort tard avec ce vieil anglois dont l'ame eſt ſi franche. Tu ſais que j'aime l'homme vraiment anglois. On ne trouve nulle part de meilleurs amis; on ne rencontre chez aucun autre peuple des hommes d'un caractere auſſi ferme &

auſſi généreux. Cet eſprit de liberté qui les anime, leur donne un degré de force & de conſiſtance bien rare chez les autres peuples.

Votre nation, me diſoit-il, eſt remplie d'abus auſſi étranges que multipliés : on ne peut ni les concevoir ni les nombrer, & l'eſprit s'y perd. Rien ne me confond ſur-tout, comme ce repos, ce calme apparent qui couvre les débats affreux de tant de guerres inteſtines. Votre capitale eſt un compoſé incroyable. (*a*) Ce monſtre difforme eſt le réceptacle de l'extrême opulence & de l'exceſſive miſere : leur lutte eſt éternelle. Quel prodige! que ce corps dévorant qui ſe conſume dans chaque partie, puiſſe ſubſiſter dans ſon épouvantable inégalité. (*b*)

On fait tout dans votre royaume pour cette capitale : on lui ſacrifie des villes, des provinces entieres. Eh, qu'eſt-elle autre choſe qu'un diamant entouré de fumier! Quel mêlange inouï

(*a*) Tout le royaume eſt dans Paris. Le royaume reſſemble à un enfant rachitique. Tous les ſucs montent à ſa tête & la groſſiſſent. Ces ſortes d'enfans ont plus d'eſprit que les autres, mais le reſte du corps eſt diaphane & exténué. L'enfant ſpirituel ne vit pas long-tems.

(*b*) Quelque choſe de plus étonnant encore, c'eſt la maniere dont il ſubſiſte. Il n'eſt pas rare de voir un homme qui ne ſauroit vivre avec cent mille livres de rente, emprunter de l'argent à un autre qui eſt à ſon aiſe avec cent piſtoles.

d'eſprit & de bêtiſe, de génie & d'extravagance, de grandeur & de baſſeſſe ! Je quitte l'Angleterre, je me preſſe, j'accours, je crois arriver dans un centre éclairé, où les hommes, en uniſſant leurs talens mutuels, auroient dû faire régner tous les plaiſirs enſemble, & cette aiſance, cette commodité qui ajoutent à leur charme. Mais, dieu ! que mon eſpérance eſt cruellement déçue ! Sur ce point où tout abonde, je vois des malheureux qui ſouffrent la faim. Au milieu de tant de loix ſages, on commet mille crimes. Parmi tant de réglemens de police, tout eſt en déſordre. Ce ne ſont par-tout qu'entraves, qu'embarras, qu'uſages contraires au bien public.

La foule riſque à chaque inſtant d'être écraſée par cette innombrable profuſion de voitures, où ſont portés tout à leur aiſe des gens qui valent infiniment moins que ceux qu'ils éclabouſſent & qu'ils menacent d'écraſer. Je friſſonne dès que j'entends les pas précipités d'une paire de chevaux qui avancent à toutes jambes dans une ville peuplée de femmes groſſes, de vieillards & d'enfans. En vérité, rien n'eſt plus inſultant à la nature humaine, que cette indifférence cruelle ſur des dangers qui renaiſſent à chaque minute. (*a*)

(*a*) Premiers habitans de la terre, auriez-vous jamais penſé

Vos affaires vous appellent malgré vous dans tel quartier, & il s'en exhale une odeur fétide qui tue. Des milliers d'hommes reſpirent forçement cet air empoiſonné (*a*).

Vos temples ſcandaliſent plus qu'ils n'édifient. On en fait des lieux de paſſage & quelquefois pis. On ne s'y aſſied que pour de l'argent : indécent monopole dans un lieu ſaint où tous les hommes devant l'Etre ſuprême doivent ſe regarder, au moins, comme égaux entr'eux.

Si vous copiez d'après les Grecs & les Romains, vous n'avez pas ſeulement l'eſprit de vous tenir dans leur genre ; vous gâtez leur maniere qui eſt ſimple & noble ; vous la gâtez, dis-je, vous la défigurez par la petiteſſe de vos vues, & par cette fureur puérile que vous avez tous pour le joli. Vous avez quelques pieces de théâtre qui

---

qu'il exiſteroit un jour une ville où l'on marcheroit impitoyablement ſur les infortunés piétons, à tant par jambes & par bras ?

(*a*) Les Innocens ſervent de cimetiere à ving-deux paroiſſes de Paris. On y enterre des morts depuis mille ans. On auroit dû les placer bien loin hors des murs. Qu'a-t-on fait ? On les a mis au centre de la ville, & dans la crainte apparemment qu'ils ne fuſſent pas aſſez fréquentés, on les a entourés de boutiques & de marchands. C'eſt un tombeau toujours ouvert, toujours rempli, toujours vuide. Nos petites maîtreſſes vont prendre ſur les oſſemens pourris d'un milliard de morts, la meſure de leurs pompons & de leurs autres colifichets.

ſont des chef-d'œuvres. Si ſur leur lecture il me prend envie de les aller voir repréſenter, je ne les reconnois plus.

Vous avez trois petits théâtres ſombres & meſquins. Dans le premier, on chante à grands frais; on vous étourdit magnifiquement, & le ridicule machiniſte prodigue des miracles au milieu deſquels vous bâillez. Dans le ſecond, on vous fait rire, quand on devroit vous faire pleurer. Le coſtume eſt toujours manqué; & outre vos pitoyables acteurs tragiques que l'on ne ſe donne pas même la peine de critiquer, vous avez telle confidente dont le nez plat ou giganteſque ſuffiroit ſeul pour faire évanouir la plus parfaite illuſion. Quant au troiſieme, ce ſont des farceurs qui tantôt ſecouent le grelot de Momus, & tantôt glapiſſent de fades ariettes. Je les préfere cependant à vos fades comédiens françois, parce qu'ils ont plus de naturel, & par conſéquent plus de graces, parce qu'ils ſervent un peu mieux le public (*a*); mais j'avoue en même tems qu'il faut être excédé de loiſir pour s'amuſer des frivolités qu'ils débitent.

(*a*) Il y a une différence eſſentielle entre les comédiens françois, & les comédiens italiens. Les premiers ſe croient de la meilleure foi du monde des gens de mérite : & ils ſont inſolens. Les ſeconds ſont intéreſſés & ne viſent qu'à l'argent. Les uns par amour propre veulent maîtriſer le goût du public; les autres tachent de s'y conformer par avarice.

Ce qui me fait ſourire de pitié, c'eſt que de pareilles gens, auxquels chaque particulier fait en quelque ſorte l'aumône, entaſſent impertinemment leurs juges dans un parterre étroit, où debout & ſerrés les uns contre les autres, ils ſouffrent mille tortures, & où il ne leur eſt pas ſeulement permis de crier qu'ils étouffent quand ils vont rendre l'ame. Un peuple qui juſque dans ſes plaiſirs endure une ſervitude auſſi gênante, prouve juſqu'à quel point on peut le réduire en eſclavage. Ainſi tous ces plaiſirs vantés de loin, de près ſont troublés, corrompus, & il faut marcher ſur la tête de la multitude ſi l'on veut reſpirer à ſon aiſe.

Comme je ne me ſens pas ce barbare courage, adieu, je me retire. Soyez fiers de tous vos beaux monumens qui tombent en ruine : montrez avec admiration votre Louvre dont l'aſpect vous fait plus de honte que d'honneur, ſur-tout lorſque l'on apperçoit de tout côté tant de colifichets brillans qui vous coûtent plus à entretenir que vos monumens publics ne vous coûteroient à achever.

Mais tout cela n'eſt encore rien. Si je m'étendois ſur l'horrible diſproportion des fortunes ; ſi j'étalois au grand jour les raiſons ſecrettes qui la cauſent ; ſi je parlois de vos mœurs dures & ſuperbes ſous des dehors faciles & polis (*a*) ; ſi

(*a*) Si vous exceptez les financiers qui ſont durs & impolis

je retraçois l'indigence du misérable & l'impossibilité où il est d'en sortir en conservant sa probité ; si je comptois les rentes qu'un mal-honnête homme acquiert, & les degrés de considération dont il jouit à mesure qu'il devient plus frippon... (*a*) tout cela me meneroit trop loin : bon soir. Je pars demain ; je pars demain, vous dis-je : je ne puis être plus long-tems dans une ville si malheureuse, avec tant de moyens de ne l'être pas.

Je suis dégoûté de Paris comme de Londres. Toutes les grandes villes se ressemblent ; Rousseau l'a fort bien dit. Il semble que plus les hommes font de loix pour être heureux en se réunissant en corps, plus ils se dépravent, & plus ils augmentent la somme de leurs maux. On pouvoit cependant raisonnablement penser qu'il devoit en arriver le contraire ; mais trop de gens sont intéressés à

---

tout ensemble, le reste des riches n'a que l'un de ces deux défauts, ou ils vous laissent mourir de faim poliment, ou ils vous donnent brusquement quelque secours.

(*a*) Autrefois on n'aidoit point l'homme vertueux, mais on l'estimoit au moins. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Je me rappelle la réponse d'une princesse à son intendant. Elle lui donnoit six cent livres de gages, & il se plaignoit de n'être point assez payé. Comment faisoit donc votre prédécesseur, lui dit-elle ? il n'est demeuré que dix ans à mon service, & il s'est retiré avec vingt mille livres de rente. Madame, il vous volait, répondit l'intendant : eh bien, monsieur, repliqua la princesse, volez-moi !

s'opposer au bien général. Je vais chercher quelque village où, dans un air pur & des plaisirs tranquilles, je puisse déplorer le sort des tristes habitans de ces fastueuses prisons que l'on nomme villes (*a*).

J'eus beau lui répéter le proverbe vulgaire, que *Paris n'avoit pu se faire en un jour*, que tout étoit déjà perfectionné en comparaison des siecles précédens. Encore quelques années, lui disois-je, & peut-être n'aurez-vous plus rien à desirer; s'il est possible toutefois de remplir dans toute leur étendue les différens projets qui ont été conçus... Ah! me repliqua-t-il, voilà bien le tic de votre nation. Toujours des projets! & vous y croyez! Vous êtes françois, mon ami; avec tout votre bon sens le goût du terroir vous a gagné. Mais, soit: je reviendrai vous voir quand tous ces projets auront été mis à exécution. D'ici là j'irai vivre ailleurs. Je n'aime point habiter parmi tant de mécontens, tant de malheureux, dont le regard souffrant déchire mon cœur (*b*).

Je vois qu'il seroit aisé de remédier aux maux

(*a*) Dans ce torrent de modes, de fantaisies, d'amusemens, dont aucun ne dure, & dont l'un détruit l'autre, l'ame des grands perd jusqu'à la force de jouir, & devient aussi incapable de sentir le grand & le beau que de le produire.

(*b*) Il n'est aucun établissement en France qui ne tende au détriment de la nation.

les plus preſſans ; mais croyez-moi, l'on n'y remédiera pas : les moyens ſont trop ſimples pour que l'on y ait recours ; on s'en éloignera, je le parierois. Je ferois un autre pari encore, c'eſt que l'on ne répete parmi vous avec tant d'affectation le mot ſacré d'humanité, que pour s'exempter de remplir les devoirs qu'il renferme (*a*). Il y a long-tems que vous ne péchez plus par ignorance, ainſi vous ne vous corrigerez jamais. Adieu.

CHAPITRE II.

J'ai ſept cent ans.

Il étoit minuit quand mon vieil anglois ſe retira. J'étois un peu las : je fermai ma porte & me couchai. Dès que le ſommeil ſe fut étendu ſur

(*a*) Malheur à l'écrivain qui flatte ſon ſiecle & acheve de l'aſſoupir, qui le berce de l'hiſtoire de ſes héros antiques & des vertus qu'il n'a plus, pallie le mal qui le mine & le devore, & tel qu'un charlatan adroit & courtiſan lui inſinue qu'il porte un front rayonnant de ſanté, tandis que la gangrenne va opérer la diſſolution de ſes membres. L'écrivain courageux ne profere point ce dangereux menſonge ; il s'écrie : ô mes concitoyens ! non, vous ne reſſemblez pas à vos peres : vous êtes polis & cruels, vous n'avez que les apparences de l'humanité ; lâches & fourbes, vous n'avez pas même le courage des grands forfaits, vos crimes ſont petits, comme vous.

mes paupieres, je rêvai qu'il y avoit des ſiecles que j'étois endormi, & que je m'éveillois (*a*). Je me levai, & je me trouvai d'une peſanteur à laquelle je n'étois pas accoutumé. Mes mains étoient tremblantes, mes pieds chancellans. En me regardant dans mon miroir, j'eus peine à reconnoître mon viſage. Je m'étois couché avec des cheveux blonds, un teint blanc & des joues colorées. Quand je me levai, mon front étoit ſillonné de rides, mes cheveux étoient blanchis, j'avois deux os ſaillans au-deſſous des yeux, un long nez, & une couleur pâle & blême étoit répandue ſur toute ma figure. Dès que je voulus marcher, j'appuyai machinalement mon corps ſur une canne; mais du moins je n'avois point hérité de la mauvaiſe humeur trop ordinaire aux vieillards.

En ſortant de chez moi, je vis une place publique qui m'étoit inconnue. On venoit d'y dreſſer une colonne pyramidale qui attiroit les regards des curieux. J'avance, & je lis très-diſtinctement: L'an de grace MMIVcXL. Ces caracteres étoient gravés ſur le marbre en lettres d'or.

D'abord je m'imaginai que c'étoit une erreur

(*a*) Il n'eſt que d'avoir l'imagination fortement frappée d'un objet, pour ſe le retracer pendant la nuit. Il y a des choſes étonnantes dans les rêves. Celui-ci, comme on le verra par la ſuite, eſt aſſez bien conditionné.

de mes yeux, ou plutôt une faute de l'artiſte, & je m'apprêtois à en faire la remarque, lorſque ma ſurpriſe devint plus grande en jetant la vue ſur deux ou trois édits du Souverain attachés aux murailles. J'ai toujours été curieux lecteur des affiches de Paris. Je vis la même date MMIVcXL. fidélement empreinte ſur tous les papiers publics. Eh, quoi! dis-je en moi-même, je ſuis donc devenu bien vieux ſans m'en appercevoir : quoi, j'ai dormi ſix cent ſoixante douze années (*a*)!

Tout étoit changé. Tous ces quartiers qui m'étoient ſi connus, ſe préſentoient à moi ſous une forme différente & récemment embellie. Je me perdois dans des grandes & belles rues proprement alignées. J'entrois dans des carrefours ſpacieux où régnoit un ſi bon ordre que je n'y apperçevois pas le plus léger embarras. Je n'entendois aucun de ces cris confuſément bizarres qui déchiroient jadis mon oreille (*b*). Je ne rencontrois point de voitures prêtes à m'écraſer. Un gouteux auroit pû ſe promener commodément. La ville avoit un air animé, mais ſans trouble & ſans confuſion.

J'étois ſi émerveillé que je ne voyois pas les paſſans s'arrêter, & me conſidérer des pieds à

(*a*) Cet ouvrage a été commencé en 1768.

(*b*) Les cris de Paris forment un langage particulier dont il faut avoir la grammaire.

la tête avec le plus grand étonnement. Ils hauſſoient les épaules & ſourioient, comme nous ſourions nous-mêmes, lorſque nous rencontrons un maſque. En effet, mon habillement devoit leur paroître original & groteſque, tant il étoit différent du leur.

Un citoyen (que je reconnus dans la ſuite pour un ſavant) s'approcha de moi, & me dit poliment, mais avec une gravité ferme : Bon vieillard, à quoi ſert ce déguiſement ? Votre projet eſt-il de nous retracer les ridicules uſages d'un ſiecle bizarre ? Nous n'avons aucune envie de les imiter. Laiſſez-là ce vain badinage.

Comment ? lui répondis-je, je ne ſuis point déguiſé ; je porte les mêmes habits que je portois hier : ce ſont vos colonnes, vos affiches qui mentent. Vous ſemblez reconnoître un autre ſouverain que Louis XV. Je ne ſais quelle peut être votre idée ; mais je la crois dangereuſe, je vous en avertis ; on ne joue point de pareilles maſcarades ; on n'eſt point fou de cette force-là : en tout cas, vous êtes des impoſteurs bien gratuits, car vous ne pouvez pas ignorer que rien ne prévaut contre l'évidence de ſa propre exiſtence.

Soit que cet homme ſe perſuadât que j'extravaguois, ſoit qu'il penſât que le grand âge que je paroiſſois avoir me faiſoit radoter, ſoit qu'il eût quelqu'autre ſoupçon, il me demanda

en quelle année j'étois né ? En 1740, lui répondis-je. — Eh bien, à ce compte, vous avez au juſte ſept cent ans. Il ne faut s'étonner de rien, dit-il à la multitude qui m'environnoit : Enoch, Elie ne ſont point morts ; Mathuſalem & quelques autres ont vécu 900 ans : Nicolas Flamel court le monde comme le juif errant, & monſieur, peut-être, a trouvé l'élixir immortel ou la pierre philoſophale.

En prononçant ces mots il ſourioit, & chacun ſe preſſoit autour de moi avec une complaiſance & un reſpect tout particulier. Ils brûloient tous de m'interroger, mais la diſcrétion enchaînoit leur langue ; ils ſe contentoient de ſe dire tout bas : un homme du ſiecle de Louis XV ! oh, que cela eſt curieux !

CHAPITRE III.

Je m'habille à la Fripperie.

J'ÉTOIS fort embarraſſé de ma perſonne. Mon ſavant me dit : étonnant vieillard, je m'offre volontiers à vous ſervir de guide ; mais commençons, je vous prie, par entrer chez le premier frippier que nous allons trouver, car (ajouta-t-il avec franchiſe) je ne pourrois pas vous accompagner ſi vous n'étiez pas vêtu décemment.

Vous m'avouerez, par exemple, que dans une ville bien policée, où le gouvernement défend tout combat & répond de la vie de chaque particulier, il eſt inutile, pour ne pas dire indécent, de s'embarraſſer les jambes d'une arme meurtriere, & de mettre une épée à ſon côté pour aller parler à Dieu, aux femmes & à ſes amis : c'eſt tout ce que pourroit faire le ſoldat dans une ville aſſiégée. Dans votre ſiecle, on tenoit encore un vieux préjugé de la gothique chevalerie : c'étoit une marque d'honneur de traîner toujours une arme offenſive : & j'ai lu dans un des ouvrages de votre tems, que le foible vieillard faiſoit encore parade d'un fer inutile.

Que votre habillement eſt gênant & mal ſain ! Vos

Vos épaules & vos bras ſont empriſonnés, votre corps eſt comprimé, votre poitrine eſt ſerrée; vous ne reſpirez pas. Et pourquoi, s'il vous plaît, expoſer vos cuiſſes & vos jambes à l'intempérie des ſaiſons?

Chaque tems amene de nouvelles modes; mais ou je ſuis bien trompé, ou la nôtre eſt auſſi agréable que ſalutaire: voyez. En effet, la maniere dont il étoit habillé, quoique nouvelle pour moi, n'avoit rien qui me déplût. Son chapeau n'avoit plus cette couleur triſte & lugubre, ni ces cornes embarraſſantes: (*a*) il n'en reſtoit que la calotte, qui étoit aſſez profonde pour tenir dans la tête, & qui d'ailleurs étoit entourée d'un bourrelet. Ce bourrelet roulé avec grace demeuroit plié ſur lui-même lorſqu'il étoit inutile, & pouvoit ſe rabattre & s'avancer au gré de celui qui le portoit, pour garantir du ſoleil ou du mauvais tems.

Ses cheveux proprement treſſés formoient un nœud derriere ſa tête, (*b*) & un léger ſoupçon

(*a*) Si j'écrivois l'hiſtoire de France, je m'étendrois avec une complaiſance marquée ſur le chapitre des chapeaux. Ce morceau traité avec ſoin ſeroit curieux & intéreſſant. J'y ferois contraſter l'Angleterre & la France: l'une prendroit un petit chapeau, quand l'autre en prendroit un grand; & celle-ci en quitteroit un grand, quand celle-là en quitteroit un petit.

(*b*) S'il me prenoit fantaiſie de donner un traité ſur l'art

de poudre leur laiſſoit leur couleur naturelle. Ce ſimple accommodage ne préſentoit point une pyramide plâtrée de pommade & d'orgueil, ni ces ailes mauſſades qui donnent un air effaré, ni ces boucles immobiles qui, loin de retracer une chevelure flottante, n'ont d'autre mérite que celui d'une roideur ſans expreſſion comme ſans grace.

Son cou n'étoit plus étranglé par une bande étroite de mouſſeline : (*a*) il étoit entouré d'une cravate plus ou moins chaude, ſuivant la ſaiſon. Ses bras jouiſſoient de toute leur liberté dans des manches médiocrement larges ; & ſon corps leſtement vêtu d'une eſpece de ſoubreveſte, étoit couvert d'un manteau en forme de robe, dont l'uſage étoit ſalutaire dans les tems de pluie ou dans les froids.

Une longue écharpe ceignoit noblement ſes reins, & procuroit une chaleur égale. Il n'avoit point de ces jarretieres qui coupent les jarrets &

---

de la friſure, dans quel étonnement je jeterois les lecteurs en leur prouvant qu'il y a trois ou quatre cent manieres de tordre les cheveux d'un honnête homme. Oh ! que les arts ont de profondeur, & qui peut ſe vanter de les parcourir en détail !

(*a*) Je n'aime point que l'on crie contre nos cols, ils nous ſervent plus qu'on ne l'imagine. Les veilles, la bonne chere & quelques autres excès nous rendent pâles. Nos cols, en nous étranglant un peu, réparent ce défaut, & nous redonnent des couleurs.

gênent la circulation. Un long bas lui prenoit des pieds juſqu'à la ceinture ; & un ſoulier commode entouroit ſon pied en forme de brodequin.

Il me fit entrer dans une boutique où l'on me propoſa de changer de vêtement. Le ſiege ſur lequel je me repoſai, n'étoit point de ces chaiſes chargées d'étoffes, qui fatiguent au lieu de délaſſer. C'étoit une eſpece de canapé court, revêtu de natte, fait en pente, & qui ſe prêtoit ſur un pivot au mouvement du corps. Je ne pouvois me croire chez un frippier, car il ne parloit point d'honneur & de conſcience, & ſon magaſin étoit fort clair.

CHAPITRE IV.

Les Porte-faix.

Mon guide ſe rendoit chaque inſtant plus affable. Il paya la dépenſe que j'avois faite chez le frippier. Elle ſe montoit à un louis de notre monnoie que je tirai de ma poche. Le marchand ſe promit de le garder comme une piece antique. On payoit comptant dans chaque boutique, & ce peuple, ami d'une probité ſcrupuleuſe, ne connoiſſoit point ce mot *crédit*, qui d'un côté ou de l'autre ſervoit de voile à une induſtrieuſe frippon-

nerie. L'art de faire des dettes & de ne les point payer n'étoit plus la ſcience des gens du beau monde. (*a*)

En ſortant, la foule m'environnoit encore, mais les regards de la multitude n'avoient rien de railleur, rien d'inſultant; ſeulement on bourdonnoit de tout côté à mes oreilles : voilà l'homme qui a ſept cent ans ! Qu'il a dû être malheureux pendant les premieres années de ſa vie ! (*b*)

(*a*) Charles VII roi de France, ſe trouvant à Bourges ſe fit faire une paire de bottes; mais comme on les lui eſſayoit, l'Intendant entra & dit au Bottier : remporter votre marchandiſe, nous ne pourrions vous payer ces bottes de quelque tems; Sa Majeſté peut encore aller un mois avec les vieilles. Le Roi approuva l'Intendant, & il méritoit d'avoir un pareil homme à ſon ſervice. Que penſera en liſant ceci le jeune drôle qui ſe laiſſe chauſſer, riant en lui-même d'avoir encore trouvé un pauvre ouvrier à tromper : il mépriſe l'homme qui lui met des ſouliers aux pieds & qu'il ne paie point, & court prodiguer l'or dans les aſyles de la débauche & du crime. Que la baſſeſſe de ſon ame n'eſt-elle gravée ſur ſon front, ſur ce front qui ne rougit pas de ſe détourner à chaque coin de rue pour éviter l'œil d'un créancier ! Si tous ceux auquels il doit les vêtemens qu'il porte, l'arrêtoient dans un carrefour, & reprenoient ce qui leur appartient, que lui reſteroit-il pour ſe couvrir ? Je voudrois que ſur le pavé de Paris chaque homme vêtu d'un habit au-deſſus de ſon état, fût forcé, ſous des peines ſéveres, de porter dans ſa poche la quittance de ſon tailleur.

(*b*) Celui qui a en main la milice d'un état, celui qui a en main les finances, eſt deſpote dans toute la force du terme, & s'il n'acheve pas de tout courber, c'eſt qu'il ne convient pas toujours à ſes intérêts d'uſer de ſa toute puiſſance.

J'étois étonné de trouver tant de propreté & ſi peu d'embarras dans les rues : on eut dit de la Fête-Dieu. La ville paroiſſoit cependant extraordinairement peuplée.

Il y avoit dans chaque rue un garde qui veilloit à l'ordre public ; il dirigeoit la marche des voitures & celle des hommes chargés ; il ouvroit ſur-tout un libre paſſage à ces derniers, dont le fardeau étoit toujours proportionné à leurs forces.

On ne voyoit point un malheureux haletant, tout en ſueur, l'œil rouge & la tête comprimée, gémir ſous un poids qui n'étoit fait que pour une bête de ſomme chez un peuple humain : le riche ne ſe jouoit point de l'humanité moyennant quelques pieces de monnoie. On voyoit encore moins un ſexe délicat & foible, né pour remplir des devoirs plus doux & plus heureux, attriſter les regards des paſſans en ſe métamorphoſant en porte-faix : on ne le voyoit point dans les marchés publics forcer à chaque pas la nature, & accuſer la barbare inſenſibilité des hommes, tranquilles ſpectateurs de leurs travaux. Rendus aux devoirs de leur état, les femmes rempliſſoient l'unique ſoin que leur impoſa le créateur, celui de faire des enfans, & de conſoler ceux qui les environnent des peines de la vie.

CHAPITRE V.

Les Voitures.

Je remarquai que tous les allans prenoient la droite, & que les venans prenoient la gauche. (*a*) Ce moyen si simple de n'être point écrasé venoit d'être imaginé tout-à-l'heure, tant il est vrai que ce n'est qu'avec le tems que se font les découvertes utiles. On évitoit par-là les rencontres fâcheuses. Toutes les issues étoient sûres & faciles : & dans les cérémonies publiques où se trouvoit l'affluence de la multitude, elle jouissoit d'un spectacle qu'elle aime naturellement, & qu'il auroit été injuste de lui refuser. Chacun s'en retournoit paisiblement chez soi, sans être ou froissé ou mort. Je ne voyois plus le coup-d'œil risible & révoltant de mille carrosses mutuellement accrochés, demeurer immobiles pendant trois heures, tandis que l'homme doré, l'homme imbécille qui se faisoit traîner, oubliant qu'il avoit

(*a*) L'étranger ne conçoit guere ce qui occasionne en France ce mouvement perpétuel des hommes, qui du matin au soir sont hors de leurs maisons, souvent sans affaires, & dans une agitation incompréhensible.

des jambes, crioit à la portiere & ſe lamentoit de ne pouvoir avancer. (*a*)

Le plus grand peuple formoit une circulation libre, aiſée & pleine d'ordre. Je rencontrai cent charettes chargées de denrées ou de meubles, pour un ſeul carroſſe, encore ce carroſſe traînoit-il un homme qui me parut infirme. Que ſont devenues, dis-je, ces brillantes voitures élégamment dorées, peintes, verniſſées, qui de mon tems rempliſſoient les rues de Paris? Vous n'avez donc ici ni traitans, ni courtiſannes, (*b*) ni petits-maîtres? Jadis ces trois miſérables eſpeces inſultoient au public, & ſembloient jouer à l'envi l'une de l'autre à qui auroit l'avantage d'épouvanter l'honnête bourgeois qui fuyoit à grands pas, de peur d'expirer ſous la roue de leur char. Nos ſeigneurs prenoient le pavé de Paris pour la lice des jeux olympiques, & mettoient leur gloire à crever des chevaux. Alors ſe ſauvoit qui pouvoit.

(*a*) Rien de plus comique que de voir ſur un pont une file de carroſſes qui s'embarraſſent les uns dans les autres. Les maîtres regardent & s'impatientent. Les cochers ſe levent ſur leurs ſieges & jurent. Ce coup-d'œil venge un peu les malheureux piétons.

(*b*) On a vu ſix chevaux magnifiquement enharnachés; ils étoient attelés à un carroſſe ſuperbe: on ſe rangeoit en deux hayes pour le voir paſſer. Les artiſans ôtoient leur bonnet, & c'étoit une catin qu'ils avoient ſaluée.

Il n'eſt plus permis, me répondit-on, de faire de pareilles courſes. De bonnes loix ſomptuaires ont réprimé ce luxe barbare, qui engraiſſoit un peuple de laquais & de chevaux. (a) Les favoris de la fortune ne connoiſſent plus cette molleſſe coupable qui révoltoit l'œil du pauvre. Nos ſeigneurs font uſage aujourd'hui de leurs jambes; ils ont de l'argent de plus & la goutte de moins.

Vous voyez pourtant quelques voitures; elles appartiennent à d'anciens magiſtrats, ou à des hommes diſtingués par leurs ſervices & courbés ſous le poids de l'âge. C'eſt à eux ſeuls qu'il eſt permis de rouler lentement ſur ce pavé où le moindre citoyen eſt reſpecté; s'ils avoient le malheur d'eſtropier un homme, ils deſcendroient à l'inſtant même de leur carroſſe pour l'y faire monter, & lui entretiendroient une voiture pour toute ſa vie à leurs dépens.

Ce malheur n'arrive jamais. Les riches titrés ſont des hommes eſtimables, qui ne croient point ſe déshonorer en ſouffrant que leurs chevaux cedent le pas au citoyen.

Notre ſouverain lui-même ſe promene ſouvent à pied parmi nous; quelquefois même il honore

(a) On a comparé avec raiſon les fots opulens qui entretiennent une foule de valets, à des clopartes, ils ont beaucoup de pieds, & leur marche eſt fort lente.

nos maiſons de ſa préſence, & preſque toujours, quand il eſt las d'avoir marché, il choiſit pour ſe repoſer la boutique d'un artiſan. Il aime à retracer l'égalité naturelle qui doit régner parmi les hommes : auſſi ne voit-il dans nos yeux qu'amour & reconnoiſſance ; nos acclamations partent du cœur, & ſon cœur les entend & s'y complaît. C'eſt un ſecond Henri IV. Il a ſa grandeur d'ame, ſes entrailles, ſon auguſte ſimplicité ; mais il eſt plus fortuné. La voie publique reçoit ſous ſes pas comme une empreinte ſacrée que chacun révere : on n'oſe s'y quereller ; on rougiroit d'y commettre le moindre déſordre : *Si le roi paſſoit*, dit-on ; cette réflexion ſeule arrêteroit, je crois, une guerre civile. Que l'exemple devient puiſſant, lorſqu'il eſt donné par la premiere tête ! comme il frappe ! comme il devient une loi inviolable ! comme il commande à tous les hommes !

CHAPITRE VI.

Les Chapeaux brodés.

LES choſes me paroiſſent un peu changées, dis-je à mon guide ; je vois que tout le monde eſt vêtu d'une maniere ſimple & modeſte, & depuis que nous marchons je n'ai pas encore rencontré ſur mon chemin un ſeul habit doré : je n'ai diſtingué ni galons, ni manchettes à dentelles. De mon tems un luxe puéril & ruineux avoit dérangé toutes les cervelles ; un corps ſans ame étoit ſurchargé de dorure, & l'automate alors reſſembloit à un homme. — C'eſt juſtement ce qui nous a porté à mépriſer cette ancienne livrée de l'orgueil. Notre œil ne s'arrête point à la ſurface. Lorſqu'un homme s'eſt fait connoître pour avoir excellé dans ſon art, il n'a pas beſoin d'un habit magnifique ni d'un riche ameublement pour faire paſſer ſon mérite ; il n'a beſoin ni d'admirateurs qui le prônent, ni de protecteurs qui l'étayent : ſes actions parlent, & chaque citoyen s'intéreſſe à demander pour lui la récompenſe qu'elles méritent. Ceux qui courent la même carriere que lui, ſont les premiers à ſolliciter en ſa faveur. Chacun dreſſe un placet, où ſont peints dans tout leur jour les ſervices qu'il a rendus à l'état.

Le monarque ne manque point d'inviter à sa cour cet homme cher au peuple. Il converse avec lui pour s'instruire ; car il ne pense pas que l'esprit de sagesse soit inné en lui. Il met à profit les leçons lumineuses de celui qui a pris quelque grand objet pour but principal de ses méditations. Il lui fait présent d'un chapeau où son nom est brodé ; & cette distinction vaut bien celle des rubans bleus, rouges & jaunes, qui chamaroient jadis des hommes absolument inconnus à la patrie *(a)*.

Vous pensez bien qu'un nom infame n'oseroit se montrer devant un public dont le regard le démentiroit. Quiconque porte un de ces chapeaux honorables, peut passer par-tout ; en tout tems il a un libre accès au pied du trône, & c'est une loi fondamentale. Ainsi, lorsqu'un prince ou un duc n'ont rien fait pour faire broder leur nom, ils jouissent de leurs richesses ; mais ils n'ont aucune marque d'honneur ; on les voit passer du même œil que le citoyen obscur qui se mêle & se perd dans la foule.

(*a*) Chez les anciens la vanité des hommes consistoit à tirer leur origine des Dieux ; on faisoit tous ses efforts pour être neveu de Neptune, petit-fils de Vénus, cousin germain de Mars : d'autres, plus modestes, se contentoient de descendre d'un fleuve, d'une nymphe, d'une nayade. Nos fous modernes ont une extravagance plus triste ; ils cherchent à descendre, non d'ayeux célebres, mais bien anciennement obscurs.

La politique & la raiſon autoriſent à la fois cette diſtinction : elle n'eſt injurieuſe que pour ceux qui ſe ſentent incapables de jamais s'élever. L'homme n'eſt pas aſſez parfait pour faire le bien, pour le ſeul honneur d'avoir bien fait. Mais cette nobleſſe, comme vous le penſez bien, eſt perſonnelle, & non héréditaire ou vénale. A vingt-un ans le fils d'un homme illuſtre ſe préſente, & un tribunal décide s'il jouira des prérogatives de ſon pere. Sur ſa conduite paſſée, & quelquefois ſur les eſpérances qu'il donne, on lui confirme l'honneur d'appartenir à un citoyen cher à ſa patrie. Mais ſi le fils d'un Achille eſt un lâche Therſite, nous détournons les yeux, nous lui épargnons la honte de rougir à notre vue : il deſcend dans l'oubli à meſure que le nom de ſon pere devient plus glorieux.

De votre tems on ſavoit punir le crime, & l'on n'accordoit aucune récompenſe à la vertu ; c'étoit une législation bien imparfaite. Parmi nous, l'homme courageux qui a ſauvé la vie à un citoyen dans quelque danger, (*a*) qui a pré-

(*a*) Il eſt étonnant que l'on n'accorde aucune récompenſe à l'homme qui ſauve la vie à un citoyen. Une ordonnance de police donne dix écus au batelier qui retire un noyé de la riviere, mais le batelier qui ſauve la vie à un homme en danger n'a rien.

venu quelque malheur public, qui a fait quelque choſe de grand & d'utile, porte le chapeau brodé, & ſon nom reſpectable expoſé aux yeux de tous, marche avant celui qui poſſede la plus belle fortune, fut-il Midas ou Plutus. (*a*) — Cela eſt fort bien imaginé. De mon tems on donnoit des chapeaux, mais ils étoient rouges : on alloit les chercher au-delà des mers ; ils ne ſignifioient rien ; on les ambitionnoit ſinguliérement, & je ne ſais trop à quel titre on les recevoit.

CHAPITRE VII.

Le Pont débaptiſé.

LORSQU'ON cauſe avec intérêt, on fait du chemin ſans s'en appercevoir. Je ne ſentois plus le poids de la vieilleſſe, tout rajeuni que j'étois par l'aſpect de tant d'objets nouveaux.

Mais qu'apperçois-je ! ô Ciel ! quel coup-d'œil !

(*a*) Quand l'extrême cupidité remue tous les cœurs, l'enthouſiaſme de la vertu diſparoît ; & le gouvernement ne peut plus récompenſer que par des ſommes immenſes, ceux qu'il récompenſoit par de légeres marques d'honneur. Leçon à tous les monarques de créer une monnoie qui illuſtre ; mais elle n'aura cours que lorſque les ames ſentiront vivement ce noble aiguillon.

Je me trouve ſur les bords de la Seine. Ma vue enchantée ſe promene, s'étend ſur les plus beaux monumens. Le Louvre eſt achevé ! L'eſpace qui regne entre le château des Tuileries & le Louvre, donne une place immenſe où ſe célebrent les fêtes publiques. Une galerie nouvelle répond à l'ancienne où l'on admiroit encore la main de Perrault. Ces deux auguſtes monumens ainſi réunis, formoient le plus magnifique palais qui fut dans l'univers. Tous les artiſtes diſtingués habitoient ce palais. C'étoit-là le plus digne cortege de la majeſté ſouveraine. Elle ne s'enorgueilliſſoit que des arts qui faiſoient la gloire & le bonheur de l'empire. Je vis une ſuperbe place de ville qui pouvoit contenir la foule des citoyens. Un temple lui faiſoit face ; ce temple étoit celui de la juſtice. L'architecture de ſes murailles répondoit à la dignité de ſon objet.

Eſt-ce bien là le Pont-Neuf, m'écriai-je ? Comme il eſt décoré ! — Qu'appellez-vous le Pont-Neuf ? Nous lui avons donné un autre nom. Nous en avons changé beaucoup d'autres pour leur en ſubſtituer de plus ſignificatifs ou de plus convenables ; car rien n'influe plus ſur l'eſprit du peuple que lorſque les choſes ont leurs termes propres & réels. Voilà le pont d'Henri IV, entendez-vous ? formant la communication des deux parties de la ville : il ne pouvoit porter un

titre plus reſpecté. Dans chacune des demi-lunes nous avons placé l'effigie des grands hommes qui, comme lui, ont aimé les hommes, & qui n'ont voulu que le bien de la patrie. Nous n'avons pas héſité de mettre à ſes côtés le chancelier l'Hôpital, Sully, Jannin, Colbert. Quel livre de morale ! Quelle leçon publique eſt auſſi forte, auſſi éloquente que cette file de héros, dont le front muet, mais impoſant, crie à tous qu'il eſt utile & grand d'obtenir l'eſtime publique ! Votre ſiecle n'a point eu la gloire de faire pareille choſe. — Oh ! mon ſiecle éprouvoit les plus grandes difficultés à la moindre entrepriſe. On faiſoit les plus rares préparatifs pour annoncer avec pompe un avortement. Un grain de ſable arrêtoit le mouvement des reſſorts les plus orgueilleux. On bâtiſſoit les plus belles choſes en ſpéculation : & la langue ou la plume ſembloient l'inſtrument univerſel. Tout a ſon tems. Le nôtre étoit celui des innombrables projets ; le vôtre eſt celui de l'exécution. Je vous en félicite. Que je me ſais bon gré d'avoir vécu ſi long-tems !

CHAPITRE VIII.

Le nouveau Paris.

En me tournant du côté du pont que je nommois jadis le Pont-au-Change, je vis qu'il n'étoit plus écrasé de vilaines petites maisons (*a*). Ma vue se plongeoit avec plaisir dans tout le vaste cours de la Seine; & ce coup-d'œil vraiment unique m'étoit toujours nouveau.

En vérité, voilà des changemens admirables! — Il est vrai: c'est dommage qu'ils nous rappellent un événement funeste, causé par votre extrême négligence. — Nous! comment, s'il vous plaît? — L'histoire rapporte que vous parliez toujours d'abattre ces vilaines maisons, &

(*a*) Des milliers d'hommes qui viennent se réunir sur le même pont, qui habitent des maisons à sept étages, qui s'entassent dans des rues étroites, qui rongent, qui dessechent un sol déjà épuisé, tandis que la nature leur ouvroit de tout côté ses vastes & riantes campagnes, présentent un spectacle bien étonnant à l'œil du philosophe. Les riches s'y rendent pour multiplier leur puissance, & défendre l'abus de leur puissance par leur puissance même. Les petits fourbent, flattent & se vendent. On pend ceux qui échouent; les autres deviennent des importans. On sent que dans ce conflit perpétuel & barbare d'intérêt, on ne doit plus guere connoître les devoirs de l'homme & du citoyen.

que

que vous ne les abattiez point. Un jour donc que vos échevins faiſoient précéder un ſomptueux repas d'un maigre feu d'artifice, (le tout pour célébrer l'anniverſaire d'un ſaint à qui, ſans doute, les François ont la plus grande obligation) le bruit des canons, des boëtes & des pétards ſuffit à renverſer les vieilles maſures dreſſées ſur ces vieux ponts; ils tremblerent & s'écroulerent ſur leurs habitans. Le bouleverſement de l'un entraîna la ruine de l'autre. Mille citoyens périrent; & les échevins à qui appartenoit le revenu des maiſons, maudirent le feu d'artifice & juſqu'au repas.

Les années ſuivantes, on ne fit plus tant de bruit à propos de rien. L'argent qui ſautoit en l'air, ou qui cauſoit de graves indigeſtions, fut employé à faire ſomme pour la reſtauration & l'entretien des ponts. On regretta de n'avoir point ſuivi cette idée les années précédentes; mais c'étoit le lot de votre ſiecle de ne vouloir reconnoître ſes énormes ſottiſes que lorſqu'elles étoient complétement achevées.

Venez vous promener un peu de ce côté; vous verrez quelques démolitions que nous avons faites, je crois, fort à propos. Ces deux ailes des Quatre Nations ne gâtent plus un des plus beaux quais, en laiſſant ſubſiſter des marques d'une vindication cardinale. Nous avons placé

l'Hôtel-de-Ville en face du Louvre ; & lorſque nous donnons quelques réjouiſſances publiques, nous penſons bonnement qu'elles ſont faites pour le peuple. La place eſt ſpacieuſe : perſonne n'eſt eſtropié par les feux d'artifice ou par les coups de bourrade de la ſoldateſque qui, de votre tems, (ô choſe incroyable !) bleſſoit quelquefois le ſpectateur, & le bleſſoit impunément (*a*).

Voyez comme nous avons mis chaque ſtatue équeſtre des rois qui ont ſuccédé au vôtre, au milieu de chaque pont. Cette file de rois élevés ſans pompe au ſein de la ville, préſente un coup-d'œil intéreſſant. Dominant ſur le fleuve qui arroſe & féconde la cité, ils en paroiſſent les dieux tutélaires. Placés tous comme le bon Henri IV, ils ont un air plus populaire, que s'ils étoient renfermés dans des places (*b*) où l'œil eſt borné. Celles-ci, vaſtes & naturelles, n'ont pas jetté dans de grands frais. Nos rois après leur mort ne levent pas ce dernier tribut qui, dans votre ſiecle, fatiguoit le citoyen déjà épuiſé.

(*a*) C'eſt ce que j'ai vu, c'eſt ce que je défere publiquement aux magiſtrats, qui doivent plus veiller à la conſervation d'un homme qu'aux apprêts de vingt fêtes publiques.

(*b*) Les maiſons des traitans ceignent pour la plupart les ſtatues de nos rois. Ils ne peuvent même, après leur mort éviter le cercle des frippons !

Je vis avec beaucoup de ſatisfaction qu'on avoit ôté ces eſclaves enchaînés (*a*) aux pieds des ſtatues de nos rois ; qu'on avoit effacé toute inſcription faſtueuſe ; & quoique cette groſſiere flatterie ſoit la moins dangereuſe de toutes, on avoit écarté ſoigneuſement la moindre apparence de menſonge & d'orgueil.

On me dit que la Baſtille avoit été renverſée de fond en comble, par un prince qui ne ſe croyoit pas le Dieu des hommes, & qui craignoit le juge des rois ; que ſur les débris de cet affreux château, ſi bien appellé le palais de la vengeance, (& d'une vengeance royale) on avoit élevé un temple à la clémence : qu'aucun citoyen ne diſparoiſſoit de la ſociété ſans que ſon procès ne lui fût fait publiquement ; & que les lettres de cachet étoient un nom inconnu au peuple : que ce nom n'exerçoit plus que l'infatigable érudition de ceux qui perçoient dans la nuit des tems barbares ; on avoit compoſé même un livre intitulé : *Parallele des lettres de cachet & du cordeau aſiatique.*

Inſenſiblement nous traverſâmes les Tuileries où tout le monde entroit : elles ne m'en parurent

(*a*) Louis XIV diſoit que de tous les gouvernemens du monde celui du grand Turc lui plaiſoit davantage. On ne pouvoit être à la fois, plus orgueilleux & plus ignorant.

que plus belles (*a*). On ne me demanda rien pour m'asseoir dans ce jardin royal. Nous nous trouvâmes à la place de Louis XV. Mon guide me prenant par la main me dit en souriant : vous avez dû voir l'inauguration de cette statue équestre. — Oui, j'étois jeune alors, & tout aussi curieux qu'à présent. — Mais savez-vous bien que voilà un chef-d'œuvre digne de notre siecle ; nous l'admirons encore tous les jours, & lorsque nous voulons en contempler la perspective du château, elle nous paroît, sur-tout au soleil couchant, couronnée des plus beaux rayons. Ces magnifiques allées forment un ceintre heureux, & celui qui a donné ce plan ne manquoit point de goût ; il a eu le mérite de pressentir le grand effet que cela devoit faire un jour. J'ai lu cependant que de votre tems, des hommes aussi jaloux qu'ignorans exerçoient leur censure sur cette statue & sur cette place, qu'ils n'auroient dû qu'admirer (*b*). S'il se trouvoit aujourd'hui un homme capable de

(*a*) Refuser l'entrée de ce jardin au petit peuple me semble une insulte gratuite, & d'autant plus grande qu'il ne la sent pas.

(*b*) Il n'y a qu'en France où l'art de se taire n'est point un mérite. Vous reconnoîtrez moins un françois à son visage & à son accent qu'à la légéreté qu'il a de parler & de prononcer sur tout ; jamais il n'a su dire : *je ne me connois point en cela.*

dire une telle ſottiſe ; dès qu'il ouvriroit la bouche, nous lui tournerions le dos.

Je continuai ma curieuſe promenade ; mais le détail en ſeroit trop long. D'ailleurs on perd toujours en ſe rappellant un ſonge. Chaque coin de rue m'offroit une belle fontaine, qui laiſſoit couler une eau pure & tranſparente : elle retomboit d'une coquille en nappe d'argent, & ſon cryſtal donnoit envie d'y boire. Cette coquille préſentoit à chaque paſſant une taſſe ſalutaire. Cette eau couloit dans le ruiſſeau toujours limpide, & lavoit abondamment le pavé.

Voilà le projet de votre M. Deſparcieux, académicien de l'académie des ſciences, accompli & perfectionné. Voyez comme toutes ces maiſons ſont fournies de la choſe la plus néceſſaire & la plus utile à la vie. Quelle propreté ! quelle fraîcheur en réſulte dans l'air ! Regardez ces bâtimens commodes, élégans. On ne conſtruit plus de ces cheminées funeſtes, dont la ruine menaçoit chaque paſſant. Les toîts n'ont plus cette pente gothique qui, au moindre vent, faiſoit gliſſer les tuiles dans les rues les plus fréquentées.

Nous montâmes au haut d'une maiſon par un eſcalier où l'on voyoit clair. Quel plaiſir ce fut pour moi qui aime la vue & le bon air, de rencontrer une terraſſe ornée de pots de fleurs & couverte d'une treille parfumée. Le ſommet de

chaque maiſon offroit une pareille terraſſe ; de ſorte que les toîts, tous d'une égale hauteur, formoient enſemble comme un vaſte jardin : & la ville apperçue du haut d'une tour étoit couronnée de fleurs, de fruits & de verdure.

Je n'ai pas beſoin de dire que l'Hôtel-Dieu n'étoit plus enfermé au centre de la cité. Si quelque étranger ou quelque citoyen, me dit-on, tombe malade hors de ſa patrie ou de ſa famille, nous ne l'empriſonnons pas, comme de votre tems, dans un lit dégoûtant entre un cadavre & un agoniſſant, pour y reſpirer l'haleine empoiſonnée du trépas, & convertir une ſimple incommodité en une cruelle maladie.

Nous avons partagé cet Hôtel-Dieu en vingt maiſons particulieres, ſituées aux différentes extrêmités de la ville. Par-là le mauvais air que ce gouffre d'horreur (*a*) exhaloit, ſe trouve dif-

(*a*) Six mille malheureux ſont entaſſés dans les ſalles de l'Hôtel-Dieu où l'air ne circule point. Le bras de la riviere qui coule auprès, reçoit toutes les immondices, & cette eau qui contient tous les germes de la corruption, abreuve la moitié de la ville. Dans le bras de la riviere qui baigne le quai Pelletier & entre les deux ponts, nombre de teinturiers répandent leur teinture trois fois par ſemaine. J'ai vu l'eau en conſerver une couleur noire pendant plus de ſix heures. L'arche qui compoſe le quai de Gêvres eſt un foyer peſtilentiel. Toute cette partie de la ville boit une eau infecte, & reſpire un air empoiſonné. L'argent qu'on prodigue en fuſées-volantes, ſuffiroit à la ceſſation d'un tel fléau.

perſé & n'eſt plus dangereux à la capitale. D'ailleurs les malades ne ſont pas conduits dans ces hôpitaux par l'extrême indigence : ils n'arrivent point déjà frappés de l'idée de mort, & pour s'aſſûrer uniquement de leur ſépulture ; ils viennent, parce que les ſecours y ſont plus promts, plus multipliés que dans leurs propres foyers. On ne voit plus ce mêlange horrible, cette confuſion révoltante, qui annonçoit plutôt un ſéjour de vengeance qu'un ſéjour de charité. Chaque malade a ſon lit, & peut expirer ſans accuſer la nature humaine. On a reviſé les comptes des directeurs. O honte ! ô douleur ! ô forfait incroyable ſous la voûte du ciel ! des hommes dénaturés s'engraiſſoient de la ſubſtance des pauvres ; ils étoient heureux des douleurs de leurs ſemblables ; ils avoient conclu un marché avantageux avec la mort.... Je m'arrête : le tems de ces iniquités eſt écoulé : l'aſyle des malheureux eſt reſpecté comme le temple où les regards de la divinité s'arrêtent avec le plus de complaiſance : les abus énormes ſont corrigés, & les pauvres malades n'ont plus à combattre que les maux que leur impoſa la nature. Quand on n'a à ſouffrir que d'elle, on ſouffre en ſilence (*a*).

(*a*) Un jour je me ſuis promené ſeul & à pas lents dans les ſalles de l'Hôtel-Dieu de Paris. Quel lieu plus propre à

Des médecins ſavans & charitables ne dictent point des ſentences de mort, en prononçant au haſard des préceptes généraux : ils ſe donnent la peine d'examiner chaque malade en particulier ; & la ſanté ne tarde point à refleurir ſous leur œil attentif & prudent. Ces médecins ſont au rang des citoyens les plus conſidérés. Et quel ouvrage plus beau, plus auguſte, plus digne d'un être vertueux & ſenſible, que celui de renouer le fil délicat des jours de l'homme, de ces jours fragiles, paſſagers, mais dont un art conſervateur accroît la force & augmente la durée ! — Et l'hôpital général, où eſt-il ſitué ? — Nous n'a-

méditer ſur l'homme ! J'ai vu l'avarice inhumaine décorée du nom de charité publique. J'ai vu des moribonds plus preſſés qu'ils ne devoient l'être dans le tombeau, confondre leur haleine, & précipiter le trépas des triſtes compagnons de leur miſere. J'ai vu la douleur & les larmes n'attendrir perſonne ; le glaive de la mort frapper à droite & à gauche ſans élever aucun gémiſſement : on eût dit qu'il abbattoit de vils animaux dans un ſéjour de carnage. J'ai vu des hommes endurcis à ce ſpectacle, s'étonner que l'on pût y être ſenſible. Deux jours après je me ſuis trouvé à la ſalle de l'opéra. Quel ſpectacle diſpendieux ! Décorations, acteurs, muſiciens, on n'avoit rien épargné pour rendre le coup-d'œil magnifique. Mais que dira la poſtérité, lorſqu'elle ſaura que la même ville enfermoit deux endroits auſſi différens ? Hélas ! comment peuvent-ils repoſer ſur le même ſol ! L'un n'exclud-t-il pas néceſſairement l'autre ? Depuis ce jour l'académie royale de muſique contriſte mon ame : au premier coup d'archet j'ai ſous les yeux le lit dégoûtant des pauvres malades.

vons plus d'hôpital général, plus de Bicêtre *(a)*, de maisons de force, ou plutôt de rage. Un corps sain n'a pas besoin de cautere. Le luxe, comme un caustique brûlant, avoit gangrené chez vous les parties les plus saines de l'état, & votre corps politique étoit tout couvert d'ulceres. Au lieu de fermer doucement ces plaies honteuses, vous les envenimiez encore. Vous comptiez étouffer le crime sous le poids de la cruauté. Vous

(*a*) Il y a à Bicêtre une salle qu'on nomme la salle de force; c'est une image de l'enfer. Six cent malheureux, pressés les uns sur les autres, opprimés de leur misere, de leur infortune, de leur haleine mutuelle, de la vermine qui les ronge, de leur désespoir, & d'un ennui plus cruel encore, vivent dans la fermentation d'une rage étouffée. C'est le supplice de Mezence mille fois multiplié. Les magistrats sont sourds aux réclamations de ces infortunés. On en a vu qui ont commis des homicides sur les geoliers, les chirurgiens, ou les prêtres qui les visitoient, dans la seule vue de sortir de ce lieu d'horreur, & de reposer plus librement sur la roue de l'échaffaud. On a raison d'avancer que la mort seroit une moindre barbarie que celle que l'on exerce contr'eux. O cruels magistrats, hommes de fer, hommes indignes de ce nom, vous outragez l'humanité plus qu'ils ne l'ont outragée eux-mêmes! Jamais les brigands dans leur férocité n'ont égalé la vôtre. Osez être plus inhumains, avec une justice moins lente: faites brûler vif ce troupeau malheureux, vous vous épargnerez la peine d'étendre votre vigilance sur leur horrible esclavage. Vous ne paroissez que pour le redoubler. Quoi? on pourroit leur mettre un boulet de cent livres au pied, & les faire travailler en plein champ. Mais, non; il est des victimes d'un despotisme arbitraire, qu'on veut dérober à tous les regards. . . . J'entends.

étiez inhumains, parce que vous n'aviez pas su faire de bonnes loix. (*a*)

Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable & le malheureux, que de prévenir le désordre & la misere. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les cœurs criminels; vous y avez fait entrer le désespoir. Et qu'avez-vous recueilli? Des larmes, des cris de rage, & des malédictions. Vous sembliez avoir modelé vos maisons de force sur cet horrible séjour que vous nommiez l'enfer, où des ministres de douleur accumuloient les tortures pour le plaisir affreux d'imprimer un long supplice à des êtres sensibles & plaintifs.

Enfin, pour abréger (car je serois trop long,) on ne savoit pas même de votre tems faire travailler les mendians; toute la science de votre gouvernement consistoit à les enfermer & à les faire mourir de faim. Ces malheureux expirans d'une mort lente dans un coin du royaume, ont

(*a*) Eh! oui, magistrats, c'est votre ignorance, c'est votre paresse, c'est votre précipitation qui cause le désespoir du pauvre. Vous l'emprisonnez pour une vétille, vous le couchez à côté d'un scélérat, vous aigrissez, vous empoisonnez son ame, vous l'oubliez dans la foule des malheureux; mais lui se souvient de votre injustice: comme vous n'avez point mis de proportion entre le délit & la punition, il vous imitera, & tout lui deviendra égal.

cependant fait parvenir jusqu'à nous leurs gémissemens : nous n'avons point dédaigné leurs obscures clameurs ; elles ont percé l'intervalle de sept siecles : & cette basse tyrannie suffit à en révéler mille autres.

Je baissois les yeux & n'osois répondre ; car j'avois été témoin de ces turpitudes, & je n'avois pu que gémir, ne pouvant faire mieux (*a*). Je gardai le silence quelque tems, & je repris en lui disant : ah ! ne renouvellez pas les blessures de mon cœur. Dieu a réparé les maux que leur ont fait les humains, il a puni ces cœurs durs ; vous savez... Mais allons en-avant. Vous avez, je crois, laissé subsister un de nos vices politiques. Paris me paroît aussi peuplé que de mon tems ; il étoit prouvé que la tête étoit trois fois trop grosse pour le corps. Je suis bien aise de vous annoncer, reprit mon guide, que le nombre des habitans du royaume est augmenté de moitié ; que toutes les terres sont cultivées, & que par conséquent le chef se trouve aujourd'hui dans une juste proportion avec ses membres. Cette belle ville produit toujours autant de grands personnages, de savans, d'hommes utilement in-

(*a*) J'aurai satisfait mon cœur & la justice en dénonçant cet attentat contre l'humanité, attentat horrible qu'on aura peine à croire ; mais, hélas ! il subsiste encore.

duſtrieux, de beaux génies, que toutes les autres villes de France réunies enſemble. — Mais encore un petit mot aſſez important à recueillir. Placez-vous le magaſin des poudres preſque au centre de votre ville ? — Nous ne ſommes pas imprudens de cette force-là : c'eſt aſſez des volcans qu'allume la main de la nature, ſans en former d'artificiels qui ſont cent fois plus dangereux (*a*).

(*a*) Preſque toutes les villes renferment dans leur ſein des magaſins à poudre. Le tonnerre & mille autres accidens imprévus, inconnus même, peuvent y mettre le feu. Mille exemples terribles (choſe incroyable!) n'ont pu corriger juſqu'ici l'eſpece humaine. Deux mille cinq cent hommes enſevelis récemment ſous des ruines dans la ville de Breſcia, rendront peut-être les gouvernemens attentifs à un fléau, ouvrage de leurs mains, & qu'il leur ſeroit ſi facile de nous éviter.

CHAPITRE IX.

Les Placets.

Je remarquai pluſieurs officiers revêtus des marques de leur dignité, qui venoient recevoir publiquement les plaintes du peuple, & qui en faiſoient un fidele rapport aux premiers magiſtrats. Tous les objets qui regardent l'adminiſtration de la police, étoient traités avec la plus grande célérité : on rendoit juſtice aux foibles (*a*), & tous béniſſoient le gouvernement. Je me répandis en louanges ſur cette inſtitution ſage & ſalutaire. — Meſſieurs, vous n'avez pas toute la gloire de cette découverte. De mon tems la ville commençoit à être bien gouvernée. Une police vigilante embraſſoit tous les rangs & tous les faits. Un de ceux qui l'a maintenue avec le plus d'ordre, doit être nommé encore avec éloge parmi vous : on lit parmi ſes belles ordonnances celle

(*a*) Quand un miniſtre d'état malverſe ou met la monarchie en danger, lorſqu'un général d'armée verſe le ſang des ſujets mal-à-propos, & perd honteuſement une bataille, ſon châtiment eſt tout prêt ; on lui défend de revoir le viſage du monarque. Ainſi des délits qui perdent une nation entiere, ſont punis comme des bagatelles.

d'avoir défendu ces extravagantes & lourdes enſeignes, qui défiguroient la ville & menaçoient les paſſans; d'avoir perfectionné, pour ne pas dire créé, le luminaire; d'avoir mis un plan admirable dans le ſecours prompt des pompes, & d'avoir préſervé par ce moyen les citoyens de pluſieurs incendies, autrefois ſi fréquens.

Oui, me répondit-on, ce magiſtrat étoit un homme infatigable, habile à remplir ſes devoirs, tout étendus qu'ils étoient; mais la police n'avoit pas encore reçu toute ſa perfection. L'eſpionage étoit la principale reſſource d'un gouvernement foible, inquiet, minutieux. Il y entroit le plus ſouvent une curioſité méchante, plutôt qu'un but bien déterminé d'utilité publique. Tous ces ſecrets adroitement volés portoient ſouvent une lumiere fauſſe qui égaroit le magiſtrat. D'ailleurs cette armée de délateurs qu'on avoit ſéduits à prix d'argent, formoit une maſſe corrompue qui infectoit la ſociété (*a*). Adieu toutes ſes douceurs. Il n'étoit plus d'épanchement de cœur : on étoit réduit à la cruelle alternative d'être imprudent ou hypocrite. En vain l'ame s'élançoit vers des idées

(*a*) Tout cet amas de réglemens frivoles, bizarres; toute cette police ſi recherchée n'eſt propre à en impoſer qu'à ceux qui n'ont jamais médité ſur le cœur de l'homme. Cette ſévérité déplacée produit une ſubordination odieuſe, dont les liens ſont mal aſſurés.

patriotiques : elle ne pouvoit ſe livrer à ſa ſenſibilité ; elle appercevoit le piege, & retomboit triſtement ſur elle-même, ſolitaire & froide. Enfin il falloit déguiſer ſans ceſſe ſon front, ſon geſte, ſa voix. Eh ! quel tourment n'étoit-ce pas pour l'homme généreux qui voyoit les monſtres de la patrie ſourire en égorgeant qui les voyoit & n'oſoit les nommer (*a*).

CHAPITRE X.

L'homme au maſque.

Mais, quel eſt, s'il vous plaît, cet homme que je vois paſſer un maſque ſur le viſage ? Comme il marche précipitamment ; il ſemble fuir. — C'eſt un auteur qui a écrit un mauvais livre. Quand je dis mauvais, je ne parle pas des défauts de ſtyle ou d'eſprit : on peut faire un excel-

(*a*) Nous n'avons pas encore eu un Juvenal. Eh ! quel ſiecle l'a mieux mérité ? Juvenal n'étoit pas un ſatyrique égoïſte, comme ce flatteur d'Horace & ce plat Boileau. C'étoit une ame forte, profondément indignée du vice, lui livrant la guerre, le pourſuivant ſous la pourpre. Qui oſera ſe ſaiſir de cet emploi ſublime & généreux ? Qui ſera aſſez courageux pour rendre l'ame avec la vérité, & dire à ſon ſiecle : *Je te laiſſe le teſtament que m'a dicté la vertu ; lis & rougis : c'eſt ainſi que je te fuis mes adieux.*

lent ouvrage avec un gros bon ſens (*a*). Nous diſons ſeulement qu'il a mis au jour des principes dangereux, oppoſés à la ſaine morale, à cette morale univerſelle qui parle à tous les cœurs. Pour réparation, il porte un maſque, afin de cacher ſa honte juſqu'à ce qu'il l'ait effacée en écrivant des choſes plus raiſonnées & plus ſages.

Chaque jour deux citoyens vertueux vont lui rendre viſite, combattre ſes opinions erronées avec les armes de la douceur & de l'éloquence, écouter ſes objections, y répondre & l'engager à ſe retracter dès qu'il ſera convaincu. Alors il ſera réhabilité : il tirera de l'aveu même de ſa faute une plus grande gloire : car qu'y a-t-il de plus beau que d'abjurer ſes erreurs (*b*) & d'embraſſer une lumiere nouvelle avec une noble ſincérité ! — Mais ſon livre auroit-il été approuvé ? — Quel eſt l'homme, je vous prie, qui oſeroit juger un livre avant le public ? Qui peut deviner l'influence de telle penſée dans telle circonſtance ? Chaque écrivain répond en perſonne de ce qu'il écrit, & ne déguiſe jamais ſon nom. C'eſt le public qui le

(*a*) Rien n'eſt plus vrai, & tel prône d'un curé de campagne eſt plus ſolidement utile que tel livre ingénieux, rempli de vérités & de ſophiſmes.

(*b*) Tout eſt démonſtratif dans la théorie ; l'erreur elle-même a ſa géométrie.

frappe

frappe d'opprobre, s'il contredit les principes ſacrés qui ſervent de baſe à la conduite & à la probité des hommes ; mais c'eſt lui en même tems qui le ſoutient, s'il a avancé quelque vérité neuve, propre à réprimer certains abus : enfin la voix publique eſt ſeule juge dans ces ſortes de cas, & c'eſt elle qu'on écoute. Tout auteur, qui eſt un homme public, eſt jugé par cette voix générale, & non par les caprices d'un homme qui rarement aura le coup-d'œil aſſez juſte, aſſez étendu pour découvrir ce qui, devant la nation, ſera véritablement digne de louange ou de blâme.

On l'a tant de fois prouvé ; la liberté de la preſſe eſt la vraie meſure de la liberté civile (*a*). On ne peut donner atteinte à l'une ſans détruire l'autre. La penſée doit avoir ſon plein effet. Y mettre un frein, vouloir l'étouffer dans ſon ſanctuaire, c'eſt un crime de leſe-humanité. Et qui m'appartiendra donc, ſi ma penſée n'eſt pas à moi ?

Mais, repris-je, de mon tems les hommes en place ne redoutoient rien tant que la plume des bons écrivains. Leur ame orgueilleuſe & coupable frémiſſoit dans ſes derniers replis, dès que l'équité oſoit dévoiler ce qu'ils n'avoient pas rougi de commettre (*b*). Au lieu de protéger cette cenſure pu-

(*a*) Ceci équivaut à une démonſtration géométrique.

(*b*) Dans un drame intitulé, *les noces d'un fils de roi*, un miniſtre de la juſtice, ſcélérat de cour, dit à ſon valet, en

blique, qui bien adminiſtrée auroit été le frein le plus puiſſant du crime & du vice, on condamna tous les écrits à paſſer par un crible; mais le crible étoit ſi étroit, ſi ſerré, que ſouvent les meilleurs traits étoient perdus : les élans du génie étoient ſubordonnés au ciſeau cruel de la médiocrité, qui lui coupoit les ailes ſans miſéricorde (*a*).

On ſe mit à rire autour de moi. Ce devoit, me dit-on, être une choſe fort plaiſante que de voir des gens gravement occupés à couper une penſée en deux, & à peſer des ſyllabes. Il eſt bien étonnant que vous ayez produit quelque choſe de bon avec de pareilles entraves. Comment danſer avec grace & légéreté ſous le poids énorme des chaînes? — Oh! nos meilleurs écrivains ont pris le parti tout naturellement de les ſecouer. La crainte abâtardit l'ame; & l'homme qu'anime l'amour de l'humanité doit être fier & courageux. — Vous

---

parlant des écrivains philoſophes : mon ami, ces gens-là ſont pernicieux. On ne peut ſe permettre la moindre injuſtice ſans qu'ils la remarquent. C'eſt en vain qu'un maſque adroit dérobe notre vrai viſage aux regards les plus perçans. Ces hommes, en paſſant, ont l'air de vous dire : Je te connois. — Meſſieurs les philoſophes, j'eſpere vous apprendre qu'il eſt dangereux de connoître un homme de ma ſorte : je ne veux pas être connu.

(*a*) La moitié des cenſeurs, dits royaux, ſont des gens qu'on ne peut compter parmi les littérateurs, même de la derniere claſſe; & l'on peut dire d'eux à la lettre, qu'ils ne ſavent point lire.

pouvez écrire ſur tout ce qui vous choquera, reprit-on, car nous n'avons plus ni crible, ni ciſeaux, ni menotes; & l'on écrit très-peu de ſottiſes, parce qu'elles tombent d'elles-mêmes dans la fange qui eſt leur élément. Le gouvernement eſt bien au-deſſus de tout ce que l'on peut dire : il ne craint point les plumes éclairées; il s'accuſeroit lui-même en les redoutant. Ses opérations ſont droites & ſinceres. Nous ne faiſons que le louer; & lorſque l'intérêt de la patrie l'exige, chaque homme dans ſon genre eſt auteur, ſans prétendre excluſivement à ce titre.

CHAPITRE XL

Les nouveaux Teſtamens.

QUOI, tout le monde eſt auteur! ô ciel, que dites-vous-là! Vos murailles vont s'embraſer comme le ſalpêtre, & tout va ſauter en l'air. Bon dieu, tout un peuple auteur! — Oui, mais il eſt ſans fiel, ſans orgueil, ſans préſomption. Chaque homme écrit ce qu'il penſe dans ſes meilleurs momens, & raſſemble à un certain âge les réflexions les plus épurées qu'il a eues pendant ſa vie. Avant ſa mort, il en forme un livre plus ou moins gros, ſelon ſa maniere de voir & de s'exprimer : ce livre eſt l'ame

du défunt. On le lit le jour de ſes funérailles à haute voix, & cette lecture compoſe tout ſon éloge. Les enfans raſſemblent avec reſpect toutes les penſées de leurs ancêtres, & les méditent. Telles ſont nos urnes funebres. Je crois que cela vaut bien vos ſomptueux mauſolées, vos tombeaux chargés de mauvaiſes inſcriptions, que dictoit l'orgueil & que gravoit la baſſeſſe.

C'eſt ainſi que nous nous faiſons un devoir de tracer à nos deſcendans une image vivante de notre vie. Ce ſouvenir honorable ſera le ſeul bien qui nous reſtera alors ſur la terre. (*a*) Nous ne le négligeons pas. Ce ſont des leçons immortelles que nous laiſſons à nos deſcendans; ils nous en aimerons davantage. Les portraits & les ſtatues n'offrent que les traits corporels. Pourquoi ne pas repréſenter l'ame elle-même & les ſentimens vertueux qui l'ont affectée? Ils ſe multiplient ſous nos expreſſions animées par l'amour. L'hiſtoire de nos penſées, & celle de nos actions inſtruit notre famille. Elle apprend par le choix & la comparaiſon des penſées à perfectionner la maniere de ſentir & de voir. Remarquez cependant que les écrivains prédominans, que les génies du ſiecle ſont toujours

(*a*) Cicéron ſe demandoit ſouvent à lui-même ce qu'on diroit de lui après ſa mort? L'homme qui ne fait aucun cas d'une bonne réputation négligera les moyens de l'acquérir.

les ſoleils qui entraînent & font circuler la maſſe des idées. Ce ſont eux qui impriment les premiers mouvemens ; & comme l'amour de l'humanité brûle leur cœur généreux, tous les cœurs répondent à cette voix ſublime & victorieuſe qui vient de terraſſer le deſpotiſme & la ſuperſtition. — Meſſieurs, permettez-moi, je vous prie, de défendre mon ſiecle, du moins dans ce qu'il avoit de louable. Nous avons eu, je crois, des hommes vertueux, des hommes de génie ? — Oui, mais, barbares ! vous les avez tantôt méconnus, tantôt perſécutés. Nous avons été obligés de faire une réparation expiatoire à leurs mânes outragés. Nous avons dreſſé leurs buſtes dans la place publique où ils reçoivent notre hommage & celui de l'étranger. Leur pied droit foule la face ignoble de leur zoïle ou de leur tyran : par exemple, la tête de Richelieu eſt ſous le cothurne de Corneille. (*a*) Savez-vous bien que vous avez eu des hommes étonnans ? & nous ne concevons pas la rage folle & téméraire de leurs perſécuteurs. Ils ſembloient proportionner leur degré de baſſeſſe au degré d'élévation que parcou-

(*a*) Je voudrois bien que l'auteur eût nommé ſur quelles têtes marcheront & Rouſſeau & Voltaire & ceux dont les noms s'uniſſent à ces grands noms. Il ſe trouvera ſûrement des têtes mitrées & non-mitrées qui ne ſeront pas à leur aiſe ; mais chacun ſon tour.

roient ces aigles ; mais ils ſont livrés à l'opprobre qui doit être leur éternel partage.

En diſant ces mots, il me conduiſit vers une place où étoient les buſtes des grands hommes. J'y vis Corneille, Moliere, La Fontaine, Monteſquieu, Rouſſeau (*a*), Buffon, Voltaire, Mirabeau, &c.--- Tous ces célebres écrivains vous ſont donc bien connus ? — Leur nom forme l'alphabet de nos enfans ; dès qu'ils ont atteint l'âge du raiſonnement, nous leur mettons en main votre fameux dictionnaire encyclopédique que nous avons rédigé avec ſoin. — Vous me ſurprenez ! L'encyclopédie, un livre élémentaire ! Oh, quel vol vous avez dû prendre vers les hautes ſciences, & que je brûle de m'inſtruire avec vous ! Ouvrez-moi tous vos tréſors, & que je jouiſſe au même inſtant des travaux accumulés de ſix ſiecles de gloire !

(*a*) On veut parler ici de l'auteur d'Emile, & non de ce poëte empoulé, vuide d'idées, qui n'a eu que le talent d'arranger des mots & de leur donner quelquefois une pompe impoſante ; mais qui cachoit ainſi la ſtérilité de ſon ame & la froideur de ſon génie.

CHAPITRE XII.

Le college des Quatre Nations.

ENSEIGNEZ-VOUS le grec & le latin à de pauvres enfans qu'on faiſoit de mon tems mourir d'ennui ? Conſacrez-vous dix années de leur vie (les plus belles, les plus précieuſes) à leur donner une teinture ſuperficielle de deux langues mortes qu'ils ne parleront jamais ? — Nous ſavons mieux employer le tems. La langue grecque eſt très-vénérable, ſans doute, par ſon antiquité ; mais nous avons Homere, Platon, Sophocle parfaitement traduits (*a*) : quoiqu'il ait été dit par des pédans inſignes qu'on ne pourroit jamais atteindre à leur beauté. Quant à la langue latine qui, plus moderne, ne doit pas être ſi belle, elle eſt morte de ſa belle mort. — Comment ! — La langue fran-

(*a*) Au lieu de nous donner des diſſertations ſur la tête d'Anubis, ſur Oſiris & mille rapſodies inutiles, pourquoi les académiciens de l'académie royale des inſcriptions n'occupent-ils leur tems à nous donner des traductions des ouvrages grecs ? Eux qui ſe vantent de les entendre. Demoſthene eſt à peine connu. Cela vaudroit mieux que d'examiner quelle ſorte d'épingle les femmes romaines portoient ſur leur tête, la forme de leur collier, & ſi les agraffes de leur robe étoient rondes ou ovales.

çoiſe a prévalu de toute part. On a fait d'abord des traductions ſi achevées qu'elles ont preſque diſpenſé de recourir aux ſources ; enſuite on a compoſé des ouvrages dignes d'effacer ceux des anciens. Ces nouveaux poëmes ſont incomparablement plus utiles, plus intéreſſans pour nous, plus relatifs à nos mœurs, à notre gouvernement, à nos progrès dans nos connoiſſances phyſiques & politiques, au but moral, enfin, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les deux langues antiques dont nous parlions tout-à-l'heure, ne ſont plus que celles de quelques ſavans. On lit Tite-Live à-peu-près comme l'Alcoran. — Mais cependant ce college que j'apperçois, porte encore ſur ſon frontiſpice écrit en gros caractere : *École des Quatre Nations ?* — Nous avons conſervé ce monument & même ſon nom, mais pour le mettre mieux à ſon profit. Il y a quatre différentes claſſes dans ce college, où l'on enſeigne l'italien, l'anglois, l'allemand & l'eſpagnol. Enrichis des tréſors de ces langues vivantes, nous n'envions rien aux anciens. Cette derniere nation qui portoit en elle-même un germe de grandeur que rien n'avoit pu détruire, s'eſt tout-à-coup éclairée par un des coups puiſſans qu'on ne pouvoit attendre ni prévoir. La révolution a été rapide & heureuſe, parce que la lumiere a d'abord occupé la tête, tandis que dans les autres états celle-ci a preſque toujours été plongée dans l'ombre.

La ſottiſe & le pédantiſme ſont bannis de ce college, où les étrangers ſont appellés pour faciliter la prononciation des langues qu'on y enſeigne. On y traduit les meilleurs auteurs. De cette correſpondance mutuelle jaillit une maſſe de lumieres. Un autre avantage s'y rencontre ; c'eſt que le commerce de la penſée s'étendant davantage, les haines nationales s'éteignent inſenſiblement. Les peuples ont vu que quelques coutumes particulieres ne détruiſoient pas cette raiſon univerſelle qui parle d'un bout du monde à l'autre, & qu'ils penſoient à-peu-près la même choſe ſur les mêmes objets qui avoient allumé des diſputes ſi longues & ſi vives. — Mais que fait l'univerſité, cette fille aînée des rois ? — C'eſt une princeſſe délaiſſée. Cette vieille fille, après avoir reçu les derniers ſoupirs d'une langue faſtidieuſe, dénaturée, vouloit encore la faire paſſer pour neuve, fraîche & raviſſante. Elle voloit des périodes, eſtropioit des hémiſtiches, & dans un jargon barbare & mauſſade, prétendoit reſſuſciter la langue du ſiecle d'Auguſte. Enfin l'on s'apperçut qu'elle n'avoit plus qu'un filet de voix aigre & diſcordant, & qu'elle fait bâiller la cour, la ville & ſur-tout ſes diſciples. Il lui fut ordonné par arrêt de l'académie françoiſe de comparoître devant ſon tribunal, pour rendre compte du bien qu'elle avoit fait depuis quatre ſiecles, pendant leſquels on l'avoit alimentée, honorée & penſion-

née. Elle vouloit plaider ſa cauſe dans ſon riſible idiôme que ſûrement les Latins n'auroient jamais pu comprendre. Pour le françois, elle n'en ſavoit pas un mot ; elle n'oſa pas ſe haſarder devant ſes juges.

L'académie eut pitié de ſon embarras. Il lui fut ordonné charitablement de ſe taire. On eut enſuite l'humanité de lui apprendre à parler la langue de la nation ; & depuis ce tems, dépouillée de ſon antique coëffure, de ſa morgue & de ſa férule, elle ne s'applique plus qu'à enſeigner avec ſoin & facilité cette belle langue que perfectionne tous les jours l'académie françoiſe. Celle-ci, moins timide, moins ſcrupuleuſe, la châtie, ſans toutefois l'énerver. — Et l'école militaire, qu'eſt-elle devenue ? — Elle a ſuivi le deſtin des autres colleges : elle en réuniſſoit tous les abus privilégiés qui tenoient à ſon inſtitution particuliere. On ne fait pas des hommes comme on fait des ſoldats. — Pardon, ſi j'abuſe de votre complaiſance, mais ce point eſt trop important pour que je l'abandonne ; on ne parloit dans ma jeuneſſe que d'éducation. Chaque pédant faiſoit ſon livre ; heureux encore tant qu'il n'étoit qu'ennuyeux. Le meilleur de tous, le plus ſimple, le plus raiſonnable & en même tems le plus profond, avoit été brûlé par la main d'un bourreau, & décrié par des gens qui ne l'entendoient pas plus que le valet de cet exécuteur.

Enſeignez-moi, de grace, la marche que vous avez ſuivie pour former des hommes ?

— Les hommes ſont plutôt formés par la ſage tendreſſe de notre gouvernement que par toute autre inſtitution : mais pour ne parler ici que de la culture de l'eſprit, en familiariſant les enfans avec les lettres, nous les familiariſons avec les opérations de l'algebre. Cet art eſt ſimple & d'une utilité générale ; il n'en coûte pas plus pour le ſavoir que d'apprendre à lire : l'ombre même des difficultés a diſparu, les caracteres algébriques ne paſſent plus chez le vulgaire pour des caracteres magiques (*a*). Nous avons remarqué que cette ſcience accoutumoit l'eſprit à voir les choſes rigoureuſement telles qu'elles ſont, & que cette juſteſſe eſt précieuſe, appliquée aux arts.

On apprenoit aux enfans une infinité de connoiſſances qui ne ſervent de rien au bonheur de la vie. Nous n'avons choiſi que ce qui pouvoit leur donner

(*a*) L'imprimerie étoit connue depuis peu à Paris, lorſque quelqu'un entreprit de faire imprimer les élémens d'Euclide ; mais comme il y entre, comme chacun ſait, des cercles, des quarrés, des triangles & toutes ſortes de lignes, un ouvrier de l'imprimeur crut que c'étoit un livre de ſorcellerie, propre à évoquer le diable qui pourroit l'emporter au milieu de ſon travail. Cependant le maître inſiſtoit ; ce malheureux imbécille s'imagina qu'on avoit machiné ſa perte, & ſa tête fut tellement frappée, que n'écoutant ni raiſon ni confeſſeur, il mourut d'effroi quelques jours après.

des idées vraies & réfléchies. On leur enſeignoit à tous indiſtinctement deux langues mortes, qui ſembloient renfermer la ſcience univerſelle, & qui ne pouvoient leur donner la moindre idée des hommes avec leſquels ils devoient vivre. Nous nous contentons de leur enſeigner la langue nationale, & nous leur permettons même de la modifier d'après leur génie, parce que nous ne voulons pas des grammairiens, mais des hommes éloquens. Le ſtyle eſt l'homme, & l'ame forte doit avoir un idiôme qui lui ſoit propre & bien différent de la nomenclature, la ſeule reſſource de ces eſprits foibles qui n'ont qu'une triſte mémoire.

On leur enſeigne peu d'hiſtoire, parce que l'hiſtoire eſt la honte de l'humanité, & que chaque page eſt un tiſſu de crimes & de folies. A Dieu ne plaiſe! que nous leur mettions ſous les yeux ces exemples de brigandage & d'ambition. Le pédantiſme de l'hiſtoire a pu ériger les rois en dieux. Nous enſeignons à nos enfans une logique plus ſûre & des idées plus ſaines. Ces froids chronologiſtes, ces nomenclateurs de tous les ſiecles, tous ces écrivains romaneſques ou corrompus, qui ont pâli les premiers devant leur idole, ſont éteints avec les panégyriſtes des princes de la terre. (*a*) Quoi! le

(*a*) Depuis Pharamond juſqu'à Henri IV, à peine compte-t-on deux rois, je ne dis pas qui aient ſu régner, mais qui aient

tems eſt court & rapide, & nous employerions le loiſir de nos enfans à arranger dans leur mémoire des noms, des dates, des faits innombrables, des arbres généalogiques? Quelles futilités miſérables, lorſqu'on a devant les yeux le vaſte champ de la morale & de la phyſique! En vain dira-t-on que l'hiſtoire fournit des exemples qui peuvent inſtruire les ſiecles ſuivans; exemples pernicieux & pervers (*a*), qui ne ſervent qu'à enſeigner le deſpotiſme, à le rendre plus fier, plus terrible, en montrant les humains toujours ſoumis comme un troupeau d'eſclaves, & les efforts impuiſſans de la liberté expirant ſous les coups que lui ont porté quelques hommes qui fondoient ſur l'ancienne tyrannie les droits d'une tyrannie nouvelle. S'il fut un homme eſtimable, vertueux, il a été le contemporain des monſtres; il a été étouffé par eux: & ce tableau de la vertu foulée aux pieds, n'eſt

---

ſu mettre dans l'adminiſtration publique le bon ſens qu'un particulier emploie dans l'économie de ſa maiſon.

(*a*) La ſcene change, il eſt vrai, dans l'hiſtoire, mais le plus ſouvent pour amener de nouveaux malheurs; car avec les rois c'eſt une chaîne indiſſoluble de calamités. Un roi à ſon avénement au trône, croiroit ne pas régner, s'il ſuivoit les anciens plans. Il faut abîmer les anciens ſyſtêmes qui ont coûté tant de ſang, & en établir de nouveaux; ils ne s'accordent pas avec les premiers, & ne deviennent pas moins préjudiciables que ceux-ci étoient nuiſibles.

que trop vrai, ſans doute, mais il eſt tout auſſi dangereux à préſenter. Il n'appartient qu'à un homme fait, de contempler ce tableau ſans pâlir, & d'en reſſentir même une joie ſecrete, en voyant le triomphe paſſager du crime, & le ſort éternel qui doit appartenir à la vertu. Mais pour les enfans, il faut éloigner ce tableau, il faut qu'ils contractent une habitude heureuſe avec les notions d'ordre & d'équité, & en compoſer, pour ainſi dire, la ſubſtance de leur ame. Ce n'eſt point cette morale oiſive qui conſiſte en queſtions frivoles, que nous leur enſeignons; c'eſt une morale pratique qui s'applique à chacune de leurs actions, qui parle par images, qui forme leurs cœurs à la douceur, au courage, au ſacrifice de l'amour-propre, ou pour dire tout, en un mot, à la généroſité.

Nous avons aſſez de mépris pour la métaphyſique, cet eſpace ténébreux où chacun édifioit un ſyſtême chymérique & toujours inutile. C'eſt-là qu'on alloit puiſer des images imparfaites de la divinité, qu'on défiguroit ſon eſſence à force de ſubtiliſer ſur ſes attributs, & qu'on étourdiſſoit la raiſon humaine en lui offrant un point gliſſant & mobile, d'où elle étoit toujours prête à tomber dans le doute. C'eſt à l'aide de la phyſique, cette clef de la nature, cette ſcience vivante & palpable, que parcourant le dédale de cet enſemble merveilleux, nous leur apprenons à ſentir l'intelli-

gence & la ſageſſe du créateur. Cette ſcience bien approfondie les délivre d'une infinité d'erreurs, & la maſſe informe des préjugés cede à la lumiere pure qu'elle répand ſur tous les objets.

A un certain âge nous permettons à un jeune homme de lire les poëtes. Les nôtres ont ſû allier la ſageſſe à l'enthouſiaſme. Ce ne ſont point de ces hommes qui impoſent à la raiſon par la cadence & l'harmonie des paroles, qui ſe trouvent conduits, comme malgré eux, dans le faux & dans le bizarre, ou qui s'amuſent à parer des nains, à faire tourner des moulinets, à agiter le grelot & la marotte : ils ſont les chantres des grandes actions qui illuſtrent l'humanité ; leurs héros ſont choiſis par-tout où ſe rencontrent le courage & la la vertu. Cette trompette vénale & menſongere, qui flattoit orgueilleuſement les coloſſes de la terre, eſt à jamais briſée. La poéſie n'a conſervé que cette trompette véridique qui doit retentir dans l'étendue des ſiecles, parce qu'elle annonce, pour ainſi dire, la voix de la poſtérité. Formés ſur de tels modeles, nos enfans reçoivent des idées juſtes de la véritable grandeur ; & le rateau, la navette, le marteau, ſont devenus des objets plus brillans que le ſceptre, le diadême, le manteau royal, &c.

CHAPITRE XIII.

Où eſt la Sorbonne ?

DANS quelle langue ſe diſputent donc MM. les docteurs de Sorbonne ? Ont-ils toujours un riſible orgueil, des robes longues & des chaperons fourrés ? — On ne ſe diſpute plus en Sorbonne ; car dès qu'on a commencé à y parler françois, cette troupe d'ergoteurs a diſparu : graces à Dieu, les voûtes ne retentiſſent plus de ces mots barbares, moins inſenſés encore que les extravagances qu'ils vouloient ſignifier. Nous avons découvert que les bancs ſur leſquels s'aſſeyoient ces docteurs hibernois, étoient formés d'un certain bois, dont la funeſte vertu dérangeoit la tête la mieux organiſée, & la faiſoit déraiſonner avec méthode. — Oh ! que ne ſuis-je né dans votre ſiecle ! Les miſérables faiſeurs d'argumens ont fait le ſupplice de mes jeunes ans ; je me ſuis cru long-tems un imbécille, parce que je ne pouvois les comprendre. Mais que fait-on de ce palais élevé par ce cardinal (*a*), qui

(*a*) O cruel Richelieu, triſte auteur de tous nos maux, que je te hais ! Que ton nom afflige mon oreille ! Après avoir détrôné Louis XIII, tu as établi le deſpotiſme en France. Depuis ce tems la nation n'a rien fait de grand : car, que peut-on attendre d'un peuple compoſé d'eſclaves !

faiſoit

faiſoit de mauvais vers avec enthouſiaſme, & qui faiſoit couper de bonnes têtes avec tout le ſang-froid poſſible ? — Ce grand bâtiment renferme pluſieurs ſalles où l'on fait un cours d'étude bien plus utile à l'humanité. On y diſſeque toutes ſortes de cadavres. Des anatomiſtes ſages cherchent dans les dépouilles de la mort, des reſſources pour diminuer les maux phyſiques. Au lieu d'analyſer de ſottes propoſitions, on eſſaie de découvrir l'origine cachée de nos cruelles maladies, & le ſcalpel ne s'ouvre une voie ſur ces cadavres inſenſibles que pour le bien de leur poſtérité. Tels ſont les docteurs honorés, ennoblis, penſionnés par l'état. La chirurgie s'eſt réconcilié avec la médecine, & cette derniere n'eſt plus diviſée avec elle-même.

Oh, l'heureux prodige ! On parloit de l'animoſité des jolies femmes, de la fureur jalouſe des poëtes, du fiel des peintres : c'étoient des paſſions douces en comparaiſon de la haine qui, de mon tems, enflammoit les ſuppôts d'Eſculape. On a vu plus d'une fois, comme l'a dit un bon plaiſant, la médecine ſur le point d'appeller la chirurgie à ſon ſecours.

— Tout eſt changé aujourd'hui : amies, & non rivales, elles ne forment plus qu'un corps : elles ſe prêtent un ſecours mutuel, & leurs opérations ainſi réunies, tiennent quelquefois du miracle. Le médecin ne rougit pas de pratiquer lui-même les opéra-

tions qu'il juge convenables ; quand il ordonne quelques remedes, il ne laiſſe pas à un ſubalterne le ſoin de les apprêter, tandis que la négligence ou l'impéritie de ſon miniſtre peuvent les rendre mortels ; il juge par ſes propres yeux de la qualité, de la doſe & de la préparation : choſes importantes, & d'où dépend rigoureuſement la guériſon. Un homme ſouffrant ne voit plus au chevet de ſon lit trois praticiens qui, comiquement ſubordonnés l'un à l'autre, ſe diſputent, ſe meſurent des yeux, & attendent quelque bévue de leurs rivaux pour en rire tout à leur aiſe. Une médecine n'eſt plus l'alliage bizarre des principes les plus oppoſés. L'eſtomas affoibli du malade ne devient plus l'arêne où les poiſons du midi accourent combattre les poiſons du nord. Les ſucs bienfaiſans des herbes nées dans notre ſol, & appropriées à notre tempérament, diſſipent les humeurs ſans déchirer nos entrailles.

Cet art eſt jugé le premier de tous, parce qu'on en a banni l'eſprit de ſyſtême & de routine, qui a été auſſi funeſte au monde que l'avidité des rois & la cruauté de leurs miniſtres.

— Je ſuis bien aiſe de ſavoir que les choſes ſont ainſi. J'aime vos médecins : ils ne ſont donc plus des charlatans intéreſſés & cruels, tantôt adonnés à une routine dangereuſe, tantôt faiſant des eſſais barbares & prolongeant le ſupplice du malade

qu'ils aſſaſſinoient ſans remords. A propos, juſqu'à quel étage montent-ils ? — A tout étage où ſe trouve un homme qui aura beſoin de leur ſecours. — Cela eſt merveilleux : de mon tems les fameux ne paſſoient pas le premier ; & comme certaines jolies femmes ne vouloient recevoir chez elles que des manchettes à dentelle, ils ne vouloient guérir eux que des gens à équipage. — Un médecin qui parmi nous ſe rendroit coupable d'un pareil trait d'inhumanité, ſe couvriroit d'un déshonneur ineffaçable. Tout homme a droit de les appeller. Ils ne voient que la gloire d'ordonner à la ſanté de refleurir ſur les joues d'un malade ; & ſi l'infortuné, ce qui eſt très-rare, ne peut produire un juſte ſalaire, l'état ſe charge alors du ſoin de la récompenſe. Tous les mois on tient régiſtre des malades morts ou guéris. Le nom du mort eſt toujours ſuivi du nom du médecin qui l'a traité. Celui-ci doit rendre compte de ſes ordonnances, & juſtifier la marche qu'il a tenue pendant chaque maladie. Ce détail eſt pénible : mais la vie d'un homme a paru trop précieuſe pour négliger les moyens de la conſerver ; & les médecins ſont intéreſſés eux-mêmes à l'accompliſſement de cette ſage loi.

Ils ont ſimplifié leur art. Ils l'ont débarraſſé de pluſieurs connoiſſances abſolument étrangeres à l'art de guérir. Vous penſiez fauſſement qu'un médecin devoit renfermer dans ſa tête toutes les ſciences

poſſibles ; qu'il devoit poſſéder à fond l'anatomie, la chymie, la botanique, les mathématiques ; & tandis que chacun de ces arts demanderoit la vie entiere d'un homme, vos médecins n'étoient rien ſi par-deſſus le marché ils n'étoient pas encore de beaux-eſprits, plaiſans, adroits à ſemer de bons mots. Les nôtres ſe bornent à bien ſavoir définir toutes les maladies, à en marquer exactement les diviſions, à en connoître tous les ſymptômes, à bien diſtinguer ſur-tout les tempéramens en général, & celui de chacun de ſes malades en particulier. Ils n'emploient guere de ces médicamens eaux & dits précieux, ni de ces recettes myſtérieuſes, compoſées dans le cabinet : un petit nombre de remedes leur ſuffiſent. Ils ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes & dans la nutrition des animaux. Voici un jardinier, diſent-ils, il eſt attentif à ce que la ſeve, c'eſt-à-dire, l'eſprit univerſel circule également dans toutes les parties de l'arbre ; toutes les maladies de la plante viennent de l'épaiſſiſſement de ce fluide merveilleux. Ainſi tous les maux qui affligent la race humaine, n'ont d'autre cauſe que la coagulation du ſang & des humeurs : rendez-leur leur liquidité naturelle, ſi-tôt que la circulation reprendra ſon cours, la ſanté commencera à refleurir. Ce principe poſé, il n'eſt pas queſtion d'un grand nombre de connoiſſances pour en remplir les vues, puiſ-

qu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remede univerſel toutes les plantes odoriférantes, abondantes en ſels volatils comme infiniment propres à diſſoudre le ſang trop épaiſſi : c'eſt le plus précieux don de la nature pour conſerver la ſanté ; nous l'étendons à toutes les maladies, & nous en avons vu naître toutes les guériſons.

CHAPITRE XIV.

L'hôtel de l'Inoculation.

DITES-MOI, je vous prie, quel eſt ce bâtiment iſolé que je découvre de loin au milieu de la campagne ? — C'eſt l'hôtel de l'inoculation, ſi combattue de vos jours, comme tous les préſens utiles qu'on vous a donnés. Vous aviez des têtes bien opiniâtres, puiſque les expériences évidentes & multipliées ne pouvoient vous faire entendre raiſon pour votre propre bien. Sans quelques femmes amoureuſes de leur beauté & qui craignoient plus de la perdre que la vie, ſans quelques princes peu curieux de dépoſer leur ſceptre entre les mains de Pluton, vous n'auriez jamais haſardé cette heureuſe découverte. Le ſuccès l'ayant pleinement couronnée, les laides ont été obligées de ſe taire, &

ceux qui n'avoient point de diadême, n'en ont pas moins ſenti le deſir de reſter ici-bas un peu plus long-tems.

Tôt ou tard, il faut que la vérité perce & regne ſur les eſprits les plus indociles. Nous pratiquons aujourd'hui l'inoculation, comme on la pratiquoit de votre tems à la Chine, en Turquie, en Angleterre. Nous ſommes loin de bannir des ſecours ſalutaires, parce qu'ils ſont nouveaux. Nous n'avons point, comme vous, la fureur de diſputer uniquement pour paroître en ſcene & captiver l'œil du public.

Graces à notre activité, à notre eſprit de recherche, nous avons découvert pluſieurs ſecrets admirables, qu'il n'eſt pas tems de vous expoſer encore. L'étude approfondie de ces ſimples merveilleux, que votre ignorance fouloit aux pieds, nous a donné l'art de guérir la pulmonie, la phthyſie, l'hydropiſie & d'autres maladies que vos remedes peu connus faiſoient ordinairement empirer : l'hygienne, ſur-tout, a été traitée avec tant de clarté, que chacun a ſu veiller par lui-même ſur ſa ſanté. On ne ſe repoſe plus entiérement ſur le médecin, quelqu'habile qu'il ſoit ; on s'eſt donné la peine d'étudier ſon tempérament, au lieu de vouloir qu'un étranger le devine au premier aſpect : d'ailleurs, la tempérance, ce véritable élixir réparateur & conſervateur, contribue à former des hommes ſains &

vigoureux, qui logent des ames fortes & pures comme leur ſang.

CHAPITRE XV.

Théologie & Juriſprudence.

HEUREUX mortels ! vous n'avez donc plus de théologiens (*a*) ? Je ne vois plus ces gros volumes qui ſembloient les piliers fondamentaux de nos bibliotheques, ces maſſes peſantes que l'imprimeur ſeul, je penſe, avoit lues : mais, enfin, la théologie eſt une ſcience ſublime & .... — Comme nous ne parlons plus de l'Être Suprême que pour le bénir & l'adorer en ſilence, ſans diſputer ſur ſes divins attributs à jamais impénétrables, on eſt convenu de ne plus écrire ſur cette queſtion trop ſublime & ſi fort au-deſſus de notre intelligence. C'eſt l'ame qui ſent Dieu, elle n'a pas beſoin de ſecours étrangers pour s'élancer juſqu'à lui (*b*).

(*a*) Il ne faut point ici confondre les moraliſtes avec les théologiens : les moraliſtes ſont les bienfaiteurs du genre-humain ; les théologiens en ſont l'opprobre & le fléau.

(*b*) Deſcendons en nous-mêmes, interrogeons notre ame, demandons-lui de qui elle tient le ſentiment & la penſée ? Elle nous révélera ſon heureuſe dépendance, elle nous atteſtera cette intelligence ſuprême, dont elle n'eſt qu'une foible

Tous les livres de théologie, ainſi que ceux de juriſprudence, ſont ſcellés ſous de gros barreaux de fer dans les ſouterrains de la bibliotheque ; & ſi jamais nous ſommes en guerre avec quelques nations voiſines, au lieu de pointer des canons, nous leur enverrons ces livres dangereux. Nous conſervons ces volcans de matiere inflammable pour ſervir de vengeance contre nos ennemis : ils ne tarderons point à ſe détruire, au moyen de ces poiſons ſubtils qui ſaiſiſſent à la fois la tête & le cœur.

— Vivre ſans théologie, je conçois cela très-aiſément ; mais ſans juriſprudence, c'eſt ce que je ne conçois guere. — Nous avons une juriſprudence, mais différente de la vôtre, qui étoit gothique & bizarre. Vous portiez encore l'empreinte de votre antique ſervitude. Vous aviez adopté des loix, qui n'étoient faites ni pour vos mœurs, ni pour vos climats. Comme la lumiere eſt deſcendue par degrés dans preſque toutes les têtes, on a réfor-

émanation. Lorſqu'elle ſe replie ſur elle-même, elle ne peut ſe dérober à ce Dieu dont elle eſt la fille & l'image ; elle ne peut méconnoître ſa céleſte origine. C'eſt une vérité de ſentiment qui a été commune à tous les peuples. L'homme ſenſible ſera ému du ſpectacle de la nature, & reconnoîtra ſans peine un Dieu bienfaiſant qui nous réſerve d'autres largeſſes. L'homme inſenſible ne mêlera point à nos louanges le cantique de ſon admiration. Le cœur qui n'aima point, fut le premier athée.

mé les abus qui faiſoient du ſanctuaire de la juſtice un antre de voleurs. On s'eſt étonné que le monſtre noir qui dévore la veuve & l'orphelin, ait joui ſi long-tems d'une coupable impunité. On ne conçoit pas qu'un procureur ait pu traverſer paiſiblement la ville, ſans être lapidé par quelque main deſeſpérée.

Le bras auguſte qui tenoit le glaive de la juſtice, a frappé cette foule de corps ſans ame, qui n'avoient que l'inſtinct du loup, la ruſe du renard, & le croaſſement du corbeau : leurs propres clercs, qu'ils faiſoient mourir de faim & d'ennui, ont été les premiers à révéler leurs iniquités & à s'armer contr'eux. Thémis a parlé, & la race a diſparu. Telle fut la fin tragique & effrayante de ces larrons qui ruinoient des familles entieres, en barbouillant du papier.

— De mon tems on prétendoit que ſans leur miniſtere, une partie des citoyens reſteroit oiſive aux barrieres des tribunaux, & que les tribunaux deviendroient peut-être le théâtre de la licence & de la fureur. — Aſſurément, c'étoit la ferme du papier timbré qui parloit ainſi. — Mais, comment les affaires ſe jugent-elles? que faire ſans procureurs? — Ah! les affaires ſe jugent le mieux du monde. Nous avons conſervé l'ordre des avocats, qui connoît toute la nobleſſe & l'excellence de ſon inſtitution; encore plus déſintéreſſé, il eſt devenu plus reſpectable. Ce ſont eux qui ſe chargent d'expoſer claire-

ment & ſur-tout d'un ſtyle laconique la cauſe de l'opprimé, le tout ſans emphaſe, ſans déclamation. On ne voit plus un long plaidoyer bien froid, bien nourri d'invectives, en les échauffant ſeuls, leur coûter la perte de la vie. Le méchant, dont la cauſe eſt injuſte, ne trouve dans ces défenſeurs integres que des hommes incorruptibles : ils répondent ſur leur honneur des cauſes qu'ils entreprennent ; ils abandonnent le coupable, déjà condamné par le refus qu'ils font de le ſervir, s'excuſer en tremblant devant les juges où il comparoît ſans défenſeur.

Chacun eſt rentré dans le droit primitif de plaider ſa cauſe. On ne laiſſe jamais le tems au procès de s'embrouiller : ils ſont éclaircis & jugés dans leur naiſſance ; & le plus long-tems qu'on leur accorde, quand l'affaire eſt obſcure, eſt l'eſpace d'une année. Mais auſſi les juges ne reçoivent plus d'épices : ils ont rougi de ce droit honteux, modique en ſa naiſſance (*a*), & qu'ils ont fait monter à des ſommes exorbitantes : ils ont reconnu qu'ils donnoient eux-mêmes l'exemple de la rapacité, & que s'il eſt un cas où l'intérêt ne doit pas

(*a*) Il conſiſtoit alors en quelques boëtes de dragées ou de confitures ſeches. Aujourd'hui il faut remplir ces mêmes boëtes en eſpeces d'or. Tels ſont les goûts friands de ces auguſtes ſénateurs, peres de la patrie.

prévaloir, c'eſt le moment honorable & terrible où l'homme prononce au nom ſacré de la juſtice. — Je vois que vous avez prodigieuſement changé nos loix. — Vos loix ! encore un coup, pouviez-vous donner ce nom à ce ramas indigeſte de coutumes oppoſées, à ces vieux lambeaux découſus, qui ne préſentoient que des idées ſans liaiſon & des imitations groteſques ? Pouviez-vous adopter ce monument barbare, qui n'avoit ni plan, ni ordonnance, ni objet ; qui n'offroit qu'une compilation dégoûtante, où la patience du génie s'engloutiſſoit dans un abîme bourbeux ? Il eſt venu des hommes aſſez intelligens, aſſez amis de leurs ſemblables, aſſez courageux pour méditer une refonte entiere, & d'une maſſe bizarre en faire une ſtatue exacte & bien proportionnée.

Nos rois ont donné toute leur attention à ce vaſte projet qui intéreſſoit des milliers d'hommes. On a reconnu que l'étude par excellence étoit celle de la législation. Les noms de Lycurgue, des Solon, & de ceux qui ont marché ſur leurs traces, ſont les plus reſpectables de tous. Le point lumineux a parti du fond du nord ; & comme ſi la nature avoit voulu humilier notre orgueil, c'eſt une femme qui a commencé cette importante révolution (*a*).

(*a*) On a brûlé à Paris ſecrétement une édition entiere du

Alors la juſtice a parlé par la voix de la nature, ſouveraine législatrice, mere des vertus & de tout ce qui eſt bon ſur la terre : appuyée ſur la raiſon & l'humanité, ſes préceptes ont été ſages, clairs, diſtincts en petit nombre. Tous les cas généraux ont été prévus & comme enchaînés par la loi. Les cas particuliers en dériverent naturellement, comme des branches qui ſortent d'un tronc fertile ; & la droiture, plus ſavante que la juriſprudence elle-même, appliqua la probité pratique à tous les événemens.

Ces nouvelles loix ſont avares ſur-tout du ſang des hommes : la peine eſt proportionnée au délit. Nous avons banni & vos interrogatoires captieux, & les tortures de la queſtion, dignes d'un tribunal d'inquiſiteurs, & vos ſupplices affreux faits pour un peuple de Cannibales. Nous ne mettons plus à mort le voleur, parce que c'eſt une injuſtice inhumaine de tuer celui qui n'a point donné la mort : tout l'or de la terre ne vaut pas la vie d'un homme ; nous le puniſſons par la perte de ſa liberté. Le ſang coule rarement ; mais lorſqu'on eſt forcé de le verſer pour l'effroi des ſcélérats, c'eſt avec le plus grand appareil. Par exemple, il n'y a pas de grace

---

code de Catherine II. J'en conſerve un exemplaire échappé par haſard des flammes.

pour un miniſtre (*a*) qui abuſe de la confiance du ſouverain, & qui ſe ſert contre le peuple du pouvoir qui lui eſt confié. Mais le criminel ne languit point dans les cachots : la punition ſuit le forfait ; & ſi quelque doute s'éleve, on aime mieux lui faire grace que de courir le riſque horrible de retenir plus long-tems un innocent.

Le coupable qu'on arrête eſt enchaîné publiquement. On peut le voir, parce qu'il doit être un exemple viſible & éclatant de la vigilance de la juſtice. Au-deſſus de la grille qui le renferme, demeure à perpétuité un écriteau qui porte la cauſe de ſon empriſonnement. Nous n'enfermons plus des hommes vivans dans la nuit des tombeaux, ſupplice infructueux & plus horrible que le trépas ! C'eſt en plein jour qu'il offre la honte du châtiment. Chaque citoyen ſait pourquoi tel homme eſt condamné à la priſon, & tel autre aux travaux publics. Celui que trois châtimens n'ont pû corriger, eſt marqué, non ſur l'épaule, mais au front, & chaſſé pour jamais de la patrie.

(*a*) La bonne farce à repréſenter que le tableau de nos miniſtres ! Celui-ci entre dans le miniſtere à l'aide de quelques vers galans ; celui-là, après avoir fait allumer des lanternes paſſe aux vaiſſeaux, & croit que les vaiſſeaux ſe font comme des lanternes : un autre, lorſque ſon pere tient encore l'aune, gouverne les finances, &c. Il ſembleroit qu'il y ait une gageure pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

— Eh ! dites-moi, je vous prie, les lettres de cachet ? Qu'eſt devenu ce moyen prompt, infaillible, qui tranchoit toute difficulté, qui mettoit ſi à leur aiſe l'orgueil, la vengeance & la perſécution ? — Si vous faiſiez cette queſtion ſérieuſement, me répondit mon guide d'un ton ſévere, vous inſulteriez au monarque, à la nation, à moi-même. La queſtion & les lettres de cachet (*a*) ſont au même rang ; elles ne ſouillent plus que les pages de votre hiſtoire.

(*a*) Un citoyen eſt enlevé ſubitement à ſa famille, à ſes amis, à la ſociété. Une feuille de papier eſt un trait de foudre inviſible. L'ordre d'exil ou d'empriſonnement eſt expédié au nom du roi & motivé uniquement de ſon bon plaiſir. Il n'eſt revêtu d'autres formes que de la ſignature des miniſtres. Des intendans, des évêques ont à leur diſpoſition des liaſſes de lettres de cachet ; ils n'ont plus qu'à mettre le nom de celui qu'ils veulent perdre : la place eſt en blanc. On a vu des malheureux vieillir dans les priſons, oubliés de leurs perſécuteurs ; & jamais le monarque n'a pu être informé de leur faute, de leur infortune & de leur exiſtence. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les parlemens du royaume ſe réuniſſent contre cet étrange abus du pouvoir ; il n'a aucun fondement dans nos loix. Cette cauſe importante ainſi éveillée ſeroit celle de la nation, & l'on ôteroit au deſpotiſme ſon arme la plus redoutable.

CHAPITRE XVI.

Exécution d'un criminel.

Les coups redoublés d'un bourdon effrayant frapperent tout-à-coup mon oreille : ces ſons triſtes & lugubres ſembloient murmurer dans les airs les noms de déſaſtre & de mort. Le tambour des gardes de la ville faiſoit lentement ſa ronde, en battant l'allarme ; & cette marche ſiniſtre, qui ſe répétoit dans les ames, y portoit une profonde terreur. Je vis chaque citoyen ſortir triſtement de ſa maiſon, parler à ſon voiſin, lever les mains au Ciel, pleurer & donner toutes les marques de la plus vive douleur. Je demandai à l'un d'eux, pourquoi on ſonnoit ces cloches funebres, & quel accident étoit arrivé ?

Un des plus terribles, me répondit-il en gémiſſant. Notre juſtice eſt forcée de condamner aujourd'hui un de nos citoyens à perdre la vie, dont il s'eſt rendu indigne en trempant une main homicide dans le ſang de ſon frere. Il y a plus de trente ans que le ſoleil n'a éclairé un ſemblable forfait : il faut qu'il s'expie avant la fin du jour. Oh ! que j'ai verſé de larmes ſur les fureurs où ſe porte une aveugle vengeance ! Avez-vous appris le crime qui s'eſt commis avant-hier au ſoir ?.... O douleur ! ce

n'eſt donc pas aſſez d'avoir perdu un vrai citoyen, il faut que l'autre ſubiſſe encore la mort..... Il ſanglotoit..... Écoutez, écoutez le récit du triſte événement qui répand un deuil univerſel.

Un de nos compatriotes, d'un tempérament ſanguin, né avec un caractere emporté, mais qui d'ailleurs avoit des vertus, aimoit à l'excès une jeune fille qu'il étoit ſur le point d'obtenir en mariage. Son caractere étoit auſſi doux que celui de ſon amant étoit impétueux. Elle ſe flattoit de pouvoir adoucir ſes mœurs; mais pluſieurs traits de colere qui lui échapperent fréquemment; (malgré le ſoin qu'il prenoit à les déguiſer) la firent trembler ſur les ſuites funeſtes que pourroit entraîner ſon union avec un homme auſſi violent.

Toute femme par nos loix, eſt abſolument maîtreſſe de diſpoſer de ſa main. Elle ſe détermina donc, dans la crainte d'être malheureuſe, à en épouſer un autre, qui poſſédoit un caractere plus conforme au ſien. Les flambeaux de cet hymen allumerent la rage dans un cœur extrême, & qui dès ſa plus tendre jeuneſſe n'avoit jamais connu la modération. Il fit pluſieurs défis ſecrets à ſon heureux rival, mais celui-ci les mépriſa; car il y a plus de bravoure à dédaigner l'inſulte, à étouffer un juſte reſſentiment, qu'à céder en furieux à un appel, que d'ailleurs nos loix & la raiſon proſcrivent également. Cet homme paſſionné n'écoutant que la

jalouſie,

jalouſie, l'attaqua avant-hier au détour d'un ſentier hors de la ville; & ſur le refus nouveau que celui-ci fit d'en venir aux mains, il ſaiſit une branche d'arbre & l'étendit mort à ſes pieds. Après ce coup affreux le barbare oſa ſe mêler parmi nous; mais le crime étoit déjà gravé ſur ſon front. Dès que nous le vîmes, nous reconnûmes le forfait qu'il vouloit cacher. Nous le jugeâmes criminel ſans connoître encore la nature du délit. Bientôt nous apperçûmes pluſieurs citoyens, les yeux mouillés de pleurs, qui portoient à pas lents & juſqu'au pied du trône de la juſtice, ce cadavre ſanglant qui crioit vengeance.

A l'âge de quatorze ans, on nous lit les loix de la patrie. Chacun eſt obligé de les écrire de ſa main (*a*), & nous faiſons tous ſermens de les accomplir. Ces loix nous ordonnent de déclarer à la juſtice tout ce qui peut l'éclairer ſur les infractions qui troublent l'ordre de la ſociété, & ces loix ne pourſuivent que ce qui lui porte un dommage

(*a*) C'eſt une choſe inconcevable que nos loix les plus importantes, tant civiles que criminelles, ſoient ignorées de la plus grande partie de la nation. Il ſeroit ſi facile de leur imprimer un caractere de majeſté; mais elles n'éclatent que pour foudroyer, & jamais pour porter le citoyen à la vertu. Le code ſacré des loix eſt écrit en langage ſec & barbare, & dort dans la pouſſiere du greffe. Seroit-il mal-à-propos de le revêtir des charmes de l'éloquence & de le rendre ainſi précieux à la multitude?

réel. Nous renouvellons ces sermens sacrés tous les dix ans ; & sans être délateurs, chacun de nous veille à la garde du dépôt respectable des loix.

Hier on a lancé le monitoire qui est un acte purement civil. Quiconque tarderoit à déclarer ce qu'il a vu, se couvriroit d'une tache infamante. C'est par cette voix que l'homicide s'est tout-à-coup découvert. Il n'y a que le scélérat familiarisé dès longtems avec le crime, qui puisse nier de sang froid l'attentat qu'il vient de commettre ; & ces sortes de monstres dont notre nation est purgée, ne nous épouvantent plus que dans l'histoire des derniers siecles.

Venez, courez avec moi à la voix de la justice, qui appelle tout le peuple pour être témoin de ses arrêts formidables. C'est le jour de son triomphe, & tout funeste qu'il est, nous ne pouvons qu'y applaudir. Vous ne verrez point un malheureux plongé depuis six mois dans les cachots, les yeux éblouis de la lumiere du soleil, les os brisés par un supplice préliminaire & obscur (*a*), plus horrible que celui

(*a*) Malheur à l'état qui rafine les loix pénales. La mort ne suffit-elle pas, & pouvoit-on penser que l'homme ajouteroit à son horreur ? Qu'est-ce qu'un magistrat qui interroge avec des leviers, & qui écrase à loisir un malheureux sous la progression lente & graduée des plus horribles douleurs ; qui, ingénieux dans ses tortures, arrête la mort, lorsque douce & charitable elle s'avançoit pour délivrer la victime ? Ici le sen-

qu'il va ſubir, s'avancer hideux & mouſant vers un échafaud dreſſé dans une petite place. De votre tems, le criminel jugé ſous le ſecret des guichets, étoit quelquefois roué dans le ſilence des nuits, à la porte du citoyen qui dormoit, & qui s'éveilloit en ſurſaut aux cris lamantables du patient; incertain ſi le malheureux tomboit ſous le glaive d'un bourreau, ou ſous le fer d'un aſſaſſin! Nous n'avons point de ces tourmens qui font frémir la nature: nous reſpectons l'humanité dans ceux-mêmes qui l'ont outragée. Il ſembloit dans votre ſiecle qu'on ne vouloit tuer qu'un homme, tant vos ſcenes tragiques, multipliées de ſang froid, avoient perdu de leur force énergique, toutes horribles qu'elles étoient.

Le coupable, loin d'être traîné d'une maniere qui donne à la juſtice un air bas & ignoble, ne ſera pas même enchaîné. Eh! pourquoi ſes mains ſeroient-elles chargées de fers, lorſqu'il ſe livre volontairement à la mort! La juſtice a bien le droit de le condamner à perdre la vie, mais elle n'a pas le droit de lui imprimer la marque de l'eſclavage. Vous le verrez marcher librement au mi-

---

timent ſe révolte. Mais s'il faut raiſonner l'inutilité de la queſtion, voyez l'admirable *Traité des délits & des peines*; je défie qu'on réponde quelque choſe de ſolide en faveur de cette loi barbare.

lieu de quelques ſoldats, poſés ſeulement pour contenir la multitude. On ne craint point qu'il ſe flétriſſe une ſeconde fois, en voulant échapper à la voix terrible qui l'appelle. Et où fuiroit-il ? Quel pays, quel peuple recevroit dans ſon ſein un homicide (*a*) ? Et lui, comment pourroit-il effacer cette marque effrayante qu'une main divine imprime ſur le front d'un meurtrier ? La tempête du remord s'y peint en caracteres viſibles ; & l'œil accoutumé au viſage de la vertu diſtingueroit ſans peine la phyſionomie du crime. Comment, enfin, le malheureux reſpireroit-il librement ſous le poids immenſe qui peſe ſur ſon cœur !

Nous arrivâmes à une place ſpacieuſe, qui environnoit les marches du palais de la juſtice. Un large perron régnoit en face de la ſalle des audiences. C'étoit ſur cette eſpece d'amphithéâtre que le ſénat s'aſſembloit dans les affaires publiques, en préſence du peuple ; c'étoit ſous ſes yeux qu'il ſe

(*a*) On dit que l'Europe eſt policée ; & un homme qui a commis un aſſaſſinat à Paris, ou qui a fait une banqueroute frauduleuſe, ſe retire à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Vienne, où il jouit paiſiblement du fruit de ſon forfait. Au milieu de tant de traités puérils, ne pourroit-on pas ſtipuler que le meurtrier ne trouveroit nulle part aucun aſyle ? Tous les états & tous les hommes ne ſont-ils pas intéreſſés à pourſuivre un homicide ? Mais les monarques s'accordent plutôt ſur la deſtruction des Jéſuites.

plaiſoit à traiter des grands intérêts de la patrie. La multitude des citoyens aſſemblés leur inſpiroit des penſées dignes de la cauſe auguſte remiſe entre leurs mains. La mort d'un homme étoit une calamité pour l'état. Les juges ne manquoient pas de donner à ce jugement tout l'appareil, toute l'importance qu'il mérite. L'ordre des avocats étoit d'un côté, tout prêt à parler pour l'innocent, à ſe taire pour le coupable. De l'autre, le prélat accompagné des paſteurs, la tête nue, invoquoit en ſilence le Dieu des miſéricordes, & édifioit le peuple répandu en foule ſur toute la place (*a*).

(*a*) Notre juſtice n'épouvante point, elle dégoûte : s'il eſt au monde un ſpectacle odieux, révoltant, c'eſt de voir un homme ôter ſon chapeau bordé, dépoſer ſon épée ſur l'échafaud, monter à l'échelle en habit de ſoie ou en habit galonné, & danſer indécemment ſur le malheureux qu'il étrangle. Pourquoi ne pas donner à ce bourreau l'aſpect formidable qu'il doit avoir ? Que ſignifie cette atrocité froide ? Les loix perdent leur dignité, & le ſupplice ſa terreur. Le juge eſt encore mieux poudré que le bourreau. Faut-il accuſer ici l'impreſſion que j'ai reſſentie ? J'ai frémi, non du forfait du criminel, mais du ſang froid horrible de tous ceux qui l'environnoient. Il n'y a eu que l'homme généreux qui réconcilioit l'infortuné avec l'Etre Suprême, qui lui ai loit à boire le calice de mort, qui m'ait ſemblé conſerver quelque choſe d'humain. Ne voulons-nous que tuer des hommes ? Ignorons nous l'art d'effrayer l'imagination, ſans outrager l'humanité ? Apprenez, enfin, hommes légers & cruels, apprenez à être juges : ſachez prévenir le crime : conciliez ce qu'on doit aux loix & à l'homme. Je n'aurai point la force de parler ici

Le criminel parut. Il marchoit revêtu d'une chemise enſanglantée. Il ſe frappoit la poitrine avec toutes les marques d'un repentir ſincere. Son front ne préſentoit point cet accablement affreux, qui ne convient point à un homme qui doit ſavoir mourir lorſqu'il le faut, & ſur-tout lorſqu'il a mérité la mort. On le fit paſſer auprès d'une eſpece de cage, que l'on me dit être le lieu où l'on avoit expoſé le cadavre de l'homme aſſaſſiné. On le conduiſit à cette grille ; & cette vue porta dans ſon cœur de ſi violens remords qu'on lui permit de ſe retirer. Il s'approcha de ſes juges ; mais il ne mit un genou en terre que pour baiſer le livre ſacré de la loi. Alors on l'ouvrit, & on lut à haute voix l'article qui regardoit les homicides ; on le lui mit ſous les yeux, afin qu'il le lût. Il tomba à genoux une ſeconde fois, & s'avoua coupable. Le chef du ſénat, monté ſur une eſtrade, lut ſa condamnation d'une voix forte & majeſtueuſe. Tous les conſeillers, ainſi que les avocats, qui s'étoient tenus debout, s'aſſirent alors pour annoncer que nul d'entr'eux ne prenoit ſa défenſe.

---

de ces tortures recherchées, qu'on a fait ſubir à quelques criminels reſervés, pour ainſi dire, à un ſupplice privilégié. O honte de ma patrie ! les yeux de ce ſexe qui ſembloit fait pour la pitié, furent ceux qui reſterent le plus long-tems attachés ſur cette ſcene d'horreur. Tirons le rideau. Que dirois-je à ceux qui ne m'entendent pas ?

Après que le chef du ſénat eut achevé la lecture, il tendit la main au criminel & daigna le relever, en lui diſant : « Il ne vous reſte plus qu'à » mourir avec fermeté, pour obtenir votre par» don de Dieu & des hommes. Nous ne vous » haïſſons pas ; nous vous plaignons, & votre mé» moire ne ſera pas en horreur parmi nous. Obéiſ» ſez volontairement à la loi, & reſpectez ſa ri» gueur ſalutaire. Voyez nos larmes qui coulent ; » elles vous ſont un ſûr témoignage que l'amour » ſera le ſentiment qui ſuccédera dans nos cœurs, » lorſque la juſtice aura accompli ſon fatal mi» niſtere. La mort eſt moins affreuſe que l'igno» minie. Subiſſez l'une, pour vous affranchir de » l'autre. Il vous eſt encore permis de choiſir : ſi » vous voulez vivre, vous vivrez, mais dans l'op» probre & chargé de notre indignation. Vous » verrez ce ſoleil, qui vous accuſera chaque jour » d'avoir privé un de vos ſemblables de ſa douce » & brillante lumiere. Elle ne vous ſera plus qu'o» dieuſe, car les regards de tous, tant que nous » ſommes, ne nous peindront que le mépris que » nous faiſons d'un aſſaſſin. Vous porterez par-tout » le poids de vos remords & la honte éternelle » d'avoir réſiſté à la loi juſte qui vous condamne. » Soyez équitable envers la ſociété, & jugez-vous » vous-même » (*a*) !

(*a*) Ceux qui occupe une place qui leur donne quelque

Le criminel fit un ſigne de tête, par lequel il ſignifioit qu'il ſe jugeoit digne de mort (*a*). Il s'apprêta alors à la ſubir avec courage, & même avec cette décence qui, dans ce dernier moment, eſt le plus beau caractere de l'humanité (*b*). Il ceſſa d'être traité en coupable. Le cercle des paſteurs vint & l'environna. Le prélat lui donna le baiſer de paix, & lui ôtant ſa chemiſe enſanglantée, le revêtit d'une tunique blanche, emblême de ſa réconciliation avec les hommes. Ses parens, ſes amis coururent à lui & l'embraſſerent. Il parut conſolé en recevant leurs careſſes, en ſe voyant couvert de ce

---

pouvoir ſur les hommes, doivent trembler d'agir ſuivant leur caractere; ils doivent regarder tous les coupables comme des malheureux plus ou moins inſenſés. Il faut donc que l'homme qui agit ſur eux ſente toujours dans ſon cœur qu'il agit ſur ſes ſemblables, que des cauſes qui nous ſont inconnues ont égarés dans des routes malheureuſes. Il faut que le juge ſévere, en prononçant la condamnation avec majeſté, gémiſſe de ne pouvoir ſouſtraire le criminel au ſupplice. Epouvanter le crime par le plus grand appareil de la juſtice, ménager en ſecret le coupable: tels doivent être les deux pivots de la juriſprudence criminelle.

(*a*) Heureuſe conſcience, juge équitable & prompt, ne t'éteins point dans mon être! Apprends-moi que je ne puis porter aux hommes la moindre atteinte ſans en recevoir le contre-coup: & qu'on ſe bleſſe toujours ſoi-même en bleſſant un autre.

(*b*) Agéſilas voyant un malfaiteur endurer conſtamment le ſupplice; *ah! le méchant homme*, dit-il, *d'abuſer ainſi de la vertu.*

vêtement, gage du pardon qu'il recevoit de la patrie. Les témoignages de leur amitié lui déroboient l'horreur de ſes derniers momens. Livré à leurs embraſſemens, il perdoit de vue l'image de la mort. Le prélat s'avança vers le peuple, & choiſit ce moment pour faire un diſcours véhément & pathétique ſur le danger des paſſions. Il étoit ſi beau, ſi vrai, ſi touchant, que tous les cœurs étoient ſaiſis d'admiration & de terreur. Chacun ſe promettoit bien de veiller avec ſoin ſur ſoi-même, & d'étouffer ces germes de reſſentiment qui croiſſent à notre inſu, & qui forment bientôt la matiere des paſſions déſordonnées.

Pendant ce tems un député du ſénat portoit la ſentence de mort au monarque, pour qu'il la ſignât de ſa propre main. Perſonne ne pouvoit être mis à mort que par la volonté de celui en qui réſidoit la puiſſance du glaive. Ce bon pere auroit bien voulu ſauver la vie à un infortuné (*a*); mais il ſacrifia dans ce moment les plus chers deſirs de ſon cœur à la néceſſité d'une juſtice exemplaire.

Le député revint. Alors les cloches de la ville recommencerent leur ſon funebre; les tambours répéterent leur marche lugubre, & les gémiſſe-

(*a*) Je ſuis fâché que nos rois aient renoncé à cette ancienne & ſage coutume: ils ſignent tant de papiers; pourquoi ont-ils renoncé au plus auguſte privilege de leur couronne?

mens d'un peuple nombreux se mêlant dans l'air à ces déplorables accens, on eût dit que la ville touchoit à un désastre universel. Les amis, les parens de l'infortuné qui alloit perdre la vie, lui donnerent les derniers baisers. Le prélat invoqua à haute voix la miséricorde de l'Être Suprême ; & tout le peuple, d'une voix unanime, cria vers la voûte des cieux : *Grand Dieu, ouvre lui ton sein ! Dieu clément, pardonne-lui comme nous lui pardonnons !* Ce n'étoit qu'une voix immense qui montoit fléchir la colere céleste.

On le conduisit à pas lents près de cette grille dont j'ai parlé, toujours environné de ses proches. Six fusiliers, le front voilé d'un crêpe, s'avancerent : le chef du sénat donna le signal, en élevant le livre de la loi ; les coups partirent & l'ame disparut (*a*).

On releva le corps de l'infortuné ; son crime étant pleinement expié par la mort, il rentroit dans la classe des citoyens. Son nom qui avoit été effacé, fut inscrit de nouveau sur les registres publics, avec les noms de ceux qui étoient décédés le même

(*a*) Il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre débattre cette question : *si la personne du bourreau est infâme ?* J'ai toujours tremblé qu'on ne prononçât en sa faveur, & je n'ai jamais pu me lier d'amitié avec ceux qui le rangeoient dans la classe des autres citoyens. J'ai peut-être tort, mais je sens ainsi :

jour. Ce peuple n'avoit pas la baſſe cruauté de pourſuivre la mémoire d'un homme juſque dans le tombeau, & de faire réjaillir ſur toute une famille innocente le crime d'un ſeul (*a*); il ne ſe plaiſoit pas à déshonorer gratuitement des citoyens inutiles, à faire des malheureux pour le plaiſir barbare de les humilier. On porta ſon corps pour être brûlé avec les corps de ſes compatriotes, qui la veille avoient payé l'inévitable tribut qu'exige la nature. Ses parens n'avoient d'autre douleur à combattre que celle que leur inſpiroit la perte d'un ami; & le ſoir même une place de confiance étant venue à vaquer, le roi conféra cette place honorable au frere du criminel. Chacun applaudit à ce choix, que dictoit à la fois l'équité & la bienfaiſance.

Tout attendri, tout pénétré, je diſois à mon voiſin : ô que l'humanité eſt reſpectée parmi vous! La mort d'un citoyen eſt un deuil univerſel pour la patrie! — C'eſt que nos loix, me répondit-il, ſont ſages & humaines : elles panchent vers la réformation plutôt que vers le châtiment; & le moyen d'épouvanter le crime n'eſt point de rendre la punition commune, mais formidable. Nous avons ſoin de prévenir les crimes : nous avons des lieux

(*a*) Vil & mépriſable préjugé, qui confond toutes les notions de juſtice, contraire à la raiſon, & fait pour un peuple méchant ou imbécille.

destinés à la solitude, où les coupables ont auprès d'eux des gens qui leur inspirent le repentir, qui amolliſſent peu-à-peu leur cœur endurci, qui l'ouvrent par degré aux charmes purs de la vertu, dont les attraits ſe font ſentir à l'homme le plus dépravé.

Voyons-nous le médecin au premier accès d'une fievre violente abandonner le malade à la mort? Pourquoi n'agiroit-on pas de même avec ceux qui ſe ſont rendus coupables, mais qui peuvent s'améliorer? Il y a peu de cœurs aſſez corrompus pour que la perſévérance ne puiſſe les corriger; & peu de ſang verſé à propos cimente notre tranquillité & notre bonheur.

Vos loix pénales étoient toutes faites en faveur des riches, toutes impoſées ſur la tête du pauvre. L'or étoit devenu le dieu des nations. Des édits, des gibets entouroient toutes les poſſeſſions; & la tyrannie, le glaive en main, marchandoit les jours, la ſueur & le ſang du malheureux: elle ne mit point de diſtinction dans le châtiment, & accoutuma le peuple à n'en point voir dans les crimes: elles puniſſoit le moindre délit comme un attentat énorme. Qu'arriva-t-il? La multitude de ces loix multiplia les crimes, & les infracteurs devinrent auſſi cruels que leurs juges: ainſi le légiſlateur, en voulant unir les membres de la ſociété, ſerra les liens juſqu'à produire des mouvémens convulſifs. Au lieu de ſoulager, ces liens déchirerent, & la plaintive

humanité jetant un cri de douleur, vit trop tard que les tortures des bourreaux n'inſpirerent jamais la vertu (*a*).

(*a*) Si l'on vient à examiner la validité du droit que les ſociétés humaines ſe ſont attribué de punir de mort, on demeure effrayé du point imperceptible qui ſépare l'équité de l'injuſtice. Alors on a beau accumuler les raiſonnemens, toutes les lumieres ne ſervent qu'à nous égarer. Il faut revenir à la ſeule loi naturelle, qui reſpecte bien plus que nos inſtitutions, la vie les uns des autres ; elle nous apprend que la loi du talion eſt la plus conforme de toutes à la droite raiſon. Parmi ces gouvernemens naiſſans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a preſque pas de crime qui ſoit puni de mort. Dans le cas du meurtre, ce n'eſt plus douteux, car la nature crie de s'armer contre les meurtriers ; mais dans le cas de vol, la barbarie qui condamne au trépas ſe fait pleinement ſentir : c'eſt une punition immenſe pour une bagatelle, & la voix d'un million d'hommes, adorateurs de l'or, ne peut rendre valable ce qui eſt eſſentiellement nul. On dira que le voleur aura fait un contrat avec moi, de conſentir à être puni de mort s'il me vole du bien ; mais aucun n'a droit de faire ce marché, parce qu'il eſt injuſte, barbare & inſenſé : injuſte, en ce que ſa vie ne lui appartient pas : barbare, en ce qu'aucune proportion n'eſt gardée : inſenſé, en ce qu'il eſt incomparablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'eſt qu'un autre jouiſſe de quelque commodité excluſive ou ſuperflue.

Cette note eſt tirée d'un bon roman intitulé : *Miniſtre de Wakefield.*

CHAPITRE XVII.

Pas ſi éloigné qu'on le penſe.

NOUS converſâmes long-tems ſur cette matiere importante ; mais, comme ce ſujet ſérieux nous gagnoit profondément & que notre tête échauffée alloit tomber dans cet excès de ſentiment où l'on perd le calme toujours néceſſaire à la réflexion, je l'interrompis bruſquement, comme on va le voir. — Dites-moi, je vous prie, qui l'emporte, du *Moliniſte* ou du *Janſéniſte* ? — Mon ſavant me répondit par un grand éclat de rire. Je ne pus en tirer autre choſe. Mais, diſois-je, répondez-moi, de grace. Ici étoient les capucins, là les cordeliers, plus loin les carmes : que ſont devenus tous ces portes-frocs avec leurs ſandales, leur barbe & leurs diſciplines ?

— Nous n'engraiſſons plus dans notre état une foule d'automates auſſi ennuyés qu'ennuyeux, qui faiſoient le vœu imbécille de n'être jamais hommes, & qui rompoient toute ſociété avec ceux qui l'étoient. Nous les avons cru cependant plus dignes de pitié que de blâme. Engagés dès l'âge le plus tendre dans un état qu'ils ne connoiſſoient pas, c'étoient les loix qui étoient coupables en leur per-

mettant de diſpoſer aveuglement d'une liberté dont ils ne connoiſſoient pas le prix.

Les ſolitaires, dont la maiſon de retraite étoit élevée avec pompe au milieu du tumulte des villes, ſentirent peu à peu les charmes de la ſociété & s'y livrerent. En voyant des freres unis, des peres heureux, des familles tranquilles, ils regretterent de ne pas partager ce bonheur : ils ſoupirerent en ſecret ſur ce moment d'erreur qui leur avoit fait abjurer une vie plus douce ; & ſe maudiſſant les uns les autres, comme des forçats dans les chaînes (*a*), ils hâterent l'inſtant qui devoit ouvrir les portes de leur priſon. Il ne tarda pas : le joug fut ſecoué ſans criſe & ſans efforts, parce que l'heure étoit venue. Ainſi l'on voit un fruit mûr ſe détacher à la plus légere ſecouſſe de la branche qui le portoit (*b*). Sortis en foule,

(*a*) Toutes ces maiſons religieuſes où les hommes ſont entaſſés les uns ſur les autres, couvent des guerres inteſtines. Ce ſont des ſerpens qui ſe déchirent dans l'ombre. Le moine eſt un animal froid & chagrin : l'ambition d'avancer dans ſon corps le deſſéche ; il a tout le loiſir de réfléchir ſa marche, & ſon ambition plus concentrée a quelque choſe de ſombre. Lorſqu'une fois il a ſaiſi le commandement, il eſt dur & impitoyable par eſſence.

(*b*) En fait d'adminiſtration publique, point de ſecouſſe violente ; rien n'eſt plus dangereux : la raiſon & le tems operent les plus grands changemens & y mettent un ſceau irrévocable.

& avec toutes les démonſtrations de la plus grande allégreſſe, ils redevinrent hommes, d'eſclaves qu'ils étoient.

Ces moines robuſtes (*a*), en qui ſembloit revivre la ſanté des premiers âges du monde, le front vermeil d'amour & de joie, épouſerent ces colombes gémiſſantes, ces vierges pures, qui ſous le voile monaſtique avoient ſoupiré plus d'une fois après un état un peu moins ſaint & plus doux (*b*). Elles accomplirent les devoirs de

(*a*) Luther tonnant avec ſon éloquence fougueuſe contre les vœux monaſtiques, a avancé qu'il étoit auſſi peu poſſible d'accomplir la loi de continence que de ſe dépouiller de ſon ſexe.

(*b*) Quelle cruelle ſuperſtition enchaîne dans une priſon ſacrée tant de jeunes beautés qui recelent tous les feux permis à leur ſexe, que redouble encore une clôture éternelle, & juſqu'aux combats qu'elles ſe livrent. Pour bien ſentir tous les maux d'un cœur qui ſe dévore lui-même, il faudroit être à ſa place. Timide, confiante, abuſée, étourdie par un enthouſiaſme pompeux, cette jeune fille a cru long-tems que la religion & ſon Dieu abſorberoient toutes ſes penſées: au milieu des tranſports de ſon zele, la nature éveille dans ſon cœur ce pouvoir invincible qu'elle ne connoît pas & qui la ſoumet à ſon joug impérieux. Ces traits ignés portent le ravage dans ſes ſens: elle brûle dans le calme de la retraite; elle combat, mais ſa conſtance eſt vaincue; elle rougit & déſire. Elle regarde autour d'elle, & ſe voit ſeule ſous des barreaux inſurmontables, tandis que tout ſon être ſe porte avec violence vers un objet fantaſtique que ſon imagination allumée pare de nouveaux attraits. Dès ce moment plus de l'hymen

l'hymen avec une ferveur édifiante ; leurs chaſtes flancs enfanterent des rejettons dignes d'un ſi beau lien. Leurs époux fortunés & non moins radieux, eurent moins d'empreſſement à ſolliciter la canoniſation de quelques os vermolus : ils ſe contenterent tout uniment d'être bons peres, bons citoyens ; & je crois fermement qu'ils n'en allerent pas moins en paradis après leur mort, ſans avoir fait leur enfer pendant leur vie.

Il eſt vrai, qu'au tems de cette réforme cela parut un peu extraordinaire à l'évêque de Rome ; mais lui-même eut bientôt de ſi ſérieuſes affaires à démêler pour ſon propre compte.... — Qu'appellez-vous l'évêque de Rome ? — C'eſt le pape, pour parler conformément à vos expreſſions ; mais, comme je vous l'ai dit, nous avons changé beaucoup de termes gothiques. Nous ne ſavons plus ce que c'eſt que canonicats, bulles, bénéfices,

---

repos. Elle étoit née pour une heureuſe fécondité : un lien éternel la captive & la condamne à être malheureuſe & ſtérile. Elle découvre alors que la loi l'a trompée, que le joug qui détruit la liberté n'eſt pas le joug d'un Dieu, que cette religion qui l'a engagée ſans retour, eſt l'ennemie de la nature & de la raiſon. Mais que ſervent ſes regrets & ſes plaintes ? Ses pleurs, ſes ſanglots ſe perdent dans la nuit du ſilence. Le poiſon brûlant qui fermente dans ſes veines, détruit ſa beauté, corrompt ſon ſang, précipite ſes pas vers le tombeau. Heureuſe d'y deſcendre, elle ouvre elle-même le cercueil où elle doit goûter le ſommeil de ſes douleurs.

évêchés d'un revenu immenſe (*a*). On ne va plus baiſer les pantoufles du ſucceſſeur d'un apôtre, à qui ſon maître n'a donné que des exemples d'humilité : & comme ce même apôtre prêchoit la pauvreté, tant par ſon exemple que par ſa parole, nous n'avons plus envoyé l'or le plus pur, le plus néceſſaire à l'état, pour des indulgences dont ce bon magicien n'étoit rien moins qu'avare. Tout cela lui a cauſé d'abord quelques déplaiſirs ; car on n'aime pas à perdre de ſes droits, lors même qu'ils ſont peu légitimes ; mais bientôt il a ſenti que ſon véritable appanage étoit le ciel ; que les choſes terreſtres n'étoient pas de ſon regne, & qu'enfin les richeſſes du monde étoient des vanités, comme tout ce qui eſt ſous le ſoleil.

Le tems, dont la main inviſible & ſourde mine les tours orgueilleuſes, a ſappé ce ſuperbe & incroyable monument de la crédulité humaine (*b*).

(*a*) Je ne puis m'accoutumer à voir des princes eccléſiaſtiques, environnés de tout l'appareil du luxe, ſourire dédaigneuſement aux malheurs publics, & oſer parler de mœurs & de religion dans de plats mandemens, qu'ils font écrire par des cuiſtres qui inſultent au bon ſens avec une effronterie ſcandaleuſe.

(*b*) Le muphti chez les Turcs étend ſon infaillibilité juſques ſur les faits hiſtoriques. Il s'aviſa ſous le regne d'Amurat, de déclarer hérétiques tous ceux qui ne croiroient pas que le ſultan iroit en Hongrie.

Il eſt tombé ſans bruit : ſa force étoit dans l'opinion ; l'opinion a changé, & le tout s'eſt exhalé en fumée. C'eſt ainſi qu'après un redoutable incendie, on ne voit plus qu'une vapeur inſenſible & légere, où regnoit un vaſte embrâſement.

Un prince digne de régner tient ſous ſa main cette partie de l'Italie ; & cette Rome antique a revu des Céſars : j'entends par ce mot, des Titus, des Marc-Aurele, & non ces monſtres qui portoient une face humaine. Ce beau pays s'eſt ranimé, dès qu'il a été purgé de cette vermine oiſive qui végétoit dans la craſſe. Ce royaume tient aujourd'hui ſon rang, & porte une phyſionomie vive & parlante, après avoir été emmailloté pendant plus de dix-ſept ſiecles dans des haillons ridicules & ſuperſtitieux qui lui coupoient la parole & lui gênoient la reſpiration.

CHAPITRE XVIII.

Les Miniſtres de Paix.

POURSUIVEZ, charmant endoctrineur! cette révolution, dites-vous, c'eſt faite de la maniere la plus paiſible & la plus heureuſe? — Elle a été l'ouvrage de la philoſophie : elle agit ſans bruit, elle agit comme la nature, avec une force d'autant plus ſûre qu'elle eſt inſenſible. — Mais j'ai bien des difficultés à vous propoſer. Il faut une religion. — Sans doute, reprit-il avec tranſport. Eh! quel eſt l'ingrat qui demeurera muet au milieu des miracles de la création, ſous la voûte brillante du firmament? Nous adorons l'Etre Suprême; mais le culte qu'on lui rend ne cauſe plus aucun trouble, aucun débat. Nous avons peu de miniſtres : ils ſont ſages, éclairés, tolérans; ils ignorent l'eſprit de faction, & en ſont plus chéris, plus reſpectés : ils ne ſont jaloux que d'élever des mains pures vers le trône du pere des humains : ils les chériſſent tous à l'imitation du Dieu de bonté : l'eſprit de paix & de concorde anime leurs actions, autant que leurs diſcours, auſſi, vous dis-je, ſont-ils univerſellement animés. Nous avons un ſaint prélat qui vit

avec ſes paſteurs, comme avec ſes égaux & ſes freres.

Ces places ne s'accordent qu'à l'âge de quarante ans, parce que c'eſt alors ſeulement que les paſſions turbulentes s'éteignent, & que la raiſon ſi tardive dans l'homme exerce ſon paiſible empire. Leur vie exemplaire marque le plus haut degré de la vertu humaine. Ce ſont eux qui conſolent les affligés, qui découvrent au malheureux un Dieu bon, qui veille ſur eux & qui contemple leurs combats pour les récompenſer un jour. Ils cherchent l'indigence cachée ſous le manteau de la honte, & lui donnent des ſecours ſans la faire rougir. Ils réconcilient les eſprits diviſés, en leur portant des paroles de douceur & de paix. Les plus fiers ennemis s'embraſſent en leur préſence, & leurs cœurs attendris ne ſont plus ulcérés. Enfin ils rempliſſent tous les devoirs d'hommes qui oſent parler au nom du maître éternel.

— J'aime beaucoup ces miniſtres, repris-je : mais vous n'avez donc plus parmi vous de gens ſpécialement conſacrés à réciter à toutes les heures du jour d'une voix naſale des cantiques, des pſaumes, des hymnes ? Aucun parmi vous n'aſpire à la canoniſation ? Qu'eſt-elle devenue ? Quels ſont vos ſaints ? — Nos ſaints ! vous voulez, ſans doute, dénoter ceux qui prétendent à un plus haut degré de perfection, qui s'élevent

au-dessus de la foiblesse humaine : oui, nous avons de ces hommes célestes ; mais vous croyez bien qu'ils ne menent pas une vie obscure & solitaire, qu'ils ne se font pas un mérite de jeûner, de psalmodier de mauvais latin, ou de demeurer muets & sots toute leur vie : c'est au grand jour qu'ils montrent la force, la constance de leurs ames. Apprenez qu'ils se chargent volontairement de tous les travaux pénibles ou qui dégoûtent le reste des hommes ; ils pensent que les bons offices, les œuvres charitables, sont plus agréables à Dieu que la priere.

S'agit-il, par exemple, de curer les égouts, les puits, de transporter les immondices, de s'assujettir aux emplois les plus bas, les plus abjects ou les plus dangereux, comme de porter au milieu d'un incendie le secours des pompes, de marcher sur des poutres brûlantes, de s'élancer dans les eaux pour sauver la vie à un malheureux prêt à périr, &c. ces généreuses victimes du bien public se remplissent, s'enflamment d'un courage actif, par l'idée grande & sublime de se rendre utiles & d'épargner le sentiment de la douleur à leurs compatriotes. Ils se font un devoir de ces occupations, avec autant de joie & de plaisir que si c'étoient les plus douces, les plus belles : ils font tout pour l'humanité, tout pour la patrie, & jamais rien pour eux. Les

uns ſont cloués au chevet du lit des malades, & les ſervent de leurs mains ; d'autres deſcendent dans les carrieres, en détachent, en arrachent les pierres : tour-à-tour manœuvres, pionniers, porte-faix, &c. ils ſemblent des eſclaves qu'un tyran a courbés ſous un joug de fer. Mais ces ames charitables ont en vue le deſir de plaire à l'Eternel en ſervant leurs ſemblables : inſenſibles aux maux préſens, ils attendent que Dieu les récompenſera, parce que le ſacrifice des voluptés de ce monde eſt fondé ſur une utilité réelle & non ſur un caprice bigot.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que nos reſpects les accompagnent pendant leur vie & après leur mort ; & comme notre plus vive reconnoiſſance ſeroit inſuffiſante, nous laiſſons à l'auteur de tout bien cette dette immenſe à acquitter ; perſuadés qu'il eſt le ſeul qui ſache la juſte meſure des récompenſes méritées.

Tels ſont les ſaints que nous vénérons, ſans croire autre choſe, ſinon qu'ils ont perfectionné la nature humaine dont ils ſont l'honneur. Ils ne font d'autres miracles que ceux dont je viens de vous entretenir. Les martyrs du chriſtianiſme avoient aſſurément leur dignité. Il étoit beau, ſans doute, de braver les tyrans des ames, de ſouffrir la mort la plus horrible, plutôt que d'immoler le ſentiment intime d'une vérité qu'on

a adoptée de cœur & d'eſprit : mais qu'il y a plus de grandeur à conſacrer une vie entiere à des ouvrages renaiſſans & ſerviles, à ſe rendre les bienfaiteurs perpétuels de l'humanité affligée & plaintive, à ſécher toutes les larmes qui coulent (*a*), à arrêter, à prévenir l'effuſion d'une ſeule goutte de ſang. Ces hommes extraordinaires ne préſentent point leur genre de vie comme un modele à ſuivre ; ils ne ſe glorifient point de leur héroïſme ; ils ne s'abaiſſent point pour attirer la vénération publique : ſur-tout ils ne cenſurent point les défauts du prochain ; beaucoup plus attentifs à lui procurer une vie douce & commode, fruit de leurs innombrables ſoins. Lorſque ces ames auguſtes vont rejoindre l'Etre parfait dont elles ſont émanées, nous n'enchâſſons point leurs cadavres dans un métal plus vil enco-

(*a*) Un conſeiller au parlement, dans le ſiecle dernier, avoit donné tout ſon bien aux pauvres : n'ayant plus rien, il quêtoit par-tout pour eux. Il rencontre dans la rue un traitant, s'attache à lui, le pourſuit, en diſant : *quelque choſe pour mes pauvres ; quelque choſe pour mes pauvres.* Le traitant réſiſte & répond la formule ordinaire, *je ne puis rien pour eux, monſieur, je ne puis rien.* Le conſeiller ne le quitte pas, le prêche, le ſollicite, le ſuit juſques dans ſon hôtel, monte à ſon appartement, le ſupplie à pluſieurs repriſes, le relance juſques dans ſon cabinet, toujours intercédant pour ſes pauvres. Le brutal millionnaire impatienté lui donne un ſoufflet. *Eh bien ! voilà pour moi*, reprit le conſeiller : *& pour mes pauvres ?*

re ; nous écrivons l'hiſtoire de leur vie, & nous tâchons de l'imiter, au moins dans ſon détail. — Plus j'avance, plus je vois des changemens inattendus. — Vous en verrez bien d'autres ! Si vingt plumes n'atteſtoient la même choſe, nous révoquerions aſſurément en doute l'hiſtoire de votre ſiecle. Comment ! les ſerviteurs des autels étoient turbulens, cabaleurs, intolérans. De miſérables vermiſſeaux ſe perſécutoient & ſe haïſſoient pendant le court eſpace de leur vie, parce que ſouvent ils ne penſoient pas de même ſur de vaines ſubtilités & ſur des choſes incompréhenſibles : de foibles créatures avoient l'audace de ſonder les deſſeins du Tout-Puiſſant, en les marquant au coin de leurs paſſions minutieuſes, orgueilleuſes & folles.

J'ai lu que ceux qui avoient moins de charité, & par conſéquent de religion, étoient ceux qui la prêchoient aux autres ; que l'on avoit fait un métier de prier Dieu ; que le nombre de ceux qui portoient cet habit lucratif, gage d'une indolente pareſſe, s'étoit multiplié à un point incroyable ; qu'ils vivoient, enfin, dans un célibat ſcandaleux (*a*). On ajoute que vos égliſes reſſem-

(*a*) Quelle lepre ſur un état, qu'un clergé nombreux, faiſant profeſſion publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui !

bloient à des marchés, que la vue & l'odorat y étoient également bleſſés, & que vos cérémonies étoient plus faites pour diſtraire, que pour élever l'ame vers Dieu.... Mais j'entends la trompette ſacrée, qui annonce l'heure de la priere par ſes ſons édifians. Venez connoître notre religion, venez dans le temple voiſin rendre graces au Créateur d'avoir vu lever ſon ſoleil.

CHAPITRE XIX.

Le Temple.

Nous tournâmes le coin d'une rue, & j'apperçus au milieu d'une belle place un temple en forme de rotonde, couronné d'un dôme magnifique. Cet édifice ſoutenu ſur un ſeul rang de colonnes avoit quatre grands portails. Sur chaque fronton, on liſoit cette inſcription : *Temple de Dieu.* Le tems avoit déjà imprimé une teinte vénérable à ſes murailles ; elles en avoient plus de majeſté. Arrivé à la porte du temple, quel fut mon étonnement lorſque je lus dans un tableau ces quatre vers tracés en gros caracteres :

Loin de rien décider ſur cet Etre Suprême,
Gardons, en l'adorant, un ſilence profond ;

Sa nature eſt immenſe & l'eſprit s'y confond,
Pour ſavoir ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

Oh! pour le coup, lui dis-je à voix baſſe, vous ne direz pas que ceci ſoit de votre ſiecle. — Cela ne fait pas plus l'éloge du votre, reprit-il, car vos théologiens devoient s'en tenir-là. Mais cette réponſe qui ſemble avoir été faite par Dieu même, eſt reſtée confondue parmi les vers dont on ne faiſoit pas grand cas; je ne ſais cependant s'il y en a de plus beaux pour le ſens qu'ils renferment, & je crois qu'ils ſont ici à leur véritable places.

Nous ſuivîmes le peuple qui, d'un air recueilli, d'un pas tranquille & modeſte, alloit remplir la profondeur du temple. Chacun s'aſſeyoit à ſon tour ſur des rangs de petits ſieges ſans dos, & les hommes étoient ſéparés des femmes. L'autel étoit au centre; il étoit abſolument nu, & chacun pouvoit diſtinguer le prêtre qui faiſoit fumer l'encens. A l'inſtant où ſa voix prononçoit les cantiques ſacrés, le chœur des aſſiſtans élevoit alternativement la ſienne. Leur chant doux & modéré peignoit le ſentiment reſpectueux de leur cœur; ils ſembloient pénétrés de la majeſté divine. Point de ſtatues, point de figures allégoriques, point de tableaux (*a*). Le ſaint nom de Dieu mille

(*a*) Les proteſtans ont raiſon. Tous ces ouvrages des hom-

fois répété, tracé en pluſieurs langues, régnoit ſur toutes les murailles. Tout annonçoit l'unité d'un Dieu; & l'on avoit banni ſcrupuleuſement tout ornement étranger : Dieu ſeul enfin étoit dans ſon temple.

Si on levoit les yeux vers le ſommet du temple, on voyoit le ciel à découvert; car le dôme n'étoit pas fermé par une voûte de pierre, mais par des vitraux tranſparens. Tantôt un ciel clair & ſerein annonçoit la bonté du Créateur; tantôt d'épais nuages qui fondoient en torrens, peignoient le ſombre de la vie & diſoient que cette triſte terre n'eſt qu'un lieu d'exil : le tonnerre publioit combien ce Dieu eſt redoutable lorſqu'il eſt offenſé; & le calme des airs qui ſuccédoit aux éclairs enflammés, annonçoit que la ſoumiſſion déſarme ſa main vengereſſe. Quand le ſouffle du printems faiſoit deſcendre l'air pur de la vie, comme un fleuve balſamique, alors il imprimoit cette vérité ſalutaire & conſolante, que les tréſors de la clémence divine ſont inépuiſables. Ainſi les élémens & les ſaiſons, dont la voix eſt ſi éloquente, à qui ſait l'entendre, parloient à ces hommes ſenſibles & leur découvroient le maître de la nature ſous tous ſes rapports (*a*).

---

mes diſpoſent le peuple à l'idolâtrie. Pour annoncer un Dieu inviſible & préſent, il faut un temple où il n'y ait que lui.

(*a*) Un ſauvage errant dans les bois, contemplant le ciel &

On n'entendoit point de ſons diſcordans. La voix des enfans mêmes étoit formée à un plain-chant majeſtueux. Point de muſique ſautillante & profane. Un ſimple jeu d'orgue (lequel n'étoit point bruyant,) accompagnoit la voix de ce grand peuple, & ſembloit le chant des immortels qui ſe mêloit aux vœux publics. Perſonne n'entroit ni ne ſortoit pendant la priere. Aucun Suiſſe groſſier, aucun quêteur importun ne venoit interrompre le recueillement des fideles adorateurs. Tous les aſſiſtans étoient frappés d'un religieux & profond reſpect; pluſieurs étoient proſternés, le viſage contre terre. Au milieu de ce ſilence, de ce recueillement univerſel, je fus ſaiſi d'une terreur ſacrée : il ſembloit que la Divinité fût deſcendue dans le temple & le rempliſſoit de ſa préſence inviſible.

Il y avoit des trons aux portes pour les aumônes; mais ils étoient placés dans des paſſages obſcurs. Ce peuple ſavoit faire des œuvres de charité ſans le beſoin d'être remarqué. Enfin dans les momens d'adoration le ſilence étoit ſi religieuſement obſervé, que la ſainteté du lieu, jointe à

ſa nature, ſentant, pour ainſi dire, le ſeul maître qu'il reconoît, eſt plus près de la véritable religion, qu'un chartreux enfoncé dans ſa loge & vivant avec les fantômes d'une imagination échauffée.

l'idée de l'Etre Suprême, portoit dans tous les cœurs une impreſſion profonde & ſalutaire.

L'exhortation du paſteur à ſon troupeau étoit ſimple, naturelle, éloquente par les choſes encore plus que par le ſtyle. Il ne parloit de Dieu que pour le faire aimer; des hommes, que pour leur recommander l'humanité, la douceur & la patience. Il ne cherchoit point à faire parler l'eſprit, tandis qu'il devoit toucher le cœur. C'étoit un pere qui converſoit avec ſes enfans ſur le parti qui leur étoit le plus convenable de prendre. On étoit d'autant plus pénétré, que cette morale ſe trouvoit dans la bouche d'un parfait honnête homme. Je ne m'ennuyai point; car le diſcours ne comportoit ni déclamation, ni portraits vagues, ni figures recherchées, & ſur-tout point de lambeaux de poëtes découſus & fondus dans une proſe qui en devient ordinairement plus froide (*a*).

(*a*) Ce qui me déplaît ſur-tout dans nos prédicateurs, c'eſt qu'ils n'ont point de principes ſtables & aſſurés en fait de morale; ils puiſent leurs idées dans leur texte & non dans leur cœur: aujourd'hui ils ſont modérés, raiſonnables; allez les entendre le lendemain, ils ſeront intolérans, extravagans. Ce ne ſont que des mots qu'ils proferent; peu leur importe même qu'ils ſe contrediſent, pourvu que leurs trois points ſoient remplis. J'en ai entendu un qui pilloit l'Encyclopédie, & qui déclamoit contre les encyclopédiſtes.

C'eſt ainſi, me dit mon guide, que tous les matins on a coutume de faire une priere publique. Elle dure une heure, & le reſte du jour les portes de l'édifice demeurent fermées. Nous n'avons guere de fêtes religieuſes ; mais nous en avons de civiles, qui délaſſent le peuple ſans le porter au libertinage. En aucun jour l'homme ne doit reſter oiſif : à l'exemple de la nature qui n'abandonne point ſes fonctions, il doit ſe reprocher de quitter les ſiennes. Le repos n'eſt point l'oiſiveté. L'inaction eſt un dommage réel fait à patrie, & la ceſſation du travail eſt au fond un diminutif du trépas. Le tems de la priere eſt fixé : il eſt ſuffiſant pour élever le cœur vers Dieu. De longs offices amenent la tiédeur & le dégoût. Toutes les oraiſons ſecrettes ſont moins méritoires que celles qui réuniſſent la publicité à la ferveur.

Ecoutez la formule de la priere uſitée parmi nous ; chacun la répete & médite ſur toutes les penſées qu'elle renferme.

» Etre unique, incréé, Créateur intelligent de ce vaſte univers ! puiſque ta bonté l'a donné en ſpectacle à l'homme, puiſqu'une auſſi foible créature a reçu de toi les dons précieux de réfléchir ſur ce grand & bel ouvrage, ne permets pas qu'à l'exemple de la brute, elle paſſe ſur la ſurface de ce globe ſans rendre hommage à ta toute-puiſſance & à ta ſageſſe. Nous admirons tes œu-

vres auguſtes. Nous béniſſons ta main ſouveraine. Nous t'adorons comme maître : mais nous t'aimons comme pere univerſel des êtres. Oui, tu es bon, autant que tu es grand ; tout nous le dit, & ſur-tout notre cœur. Si quelques maux paſſagers nous affligent ici-bas, c'eſt ſans doute parce qu'ils ſont inévitables : d'ailleurs tu le veux, cela nous ſuffit ; nous nous ſoumettons avec confiance, & nous eſpérons en ta clémence infinie. Loin de murmurer, nous te rendons grace de nous avoir créés pour te reconnoître.

Que chacun t'honore à ſa maniere & ſelon ce que ſon cœur lui dictera de plus tendre & de plus enflammé : nous ne donnerons point de bornes à ſon zele. Tu n'as daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature. Tout notre culte ſe réduit à t'adorer, à te bénir, à crier vers ton trône que nous ſommes foibles, miſérables, bornés, & que nous avons beſoin de ton bras ſecourable.

Si nous nous trompions, ſi quelque culte ancien ou moderne étoit plus agréable à tes yeux que le nôtre, ah ! daigne ouvrir nos yeux & diſſiper les ténebres de notre eſprit ; tu nous trouveras fideles à tes ordres. Mais ſi tu es ſatisfait de ces foibles hommages que nous ſavons être dûs à ta grandeur, à ta tendreſſe vraiment paternelle, donnes-nous la conſtance pour perſévérer

dans

dans les ſentimens reſpectueux qui nous animent. Conſervateur du genre-humain ! toi, qui l'embraſſes d'un coup-d'œil, fais que la charité embraſſe de même les cœurs de tous les habitans de ce globe, qu'ils s'aiment tous comme freres, qu'ils t'adreſſent le même cantique d'amour & de reconnoiſſance !

Nous n'oſons dans nos vœux limiter la durée de notre vie ; ſoit que tu nous enleves de cette terre, ſoit que tu nous y laiſſes, nous n'échapperons point à ton regard : nous ne te demandons que la vertu, dans la crainte d'aller contre tes impénétrables décrets ; mais humbles, ſoumis & réſignés à tes volontés, daigne, ſoit que nous paſſions par une mort douce, ſoit par une mort douloureuſe, daigne nous attirer vers toi, ſource éternelle du bonheur. Nos cœurs ſoupirent après ta préſence. Qu'il tombe ce vêtement mortel, & que nous volions dans ton ſein ! Ce que nous voyons de ta grandeur nous fait deſirer d'en voir davantage. Tu as trop fait en faveur de l'homme, pour ne pas donner de l'audace à ſes penſées : il n'éleve vers toi des vœux ſi ardens que parce que ta créature ſe ſent née pour tes bienfaits. »

Mais, mon cher monſieur, lui dis-je, votre religion, ſi vous me permettez de vous le dire, eſt à peu près celle des anciens patriarches, qui

adoroient Dieu en esprit & en vérité sur le sommet des montagnes. — Justement, vous avez trouvé le mot propre. Notre religion est celle d'Enoch, d'Elie, d'Adam. C'est bien là du moins la plus ancienne. Il en est de la religion comme de la loi; la plus simple est la meilleure. Adorer Dieu, respecter son prochain, écouter cette conscience, ce juge qui toujours veille assis au-dedans de nous, n'étouffer jamais cette voix céleste & secrette, tout le reste est imposture, fourberie, mensonge. Nos prêtres ne se disent point exclusivement inspirés de Dieu: ils se nomment nos égaux; ils avouent qu'ils nagent, comme nous, dans les ténebres; ils suivent le point lumineux que Dieu a daigné nous montrer; ils l'indiquent à leurs freres sans despotisme, sans ostentation. Une morale pure, & point de dogmes extravagans, voilà le moyen de n'avoir ni impies, ni fanatiques, ni superstitieux. Nous l'avons trouvé ce moyen heureux, & nous en remercions sincérement l'auteur de tout bien.

— Vous adorez un Dieu; mais admettez-vous l'immortalité de l'ame? Quelle est votre opinion sur ce grand & impénétrable secret? Tous les philosophes ont voulu le percer. Le sage & l'insensé ont dit leur mot. Les systêmes les plus diversifiés, les plus poétiques se sont élevés sur ce fameux chapitre. Il semble avoir

allumé par excellence l'imagination des législateurs. Qu'en penſe votre ſiecle ?

— Il ne faut que des yeux pour être adorateur, me répondit-il ; il ne faut que rentrer en ſoi-même pour ſentir qu'il y a quelque choſe en nous qui vit, qui ſent, qui penſe, qui veut, qui ſe détermine. Nous penſons que notre ame eſt diſtincte de la matiere, qu'elle eſt intelligente par ſa nature. Nous raiſonnons peu ſur cet objet : nous aimons à croire tout ce qui éleve la nature humaine. Le ſyſtême qui l'aggrandit davantage nous devient le plus cher ; & nous ne penſons pas que des idées qui honorent les créatures d'un Dieu puiſſent jamais être fauſſes. En adoptant le plan le plus ſublime, ce n'eſt point ſe tromper, c'eſt frapper au véritable but. L'incrédulité n'eſt que foibleſſe ; & l'audace de la penſée eſt la foi d'un être intelligent. Pourquoi ramperions-nous vers le néant, tandis que nous nous ſentons des ailes pour voler juſqu'à Dieu, & que rien ne contredit cette hardieſſe généreuſe ? S'il étoit poſſible que nous nous trompaſſions, l'homme auroit donc imaginé un ordre de choſes plus beau que celui qui exiſte ; la puiſſance ſouveraine ne ſeroit donc limitée : j'ai preſque dit ſa bonté.

Nous croyons que toutes les ames ſont égales par leur eſſence, différentes par leurs qualités.

L'ame d'un homme, & celle d'un animal, ſont également immatérielles ; mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité ; & voilà ce qui conſtitue ſon état actuel, mais qui toutefois peut changer.

Nous penſons enſuite que tous les aſtres & que toutes les planetes ſont habités, mais que rien de ce que l'on voit, de ce qu'on ſent dans l'un ne ſe trouve dans l'autre. Cette magnificence ſans bornes, cette chaîne infinie de ces différens mondes, ce cercle radieux devoit entrer dans le vaſte plan de la récréation. Eh, bien ! ces ſoleils, ces mondes ſi beaux, ſi grands, ſi divers, ils nous paroiſſent les habitations qui ont été toutes préparées à l'homme : elles ſe croiſent, ſe correſpondent, & ſont toutes ſubordonnées l'une à l'autre. L'ame humaine monte dans tous ces mondes, comme à une échelle brillante & graduée, qui l'approche à chaque pas de la plus grande perfection. Dans ce voyage, elle ne perd point le ſouvenir de ce qu'elle a vu, & de ce qu'elle a appris : elle conſerve le magaſin de ſes idées, c'eſt ſon plus cher tréſor ; elle le tranſporte par-tout avec elle. Si elle s'eſt élancée vers quelque découverte ſublime, elle franchit les mondes peuplés d'habitans qui ſont reſtés au-deſſous d'elle ; elle monte en raiſon des connoiſſances & des vertus qu'elle a acquiſes.

L'ame de Newton a volé par ſa propre activité vers toutes ces ſpheres qu'il avoit peſées. Il ſeroit injuſte de penſer que le ſouffle de la mort eût éteint ce puiſſant génie. Cette deſtruction ſeroit plus affligeante, plus inconcevable que celle de l'univers matériel. Il ſeroit de même abſurde de dire que ſon ame ſe ſeroit trouvée de niveau à celle d'un homme ignorant ou ſtupide. En effet, il eut été inutile à l'homme de perfectionner ſon ame, ſi elle n'eût pas dû s'élever, ſoit par la contemplation, ſoit par l'exercice des vertus; mais un ſentiment intime, plus fort que toutes les objections, lui crie : *développe toutes tes forces, mépriſe la mort; il n'appartient qu'à toi de la vaincre & d'augmenter ta vie qui eſt la penſée.*

Pour ces ames rampantes, qui ſe ſont avilies dans la fange du crime ou de la pareſſe, elles retournent au même point d'où elles ſont parties, ou bien elles rétrogradent. C'eſt pour long-tems qu'elles ſont attachées ſur les triſtes bords du néant, qu'elles penchent vers la matiere, qu'elles forment une race animale & vile; & tandis que les ames généreuſes s'élancent vers la lumiere divine, éternelle, elles s'enfoncent dans ces ténebres où jaillit à peine un pâle rayon d'exiſtence. Tel monarque à ſon décès devient taupe; tel miniſtre, un ſerpent vénimeux, habitant des

marais empestés : tandis que l'écrivain qu'il dédaignoit ou plutôt qu'il méconnoissoit, a obtenu un rang glorieux parmi ces intelligences, amies de l'humanité.

Pythagore avoit apperçu cette égalité des ames ; il avoit senti cette transmigration d'un corps à un autre ; mais ces ames tournoient sur le même cercle, & ne sortoient jamais de leur globe. Notre métempsycose est plus raisonnée, & supérieure à l'ancienne. Ces esprits nobles & généreux qui ont choisi pour guide de leur conduite le bonheur de leurs semblables, la mort leur ouvre une route glorieuse & brillante. Que pensez-vous de notre système ? — Il me charme ; il ne contredit ni le pouvoir ni la bonté de Dieu. Cette marche progressive, cette ascension dans différens mondes, tous l'ouvrage de ses mains, cette visite de la création des globes, tout me paroît répondre à la dignité du monarque qui ouvre tous ses domaines à l'œil fait pour les contempler. — Oui, mon frere, reprit-il avec enthousiasme, quelle image intéressante que tous ces soleils parcourus, que toutes ces ames s'enrichissant dans leur course où se rencontrent des millions de nouveautés, se perfectionnant sans cesse, devenant plus sublimes à mesure qu'elles s'approchent du Souverain Etre, le connoissant plus parfaitement, l'aimant d'un amour plus

éclairé, ſe plongeant dans l'océan de ſa grandeur ! O homme, réjouis-toi ! tu ne peux marcher que de merveilles en merveilles ; un ſpectacle toujours nouveau, toujours miraculeux t'attend ; tes eſpérances ſont grandes ; tu parcourras le ſein immenſe de la nature, juſqu'à ce que tu ailles te perdre dans le Dieu dont elle tire ſa ſuperbe origine. — Mais les méchans, m'écriai-je, qui ont péché contre la loi naturelle, qui ont fermé leur cœur au cri de la pitié, qui ont égorgé l'innocence, qui ont régné pour eux ſeuls, que deviendront-ils ? Sans aimer la haine & la vengeance, je bâtirois de mes mains un enfer pour y plonger certaines ames cruelles, qui ont fait bouillonner mon ſang d'indignation à la vue des maux qu'elles ont fait tomber ſur le foible & le juſte. — Ce n'eſt point à notre foibleſſe ſubordonnée encore à tant de paſſions, à prononcer ſur la maniere dont Dieu les punira ; mais il eſt certain que le méchant ſentira le poids de ſa juſtice. Loin de ſes regards, tout être perfide, cruel, indifférent aux maux d'autrui. Jamais l'ame de Socrate ou de Marc-Aurele ne rencontrera celle de Néron : elles ſeront toujours à une diſtance infinie. Voilà ce que nous oſons aſſurer. Mais ce n'eſt point à nous à meſurer les poids qui entreront dans la balance éternelle. Nous croyons que les fautes qui n'ont pas

entiérement obſcurci l'entendement humain, que le cœur qui ne s'eſt point avili juſqu'à l'inſenſibilité, que les rois mêmes qui ne ſe ſont pas crû des dieux, pourront ſe purifier en améliorant leur eſpece pendant une longue ſuite d'années. Ils deſcendront dans des globes où le mal phyſique prédominant ſera le fouet utile qui leur fera ſentir leur dépendance, le beſoin qu'ils ont de clémence, & rectifiera les preſtiges de leur orgueil. S'ils s'humilient ſous la main qui les châtie, s'ils ſuivent les lumieres de la raiſon pour ſe ſoumettre, s'ils reconnoiſſent combien ils ſont éloignés de l'état où ils pourroient parvenir, s'ils font quelques efforts pour y arriver, alors leur pélérinage ſera infiniment abrégé; ils mourront à la fleur de leur âge: on les pleurera; tandis que ſouriant en abandonnant ce triſte globe, ils gémiront ſur le ſort de ceux qui doivent reſter après eux ſur une planete malheureuſe dont ils ſont délivrés. Ainſi tel qui craint la mort, ne ſait ce qu'il craint: ſes terreurs ſont filles de ſon ignorance, & cette ignorance eſt la premiere punition de ſes fautes.

Peut-être auſſi que les plus coupables perdront le précieux ſentiment de la liberté. Ils ne ſeront point anéantis; car l'idée du néant nous répugne: il n'y a point de néant ſous un Dieu créateur, conſervateur & réparateur. Que la

méchant ne ſe flatte point de pouvoir s'y enfoncer ; il ſera pourſuivi par cet œil abſolu qui pénetre tout. Les perſécuteurs de toute eſpece végéteront ſtupidement dans la derniere claſſe de l'exiſtence ; ils ſeront livrés inceſſamment à une deſtruction renaiſſante qui ramenera leur eſclavage & leur douleur ; mais Dieu ſeul ſait le tems qui doit les punir ou les abſoudre.

CHAPITRE XX.

Le Prélat.

TENEZ, voilà par exemple un ſaint vivant qui paſſe ; cet homme ſimplement vêtu d'une robe violette, ſe ſoutenant ſur un bâton, & dont la démarche & le regard n'annoncent ni oſtentation ni modeſtie affectée, c'eſt notre prélat. — Quoi ! votre prélat à pied ? — Oui, à l'imitation du premier des apôtres. On lui a donné cependant depuis peu une chaiſe à porteurs, mais il ne s'en ſert que dans la plus grande néceſſité. Son revenu coule preſque en entier dans le ſein des pauvres : avant de répandre ſes bienfaits, il ne s'informe pas ſi un homme eſt attaché à ſes opinions particulieres ; il diſtribue des ſecours à tous les malheureux ; il ſuffit qu'ils ſoient hommes. Il n'eſt

point entêté, point fanatique, point opiniâtre, point perſécuteur; il n'abuſe point d'une autorité ſacrée pour ſe croire au niveau du trône. Son œil eſt toujours ſerein, image de cette ame douce, égale & paiſible, qui ne met de chaleur & d'activité que dans l'emploi de faire le bien. Il dit ſouvent à ceux qu'il rencontre : *Mes amis, la charité, comme dit St. Paul, marche avant la foi. Soyez bienfaiſant, & vous aurez accompli la loi. Reprenez votre prochain s'il s'égare, mais ſans orgueil, ſans aigreur. Ne tourmentez perſonne au ſujet de ſa croyance, & gardez-vous de vous préférer dans le fond du cœur à celui que vous voyez commettre une faute, car demain vous ſerez peut-être plus coupable que lui. Ne prêchez que d'exemple. N'allez point mettre au nombre de vos ennemis un homme qui diſpoſeroit abſolument de ſa penſée. Le fanatiſme, dans ſa cruelle opiniâtreté, a déjà fait trop de mal pour ne pas redouter & prévenir juſqu'à ſes moindres apparences. Ce monſtre paroît d'abord flatter l'orgueil humain & aggrandir l'ame qui lui donne accès; mais bientôt il a recours à la ruſe, à la perfidie, à la cruauté; il foule aux pieds toute vertu, & devient le plus terrible fléau de l'humanité.*

Mais, lui dis-je, quel eſt ce magiſtrat au port vénérable qui l'arrête & avec qui il converſe avec

tant d'amitié? — C'eſt un des peres de la patrie, c'eſt le chef du ſénat qui emmene notre patriarche dîner avec lui. Dans leur ſobre & court repas, il ſera plus d'une fois queſtion du pauvre indigent, de la veuve, de l'orphelin & des moyens de ſoulager leurs maux. Tel eſt l'intérêt qui les raſſemble & qu'ils traitent avec le plus beau zele; ils n'entrent jamais dans la vaine diſcuſſion de ces antiques & riſibles prérogatives qui exerçoient ſi puérilement les eſprits graves de votre tems.

CHAPITRE XXI.

Communion des deux Infinis.

Mais, quel eſt ce jeune homme que je vois environné d'une foule empreſſée? Comme la joie ſe peint dans tous ſes mouvemens! comme ſon front eſt brillant! que lui eſt-il arrivé d'heureux? d'où vient-il? — Il vient d'être initié, me répondit gravement mon guide. Quoique nous ayons peu de cérémonies, nous en avons cependant une qui répond à ce que vous appelliez parmi vous *premiere communion*. Nous obſervons de fort près le goût, le caractere, les actions les plus ſecrettes d'un jeune homme. Dès

qu'on s'apperçoit qu'il cherche les endroits ſolitaires pour y réfléchir ; dès qu'on le ſurprend l'œil attendri, attaché ſur la voûte du firmament, contemplant dans une douce extaſe ce rideau azuré qui lui ſemble prêt à s'ouvrir ; alors il n'y a plus de tems à perdre, c'eſt un ſigne que ſa raiſon a toute ſa maturité & qu'il peut recevoir avec fruit le développement des merveilles que le Créateur a opérées.

Nous choiſiſſons une nuit où, dans un ciel ſerein, l'armée des étoiles brille dans tout ſon éclat. Accompagné de ſes parens & de ſes amis, le jeune homme eſt conduit à notre obſervatoire : tout-à-coup nous appliquons à ſon œil un téleſcope (*a*) ; nous faiſons deſcendre ſous ſes yeux Mars, Saturne, Jupiter, tous ces grands corps flottans avec ordre dans l'eſpace : nous lui ouvrons, pour ainſi dire, l'abîme de l'infini. Tous ces ſoleils allumés viennent en foule ſe preſſer ſous ſon regard étonné. Alors un paſteur vénérable lui dit d'une voix impoſante & majeſtueuſe : » Jeune homme ! voilà le Dieu de l'univers qui

(*a*) Le téleſcope eſt le canon moral qui a battu en ruine toutes les ſuperſtitions, tous les fantômes qui tourmentoient la race humaine. Il ſemble que notre raiſon ſe ſoit aggrandie à proportion de l'eſpace immeſurable que nos yeux ont découvert & parcouru.

» ſe révele à vous au milieu de ſes ouvrages.
» Adorez le Dieu de ces mondes, ce Dieu dont
» le pouvoir étendu ſurpaſſe & la portée de la
» vue de l'homme & celle même de ſon ima-
» gination. Adorez ce Créateur, dont la ma-
» jeſté reſplendiſſante eſt imprimée ſur le front
» des aſtres qui obéiſſent à ſes loix. En contem-
» plant les prodiges échappés de ſa main, ſa-
» chez avec quelle magnificence (*a*) il peut ré-
» compenſer le cœur qui s'élevera vers lui. N'ou-
» bliez point que parmi ſes œuvres auguſtes,
» l'homme doué de la faculté de les apperce-
» voir & de les ſentir, tient le premier rang,

(*a*) Monteſquieu dit quelque part que les tableaux que l'on fait de l'enfer ſont achevés; mais que lorſqu'on parle du bonheur éternel on ne ſait que promettre aux honnêtes gens. Cette penſée eſt un abus de cet eſprit faillant qu'il place quelquefois mal-à-propos. Que tout homme ſenſible réfléchiſſe un moment ſur la foule des plaiſirs vifs & délicats qu'il doit à l'eſprit. Combien ils ſurpaſſent ceux qu'il reçoit des ſens! Et le corps lui-même, qu'eſt-il ſans ame? Que de fois l'on tombe dans une léthargie délicieuſe & profonde, où l'imagination agréablement flattée vole ſans obſtacle & ſe crée des voluptés exquiſes & variées, qui n'ont aucune reſſemblance avec les plaiſirs matériels. Pourquoi la puiſſance du Créateur ne pourroit-elle pas prolonger, fortifier cet heureux état? L'extaſe qui remplit l'ame du juſte méditant ſur de grands objets n'eſt-elle pas un avant-goût du plaiſir qui l'attend, lorſqu'il contemplera ſans voile le vaſte plan de l'univers?

» & qu'enfant de Dieu, il doit honorer ce titre » reſpectable ! »

Alors la ſcene change : on apporte un microſcope ; on lui découvre un nouvel univers, plus étonnant, plus merveilleux encore que le premier. Ces points vivans que ſon œil apperçoit pour la premiere fois, qui ſe meuvent dans leur inconcevable petiteſſe, & qui ſont doués des mêmes organes appartenans aux coloſſes de la terre, lui préſentent un nouvel attribut de l'intelligence du Créateur.

Le paſteur reprend du même ton : » Êtres » foibles que nous ſommes, placés entre deux » infinis, opprimés de tout côté ſous le poids » de la grandeur divine, adorons en ſilence la » même main qui alluma tant de ſoleils, im- » prima la vie & le ſentiment à des atômes im- » perceptibles ! Sans doute, l'œil qui a compoſé » la ſtructure délicate du cœur, des nerfs, des » fibres du ciron, lira ſans peine dans les der- » niers replis de notre cœur. Quelle penſée in- » time peut ſe dérober à ce regard abſolu devant » lequel la voie lactée ne paroît pas plus que la » trompe de la mite ? Rendons toutes nos pen- » ſées dignes du Dieu qui les voit naître & qui » les obſerve. Combien de fois dans le jour, le » cœur peut s'élancer vers lui & ſe fortifier dans » ſon ſein ! Hélas ! tout le tems de notre vie ne » peut être mieux employé qu'à lui dreſſer au

» fond de notre ame, un concert éternel de » louanges & d'actions de graces ! »

Le jeune homme ému, étonné, conſerve la double impreſſion qu'il a reçue preſque au même inſtant : il pleure de joie, il ne peut raſſaſier ſon ardente curioſité ; elle s'enflâme à chaque pas qu'il fait dans ces deux univers. Ses paroles ne ſont plus qu'un long cantique d'admiration. Son cœur palpite de ſurpriſe & de reſpect ; & dans ces inſtans, ſentez-vous avec quelle énergie, avec quelle vérité il adore l'Être des êtres ? Comme il ſe remplit de ſa préſence ! Comme ce téleſcope étend, aggrandit ſes idées, les rend dignes d'un habitant de cet étonnant univers ! Il guérit de l'ambition terreſtre & des petites haines qu'elle enfante ; il chérit tous les hommes animés du ſouffle égal de la vie ; il eſt le frere de tout ce que le Créateur a touché (*a*).

Sa gloire déſormais ſera de moiſſonner dans les cieux cet amas de merveilles. Il ſe trouve moins petit depuis qu'il a eu l'avantage d'appercevoir ces grandes choſes. Il ſe dit : Dieu s'eſt manifeſté à moi, mon œil a viſité Saturne, l'étoile Sirius & les ſoleils

(*a*) On a voulu ridiculiſer un ſaint qui diſoit : *paiſſez, ma ſœur la brebis ; bondiſſez de joie, poiſſons qui êtes mes freres.* Ce ſaint valoit mieux que ſes confreres, il étoit vraiment philoſophe.

preſſés de la voie lactée. Je ſens que mon être s'eſt aggrandi depuis que Dieu a daigné établir une relation entre mon néant & ſa grandeur. Oh ! que je me trouve heureux d'avoir reçu l'intelligence & la vie ! J'entrevois quel ſera le deſtin de l'homme vertueux ! O Dieu magnifique ! fais que je t'adore, fais que je t'aime éternellement.

Il revient pluſieurs fois ſe remplir de ces objets ſublimes. Dès ce jour il eſt initié avec les êtres penſans ; mais il garde ſcrupuleuſement le ſecret, afin de ménager le même degré de plaiſir & de ſurpriſe à ceux qui n'ont point atteint l'âge où l'on ſent de tels prodiges. Au jour conſacré aux louanges du Créateur, c'eſt un ſpectacle édifiant que de voir ſur notre obſervatoire les nombreux adorateurs de Dieu, tomber tous à genoux, l'œil appliqué ſur un téleſcope & l'eſprit en prieres, élancer leur ame avec leur vue vers le fabricateur de ces pompeux miracles (*a*). Alors nous chantons certaines hymnes qui ont été compoſées en langue vulgaire par les premiers écrivains de la nation ; elles ſont

(*a*) Si demain le doigt de l'Eternel gravoit ces mots ſur la nue, en caracteres de feu : *Mortels, adorez un Dieu !* Qui doute que tout homme ne tombât à genoux & n'adorât ? Eh, quoi, mortel inſenſé & ſtupide ! as-tu beſoin que Dieu te parle françois, chinois, arabe ? Que ſont les étoiles innombrables ſemées dans l'eſpace, ſinon des caracteres ſacrés, intelligibles à tous les yeux, & qui annoncent viſiblement un Dieu qui ſe révele ?

dans

dans toutes les bouches, & peignent la sageſſe & la clémence de la Divinité. Nous ne concevons pas comment un peuple entier invoquoit jadis Dieu dans une langue qu'il n'entendoit point; ce peuple étoit bien abſurde, ou brûloit du zele le plus dévorant.

Parmi nous, ſouvent un jeune homme cédant à ſon tranſport, exprime à toute l'aſſemblée les ſentimens dont ſon cœur eſt plein (*a*); il communique ſon enthouſiaſme aux cœurs les plus froids; l'amour enflamme & frappe ſes expreſſions. L'Éternel ſemble alors deſcendu au milieu de nous, écouter ſes enfans qui s'entretiennent de ſes ſoins auguſtes & de ſa clémence paternelle. Nos phyſiciens, nos aſtronomes s'empreſſent dans ces jours d'allégreſſe à nous révéler leurs plus belles découvertes; héraults de la Divinité, ils nous font ſentir ſa préſence dans les objets qui nous paroiſſent les plus inanimés : tout eſt rempli de Dieu, diſent-ils, & tout le révele (*b*)!

(*a*) Quand un jeune homme a l'enthouſiaſme de la vertu, fut-il dangereux ou faux, il faut craindre de le détromper; laiſſez-le faire, il ſe rectifiera ſans vous : en voulant le corriger, d'un mot vous tueriez peut-être ſon ame.

(*b*) Le culte extérieur des anciens conſiſtoit en fêtes, en danſes, en hymnes, en feſtins, le tout avec très-peu de dogmes. La divinité n'étoit pas pour eux un être ſolitaire, armé de foudres. Elle daignoit ſe communiquer & rendre ſa préſence

Auſſi nous doutons que dans toute l'étendue du royaume il ſe trouve un ſeul athée (*a*). Ce n'eſt point la crainte qui fermeroit ſa bouche : nous le trouverions aſſez à plaindre pour lui infliger d'autre ſupplice que la honte ; nous le bannirions ſeulement du milieu de nous, s'il devenoit l'ennemi public & opiniâtre d'une vérité palpable, conſolante & ſalutaire (*b*). Mais avant, nous lui ferions faire un cours aſſidu de phyſique expérimentale ; il ne ſeroit pas poſſible alors qu'il ſe refuſât à l'évidence que lui préſenteroit cette ſcience approfondie. Elle a ſu découvrir des rapports ſi étonnans, ſi éloignés & en même tems ſi ſimples, depuis qu'ils ſont connus ; il y a tant de merveilles accumulées qui dormoient dans ſon ſein, maintenant expoſées au grand jour ; la nature enfin eſt ſi éclairée dans ſes moindres parties, que celui qui nieroit un Créateur intelligent, ne ſeroit pas re-

viſible. Ils croyoient l'honorer plutôt par des fêtes que par la triſteſſe & les larmes. Le légiſlateur qui connoîtra le mieux le cœur humain, le conduira toujours à la vertu par la route du plaiſir.

(*a*) C'eſt à l'athée de prouver que la notion d'un Dieu eſt contradictoire, & qu'il eſt impoſſible qu'un tel être exiſte : c'eſt le devoir de celui qui nie d'alléguer ſes raiſons.

(*b*) Quand on me parle des mandarins athées de la Chine, qui annoncent la morale la plus admirable, & qui ſe conſacrent tout entiers au bien public, je ne démentirai point l'hiſtoire ; mais cela me paroît la choſe du monde la plus inconcevable.

gardé ſeulement comme un fou, mais comme un être pervers, & la nation entiere prendroit le deuil à cette occaſion pour marquer ſa douleur profonde (*a*).

Graces au ciel, comme perſonne dans notre ville n'a la miſérable manie de vouloir ſe diſtinguer par des opinions extravagantes & diamétralement oppoſées au jugement univerſel des hommes, nous ſommes tous d'accord ſur ce point important; & celui-là poſé, je n'aurai pas de peine (*b*) à vous faire comprendre que tous les principes de la morale la plus pure ſe déduiſent d'eux-mêmes appuyés qu'ils ſont ſur cette baſe inébranlable.

On penſoit dans votre ſiecle qu'il étoit impoſſible de donner au peuple une religion purement ſpirituelle; c'étoit une erreur grave. Pluſieurs de vos philoſophes outrageoient la nature humaine par cette opinion fauſſe. L'idée d'un Dieu, dégagée de tout alliage impur, n'étoit pas cependant ſi difficile à ſaiſir. Il eſt bon de le répéter encore une fois : *C'eſt l'ame qui ſent Dieu.* Pourquoi le menſonge ſeroit-il plus naturel à l'homme que la

(*a*) La préſence intime & univerſelle d'un Dieu bon & magnifique, ennoblit la nature & répand par-tout je ne ſais quel air vivant & animé qu'une doctrine ſceptique & déſeſpérante ne peut donner.

(*b*) *Je crains Dieu*, diſoit quelqu'un, *& après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

vérité ? Il vous auroit ſuffi de bannir les impoſteurs qui trafiquoient des choſes ſacrées, qui ſe prétendoient médiateurs entre la divinité & l'homme ; & qui diſtribuoient des préjugés encore plus vils que l'or qu'ils en recevoient.

Enfin l'idolâtrie, ce monſtre antique, que les peintres, les ſtatuaires & les poëtes avoit déifié à l'envie l'un de l'autre pour l'aveuglement & le malheur du monde, eſt tombé ſous nos mains triomphantes.

L'unité d'un Dieu, Être incréé, Être ſpirituel ; telle eſt la baſe de notre religion. Il ne faut qu'un ſoleil pour l'univers. Il ne faut qu'une idée lumineuſe pour éclairer la raiſon humaine. Tous ces ſoutiens étrangers & factices que l'on vouloit donner à l'entendement, ne faiſoit que l'étouffer ; ils lui prêtoient quelquefois (nous l'avouerons) une énergie que ne produit pas toujours l'aſpect de la ſimple vérité ; mais c'étoit un état d'ivreſſe qui devenoit dangereux. L'eſprit religieux a fait naître le fanatiſme : on a voulu commander telle & telle adoration ; & la liberté de l'homme bleſſée dans ſon plus beau privilege, s'eſt juſtement révoltée. Nous abhorrons cette eſpece de tyrannie ; nous ne demandons rien au cœur qui ne ſait pas ſentir : mais en eſt-il un ſeul qui ſe refuſe à ces traits lumineux & touchans qui ne lui ſont offerts que pour ſon propre bonheur ?

C'eſt donner atteinte à l'Être infiniment parfait, que de calomnier la raiſon & de la préſenter comme un guide incertain & trompeur. La loi divine qui parle d'un bout du monde à l'autre, eſt bien préférable à ces religions factices, inventées par des prêtres. La preuve qu'elles ſont fauſſes, c'eſt qu'elles ne produiſent que de funeſtes effets : c'eſt un édifice qui penche & qui a beſoin d'être perpétuellement étayé. La loi naturelle eſt une tour inébranlable (*a*) ; elle n'apporte point la diſcorde, mais la paix & l'égalité. Les fourbes qui ont oſé faire parler Dieu au ton de leurs propres paſſions, ont fait paſſer pour des vertus les actions les plus noires ; mais ces malheureux, en annonçant un Dieu barbare, ont précipité dans l'athéiſme les cœurs ſenſibles qui aimoient mieux

(*a*) La loi naturelle, ſi ſimple & ſi pure, parle un langage uniforme à toutes les nations ; elle eſt intelligible pour tout être ſenſible ; elle n'eſt point environnée d'ombres, de myſteres ; elle eſt vivante ; elle eſt gravée dans tous les cœurs en caracteres ineffaçables ; ſes décrets ſont à couvert des révolutions de la terre, des injures du tems, des caprices de l'uſage. Tout homme vertueux en eſt le prêtre. Les erreurs & les vices ſont ſes victimes. L'univers eſt ſon temple, & Dieu la ſeule divinité qu'elle encenſe. On a répété ceci mille fois ; mais il eſt bon de le redire encore. Oui, la morale eſt la ſeule religion néceſſaire à l'homme : il eſt religieux dès qu'il eſt raiſonnable ; il eſt vertueux dès qu'il ſe rend utile : en rentrant dans le fond de ſon cœur, en conſultant ſon être, tout homme ſaura ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres.

anéantir l'idée d'un Être vindicatif que de montrer cet Être effroyable à l'univers (*a*).

Nous, au contraire, c'eſt ſur la bonté du Créateur ſi viſiblement empreinte que nous élevons nos cœurs vers lui. Les ombres d'ici-bas, les maux paſſagers qui nous affligent, les douleurs, la mort ne nous épouvantent point : tout cela, ſans doute, eſt utile, néceſſaire, & nous eſt même impoſé pour notre plus grande félicité. Il eſt un terme à nos connoiſſances ; nous ne pouvons ſavoir ce que Dieu fait. Que l'univers vienne à ſe diſſoudre ! pourquoi craindre ? Quelque révolution qui arrive, nous tomberons toujours dans le ſein de Dieu.

(*a*) C'eſt en écraſant les hommes à force de terreurs ; c'eſt en troublant leur entendement, que la plupart des légiſlateurs en ont fait des eſclaves, & ſe ſont flattés de les retenir éternellement ſous le joug. L'enfer des chrétiens eſt ſans contredit le blaſphême le plus injurieux fait à la bonté & à la juſtice divine. Le mal fait toujours ſur l'homme des impreſſions beaucoup plus fortes que le bien ; ainſi un Dieu méchant frappe plus l'imagination qu'un Dieu bon. Voilà pourquoi on voit dominer une teinte lugubre & noire dans toutes les religions du monde. Elles diſpoſent les mortels à la mélancolie. Le nom de Dieu renouvelle ſans ceſſe en eux le ſentiment de la frayeur. Une confiance filiale, une eſpérance reſpectueuſe honoreroient davantage l'auteur de tout bien.

CHAPITRE XXII.

Singulier Monument.

Je ſortois du temple. On me conduiſit dans une place non éloignée pour conſidérer à loiſir un monument nouvellement bâti : il étoit en marbre ; il aiguiſoit ma curioſité & m'inſpira le deſir de percer le voile des emblêmes dont il étoit environné. On ne voulut pas m'expliquer ce qu'il ſignifioit ; on me laiſſa le plaiſir & la gloire de le deviner.

Une figure dominante attiroit tous mes regards. A la douce majeſté de ſon front, à la nobleſſe de ſa taille, à ſes attributs de concorde & de paix, je reconnus l'humanité ſainte. D'autres ſtatues étoient à genoux, & repréſentoient des femmes dans l'attitude de la douleur & du remords. Hélas ! l'emblême n'étoit pas difficile à pénétrer ; c'étoient les nations figurées qui demandoient pardon à l'humanité des plaies cruelles qu'elles lui avoient cauſées pendant plus de vingt ſiecles.

La France, à genoux, imploroit le pardon de la nuit horrible de la St. Barthelemi, de la dure révocation de l'édit de Nantes, & de la perſécution des ſages qui naquirent dans ſon ſein. Comment avec la douceur de ſon front commit-elle de ſi noirs attentats ! L'Angleterre abjuroit ſon fana-

tiſme, ſes deux roſes, & tendoit la main à la philoſophie; elle promettoit de ne plus verſer que le ſang des tyrans (*a*). La Hollande déteſtoit ſes partis de Gomar & d'Arminius, & le ſupplice du vertueux Barnevelt. L'Allemagne cachoit ſon front altier, & ne voyoit qu'avec horreur l'hiſtoire de ſes diviſions inteſtines, de ſes fureurs énergumenes, de ſa rage théologique, qui avoit ſinguliérement contraſté avec ſa froideur naturelle. La Pologne avoit en indignation ſes mépriſables confédérés, qui, de mon tems, déchirerent ſon ſein & renouvellerent les atrocités des croiſades. L'Eſpagne, plus coupable encore que ſes ſœurs, gémiſſoit d'avoir couvert le nouveau continent de trente-cinq millions de cadavres, d'avoir pourſuivi les reſtes déplorables de mille nations dans le fond des forêts & dans les trous des rochers, d'avoir accoutumé des animaux moins féroces qu'eux, à boire le ſang humain (*b*)... Mais l'Eſpagne avoit beau gémir, ſupplier, elle ne devoit point obtenir ſon pardon; le ſupplice lent de tant de malheureux condamnés aux mines devoit dépoſer à jamais contre elle (*c*). Le ſta-

(*a*) Elle a tenu parole.

(*b*) Les Européens au Nouveau-Monde, quel livre à faire!

(*c*) Lorſque je ſonge à ces infortunés qui ne tiennent à la nature que par la douleur, enſevelis vivans dans les entrailles de la terre, ſoupirant après ce ſoleil qu'ils ont eu le malheur de voir & qu'ils ne verront plus, qui gémiſſent dans ces hor-

tuaire avoit repréſenté pluſieurs eſclaves mutilés, qui crioient vengeance en regardant le ciel : on reculoit d'effroi, on croyoit entendre leurs cris. Un marbre veiné de ſang compoſoit ſa figure, & cette couleur effrayante étoit ineffaçable, comme la mémoire de ſes forfaits (*a*).

On voyoit dans le lointain l'Italie, cauſe originelle de tant de maux, premiere ſource des fureurs qui couvrirent les deux mondes, proſternée & le front contre terre, elle étouffoit ſous ſes pieds la torche ardente de l'excommunication ; elle ſembloit n'oſer avancer pour ſolliciter ſon pardon. Je voulus conſidérer de près les traits de ſon viſage ; mais un coup de foudre récemment tombé l'avoit défiguré, & lorſque je m'approchai elle étoit méconnoiſſable & toute noircie des feux du tonnerre.

L'humanité radieuſe levoit ſon front touchant

---

ribles cachots autant de fois qu'ils reſpirent, & qui ſavent ne devoir ſortir de cette nuit effroyable que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort ; alors un friſſon intérieur parcourt tout mon être ; je crois habiter les tombeaux qu'ils habitent, reſpirer avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuſe demeure ; je vois l'or, idole de la terre, ſous ſon véritable aſpect, & je ſens que la providence doit attacher à ce même métal, ſource de tant de barbarie, le châtiment des maux innombrables qu'il a cauſés, même avant de voir le jour.

(*a*) Vingt millions d'hommes ont été égorgés ſous le fer de quelques eſpagnols, & l'empire d'Eſpagne contient à peine ſept millions d'ames !

au milieu de ces femmes humbles & humiliées. Je remarquai que le ſtatuaire avoit donné à ſon viſage les traits de cette nation libre & courageuſe qui avoit briſé les fers de ſes tyrans. Le chapeau du grand Thell ornoit ſa tête (*a*) ; c'étoit le diadême le plus reſpectable qui ait jamais ceint le front d'un monarque. Elle ſourioit à l'auguſte philoſophie, ſa ſœur, dont les mains pures & blanches étoient étendues vers le ciel qui la regardoit d'un œil plein d'amour.

Je ſortois de cette place, lorſque vers la droite j'apperçus ſur un magnifique piedeſtal un negre, la tête nue, le bras tendu, l'œil fier, l'attitude noble, impoſante. Autour de lui étoient les débris de vingt ſceptres. A ſes pieds on liſoit ces mots : *Au vengeur du nouveau monde !*

Je jettai un cri de ſurpriſe & de joie. — Oui, me répondit-on avec une chaleur égale à mes tranſ-

(*a*) Si Platon revenoit au monde, ſes regards tomberoient ſans doute avec admiration ſur les républiques helvétiques. Les Suiſſes ont excellé dans ce qui fait l'eſſence des républiques, c'eſt-à-dire, dans la conſervation de leur liberté ſans rien entreprendre ſur celle des autres. La bonne foi, la candeur, l'amour du travail, cette alliance avec toutes les nations qui eſt unique dans l'hiſtoire, la force & le courage entretenus dans une paix profonde, malgré la différence des religions, voilà ce qui devroit ſervir de modele aux peuples & les faire rougir de leur extravagance.

ports ; la nature a enfin créé cet homme étonnant, cet homme immortel, qui devoit délivrer un monde de la tyrannie la plus atroce, la plus longue, la plus insultante. Son génie, son audace, sa patience, sa fermeté, sa vertueuse vengeance ont été récompensés : il a brisé les fers de ses compatriotes. Tant d'esclaves opprimés sous le plus odieux esclavage, sembloient n'attendre que son signal pour former autant de héros. Le torrent qui brise ses digues, la foudre qui tombe, ont un effet moins prompt, moins violent. Dans le même instant ils ont versé le sang de leurs tyrans. François, Espagnols, Anglois, Hollandois, Portugais, tout a été la proie du fer, du poison & de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce sang qu'elle attendoit depuis long-tems, & les ossemens de leurs ancêtres lâchement égorgés ont paru s'élever alors & tressaillir de joie.

Les naturels ont repris leurs droits imprescriptibles, puisque c'étoient ceux de la nature. Ce héroïque vengeur a rendu libre un monde dont il est le dieu, & l'autre lui a décerné des hommages & des couronnes. Il est venu comme l'orage qui s'étend sur une ville criminelle que ses foudres vont écraser. Il a été l'ange exterminateur à qui le Dieu de justice avoit remis son glaive : il a donné l'exemple que tôt ou tard la cruauté sera punie, & que la Providence tient en réserve de ces ames fortes

qu'elle déchaîne ſur la terre pour rétablir l'équilibre que l'iniquité de la féroce ambition a ſu détruire (*a*).

CHAPITRE XXIII.

Le Pain, le Vin, &c.

J'ÉTOIS ſi charmé de mon conducteur, que je craignois à chaque inſtant qu'il ne me quittât. L'heure du dîner étoit ſonnée. Comme j'étois loin de mon quartier, & que tous les gens de ma connoiſſance étoient morts, je cherchois des yeux quelque traiteur pour l'inviter poliment à dîner & reconnoître du moins ſa complaiſance : mais à chaque pas je perdois la carte ; je traverſai pluſieurs rues ſans rencontrer un ſeul bouchon.

Que ſont devenus, m'écriai-je, tous ces traiteurs, tous ces aubergiſtes, tous ces marchands de vin, qui, unis & diviſés dans le même emploi, étoient toujours en procès (*b*) & peuploient

(*a*) Ce héros, ſans doute, épargnera ces généreux Quakers qui viennent de rendre la liberté à leurs negres; époque mémorable & touchante, qui m'a fait verſer des larmes de joie, & qui me fera déteſter les chrétiens qui ne les imiteront pas.

(*b*) Celui qui tourne la broche ne peut mettre la nappe,

jadis cette grande ville ? On en rencontroit deux pour un à chaque carrefour ? — C'étoit encore là un des abus que votre ſiecle laiſſoit ſubſiſter. On toléroit une falſification mortelle qui tuoit les citoyens en ſanté. Le pauvre, c'eſt-à-dire, les trois quarts de la ville, qui, ne pouvant faire venir à grands frais des vins naturels, entraîné par la ſoif, par le beſoin de réparer ſes forces abattues, trouvoit après le travail une mort lente dans cette boiſſon déteſtable, dont l'uſage journalier cachoit la perfidie. Les tempéramens étoient affoiblis, les entrailles deſſéchées... — Que voulez-vous ? les droits d'entrée étoient devenus ſi exceſſifs qu'ils

---

& celui qui met la nappe ne peut tourner la broche. C'eſt une choſe curieuſe à examiner que les ſtatuts des communautés de la bonne ville de Paris. Le parlement ſiege gravement pendant pluſieurs audiences pour fixer invariablement les droits d'un rôtiſſeur. Il vient de s'élever une cauſe unique en ce genre : la communauté des libraires de Paris prétend que le génie des Monteſquieux, des Corneilles, &c. lui appartient de droit, que tout ce qui émane des cervelles penſantes forme ſon patrimoine, que les connoiſſances humaines fixées ſur le papier, ſont un effet qu'elle ſeule peut commercer, & que le créateur du livre n'en pourra retirer d'autre fruit que celui qu'elle voudra bien lui accorder. Ces prétentions ſingulieres ont été publiquement expoſées dans un mémoire imprimé. M. Linguet, homme de lettres, éloquent & plein de génie, a verſé le ridicule à pleines mains ſur ces riſibles marchands ; mais ce ridicule perçant retombe naturellement ſur la pauvre légiſlation du commerce en France.

surpassoient de beaucoup le prix de la denrée. On eut dit que le vin étoit défendu par la loi, ou que le sol de la France fût celui de l'Angleterre. Mais peu importoit qu'une ville entière fût empoisonnée, pourvu que le bail des fermes haussât d'année en année (*a*). Il falloit que le papier timbré ruinât les familles, que le vin fût hors de prix pour satisfaire l'horrible avidité du traitant; & comme les grands ne mouroient point de ce poison caché, il leur étoit fort indifférent que la populace disparoisse : c'étoit ainsi qu'ils appelloient la partie laborieuse de la nation. — Comment se pouvoit-il qu'on eût détourné les yeux volontairement d'un abus meurtrier & aussi funeste à la société ? Quoi !

(*a*) Un villageois possédoit un âne, lequel portoit deux grands paniers posés en équilibre sur son dos. On remplit les paniers de pommes, & les pommes excédoient la mesure des paniers. Le pauvre animal, quoique lourdement testé, marchoit d'un pas obéissant & docile. A quelques pas du village le manant vit des pommes mûres qui pendoient à des arbres : *tu porteras bien celles-ci*, dit-il, *puisque tu portes les autres*; & il en chargea son âne. L'âne, aussi patient que son maître étoit exigeant, redoubloit d'efforts, mais n'en pouvoit plus, la mesure étoit comblée. Le manant rencontra encore une pomme sur son chemin : *oh*, dit-il, *pour une, pour une seule, tu ne la refuseras pas*. Le pauvre âne ne put rien répondre, mais tomba de lassitude, & mourut sous le faix.

Or, voici la moralité. Le villageois est le prince, & le peuple est l'âne : mais il est un peuple-âne pacifique, qui aura la complaisance de ne point tomber à terre; il mourra debout.

l'on vendoit publiquement du poiſon dans votre ville, & l'exactitude du magiſtrat s'eſt trouvée en défaut? Ah, peuple barbare! parmi nous, dès que le mêlange trompeur ſe fait ſentir, ce crime eſt capital, l'empoiſonneur eſt mis à mort: mais auſſi nous avons balayé ces vils maltôtiers qui corrompent tous les biens qu'ils touchent. Les vins arrivent ſur les marchés publics tels que la nature les a façonnés, & le bourgeois de Paris, riche ou pauvre, boit actuellement un verre de vin ſalutaire à la ſanté de ſon roi, de ſon roi qu'il aime, & qui eſt ſenſible autant à ſon eſtime qu'à ſon amour. — Et le pain, eſt-il cher? — Il reſte preſque toujours au même prix (a), parce qu'on a ſagement établi des greniers publics, toujours pleins en cas de beſoin; & que nous ne vendons pas imprudemment notre bled à l'étranger, pour le racheter deux fois plus cher trois mois après. On a balancé l'intérêt du cultivateur & du conſommateur, & tous deux y trouvent leur compte. L'exportation n'eſt pas défendue, parce qu'elle

(a) Le meilleur moyen pour diminuer la maſſe du crime, eſt de rendre un peuple aiſé & content. La néceſſité, le beſoin enfantent les trois quarts des forfaits, & le peuple chez qui regne l'abondance, ne recele ni meurtrieurs ni voleurs. La premiere maxime qu'un roi devroit ſavoir, c'eſt que les mœurs honnêtes dépendent d'une honnête ſuffiſance.

eſt très-utile ; mais on y met des bornes judicieuſes. Un homme éclairé & integre veille à cet équilibre, & ferme les portes dès qu'il penche trop d'un côté (*a*). D'ailleurs, des canaux coupent le royaume & permettent une libre circulation : nous avons ſu joindre la Saone à la Moſelle & à la Loire, & opérer ainſi une nouvelle jonction des deux mers, infiniment plus utile que l'ancienne. Le commerce répand ſes tréſors d'Amſterdam à Nantes, & de Rouen à Marſeille. Nous avons fait ce canal de Provence, qui manquoit à cette belle province favoriſée des plus doux regards du ſoleil. En vain un citoyen zélé vous offroit ſes lumieres & ſon courage ; tandis que vous payiez chérement des ouvriers frivoles, vous avez laiſſé cet honnête homme ſe morfondre pendant vingt ans dans une inaction forcée. Enfin nos terres ſont ſi bien cultivées, l'état du laboureur eſt devenu ſi

(*a*) Nous faiſons les plus belles ſpéculations du monde, nous calculons, nous écrivons, nous nous enivrons de nos idées politiques, & jamais les bévues n'ont été ſi multipliées. Le ſentiment nous éclaireroit ſans doute d'une maniere plus ſûre. Nous ſommes devenus barbares & ſceptiques, une prétendue balance à la main : redevenons hommes. C'eſt le cœur & non le génie qui fait les opérations grandes & généreuſes. Henri IV a été le meilleur des rois, non par l'étendue de ſes connoiſſances, mais parce qu'aimant ſincérement les hommes, le cœur lui dictoit ce qui devoit aſſurer leur bonheur. Quel ſiecle malheureux que celui où on le raiſonne !

honorable,

honorable, l'ordre & la liberté regnent tellement dans nos campagnes, que ſi quelqu'homme puiſſant abuſoit de ſon miniſtere pour commettre quelque monopole, alors la juſtice qui s'éleve au-deſſus des palais, mettroit un frein à ſa témérité. La juſtice n'eſt plus un vain nom, comme dans votre ſiecle; ſon glaive deſcend ſur toute tête criminelle, & cet exemple doit être encore plus fait pour intimider les grands que le peuple; car les premiers ſont cent fois plus diſpoſés au vol, à la rapine, aux concuſſions de toute eſpece.

— Entretenez-moi, je vous prie, de cette matiere importante. Il me ſemble que vous avez adopté la ſage méthode d'emmagaſiner les bleds; cela eſt très-bien fait; on prévient ainſi & d'une maniere ſûre les calamités publiques. Mon ſiecle a commis de graves erreurs à ce ſujet; il étoit fort en calcul; mais il n'y faiſoit jamais entrer la ſomme épouvantable des abus. Des écrivains bien intentionnés ſuppoſoient gratuitement l'ordre, parce qu'avec ce reſſort tout rouloit le plus facilement du monde. Oh! comme on ſe diſputoit ſur la fameuſe loi d'exportation (*a*); & pendant ces belles diſputes,

(*a*) Cette fameuſe loi qui devoit être le ſignal de la félicité publique, a été le ſignal de la famine: elle s'eſt aſſiſe ſur les gerbes des récoltes les plus fortunées; elle a dévoré le pauvre à la porte des greniers qui croulоient ſous l'abondance des grains.

comme le peuple souffroit la faim ! — Remerciez la Providence qui gouvernoit ce royaume ; sans

---

Un fléau moral, jusqu'alors inconnu à la nation, lui a rendu son propre sol étranger, & a montré dans le jour le plus horrible la dépravation humaine. L'homme s'est montré le plus cruel ennemi de l'homme. Epouvantable exemple, aussi dangereux que le fléau même. La loi enfin a consacré elle-même l'inhumanité particuliere. Je crois beaucoup à la profonde humanité des écrivains qui ont été les fauteurs de cette loi ; elle fera peut-être du bien un jour : mais ils doivent éternellement se reprocher d'avoir causé, sans le vouloir, la mort de plusieurs milliers d'hommes & les souffrances de ceux que la mort a épargnés. Ils ont été trop précipités ; ils ont vu tout, excepté la cupidité humaine, puissamment excitée par cette amorce dangereuse. *C'est un siphon* (dit énergiquement M. Linguet) *qu'ils ont mis dans la main du commerce, & avec lequel il a sucé la substance du peuple.* La clameur publique doit l'emporter sur les *éphémérides*. On pousse des cris douloureux ; donc l'institution est actuellement mauvaise. Que le mal parte d'une cause locale, n'importe ; il falloit la deviner, la prévoir, la prévenir, sentir qu'un besoin de premiere nécessité ne devoit pas être abandonné au cours fortuit des événemens ; qu'une nouveauté aussi étrange dans un vaste royaume lui donneroit une secousse qui opprimeroit certainement la partie la plus foible. C'étoit cependant le contraire que les économistes se promettoient. Ils doivent avouer qu'ils ont été égarés par le desir même du bien public, qu'ils n'ont pas assez mûri le projet, qu'ils l'ont isolé, tandis que tout se touche dans l'ordre politique. Ce n'est pas assez d'être calculateur ; il faut être homme d'état ; il faut estimer ce que les passions détruisent, altérent ou changent ; il faut peser ce que l'action des riches peut opérer sur la partie pauvre. On n'a voulu appercevoir l'objet que sous trois faces, & l'on a oublié la partie la plus importante, celle des manouvriers, qui compose à elle seule les trois quarts de la nation.

elle vous auriez brouté l'herbe des champs ; mais elle a eu pitié de vous, & vous a pardonné, parce que vous ne saviez ce que vous faisiez. Que l'erreur est prolifique !

Il est une profession commune à presque tous les citoyens, c'est l'agriculture, prise dans un sens universel. Les femmes, comme plus foibles & destinées aux soins purement domestiques, ne travaillent jamais à la terre ; leurs mains filent la laine, le lin ; &c. les hommes rougiroient de les charger de quelque métier pénible.

Trois choses sont spécialement en honneur parmi nous ; faire un enfant, ensemencer un champ, & bâtir une maison. Aussi les travaux des campagnes sont modérés. On ne voit point de manouvriers se fatiguer dès l'aurore pour ne se reposer

---

Le prix de leur journée n'a point haussé, & l'avide fermier les a tenus dans une plus étroite dépendance : ils n'ont pu appaiser les cris de leurs enfans par un travail redoublé. La cherté du pain a été le thermomètre des autres alimens, & le particulier s'est trouvé moins riche de moitié. Cette loi donc n'a été qu'un voile décevant pour exercer légalement les plus horribles monopoles ; on l'a tournée contre la patrie, dont elle devoit faire la splendeur. Gémissez, écrivains ! & quoique vous ayez suivi les mouvemens généreux d'un cœur vraiment patriotique, sentez combien il a été dangereux de ne pas connoître votre siecle & les hommes, & de leur avoir présenté un bienfait qu'ils ont changé en poison ; c'est à vous présentement de soulager le malade dans la cure qui le tue, de lui indiquer le remede, & de le sauver, s'il vous est possible : *hic labor, hoc opus.*

qu'après le coucher du ſoleil, porter toute la chaleur du jour & tomber épuiſés, implorant en vain une parcelle des biens qu'ils ont fait naître. Étoit-il une deſtinée plus affreuſe, plus accablante, que celle de ces cultivateurs en ſous-ordre, qui ne voyoient après leur labeur que de nouvelles fatigues, & qui rempliſſoient de gémiſſemens l'étroit & court eſpace de leur vie ! Quel eſclavage n'étoit pas préférable à cette lutte éternelle contre les vils tyrans qui venoient piller leurs foyers en impoſant des tributs à l'indigence la plus extrême ! Cet excès de mépris affoibliſſoit en eux le ſentiment même du déſeſpoir ; & dans ſa déplorable condition, le payſan accablé, avili, en traçant un dur ſillon, courboit la tête & ne ſe diſtinguoit plus de ſon bœuf.

Nos campagnes fertiliſées retentiſſent de chants d'allégreſſe. Chaque pere de famille donne l'exemple. La tâche eſt modérée, & dès qu'elle eſt finie la joie recommence : des intervalles de repos rendent le zele plus actif ; il eſt toujours entretenu par des jeux & des danſes champêtres. On alloit autrefois chercher le plaiſir dans les villes ; on va aujourd'hui le trouver dans les villages, on n'y voit que des viſages rians. Le travail n'a plus cet aſpect hideux & révoltant, parce qu'il ne ſemble plus le partage des eſclaves. Une voix douce invite au devoir, & tout devient facile, aiſé, même agréa-

ble. Enfin, comme nous n'avons pas cette quantité prodigieuſe d'oiſifs qui, comme des humeurs ſtagnantes, gênoient la circulation du corps politique, la pareſſe bannie, chaque individu connoît de doux loiſirs, & aucune claſſe ne ſe trouve écraſée pour ſupporter l'autre.

Vous concevez donc que n'ayant ni moines, ni prêtres, ni domeſtiques nombreux, ni valets inutiles, ni ouvriers d'un luxe puéril, quelques heures de travail rapportent beaucoup au-delà des beſoins publics ; elles fructifient en bonnes productions & de toute eſpece : le ſuperflu va trouver l'étranger, & nous rapporte de nouvelles denrées.

Voyez ces marchés abondamment pourvus de toutes les choſes néceſſaires à la vie, légumes, fruits, poiſſons, volailles. Les riches n'affament point ceux qui ne le ſont pas. Loin de nous la crainte de ne point jouir ſuffiſamment ! On ne connoît point cette inſatiable avidité d'enlever trois fois plus qu'on ne peut conſumer : le gaſpillage eſt en horreur.

Si la nature, pendant une année, nous traite en marâtre, cette diſette n'emporte point pluſieurs milliers d'hommes ; les greniers s'ouvrent, & la ſage prévoyance de l'homme a dompté l'inclémence des airs & le courroux du ciel. Une nourriture maigre, ſeche, mal préparée & de mauvais ſuc, n'entre point dans l'eſtomac des hommes les plus

laborieux. L'opulent ne ſéparent point la plus pure farine pour ne laiſſer aux autres que le ſon ; cet outrage inconcevable ſeroit un crime honteux. S'il parvenoit à nos oreilles qu'un ſeul eût reſſenti la langueur de la faim, nous nous regarderions tous comme coupables de ſes maux, & la nation entiere ſeroit dans les larmes.

Ainſi le plus pauvre eſt affranchi de toute inquiétude ſur ſes beſoins. La famine, comme un ſpectre menaçant, ne l'arrache point du grabat où il goûtoit pour quelques minutes l'oubli de ſes douleurs. Il s'éveille ſans regarder triſtement les premiers rayons du ſoleil. S'il appaiſe le ſentiment de la faim, il ne craint point en touchant les alimens de porter du poiſon dans ſes veines.

Ceux qui poſſedent des richeſſes les emploient à faire des expériences neuves & utiles, qui ſervent à approfondir une ſcience, à porter un art vers ſa perfection ; ils élevent des édifices majeſteux ; ils ſe diſtinguent par des entrepriſes honorables : leur fortune ne s'écoule pas dans le ſein impur d'une concubine, ou ſur une table criminelle où roulent trois dez ; leur fortune prend une forme, une conſiſtance reſpectable aux yeux charmés des citoyens. Auſſi les traits de l'envie n'attaquent point leurs poſſeſſions ; on bénit les mains généreuſes qui, dépoſitaires des biens de la Providence, ont rempli ſes vues en élevant ces monumens utiles.

Mais quand nous conſidérons les riches de votre ſiecle, les égouts, je crois, ne charioient point de matiere plus vile que leurs ames : l'or dans les mains, la baſſeſſe dans le cœur, ils avoient formé une eſpece de conſpiration contre les pauvres ; ils abuſoient du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de tant d'infortunés ; ils comptoient pour rien la ſueur de leur front, & cette crainte affreuſe de l'avenir où ils voyoient en perſpective une vieilleſſe abandonnée. Cette violence là s'étoit tournée en juſtice. Les loix n'agiſſoient plus que pour conſacrer leur brigandage. Comme une incendie embraſe ce qui l'avoiſine, ainſi ils dévoroient les limites qui touchoient leurs terres ; & dès qu'on leur voloit une pomme, ils pouſſoient des cris inextinguibles, & la mort ſeule pouvoit expier un attentat auſſi énorme. . . . Qu'avois-je à répondre ? Je baiſſois la tête, & tombé dans une profonde rêverie, je marchois concentré dans mes penſées. — Vous aurez d'autres ſujets de réfléchir, me dit mon guide ; remarquez (puiſque vos yeux ſont fixés en terre) que le ſang des animaux ne coule point dans les rues & ne réveille point des idées de carnage. L'air eſt préſervé de cette odeur cadavereuſe qui engendroit tant de maladies. La propreté eſt le ſigne le moins équivoque de l'ordre & de l'harmonie publique ; elle regne dans tous les lieux. Par une précaution ſalubre, & j'oſerai

dire morale, nous avons établi les tueries hors de la ville. Si la nature nous a condamnés à manger la chair des animaux, du moins nous nous épargnons le ſpectacle du trépas. Le métier de boucher eſt exercé par des étrangers forcés de s'expatrier; ils ſont protégés par la loi, mais non rangés dans la claſſe des citoyens. Aucun de nous n'exerce cet art ſanguinaire & cruel; nous craindrions qu'il n'accoutumât inſenſiblement nos freres à perdre l'impreſſion naturelle de commiſération; & la pitié, vous le ſavez, eſt le plus beau, le plus digne préſent que nous ait fait la nature (*a*).

(*a*) Les Banianes ne mangent de rien de ce qui a eu vie, ils craignent même de tuer le moindre inſecte; ils jettent du riz & des feves dans la riviere pour nourrir les poiſſons, & des graines ſur la terre pour nourrir les oiſeaux. Quand ils rencontrent ou un chaſſeur ou un pêcheur, ils le prient inſtamment de ſe déſiſter de ſon entrepriſe, & ſi on eſt ſourd à leurs prieres, ils offrent de l'argent pour le fuſil & pour les filets, & quand on refuſe leurs offres, ils troublent l'eau pour épouvanter les poiſſons, & crient de toute leur force pour faire fuir le gibier & les oiſeaux. (*Hiſtoire des Voyages.*)

CHAPITRE XXIV.

Le Prince aubergiſte.

Vous voulez dîner, me dit mon guide, car la promenade vous a ouvert l'appétit? Eh bien! entrons dans cet auberge.... Je reculai trois pas. Vous n'y penſez pas, lui dis-je, voilà une porte cochere, des armes, des écuſſons. C'eſt un prince qui demeure ici. — Eh, vraiment oui! c'eſt un bon prince, car il a toujours chez lui trois tables ouvertes; l'une pour lui & ſa famille; l'autre pour les étrangers, & la troiſieme pour les néceſſiteux. — Y a-t-il beaucoup de tables pareilles dans la ville? — Chez tous les princes. — Mais il doit s'y trouver bien des paraſites fainéans! — Point du tout: car dès que quelqu'un s'en eſt fait une habitude & qu'il n'eſt pas étranger, alors on le remarque, & les cenſeurs de la ville en ſondant ſes diſpoſitions, lui aſſignent un emploi; mais s'il ne paroît propre qu'à manger, on le bannit de la cité, comme dans la république des abeilles on chaſſe de la ruche toutes celles qui ne ſavent que dévorer la part commune. — Vous avez donc des cenſeurs? — Oui, ou plutôt ils méritent un autre nom: ce ſont des admoneſteurs qui portent par-tout le flambeau de la raiſon, & qui guériſſent

les esprits indociles ou mutinés, en employant tour-à-tour l'éloquence du cœur, la douceur & l'adresse.

Ces tables sont instituées pour les vieillards, les convalescens, les femmes enceintes, les orphelins, les étrangers. On s'y assied sans honte & sans scrupule. Ils y trouvent une nourriture saine, légere, abondante. Ce prince qui respecte l'humanité, n'étale point un luxe aussi révoltant que fastueux; il ne fait point travailler trois cents hommes pour donner à dîner à douze personnes; il ne fait point de sa table une décoration d'opéra; il ne se fait pas gloire de ce qui est une véritable honte, d'une profusion outrée, insensée (*a*): quand il dîne, il songe qu'il n'a qu'un estomac, & que ce seroit en faire un dieu que de lui présenter, comme aux idôles de l'antiquité, cent sortes de mets dont il ne sauroit goûter.

Tout en conversant nous traversâmes deux cours, & nous entrâmes dans une salle extrêmement profonde : c'étoit celle des étrangers. Une seule table

(*a*) En voyant l'estampe de Gargantua, dont la bouche, large comme celle d'un four, engloutit en un seul repas douze cents livres de pain, vingt bœufs, cent moutons, six cents poulets, quinze cents lievres, deux mille cailles, douze muids de vin, six mille pêches, &c. &c. &c. quel homme ne dit pas : *cette grande bouche est celle d'un roi.*

déjà ſervie en pluſieurs endroits en occupoit toute la longueur. On honora mon grand âge d'un fauteuil : on nous ſervit un potage ſucculent, des légumes, un peu de gibier & des fruits, le tout ſimplement accommodé (*a*).

Voilà qui eſt admirable, m'écriai-je : oh que c'eſt faire un bel emploi de ſes richeſſes, que de nourrir ceux qui ont faim. Je trouve cette façon de penſer bien plus noble & bien plus digne de leur rang.... Tout ſe paſſa avec beaucoup d'ordre ; une converſation décente & animée prêtoit de nouveaux agrémens à cette table publique. Le prince parut, donnant ſes ordres de côté & d'autre d'une maniere noble & affable. Il vint à moi en ſouriant ; il me demanda des nouvelles de mon ſiecle ; il exigea que je fuſſe ſincere. Ah ! lui dis-je, vos premiers ancêtres n'étoient pas ſi généreux que vous ! ils paſſoient leurs jours à la chaſſe (*b*) & à

(*a*) J'ai vu un roi entrant chez un prince traverſer une grande cour toute remplie de malheureux, qui crioient d'une voix languiſſante : *donnez-nous du pain !* & après avoir traverſé cette cour ſans leur répondre, le roi & le prince ſe ſont aſſis à la table d'un feſtin qui coûtoit près d'un million.

(*b*) La chaſſe doit être regardée comme un divertiſſement ignoble & bas. On ne doit tuer les animaux que par néceſſité, & de tous les emplois c'eſt aſſurément le plus triſte. Je relis toujours avec un nouveau degré d'attention ce que Montaigne, Rouſſeau & autres philoſophes ont écrit contre la chaſſe. J'aime ces bons Indiens qui reſpectent juſqu'au ſang des animaux. Le

table. S'ils tuoient des lievres, c'étoit par oiſiveté, & non pour les faire manger à ceux qui en avoient été mangés. Ils n'éleverent jamais leur ame vers quelqu'objet grand & utile. Ils ont dépenſé des millions pour des chiens, des valets, des chevaux & des flatteurs : enfin ils ont fait le métier de courtiſans ; ils ont abandonné la cauſe de la patrie.

Chacun levoit les mains au ciel d'étonnement ; on avoit toutes les peines du monde à ajouter foi à mes paroles. L'hiſtoire, me diſoit-on, ne nous avoit pas dit tout cela ; au contraire. — Ah ! répondis-je, les hiſtoriens ont été plus coupables que les princes.

---

naturel des hommes ſe peint dans le genre des plaiſirs qu'ils choiſiſſent. Et quel plaiſir affreux, de faire tomber du haut des airs une perdrix enſanglantée, de maſſacrer des lievres ſous ſes pieds, de ſuivre vingt chiens qui hurlent, de voir déchirer un pauvre animal ! il eſt foible, il eſt innocent, il eſt la timidité même : libre habitant des forêts, il ſuccombe ſous les morſures cruelles de ſes ennemis : l'homme ſurvient & lui perce le cœur d'un dard ; le barbare ſourit en voyant ſes belles côtes rouges de ſang, & les larmes inutiles qui ruiſſellent dans ſes yeux. Un tel paſſe-tems prend ſa ſource dans une ame naturellement dure, & le caractere des chaſſeurs n'eſt autre choſe qu'une indifférence prête à ſe changer en cruauté.

CHAPITRE XXV.

Salle de ſpectacle.

APRÈS le dîné on me propoſa la comédie. J'ai toujours aimé le ſpectacle & je l'aimerai dans mille ans d'ici, ſi je vis encore. Le cœur me battoit de joie. Quelle piece va-t-on jouer? Quelle eſt la piece de théâtre qui paſſera pour un chef-d'œuvre parmi ce peuple? Verrai-je la robe des Perſans, des Grecs, des Romains, ou l'habit des François? Détrônera-t-on quelque plat tyran, ou poignardera-t-on quelqu'imbécille qui ne ſera point ſur ſes gardes? Verrai-je une conſpiration, ou quelqu'ombre ſortant du tombeau au bruit du tonnerre? Meſſieurs, avez-vous du moins de bons acteurs? De tout tems ils ont été tout auſſi rares que les grands poëtes. — Mais, oui, ils ſe donnent de la peine, ils étudient, ils ſe laiſſent inſtruire par les meilleurs auteurs, pour ne pas tomber dans les plus riſibles contre-ſens; ils ſont dociles, quoi qu'ils ſoient moins illetrés que ceux de votre ſiecle. Vous aviez peine, dit-on, à rencontrer un acteur & un actrice paſſables; le reſte étoit digne des treteaux des Boulevards. Vous aviez un petit théâtre meſquin & miſérable, dans la capitale rivale de Rome & d'Athenes; encore ce théâ-

tre étoit pitoyablement gouverné. Le comédien, à qui l'on donnoit une fortune qu'il ne méritoit guere, osoit avoir de l'orgueil, molestoit l'homme de génie (*a*) qui se voyoit forcé de lui abandonner son chef-d'œuvre. Ces hommes ne mouroient pas de honte d'avoir refusé & joué à regret les meilleures pieces de théâtre, tandis que celles qu'ils accueilloient avec transport portoient, par ce seul témoignage, le signe de leur réprobation & de leur chûte. Bref, ils n'intéressent plus le public aux querelles de leur sale & misérable tripot.

Nous avons quatre salles de spectacles au milieu des quatre principaux quartiers de la ville. C'est le gouvernement qui les entretient; car on en a fait une école publique de morale & de goût. On a compromis toute l'influence que l'ascendant du génie peut avoir sur des ames sensibles (*b*). Le

(*a*) En France le gouvernement est monarchique, & le théâtre républicain. Ce n'est point là le moyen que l'art dramatique se perfectionne de si-tôt; j'ose même dire que toute piece excellente pour le peuple sera proscrite par le gouvernement. Messieurs les auteurs, faites des tragédies sur des sujets antiques: on vous demande des romans, & non des peintures capables de toucher & d'instruire la nation; bercez-nous d'anciens contes de peau-d'âne, & ne peignez point les événemens & sur-tout les hommes présens.

(*b*) A la foire & sur les remparts, on donne au peuple des pieces grossieres, obscenes, ridicules, tandis qu'il seroit si aisé de lui donner de petits drames honnêtes, instructifs, réjouissans,

génie a frappé les coups les plus étonnans, ſans effort, ſans violence. C'eſt entre les mains des grands poëtes que réſident pour ainſi dire les cœurs de leurs concitoyens : ils les modifient à leur gré. Qu'ils ſont coupables, lorſqu'ils produiſent des maximes dangereuſes ! Mais que notre plus vive reconnoiſſance devient bornée, lorſqu'ils frappent le vice & qu'ils ſervent l'humanité ! Nos auteurs dramatiques n'ont d'autre but que la perfection de la nature humaine ; ils tendent tous à élever, à affermir l'ame, à la rendre indépendante & vertueuſe. Les bons citoyens ſe montrent empreſſés, aſſidus à ces chefs-d'œuvres, qui remuent, inté-

---

mis enfin à ſa portée. Mais peu importe à ceux qui gouvernent qu'on empoiſonne ſon corps au cabaret, en lui verſant un vin frelaté dans des pintes d'étain, & qu'on corrompe ſon ame à la foire par des farces miſérables. S'il prend au pied de la lettre les leçons de vols qu'il reçoit chez Nicolet (préſentés comme des tours de gentilleſſe), une potence eſt bientôt dreſſée. Il exiſte même une ſentence de police qui condamne expreſſément le peuple à des parades licencieuſes, & qui défend aux hiſtrions des remparts de rien dire de raiſonnable ſur leurs treteaux ; le tout par conſidération pour les reſpectables privileges des comédiens du roi. C'eſt dans un ſiecle policé, c'eſt en 1767 qu'on a rendu une telle ſentence. Quel mépris on fait du pauvre peuple ! comme on néglige ſon inſtruction ! comme on craint de faire entrer dans ſon ame quelques traits d'une lumiere pure ! Il eſt vrai qu'en récompenſe on épluche avec le plus grand ſoin les hémiſtiches qui doivent être récités ſur la ſcene françoiſe.

reſſent, entretiennent dans les cœurs cette émotion ſalutaire qui diſpoſe à la pitié : caractere diſtinctif de la véritable grandeur (*a*).

Nous arrivâmes ſur une belle place, au milieu de laquelle étoit ſitué un édifice d'une compoſition majeſtueuſe. Sur le haut de la façade étoient pluſieurs figures allégoriques. A droite, Thalie arrachoit au vice un maſque dont il étoit couvert, & du bout du doigt montroit ſa laideur. A gauche, Melpomene armée d'un poignard, ouvroit le côté d'un tyran & expoſoit aux yeux de tous, ſon cœur dévoré de ſerpens.

Le théâtre formoit un demi-cercle avancé, de ſorte que les places des ſpectateurs étoient commodément diſtribuées. Tout le monde étoit aſſis ; & lorſque je me rappellois la fatigue que j'eſſuyois pour voir jouer une piece, je trouvois ce peuple

(*a*) Quelle force, quelle énergie, quel triomphe aſſuré n'auroit pas notre théâtre, ſi notre gouvernement, au lieu de le regarder comme l'aſyle des hommes oiſifs, le conſidéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen ? Mais qu'ont fait nos plus beaux génies? Ils ont puiſé leurs ſujets chez les Grecs, chez les Romains, chez les Perſes, &c. ; ils nous ont préſenté des mœurs étrangeres ou plutôt factices : poëtes harmonieux, peintres infideles, ils ont fait des tableaux de fantaiſie ; avec leurs héros, leurs vers empoulés, leur couleur monotone, leurs cinq actes, ils ont gâté l'art dramatique, qui n'eſt autre choſe qu'une peinture ſimple, fidele, animée des mœurs contemporaines & ſubſiſtantes.

plus

plus ſage, plus attentif aux aiſes des citoyens. On n'avoit point l'inſolente avidité de faire entrer plus de perſonnes que la ſalle n'en pouvoit raiſonnablement contenir ; il reſtoit toujours des places vuides en faveur des étrangers. L'aſſemblée étoit brillante ; & les femmes étoient galamment vêtues, mais décemment arrangées.

Le ſpectacle ouvrit par une ſymphonie qu'on avoit eu ſoin de marier au ton de la piece qu'on alloit repréſenter. — Sommes-nous à l'opéra, dis-je ; voilà un morceau ſublime ? — Nous avons ſu réunir ſans confuſion les deux ſpectacles en un ſeul, ou plutôt reſſuſcité l'ancienne alliance que la poéſie & la muſique formoient chez les anciens. Dans les entr'actes de nos drames, on nous fait entendre des chants animés qui peignent le ſentiment & diſpoſent l'ame à bien goûter ce qui va lui être offert. Loin de nous toute muſique efféminée, baroque, bruyante, ou qui ne peint rien. Votre opéra étoit un compoſé bizarre, monſtrueux ; nous avons ſaiſi ce qu'il avoit de meilleur. Tel qu'il étoit de votre tems, il étoit loin d'être à l'abri des juſtes reproches des ſages & des gens de goût (a) ; mais aujourd'hui...

(a) L'opéra ne peut être que fort dangereux ; mais il n'eſt point de ſpectacle plus cher au gouvernement, c'eſt le ſeul même auquel il s'intéreſſe.

Comme il disoit ces mots, on leva la toile. La scene étoit à Toulouse. Je vis son capitole, ses capitouls, ses juges, ses bourreaux, son peuple fanatique. La famille de l'infortuné *Calas* parut & m'arracha des larmes. Ce vieillard paroissoit avec ses cheveux blancs, sa fermeté tranquille, sa douceur héroïque. Je vis le fatal destin marquer sa tête innocente de toutes les apparences du crime. Ce qui m'attendrit, c'étoit la vérité qui respiroit dans ce drame. On s'étoit donné bien de garde de défigurer ce sujet touchant par l'invraisemblance & la monotonie de nos vers rimés. Le poëte avoit suivi la marche de cet événement cruel; & son ame ne s'étoit attachée qu'à saisir ce que la situation déplorable de chaque victime faisoit naître, ou plutôt il empruntoit leur langage; car tout l'art consiste à répéter fidellement le cri qui échappe à la nature. A la fin de cette tragédie, on me montroit au doigt, & l'on disoit: « voilà le contemporain de ce siecle malheureux. Il a entendu les cris de cette populace effrénée que soulevoit ce David; il a été témoin des fureurs de ce fanatisme absurde! » Alors je m'enveloppai de mon manteau, je me cachai le visage, & je rougis pour mon siecle.

On annonça pour le lendemain la tragédie de *Cromwel*, ou *la mort de Charles premier* (a); &

(a) A quoi songez-vous, poëtes tragiques? Vous avez un

toute l'assemblée parut extrêmement satisfaite de cette annonce. On me dit que la piece étoit un chef-d'œuvre, & que jamais la cause des rois & celle des peuples n'avoient été présentées avec cette force, cette éloquence & cette vérité. Cromwel étoit un vengeur, un héros digne du sceptre qu'il avoit fait tomber d'une main perfide & criminelle envers l'état; & les rois dont le cœur étoit disposé à quelque injustice, n'avoient pu jamais lire ce drame sans que la pâleur ne vînt blanchir leur front orgueilleux.

On donna pour seconde piece *la partie de chasse de Henri IV*. Son nom étoit toujours adoré, & de bons rois n'avoient pu effacer sa mémoire. On ne trouvoit point dans cette piece que l'homme défigurât le héros; & le vainqueur de la ligue ne me parut jamais si grand que dans l'instant où, pour épargner quelque peine à ses hôtes, son bras victorieux porte une pile d'assiettes. Le peuple battoit des mains avec transport; car en applaudissant aux traits de bonté & de grandeur d'ame du monarque, c'étoit son propre roi qu'il combloit d'applaudissemens.

Je sortis fort satisfait; mais, dis-je à mon guide,

---

pareil sujet à traiter, & vous allez me parler des Persans & des Grecs; vous me donnez des romans rimés: eh! peignez-moi Cromwel.

ces acteurs ſont excellens ; ils ont de l'ame, ils ſentent, ils expriment ; ils n'ont rien de gêné, de faux, de giganteſque, d'outré. Juſqu'aux confidens repréſentent comme ils le doivent. En vérité, cela m'édifie : un confident remplir ſon rôle ! — C'eſt, me répondit-il, que ſur le théâtre, comme dans la vie civile, chacun met ſa gloire à bien faire ſon emploi ; quelque mince qu'il ſoit, il devient glorieux dès qu'on y excelle. La déclamation eſt parmi nous un art important & cher au gouvernement. Héritiers de vos chef-d'œuvres, nous les avons joués dans une perfection qui vous étonnera. On ſe fait honneur de ſavoir rendre ce que le génie a tracé. Eh ! quel plus bel art que celui qui peint, qui rend toutes les nuances du ſentiment, avec le regard, la voix & le geſte ! Quel enſemble harmonieux & touchant, & quelle énergie lui prête ſa ſimplicité ! — Vous avez donc bien changé les préjugés. Je me doute que les comédiens ne ſont plus avilis ? — Ils ont ceſſé de l'être dès qu'ils ont eu des mœurs. Il eſt des préjugés dangereux, mais il en eſt d'utiles. De votre tems il falloit, ſans doute, mettre un frein à la pente ſéduiſante & dangereuſe qui tournoit la jeuneſſe vers un métier dont le libertinage formoit la baſe : mais tout eſt changé. De ſages réglemens, en les faiſant ſortir de l'oubli d'eux-mêmes, leur ont ouvert un retour à l'honneur ; ils ſont entrés dans la claſſe des citoyens.

Dernièrement notre prélat a prié le roi de donner le chapeau brodé à un comédien qui l'a touché ſinguliérement. — Quoi! ce bon prélat va donc au ſpectacle? — Pourquoi y manqueroit-il, puiſque le théâtre eſt devenu une école de mœurs, de vertus & de ſentimens? On a écrit que le pere des chrétiens, dans le temple de Dieu, s'amuſoit beaucoup à entendre les voix équivoques de malheureux privés de leur virilité. Nous n'avons jamais écouté de ſi déplorables accens qui affligent à la fois l'oreille & le cœur. Comment des hommes ont-ils pu ſe plaire à cette muſique cruelle? Il eſt bien plus permis, je penſe, de voir jouer l'admirable tragédie de Mahomet, où le cœur d'un ſcélérat ambitieux eſt dévoilé, où les fureurs du fanatiſme ſont ſi énergiquement exprimées, qu'elles font frémir les ames ſimples ou peu éclairées qui y auroient quelque diſpoſition.

Tenez, voilà le paſteur du quartier qui s'en retourne en raiſonnant avec ſes enfans ſur la tragédie de Calas. Il leur forme le goût, il éclaire leur eſprit, il abhorre le fanatiſme, & lorſqu'il ſonge à cette rage atrabilaire qui, comme une maladie épidémique, a déſolé pendant douze ſiecles la moitié de l'Europe, il rend graces au ciel d'être arrivé plus tard au monde. Dans certains tems de l'année, nous jouiſſons d'un plaiſir qui vous étoit abſolument inconnu: nous avons reſſuſcité l'art de la panto-

mime, ſi cher aux anciens. Combien d'organes la nature a donné à l'homme, & que de reſſources a cet être intelligent pour exprimer & concevoir le nombre preſque infini de ſes ſenſations ! Tout eſt viſage chez ces hommes éloquens ; ils nous parlent auſſi clairement avec les doigts de la main que vous le pourriez faire avec la langue. Hypocrate diſoit jadis que le pouce ſeul de l'homme révéloit un Dieu ordonnateur. Nos habiles pantomimes annoncent de quelle magnificence un Dieu a voulu uſer en formant la tête humaine ! — Oh, je n'ai plus rien à dire ; tout eſt au mieux ! — Que dites-vous ? Il nous reſte encore bien des choſes à perfectionner. Nous ſommes ſortis de la barbarie où vous étiez plongés ; quelques têtes furent d'abord éclairées, mais la nation en gros étoit inconſéquente & puérile. Peu à peu les eſprits ſe ſont formés. Il nous reſte à faire plus que nous n'avons fait ; nous ne ſommes guere qu'à la moitié de l'échelle : patience & réſignation font tout ; mais j'ai bien peur que le mieux abſolu ne ſoit pas de ce monde. Toutefois, c'eſt en le cherchant, je penſe, que nous rendrons les choſes au moins paſſables.

CHAPITRE XXVI.

Les Lanternes.

Nous sortîmes de la salle du spectacle sans regret & sans confusion ; les issues étoient nombreuses & commodes. Je vis les rues parfaitement éclairées. Les lanternes étoient appliquées à la muraille, & leurs feux combinés ne laissoient aucune ombre ; elles ne répandoient pas non plus une clarté de réverbere dangereuse à la vue : les opticiens ne servoient pas la cause des oculistes. Je ne rencontrai plus au coin des bornes de ces prostituées qui, le pied dans le ruisseau, le visage enluminé, l'œil aussi hardi que le geste, vous proposoient d'un ton soldatesque des plaisirs aussi grossiers qu'insipides. Tous ces lieux de débauche où l'homme alloit se dégrader, s'avilir & rougir à ses propres yeux, n'étoient plus tolérés : car toute institution vicieuse n'arrête point une autre sorte de vice, ils se tiennent tous par la main ; & malheureusement il n'est point de vérité mieux prouvée que cette vérité triste (*a*).

(*a*) Toute ville où se trouve un grand nombre de courtisannes est une ville malheureuse. La jeunesse s'use ou périt dans une volupté basse ou criminelle ; & ces jeunes débauchés

Je vis des gardes qui surveilloient à la sûreté publique, & qui empêchoient qu'on ne troublât les heures du repos. — Voilà la seule espece de soldats dont nous ayons besoin, me dit mon guide; nous n'avons plus une armée dévorante à entretenir en tems de paix. Ces dogues que nous nourrissions pour qu'ils s'élançassent à point nommé contre l'étranger, ont été sur le point de dévorer le fils de la maison. Mais le flambeau de la guerre enfin consumé est pour jamais éteint. Les souverains ont daigné écouter la voix du philosophe (*a*).

---

se marient, lorsqu'énervés & totalement éteints, ils sont incapables de féconder l'épouse jeune & trompée qui languit auprès d'eux.

Semblables à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre.
[COLARDEAU.]

(*a*) Charles XII est entre les mains d'un gouverneur sans capacité. Il monte sur le trône; il est dans cet âge où l'on ne fait que sentir, & où nos premieres sensations nous paroissent des vérités immuables. Toute idée lui est bonne, parce qu'il ne sait pas laquelle il doit préférer. Dans cet état pernicieux d'activité & d'ignorance il a lu Quinte-Curce; il a vu le caractere d'un roi conquérant exalté avec chaleur; présenté comme un modele: il l'adopte. Il ne voit plus que la guerre capable d'illustrer: il arme; il s'avance. Quelques succès le confirment dans cette passion qui le flatte. Il désole les campagnes, détruit les villes, saccage les provinces & les états, renverse les trônes. Il immortalise à jamais sa folie & sa vanité. Supposons qu'on

Enchainés par le plus fort des liens, par leur propre intérêt qu'ils ont reconnu après tant de siecles d'erreurs, la raison s'est fait jour dans leur ame; ils ont ouvert les yeux sur le devoir que leur imposoit le salut & la tranquillité des peuples; ils n'ont mis leur gloire qu'à bien gouverner, préférant de faire un petit nombre d'heureux à l'ambition frénétique de dominer sur des pays dévastés, remplis de cœurs ulcérés, à qui la puissance du vainqueur devoit toujours être odieuse. Les rois, d'un commun accord, ont mis des bornes à leur empire, bornes que la nature elle-même sembloit leur avoir assignées, en séparant respectivement les états par des mers, des forêts ou des montagnes; ils ont compris qu'un royaume dont

---

lui eût appris de bonne heure, qu'un roi ne doit chercher que le repos & l'avantage de ses sujets; que la véritable gloire consiste dans leur amour; qu'un héroïsme paisible occupé des loix, des arts, vaut bien un héroïsme belliqueux: supposons enfin qu'on lui eût donné des idées justes de ce pacte tacite que les peuples ont nécessairement fait avec les rois; qu'on lui eût montré les conquérans flétris par les larmes de leurs contemporains & par le blâme de la postérité, cet amour inné de la gloire se seroit porté vers des objets utiles; il eût employé son intelligence & ses lumieres à polir ses états, à leur procurer le bonheur; il n'eût pas ravagé la Pologne, il eût gouverné la Suede. Ainsi une seule idée fausse, reçue dans la tête d'un monarque, l'éloigne de ses véritables intérêts & fait le malheur d'une partie du globe.

l'étendue ſeroit moins immenſe, ſeroit ſuſceptible d'une meilleure forme de gouvernement. Les ſages des nations ont dicté le traité général; il s'eſt conclu d'une voix unanime : & ce qu'un ſiecle de fer & de boue, ce qu'un homme ſans vertu appelloit les rêves d'un homme de bien, s'eſt réaliſé parmi des hommes éclairés & ſenſibles. Les anciens préjugés, non moins dangereux, qui diviſoient les hommes au ſujet de leur croyance, ſont également tombés. Nous nous regardons tous comme freres, comme amis. L'Indien & le Chinois ſeront nos compatriotes dès qu'ils mettront le pied ſur notre ſol. Nous accoutumons nos enfans à regarder l'univers comme une ſeule & même famille, raſſemblée ſous l'œil du pere commun. Il faut que cette maniere de voir ſoit la meilleure, puiſque cette lumiere a percé avec une rapidité inconcevable. Les livres excellens, écrits par des hommes ſublimes, ont été comme autant de flambeaux qui ont ſervi à en allumer mille autres. Les hommes, en doublant leurs connoiſſances, ont appris à s'aimer, à s'eſtimer entr'eux. Les Anglois, comme nos plus proches voiſins, ſont devenus nos intimes alliés : deux peuples généreux ne ſe haïſſent plus pour épouſer follement l'inimitié particuliere de leurs chefs. Nos lumieres, nos arts, nous réuniſſons tout en commerce & dans un degré également avantageux. Par exem-

ple, les angloiſes pleines de ſenſibilité, ont convenu parfaitement aux françois qui ont un peu trop de légéreté ; & nos françoiſes ont adouci merveilleuſement l'humeur mélancolique des anglois. Ainſi de ce mêlange mutuel naît une ſource féconde de plaiſirs, de commodités, d'idées neuves, heureuſement reçues & adoptées. C'eſt l'imprimerie (*a*) qui, en éclairant les hommes, a amené cette grande révolution.

Je ſautai de joie en embraſſant celui qui m'annonçoit des choſes ſi conſolantes. O ciel ! m'écriai-je avec tranſport ; les hommes ſont enfin dignes de tes regards ; ils ont compris que leur force réelle n'étoit que dans leur union. Je mourrai content, puiſque mes yeux ont vu ce que j'ai deſiré avec tant d'ardeur. Qu'il eſt doux d'abandonner la vie en n'appercevant autour de ſoi que des cœurs fortunés qui s'avancent enſemble comme des freres, leſquels après un long voyage, vont rejoindre l'auteur de leurs jours.

(*a*) Elle a un autre avantage : elle ſera le plus redoutable frein du deſpotiſme, parce qu'elle publiera ſes moindres attentats, que rien ne ſera caché, & qu'elle éternisera les ſottiſes & juſqu'aux foibleſſes des rois. Une ſeule injuſtice marquée peut retentir dans tous les coins de l'univers, & ſoulever toutes les ames libres & ſenſibles. L'ami de la vertu doit chérir cet art ; mais le méchant doit frémir en voyant la preſſe qui propagera au loin l'hiſtoire de ſes iniquités.

CHAPITRE XXVII.

Le Convoi.

J'APPERÇUS un corbillard couvert de drap blanc, précédé d'inſtrumens de muſique, & couronné de palmes triomphantes : des hommes vêtus d'un bleu céleſte le conduiſoient, les lauriers à la main. — Quel eſt ce char, demandai-je ? — C'eſt le char de la victoire, me répondit-on. Ceux qui ſont ſortis de cette vie, qui ont triomphé des miſeres humaines, ces hommes heureux qui ont été rejoindre l'Être ſuprême, ſource de tous les biens, ſont regardés comme des vainqueurs ; ils nous deviennent ſacrés : on les porte avec reſpect au lieu où ſera leur éternelle demeure. On chante l'hymne ſur le mépris de la mort. Au lieu de ces têtes décharnées qui couronnoient vos ſarcophages, on voit ici des têtes qui ont un air riant ; c'eſt ſous cet aſpect que nous conſidérons le trépas. Perſonne ne s'afflige ſur leurs cendres inſenſibles. On pleure ſur ſoi, & non ſur eux. On adore en tout la main de Dieu qui les a retirés du monde. Soumis à la loi irrévocable de la nature, pourquoi ne pas embraſſer de bonne volonté cet état paiſi-

ble qui ne peut qu'améliorer notre être (*a*) ?

Ces corps vont être réduits en cendre à trois milles de la ville. Des fourneaux toujours allumés à cet uſage conſument ces dépouilles mortelles. Deux ducs & un prince ſont enfermés dans le même char avec de ſimples citoyens. A la mort, toute diſtinction ceſſe, & nous ramenons cette égalité que la nature a miſe parmi ſes enfans. Cette ſage coutume affoiblit dans le cœur du peuple l'horreur du trépas, en même tems qu'elle interdit l'orgueil aux grands. Ils ne ſont tels que par leurs vertus : tout le reſte s'efface ; dignités, richeſſes, honneurs. La matiere corruptible qui compoſoit leurs corps n'eſt plus eux ; elle va ſe mêler à la cendre de leurs égaux, & l'on n'attache aucune idée à cette dépouille périſſable.

Nous ne connoiſſons point ces épitaphes, ces mauſolées, ces menſonges orgueilleux & puérils (*b*). Les rois même, à leur décès, ne remi-

(*a*) L'homme qui a une crainte exceſſive de la mort, ſi ce n'eſt pas une femmelette, c'eſt à coup ſûr un méchant.

(*b*) O mort, je te bénis ! C'eſt toi qui frappes les tyrans, qui en purges la terre, qui mets un frein à la cruauté & à l'ambition ; c'eſt toi qui confonds dans la pouſſiere ceux que le monde avoit flattés & qui regardoient les hommes avec mépris : ils tombent, & nous reſpirons. Sans toi nos maux ſeroient éternels. O mort ! qui tiens en reſpect les hommes durs & heureux, qui jettes l'effroi dans leurs cœurs coupables, eſpoir

pliſſent point d'une feinte terreur leurs vaſtes palais ; ils ne ſont pas plus flattés à leur mort que pendant leur vie. En deſcendant dans le cercueil, leurs mains glacées n'achevent point d'arracher encore une partie de nos biens : ils meurent ſans ruiner une ville (*a*).

Pour prévenir cet accident, aucun mort n'eſt enlevé de ſa maiſon que le viſiteur ne l'ait empreint du cachet du trépas. Ce viſiteur eſt un homme habile, qui détermine en même tems le ſexe, l'âge & l'eſpece de maladie du défunt. On met dans les papiers publics à quel médecin il a eu affaire. Si dans le livre des penſées que chaque homme, comme je vous l'ai dit, laiſſe après ſa mort, il s'en trouve quelqu'une de vraiment utile ou grande ; alors on la détache, on la publie, & il n'y a point d'autre oraiſon funebre.

Il eſt une idée ſalutaire répandue parmi nous, c'eſt que l'ame ſéparée du corps a la liberté de

---

des infortunés, acheve d'étendre ton bras ſur les perſécuteurs de ma patrie : & vous, inſectes dévorans, qui peuplez les ſépulcres, mes amis, mes vengeurs, venez, accourez tous en foule ſur ces cadavres engraiſſés de crimes.

(*a*) A ces pompes funebres qui conduiſent ſuperbement les rois dans un caveau obſcur, à ces cérémonies lugubres, à ces feſtins, à ces emblêmes multipliés de la douleur publique, à ce deuil univerſel, il ne manque rien qu'une ſeule larme ſincere.

fréquenter les lieux qu'elle chériſſoit. Elle ſe plaît à revoir ceux qu'elle a aimés. Elle plane en ſilence au-deſſus de leurs têtes, contemplant les regrets vifs de l'amitié. Elle n'a pas perdu ce penchant, cette tendreſſe qui l'uniſſoit ici-bas à des cœurs ſenſibles. Elle ſe fait un plaiſir d'être en leur préſence, d'écarter les dangers qui environnent leurs corps fragiles. Ces mânes chéris repréſentent vos anges gardiens. Cette perſuaſion ſi douce & ſi conſolante inſpire une certaine confiance, tant pour entreprendre que pour exécuter, qui vous manquoit; vous, qui, loin de ces images attendriſſantes, rempliſſiez vos cerveaux de chimeres triſtes & noires.

Vous ſentez quel reſpect profond inſpire une telle idée à un jeune homme qui, ayant perdu ſon pere, ſe le repréſente encore comme témoin de ſes actions les plus ſecrettes. Il lui adreſſe la parole dans la ſolitude; elle devient animée par cette préſence auguſte qui lui recommande la vertu, & s'il étoit tenté de faire le mal, il ſe diroit: *mon pere me voit! mon pere m'entend!*

Le jeune homme ſeche ſes larmes, parce que l'idée horrible du néant ne vient point attriſter ſon ame; il lui ſemble que les ombres de ſes ancêtres l'attendent pour s'avancer enſemble vers le ſéjour éternel, & qu'ils ne retardent leur marche que pour l'accompagner. Et qui pourroit ſe

refuſer à l'eſpoir de l'immortalité ! Quand ce ſeroit une illuſion, ne devroit-elle pas nous être chere & ſacrée (*a*).

L'ÉCLIPSE DE LUNE.

C'eſt un ſolitaire qui parle.

J'HABITE une petite maiſon de campagne, qui ne contribue pas peu à mon bonheur. Elle a deux points de vue différens : l'un s'étend ſur des plaines fertiliſées où germe le grain précieux qui nourrit l'homme ; l'autre plus reſſerré, préſente le dernier aſyle de la race humaine, le terme où finit l'orgueil, l'eſpace étroit où la main de la mort entaſſe également ſes paiſibles victimes.

L'aſpect de ce cimetiere, loin de me cauſer cette répugnance, fille d'une terreur vulgaire, fait fermenter dans mon ſein de ſages & utiles réflexions. Là, je n'entends plus ce tumulte des villes qui étourdit l'ame. Seul, avec l'auguſte mélancolie, je me remplis de grands objets. Je fixe d'un œil immobile & ſerein cette tombe où l'hom-

(*a*) Je crois pouvoir joindre ici ce morceau, qui convient aſſez au chapitre, & qui même le développe ; il eſt dans le goût d'Young, mais je l'ai compoſé en françois.

me

me s'endort pour renaître, où il doit remercier la nature & juſtifier un jour la ſageſſe éternelle.

L'état pompeux du jour me paroît triſte. J'attends le crépuſcule du ſoir ; & cette douce obſcurité qui, prêtant des charmes au ſilence des nuits, favoriſe l'eſſor de la ſublime penſée. Dès que l'oiſeau nocturne pouſſant un cri lugubre, fend d'un vol peſant l'épaiſſeur de l'ombre, je ſaiſis ma lyre. Je vous ſalue, majeſtueuſes ténebres ! élevez mon ame en éclipſant à mes yeux la ſcene changeante du monde ; découvrez-moi le trône radieux où ſiege l'auguſte vérité.

Mon oreille a ſuivi le vol de l'oiſeau ſolitaire : bientôt il s'abat ſur des oſſemens, & d'un coup d'aile il fait rouler avec un bruit ſourd une tête où logeoient jadis l'ambition, l'orgueil & des projets follement audacieux.

Tour-à-tour il repoſe ; & ſur la froide pierre où l'oſtentation a gravé des noms qu'on ne lit plus, & ſur la foſſe du pauvre couronné de fleurs.

Pouſſiere de l'homme orgueilleux ! diſparois pour jamais de l'univers. Vous oſez donc encore reproduire des titres chimériques ! Miſérable vanité dans l'empire de la mort ! J'ai vu des os en poudre enfermés dans un triple cercueil, qui refuſoient de mêler leurs cendres aux cendres de leurs ſemblables.

Approche, mortel ſuperbe ; jette un coup-

d'œil ſur ces tombeaux. Qu'importe un nom à ce qui n'a plus de nom ! Une épitaphe menſongere ſoutient ces triſtes ſyllabes dans un jour plus déſavantageux que la nuit de l'oubli ; c'eſt une banderolle flottante, qui ſurnage un moment & qui va bientôt ſuivre le navire englouti.

O ! que plus heureux eſt celui qui n'a point bâti de vaines pyramides, mais qui a ſuivi conſtamment le chemin de l'honneur & de la vertu. Il a regardé le ciel, en voyant tomber cet édifice fragile où l'eſſaim des peines tourmentoit ſon ame immortelle ; il a béni ce glaive, effroi du méchant ; & lorſqu'on ſe rappelle la mémoire de ce juſte expirant, c'eſt pour apprendre à mourir comme lui.

Il mort, cet homme juſte, & il a vu couler nos larmes, non ſur lui, mais ſur nous-mêmes ! Ses freres entouroient ſon lit funebre. Nous l'entretenions de ces vérités conſolantes dont ſon ame étoit remplie ; nous lui montrions un Dieu dont il ſentoit la préſence mieux que nous. Un coin du rideau ſembloit ſe ſoulever devant ſon œil mourant..... Il a levé une tête radieuſe, il nous a tendu une main paiſible, il nous a ſouri avant d'expirer.

Vil coupable ! toi qui fus un ſcélérat heureux, ta mort ne ſera pas ſi douce, redoutable tyran ! Maintenant pâle, moribond, c'eſt pour toi que

le trépas préſentera un ſpectre effrayant ! ſois abreuvé de ce calice amer ; bois-en toutes les horreurs. Tu ne peux lever les yeux vers le ciel, ni les arrêter ſur la terre ; tu ſens que tous deux t'abandonnent & te repouſſent : expire dans la terreur, pour ne plus vivre que dans l'opprobre.

Mais ce moment terrible, dont l'idée ſeule fait pâlir le méchant, n'aura rien d'affreux pour l'homme innocent. Mon cœur avoue la loi irrévocable de la deſtruction. Je contemple ces tombeaux comme autant de creuſets brûlans où la matiere ſe fond & ſe diſſout, où l'or s'épure & ſe ſépare à jamais du vil métal. Les dépouilles terreſtres tombent ; l'ame s'élance dans ſa beauté originelle. Pourquoi donc jetter un œil d'effroi ſur ces reſtes que l'ame a habités ? Ils ne doivent offrir que l'image heureuſe de ſa délivrance : un temple antique conſerve de ſa majeſté juſques dans ſes ruines.

Pénétré d'un ſaint reſpect pour les débris de l'homme, je deſcends ſur cette terre parſemée de cendres ſacrées de mes freres. Ce calme, ce ſilence, cette froide immobilité, tout me diſoit : *ils repoſent.* J'avance ; j'évite de fouler la tombe d'un ami ; ſa tombe encore labourée par la bêche qui creuſa la foſſe. Je me recueille pour honorer ſa mémoire. Je m'arrête. J'écoute attentivement, comme pour ſaiſir quelques ſons échap-

pés de cette harmonie céleſte dont il jouit dans les cieux. L'aſtre des nuits en ſon plein éclairoit de ſes rayons argentés cette ſcene funebre. Je levois mes regards vers le firmament. Ils parcouroient ces mondes innombrables, ces ſoleils enflammés, ſemés avec une magnificence prodigue; puis ils retomboient triſtement ſur ce cercueil muet où pourriſſoient les yeux, la langue, le cœur de l'homme qui conſervoit avec moi de ces ſublimes merveilles, & qui admiroit le fabricateur de ces pompeux miracles.

Tout-à-coup ſurvint une éclipſe de lune que je n'avois point prévue. L'effet ne me devint même ſenſible que lorſque déjà les ténebres m'environnoient. Je ne diſtinguois plus qu'un petit point brillant que l'ombre rapide alloit bientôt couvrir. Une nuit profonde arrête mes pas. Je ne puis diſcerner aucun objet. J'erre; je tourne cent fois; la porte fuit: des nuages s'aſſemblent, l'air ſiffle, un tonnerre lointain ſe fait entendre, il arrive avec bruit ſur les ailes enflamées de l'éclair. Mes idées ſe confondent. Je friſſonne, je trébuche ſur des monceaux d'oſſemens; l'effroi précipite mes pas. Je rencontre une foſſe qui attendoit un mort; j'y tombe. Le tombeau me reçoit vivant. Je me trouve enſeveli dans les entrailles humides de la terre. Déjà je crois entendre la voix de tous les morts qui ſaluent mon ar-

rivée. Un friſſon glacé me pénétre ; une ſueur froide m'ôte le ſentiment, je m'évanouis dans un ſommeil léthargique.

Que n'ai-je pu mourir dans ce paiſible état ! J'étois inhumé. Le voile qui couvre l'éternité ſeroit préſentement levé pour moi. Je n'ai point la vie en horreur ; j'en ſais jouir, je m'applique à en faire un digne uſage ; mais tout crie au fond de mon ame que la vie future eſt préférable à cette vie préſente.

Cependant je reviens à moi. Un foible jour commençoit à blanchir la voûte étoilée. Quelques rayons ſillonnoient le flanc des nuages : de degrés en degrés, ils recevoient une lumiere plus éclatante & plus vive ; ils s'enfoncerent bientôt ſous l'horizon, & mes yeux diſtinguerent le diſque de la lune à moitié dégagé de l'ombre. Il luit enfin dans tout ſon éclat ; il reparoît auſſi brillant qu'il étoit. L'aſtre ſolitaire pourſuit ſon cours. Je retrouve mon courage ; je m'élance de ce cercueil. Le calme des airs, la ſérénité du ciel, les rayons blanchiſſans de l'aurore, tout me raſſure, tout me raffermit & diſſipe les terreurs que la nuit avoit enfantées.

Debout, je regardois en ſouriant cette foſſe qui m'avoit reçu dans ſon ſein. Qu'avoit-elle de hideux ? C'étoit la terre, ma nourrice, & qui me redemanderoit dans le tems cette portion d'ar-

gile qu'elle m'avoit prêtée. Je n'apperçus rien des fantômes dont les ténebres avoient frappé ma crédule imagination.

C'eſt elle, elle ſeule qui enfante de ſiniſtres images. Amis ! j'ai cru voir le tableau du trépas dans cette aventure. Je ſuis tombé dans la foſſe avec cet effroi, le ſeul appui peut-être dont la nature pouvoit étayer la vie contre les maux qui l'aſſiegent ; mais je m'y ſuis endormi d'un ſommeil doux, & qui même avoit ſa volupté. Si cette ſcene fut affreuſe, elle n'a duré qu'un inſtant, elle n'a preſque point exiſté pour moi : je me ſuis réveillé à la douce clarté d'un jour pur & ſerein ; j'ai banni une terreur enfantine, & la joie eſt deſcendue dans la profondeur de mon ame. Ainſi après ce ſommeil paſſager que l'on nomme la mort, nous nous réveillerons à la ſplendeur de ce ſoleil éternel qui, en éclairant l'immenſité des êtres, nous découvrira & la folie de nos préjugés craintifs & la ſource intariſſable & nouvelle d'une félicité dont rien n'interrompra le cours.

Mais auſſi, mortel, pour ne rien redouter, ſois vertueux ! En marchant dans le court ſentier de la vie, mets ton cœur en état de te dire : » ne crains rien, avance ſous l'œil d'un Dieu, pere univerſel des hommes. Au lieu de l'enviſager avec effroi, adore ſa bonté, eſpere en ſa

clémence, aye la confiance d'un fils qui aime, & non la terreur d'un eſclave qui tremble, parce qu'il eſt coupable. »

CHAPITRE XXVIII.

La bibliotheque du Roi.

J'EN étois-là de mon rêve, lorſqu'une maudite porte tournante, ſituée au chevet de mon lit, en criant ſur ſes gonds, fit une révolution dans mon ſommeil. Je perdis de vue & mon guide & la ville; mais l'eſprit toujours frappé du tableau qui s'y étoit vivement imprimé, je retombai heureuſement dans le même ſonge. J'étois ſeul alors, abandonné à moi-même : il faiſoit grand jour; & par ſympathie je me trouvois à la bibliotheque du roi : mais j'eus beſoin de m'en aſſurer plus d'une fois.

Au lieu de ces quatre ſalles d'une longueur immenſe & qui renfermoient des milliers de volumes, je ne découvris qu'un petit cabinet où étoient pluſieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux. Surpris d'un ſi grand changement, je n'oſois demander ſi un incendie fatal n'avoit pas dévoré cette riche collection ? — Oui, me répondit-on, c'eſt un incendie, mais

ce ſont nos mains qui l'ont allumé volontairement.

J'ai peut-être oublié de vous dire que ce peuple eſt le plus affable du monde ; qu'il a un reſpect tout particulier pour les vieillards, & qu'il répond aux queſtions qu'on lui fait, non en françois, qui interroge en répondant. Le bibliothécaire, qui étoit un véritable homme de lettres, s'avança vers moi, & peſant toutes les objections ainſi que les reproches que je lui faiſois, il me tint le diſcours ſuivant.

Convaincus par les obſervations les plus exactes, que l'entendement s'embarraſſe de lui-même dans mille difficultés étrangeres, nous avons découvert qu'une bibliotheque nombreuſe étoit le rendez-vous des plus grandes extravagances & des plus folles chimeres. De votre tems, à la honte de la raiſon, on écrivoit, puis on penſoit. Nos auteurs ſuivent une marche toute oppoſée ; nous avons immolé tous ces auteurs qui enſeveliſſoient leurs penſées ſous un amas prodigieux de mots ou de paſſages.

Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits ; car les premieres notions une fois adoptées ſans aſſez d'attention, les ſecondes deviennent des concluſions précipitées, & les hommes marchent ainſi de préjugé en préjugé & d'erreur en erreur. Le parti qu'il nous reſtoit à prendre, étoit de réédifier l'édifice des connoiſ-

ſances humaines. Ce projet paroiſſoit infini ; mais nous n'avons fait qu'écarter les inutilités qui nous cachoient le vrai point de vue : comme pour créer le palais du Louvre, il n'a fallu que renverſer les maſures qui le maſquoient de toutes parts ; les ſciences dans ce labyrinthe de livres ne faiſoient que tourner & circuler, revenant ſans ceſſe au même point ſans s'élever, & l'idée exagérée de leurs richeſſes ne faiſoit que déguiſer l'indigence réelle.

En effet, que contenoit cette multitude de volumes ? Ils étoient pour la plupart des répétitions continuelles de la même choſe. La philoſophie s'eſt préſentée à nos yeux ſous l'image d'une ſtatue toujours célebre, toujours copiée, mais jamais embellie ; elle nous paroît plus parfaite dans l'original, & ſemble dégénérer dans toutes les copies d'or & d'argent que l'on a faites depuis ; plus belle, ſans doute, lorſqu'elle a été taillée en bois par une main preſque ſauvage, que lorſqu'on l'a environnée d'ornemens étrangers. Dès que les hommes, ſe livrant à leur pareſſeuſe foibleſſe, s'abandonnent à l'opinion des autres, leurs talens deviennent imitateurs & ſerviles ; ils perdent l'invention & l'originalité. Que de projets vaſtes & de ſpéculations ſublimes ont été éteints par le ſouffle de l'opinion ! Le tems n'a voituré juſqu'à nous que les choſes légeres &

brillantes qui ont eu l'approbation de la multitude, tandis qu'il a englouti les penſées mâles & fortes qui étoient trop ſimples ou trop élevées pour plaire au vulgaire.

Comme nos jours ſont bornés, & qu'ils ne doivent pas être conſumés dans une philoſophie puérile, nous avons porté un coup déciſif aux miſérables controverſes de l'école. — Qu'avez-vous fait ; achevez, s'il vous plaît ? — D'un conſentement unanime, nous avons raſſemblé dans une vaſte plaine tous les livres que nous avons jugé ou frivoles ou inutiles ou dangereux ; nous en avons formé une pyramide qui reſſembloit en hauteur & en groſſeur à une tour énorme : c'étoit aſſurément une nouvelle tour de Babel. Les journaux couronnoient ce bizarre édifice, & il étoit flanqué de toutes parts de mandemens d'évêques, de remontrances de parlemens, de réquiſitoires & d'oraiſons funebres. Il étoit compoſé de cinq ou ſix cents mille commentateurs, de huit cents mille volumes de juriſprudence, de cinquante mille dictionnaires, de cent mille poëmes, de ſeize cents mille voyages & d'un milliard de romans. Nous avons mis le feu à cette maſſe épouvantable, comme un ſacrifice expiatoire offert à la vérité, au bon ſens, au vrai goût. Les flammes ont dévoré par torrent les ſottiſes des hommes, tant anciens que mo-

dernes. L'embraſement fut long. Quelques auteurs ſe ſont vus brûler tout vivans, mais leurs cris ne nous ont point arrêtés ; cependant nous avons trouvé au milieu des cendres quelques feuilles des œuvres de P***, de De la H***, de l'abbé A***, qui, vu leur extrême froideur, n'avoient jamais pu être conſumées.

Ainſi nous avons renouvellé par un zele éclairé ce qu'avoit exécuté jadis le zele aveugle des barbares. Cependant comme nous ne ſommes ni injuſtes ni ſemblables aux Sarrazins qui chauffoient leurs bains avec des chef-d'œuvres, nous avons fait un choix : de bons eſprits ont tiré la ſubſtance de mille volumes in-folio, qu'ils ont fait paſſer toute entiere dans un petit in-douze ; à-peu-près comme ces habiles chymiſtes, qui expriment la vertu des plantes, la concentrent dans une fiole, & jettent le marc groſſier (*a*).

(*a*) Tout eſt révolution ſur ce globe : l'eſprit des hommes varie à l'infini le caractere national, change les livres & les rend méconnoiſſables. Eſt-il un ſeul auteur, s'il ſait penſer, qui puiſſe ſe flatter raiſonnablement de n'être point ſifflé chez la génération ſuivante ? Ne nous moquons-nous pas de nos devanciers ? Savons-nous les progrès que feront nos enfans ? Avons-nous une idée des ſecrets qui tout-à-coup peuvent ſortir du ſein de la nature ? Connoiſſons-nous à fond la tête humaine ? Où eſt l'ouvrage fondé ſur la connoiſſance réelle du cœur humain, ſur la nature des choſes, ſur la droite raiſon ? Notre phyſique

Nous avons fait des abrégés de ce qu'il y avoit de plus important ; on a réimprimé le meilleur : le tout a été corrigé d'après les vrais principes de la morale. Nos compilateurs ſont des gens eſtimables & chers à la nation ; ils avoient du goût, & comme ils étoient en état de créer, ils ont ſu choiſir l'excellent, & rejetter ce qui ne l'étoit pas. Nous avons remarqué (car il faut être juſte) qu'il n'appartenoit qu'à des ſiecles philoſophiques de compoſer très-peu d'ouvrages ; mais que dans le vôtre, où les connoiſſances réelles & ſolides n'étoient pas ſuffiſamment établies, on ne pouvoit trop entaſſer les matériaux. Les manœuvres doivent travailler avant les architectes.

Dans les commencemens chaque ſcience ſe traite par partie, chacun porte ſon attention ſur la portion qui lui eſt échue ; rien n'échappe par ce moyen ; on obſerve les plus petits détails. Il étoit néceſſaire que vous fiſſiez une multitude innombrable de livres ; c'étoit à nous de raſſembler ces parties diſperſées. Les hommes qui ont la tête vuide & des demi-lueurs, ſont d'éternels babillards : l'homme ſage & inſtruit parle peu, mais parle bien.

---

ne nous préſente-t-elle pas un océan dont à peine nous côtoyons les bords ? Quel eſt donc ce riſible orgueil qui s'imagine follement avoir poſé les limites d'un art !

Vous voyez ce cabinet : il renferme les livres qui ont échappé aux flammes ; ils ſont en petit nombre ; mais ceux qui ſont reſtés ont mérité l'approbation de notre ſiecle.

Curieux, je m'approchai, & conſultant la premiere armoire, je vis qu'on avoit conſervé parmi les grecs, Homere, Sophocle, Euripide, Demoſthene, Platon, & ſur-tout notre ami Plutarque ; mais on avoit brûlé Hérodote, Sapho, Anacréon, & le vil Ariſtophane. Je voulus défendre un peu la cauſe du défunt Anacréon ; mais on me donna les meilleures raiſons du monde, que je n'expoſerai point ici, parce qu'elles ne ſeroient point entendues de mon ſiecle.

Dans la deuxieme armoire, deſtinée aux auteurs latins, je trouvai Virgile, Pline en entier, ainſi que Tite-Live (*a*), mais on avoit brûlé Lucrece, à l'exception de quelques morceaux poétiques, parce que ſa phyſique eſt fauſſe & que ſa morale eſt dangereuſe. On avoit ſupprimé les longs plaidoyers de Cicéron, habile rhéteur plutôt qu'homme éloquent ; mais on avoit conſervé ſes ouvrages philoſophiques, un des morceaux les

(*a*) Je viens de relire cet hiſtorien, & j'ai reconnu que la vertu des Romains conſiſtoit à égorger le genre humain ſur l'autel de la patrie : c'étoient de bons citoyens & des hommes affreux.

plus précieux de l'antiquité. Salluſte étoit reſté. Ovide & Horace (*a*) avoient été purgés : les odes du dernier paroiſſoient bien inférieures à ſes épîtres. Séneque étoit réduit à un quart. Tacite avoit été conſervé ; mais comme il regne dans ſes écrits une teinte ſombre qui montre l'humanité en noir, & qu'il faut n'avoir pas une mauvaiſe idée de la nature humaine, parce que ſes tyrans ne ſont pas elle, on ne permettoit la lecture de cet auteur profond qu'à des cœurs bien faits. Catulle avoit diſparu, ainſi que Pétrone. Quintilien étoit d'un volume fort mince.

La troiſieme armoire contenoit les livres anglois. C'étoit celle qui renfermoit le plus de volumes. On y rencontroit tous les philoſophes qu'a produit cette iſle guerriere, commerçante & politique. Milton, Shakeſpear, Pope, Young (*b*),

(*a*) Cet écrivain a toute la délicateſſe, toute la fleur d'eſprit, toute l'urbanité poſſible ; mais il a été trop admiré dans tous les ſiecles. Sa muſe inſpire un repos voluptueux, un ſommeil léthargique, une indifférence douce & dangereuſe ; elle doit plaire aux courtiſans & à toutes ces ames efféminées, dont toute la morale ſe borne à ne voir que le préſent, & à ne chérir que des jouiſſances ſolitaires.

(*b*) M. le Tourneur a publié une traduction de ce poëte qui a eu chez nous le ſuccès le plus décidé, le plus grand, le plus ſoutenu : tout le monde a lu ce livre moral, tout le monde y a admiré ce langage ſublime qui éleve l'ame, qui la nourrit & qui l'attache ; parce qu'il eſt fondé ſur de grandes vérités,

Richardſon jouiſſoient encore de toute leur renommée. Leur génie créateur, ce génie que rien

---

qu'il n'offre que de grands objets, & qu'il tire toute ſa dignité de leur réelle grandeur. Pour moi, je n'ai jamais rien lu de ſi original, de ſi neuf, même de ſi intéreſſant. J'aime ce ſentiment profond qui, toujours le même, ſe nuance & ſe diverſifie à l'infini. C'eſt un fleuve qui m'entraîne. Je goûte ces images fortes & vives, dont la hardieſſe répond au ſujet qu'il embraſſe. On voit ailleurs des preuves plus méthodiques de l'immortalité de l'ame; mais nulle part le ſentiment n'en eſt frappé comme ici. Le poëte bat le cœur, le ſoumet, le met hors d'état de raiſonner contre. Telle eſt donc la magie de l'expreſſion & la force de l'éloquence qui laiſſe l'aiguillon dans l'ame.

Young a raiſon, ſelon moi, contre la note que le cenſeur a exigée du traducteur, quand il veut que, ſans la vue de l'éternité & des récompenſes, la vertu ne ſoit qu'un nom, qu'une chimere: *aut virtus nomen inane eſt, aut decus & pretium recte petit experiens vir.* Ne nous faiſons point de fantôme métaphyſique. Qu'eſt-ce qu'un bien dont il ne réſulte aucun bien, ni en ce monde ni en l'autre? Quel bien réſulte en ce monde de la vertu pour le juſte infortuné? Demandez-le à Brutus, à Caton, à Socrate mourant: voilà le Stoïcien à la derniere épreuve; avec de la bonne foi il découvrira la vanité de ſa ſecte. Je me ſouviens & me ſouviendrai toujours d'un mot frappant que dit J. J. Rouſſeau à un de mes amis. J. J. Rouſſeau parloit d'une propoſition à lui faite de fortune ſous une condition honteuſe, mais de nature à être ſecrette: *Monſieur*, diſoit-il, *je ne ſuis point matérialiſte, Dieu merci; ſi je l'euſſe été, je n'aurois pas valu mieux qu'eux tous: je ne connois que la récompenſe qui attache à la vertu.*

J'avoue que je ne vaux pas mieux que Rouſſeau, & plût à Dieu que je le valuſſe! Mais ſi je me croyois tout mortel,

ne captivoit, tandis que nous étions obligés de meſurer tous nos mots ; l'énergie féconde de ces ames libres faiſoit l'admiration d'un ſiecle difficile. Le reproche futile que nous leur faiſions de manquer de goût, étoit effacé devant des hommes qui, amoureux d'idées vraies & fortes, ſe donnoient la peine de lire & ſavoient enſuite méditer ſur leur lecture. On avoit retranché cependant du nombre des philoſophes ces ſceptiques dangereux qui avoient voulu ébranler les fondemens de la morale. Ce peuple vertueux, conduit par le ſen-

---

dès l'inſtant je me ferois mon Dieu, je rapporterois tout à ma divinité, c'eſt-à-dire à ma perſonne : je ferois ce qu'on appelle vertu, quand j'y gagnerois pour mon plaiſir ; ce qu'on appelle vice de même : je volerois aujourd'hui pour donner à mon ami ou à ma maîtreſſe ; brouillé avec eux, demain je les volerois eux-mêmes pour mes menus plaiſirs : en tout cela je ferois très-conſéquent, puiſque je ferois toujours ce qui ſeroit agréable à ma divinité. Au lieu qu'aimant la vertu à cauſe de la récompenſe, & cette récompenſe n'étant pas attachée à des actions arbitraires, il faut que je me regle non plus ſur ma fantaiſie momentanée, mais ſur la regle inflexible qu'a propoſé le rémunérateur éternel, qui eſt auſſi le légiſlateur. Ainſi il faut que ſouvent je faſſe ce que je dois, quoiqu'il ne me plaiſe pas trop ; & ſi ma liberté ſe décide au bien, malgré l'attrait contraire, alors je fais ce que je veux & non ce qui me plaît. Si Dieu n'eût voulu nous mener que par le goût du beau, il ne nous eût donné qu'une ame raiſonnable, ſans y mêler la ſenſibilité du cœur : il nous mene par l'attrait des récompenſes, parce qu'il a fait de nous des êtres ſenſibles.

timent,

timent, avoit dédaigné ces vaines ſubtilités, & rien n'avoit pu lui perſuader que la vertu fût une chimere.

La quatrieme armoire offroit les livres italiens. La Jéruſalem délivrée, le plus beau des poëmes connus étoit à la tête. On avoit brûlé une bibliotheque entiere de critiques faites contre ce poëme enchanteur. Le fameux Traité des délits & des peines avoit reçu toute la perfection dont cet important ouvrage étoit ſuſceptible. Je fus agréablement ſurpris en voyant nombre d'ouvrages penſés & philoſophiques ſortis du ſein de cette nation; elle avoit briſé le taliſman qui ſembloit devoir perpétuer chez elle la ſuperſtition & l'ignorance.

Enfin, j'arrivai en face des écrivains françois. Je portai une main avide ſur les trois premiers volumes : c'étoient Deſcartes, Montaigne & Charron. Montaigne avoit ſouffert quelque retranchement; mais comme il eſt le philoſophe qui a mieux connu la nature humaine, on avoit conſervé ſes écrits, quoique toutes ſes idées ne ſoient pas abſolument irréprochables. On avoit brûlé & Mallebranche le viſionnaire, & le triſte Nicole, & l'impitoyable Arnauld, & le cruel Bourdaloue. Tout ce qui concernoit les diſputes ſcholaſtiques étoit tellement anéanti, que lorſque je parlai des Lettres Provinciales & de la deſtruc-

tion des Jéſuites, le ſavant bibliothécaire fit un anachroniſme des plus conſidérables : je le relevai poliment, & il me remercia avec ſincérité. Je ne pus jamais rencontrer ces Lettres Provinciales, ni l'hiſtoire même plus moderne qui contenoit le détail de cette grande affaire ; elle étoit alors bien petite ! On parloit des Jéſuites comme nous parlons aujourd'hui des anciens Druides.

On avoit fait rentrer dans le néant dont elle n'auroit jamais dû ſortir, cette foule de théologiens dits *peres de l'égliſe*, les écrivains les plus ſophiſtiques, les plus bizarres, les plus obſcurs, les plus déraiſonnables, qui furent jamais diamétralement oppoſés aux Loke, aux Clarke ; ils ſembloient (me dit le bibliothécaire) avoir poſé les bornes de la démence humaine.

J'ouvrois, je feuilletois, je cherchois les écrivains de ma connoiſſance. Ciel, quelle deſtruction ! que de gros livres évaporés en fumée ! Où eſt donc ce fameux Boſſuet, imprimé de mon tems en quatorze volumes in-quarto ? — Tout a diſparu, me répondit-on. — Quoi ! cet aigle, qui planoit dans la haute région des airs, ce génie... — En conſcience, que pouvions-nous conſerver ? Il avoit du génie, d'accord (*a*) ;

(*a*) Quels ſervices n'auroient pas pu rendre à la raiſon humaine des hommes tels que Luther, Calvin, Melanchton,

mais il en a fait un pitoyable uſage. Nous avons adopté la maxime de Montaigne : *Il ne faut pas s'enquérir quel eſt le plus ſavant, mais quel eſt le mieux ſavant.* L'hiſtoire univerſelle de ce Boſſuet n'étoit qu'un pauvre ſquelette chronologique (*a*), ſans vie & ſans couleur ; puis il avoit donné un tour ſi forcé, ſi extraordinaire aux longues réflexions qui accompagnoient cette maigre production, que nous avons peine à croire qu'on ait lu cet ouvrage pendant plus de cinquante années. — Mais du moins ſes oraiſons funebres... — Nous ont fort irrité contre lui. C'étoit bien là le miſérable laugage de la ſervitude & de la flatterie. Qu'eſt-ce qu'un miniſtre du Dieu de paix, du Dieu de vérité, qui monte en chaire pour louer un politique ſombre, un miniſtre ava-

---

Eraſme, Boſſuet, Paſchal, Arnauld, Nicole, &c. s'ils euſſent employé leur génie à attaquer les erreurs de l'eſprit humain, à perfectionner la morale, la législation, la phyſique, au lieu de combattre ou d'établir quelques dogmes ridicules?

(*a*) Pour donner un air de vérité à la chronologie, on a formé des époques, & c'eſt ſur ce fondement illuſoire qu'on a élevé l'édifice de cette ſcience imaginaire. Elle a été entiérement livrée au caprice. On ne ſait à quel tems rapporter les principales révolution du globe, & l'on veut aſſigner dans quel ſiecle tel roi a vécu. La ſomme des erreurs repoſe à ſon aiſe à l'aide même des calculs chronologiques; on part, par exemple, de la fondation de Rome, & cette fondation eſt appuyée ſur des probabilités ou plutôt ſur des ſuppoſitions.

re, une femme vulgaire, un héros meurtrier, & qui tout occupé, comme un poëte, d'une deſcription de bataille, ne laiſſe pas échapper un ſeul ſoupir ſur cet horrible fléau qui déſole la terre ? En ce moment il ne penſoit point à ſoutenir les droits de l'humanité, à préſenter au monarque ambitieux, par l'organe ſacré de la religion, des vérités fortes & terribles ; il ſongeoit plutôt à faire dire : *voilà un homme qui parle bien ; il fait l'éloge des morts lorſque leurs cendres ſont encore tiedes : à plus forte raiſon donnera-t-il une bonne doſe d'encens aux rois qui ne ſont pas décédés.*

Nous ne ſommes point amis de ce Boſſuet. Outre qu'il étoit un homme orgueilleux, dur, un courtiſan ſouple & ambitieux, c'eſt lui qui a accrédité ces oraiſons funebres qui depuis ſe ſont multipliées comme les flambeaux funéraires, & qui, comme eux, exhalent en paſſant une odeur empoiſonnée. Ce genre nous a paru le plus mauvais, le plus futile, le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit tout à la fois faux, froid, menteur, fade, impudent ; en ce qu'il contrediſoit toujours le cri public qui alloit frapper les murailles où l'orateur, qui déclamoit avec faſte, rioit lui-même tout bas des couleurs menſongeres dont il paroît ſon idole.

Voyez ſon rival, ſon vainqueur doux & mo-

deſte, cet aimable, ce ſenſible Fenelon, auteur du Télémaque & de pluſieurs autres ouvrages que nous avons ſoigneuſement conſervés, parce qu'on y trouve l'accord rare & heureux de la raiſon & du ſentiment (*a*). Avoir compoſé le Télémaque à la cour de Louis XIV, nous ſemble une vertu étonnante, admirable. Certainement le monarque n'a pas compris le livre, & c'eſt ce qu'on peut avancer de plus favorable en ſon honneur. Sans doute il manque à cet ouvrage des lumieres plus vaſtes, des connoiſſances plus approfondies; mais que dans ſa ſimplicité il a de force, de nobleſſe & de vérité! Nous avons mis à côté de cet écrivain les œuvres du bon abbé de St. Pierre, dont la plume étoit foible, mais dont le cœur étoit ſublime. Sept ſiecles ont donné à ſes grandes & belles idées la maturité convenable. C'étoient ceux qui

(*a*) L'académie françoiſe a propoſé ſon éloge pour le prochain prix d'éloquence. Mais ſi l'ouvrage eſt ce qu'il doit être, l'Académie ne pourra couronner le diſcours. Pourquoi donner des ſujets qu'on ne ſauroit traiter dans toute leur plénitude.

Au reſte, j'aime ce genre où, en diſcutant le génie d'un grand homme, on diſcute & on approfondit l'art auquel il s'eſt adonné. Nous avons eu d'excellens ouvrages en ce genre & ſur-tout ceux de M. *Thomas*. C'eſt le livre le plus inſtructif que l'on puiſſe mettre entre les mains d'un jeune homme; il y puiſera à la fois & d'utiles connoiſſances & un amour raiſonné de la gloire.

le railloient d'être visionnaire, qui embrassoient de pures chimeres. Ses rêves sont devenus des réalités.

Parmi les poëtes françois, je revis Corneille, Racine, Moliere; mais on avoit brûlé leurs commentaires (*a*). Je fis au bibliothécaire la question que l'on fera encore probablement pendant sept cents années : auquel donneriez-vous la préférence des trois ? — Nous n'entendons plus guere Moliere, me répondit-il; les mœurs qu'il a peintes ont passé. Nous pensons qu'il a plus frappé le ridicule que le vice, & vous aviez plus de vices que de ridicules (*b*). Pour les deux tragiques,

(*a*) Ils sont l'ouvrage ou de l'envie ou de l'ignorance. Ces commentateurs me font pitié avec leur zele pour les loix de la grammaire. Le plus cruel destin qui attend l'homme de génie de son vivant ou après sa mort, est d'être jugé par le pédantisme : il ne sait rien voir, rien sentir. Ces malheureux critiques qui marchent de mots en mots, ressemblent à ces vues myopes qui, au lieu d'embrasser un tableau de *le Sueur* ou *du Poussin* visitent stupidement chaque trait, & n'apperçoivent jamais l'ensemble.

(*b*) Il est faux, comme on l'a avancé dans un éloge de Moliere, que la guérison du ridicule soit plus aisée que celle du vice; mais quand cela seroit, à quelle maladie du cœur humain doit-on apporter les premiers remedes ? Le poëte deviendra-t-il complice de la perversité générale, en adoptant le premier les misérables conventions qu'ont fait les méchans pour mieux déguiser leur scélératesse ? Malheur à qui ne sent pas tout l'effet que peut produire une excellente piece de théâtre, & ce qu'a de sublime l'art qui de tous les cœurs ne fait qu'un cœur.

dont les couleurs étoient plus durables, je ne ſais comment un homme de votre âge peut faire une pareille queſtion. Le peintre du cœur humain par excellence, celui qui éleve & aggrandit le plus l'ame, celui qui a le mieux connu le choc des paſſions & la profondeur de la politique, avoit ſans doute plus de génie (*a*) que ſon rival harmonieux, qui, avec un ſtyle plus pur, plus exact, eſt moins fort, moins ſerré, n'a eu ni ſa vue perçante, ni ſon élévation, ni ſa chaleur, ni ſa logique, ni la diverſité prodigieuſe de ſes caracteres. Ajoutez le but moral, toujours marqué dans Corneille; il élance l'homme vers l'élément de toutes les vertus, vers la liberté. Racine, après avoir efféminé ſes héros, efféminе ſes ſpectateurs (*b*). Le goût eſt l'art de relever les petites choſes : en ce cas Corneille en avoit moins que Racine. Le tems, juge ſouverain, qui anéantit également & les élo-

(*a*) Corneille a ſouvent un air de franchiſe, de liberté & de ſimplicité originale, & même quelque choſe de plus naturel que Racine.

(*b*) Racine & Boileau étoient deux plats courtiſans, qui approchoient du monarque avec l'étonnement de deux bourgeois de la rue St. Denis. Ce n'étoit pas ainſi qu'Horace fréquentoit Auguſte. Rien de plus petit que les lettres de ces deux poëtes extaſiés de ſe trouver à la cour. Il eſt difficile de concevoir de plus baſſes platitudes. Enfin Racine mourut de chagrin, parce que Louis XIV l'avoit regardé de travers en traverſant l'œil de bœuf.

ges & les critiques, le tems a prononcé & a mis une grande distance entre ces deux écrivains : l'un est un génie du premier ordre ; l'autre à quelques traits près empruntés des Grecs, n'est qu'un bel esprit, comme on l'a apprécié dans son siecle même. Dans le vôtre, les hommes n'avoient plus la même énergie ; on vouloit du fini, & le grand a toujours quelque chose de rude & de grossier ; le style étoit devenu le mérite principal, comme il arrive chez toutes les nations affoiblies & corrompues.

Je retrouvai le terrible Crébillon, qui a peint le crime sous les couleurs effrayantes qui le caractérisent. Ce peuple le lisoit quelquefois, mais on ne pouvoit consentir à le voir jouer.

On peut bien s'imaginer que je reconnus mon ami La Fontaine (*a*), également chéri & toujours lu. C'est le premier des poëtes moralistes, & Moliere, juste appréciateur, avoit pressenti son immortalité. Il est vrai que la fable est le ton allégorique de l'esclave qui n'ose parler à son maître ; mais comme elle tempere en même tems ce que la vérité peut avoir de dur, elle doit être long-tems précieuse sur un globe livré à toutes

(*a*) C'est le confident de la nature, c'est le poëte par excellence, & j'admire l'audace de ceux qui font des fables après lui avec la présomption de l'imiter.

ſortes de tyrans. La ſatyre n'eſt peut-être que l'arme du déſeſpoir.

Que ce ſiecle avoit mis ce fabuliſte inimitable au-deſſus de ce Boileau, (*a*) qui, (comme dit l'abbé Coſtard) faiſoit le dictateur au Parnaſſe, & qui, privé d'invention, de génie, de force, de grace & de ſentiment, n'avoit été qu'un verſificateur exact & froid. On avoit conſervé pluſieurs autres fables, entr'autres quelques-unes de la Motte & celle de Nivernois (*b*).

Le poëte Rouſſeau me parut bien chétif: on avoit gardé quelques odes & cantates; mais pour ſes triſtes épîtres, ſes fatigantes & dures allégories, ſa mandragore, ſes épigrammes, ouvrage d'un cœur dépravé, on penſe bien que de telles ordures avoient ſubi le feu qu'elles méritoient depuis long-tems. Je ne peux nombrer ici toutes les ſalutaires mutilations qui avoient été faites dans

---

(*a*) Le critique qui, au lieu d'éclairer un auteur, ne veut que l'humilier, décele ſa vanité, ſon ignorance & ſa jalouſie; ſa malignité ne peut lui permettre d'appercevoir nettement le bon & le mauvais d'un ouvrage. La critique n'eſt permiſe qu'à celui en qui les lumieres, le diſcernement & la probité ne ſont altérés par aucun intérêt perſonnel. O critique! comprends-toi bien, & ſi tu veux juger ſainement de quelque choſe, juges que livré à tes ſeules lumieres, tu ne ſais juger de rien.

(*b*) Dans ſept cents ans on ne ſe ſouviendra probablement point que ce charmant fabuliſte a été un duc, un cordon-bleu, mais bien qu'il fut un philoſophe ingénieux.

pluſieurs livres, d'ailleurs renommés. Je ne vis aucun de ces poëtes frivoliſtes qui n'avoient flatté que le goût de leur ſiecle, qui avoient répandu ſur les objets les plus ſérieux ce vernis trompeur de l'eſprit qui abuſe la raiſon (*a*) : toutes ces ſaillies d'une imagination légére & emportée, réduites à leur juſte valeur, s'étoient évaporées, comme ces étincelles qui ne brillent avec plus de vivacité que pour s'éteindre plutôt. Tous ces romanciers, ſoit hiſtoriques, ſoit moraux, ſoit politiques, chez qui les vérités iſolées ne s'étoient rencontrées que par haſard, qui n'avoient pas ſû les lier enſemble & les fortifier par leur liaiſon, & ceux qui n'avoient jamais vu un objet ſous toutes ſes faces & dans tous ſes rapports, & ceux enfin, qui, égarés par l'eſprit de ſyſtême, n'avoient vu, n'avoient ſuivi que leurs propres idées ; tous ces écrivains, dis-je, trompés par l'abſence ou la préſence du génie, étoient diſparu, ou avoient été ſoumis à la ſerpe d'une judicieuſe critique, laquelle n'étoit plus un inſtrument de dommage (*b*).

(*a*) Lorſqu'Hercule vit dans le temple de Vénus la ſtatue d'Adonis, ſon favori, il s'écria : *Il n'y a point de divinité en toi !* On peut appliquer ce mot à tant d'ouvrages polis, délicats, ingénieux, efféminés.

(*b*) Un bon eſprit devroit indiquer un catalogue raiſonné & approfondi des meilleurs livres en tout genre & l'ordre &

La ſageſſe & l'amour de l'ordre avoient préſidé à cet utile abatis. Ainſi dans ces forêts épaiſſes où les branches entrelaſſées faiſoient diſparoître les routes où régnoit une ombre éternelle & malſaine, ſi l'induſtrie de l'homme y porte le fer & la flamme, on voit naître & les ſentiers fleuris & les doux rayons du ſoleil ; il diſſipe les ténebres ; la verdure plus animée recrée les yeux du voyageur qui peut traverſer les routes ſans crainte ni dégoût. J'apperçus dans un coin un livre curieux & qui me parut bien fait ; il avoit pour titre : *Des Réputations uſurpées ;* il motivoit les raiſons qui avoient décidé de l'extinction de pluſieurs livres, & du mépris attaché à la plume de certains écrivains admirés néanmoins de leur ſiecle. Le même livre redreſſoit les torts des contemporains des grands hommes, quand leurs adverſaires avoient été injuſtes, jaloux ou aveuglés par quelqu'autre paſſion (*a*).

---

la maniere de les lire, donner les propres obſervations qu'il auroit faites, & indiquer dans d'autres les morceaux les plus propres à faire penſer.

(*a*) Il reſte un beau livre à faire, quoique déjà fait : *Des grands événemens par de petites cauſes.* Mais quel eſt l'homme qui ſaiſira le véritable fil ? J'en indiquerai un autre qui conviendroit fort à notre ſiecle : *Des hommes en place qui ſe ſont rendus perſécuteurs pour ſervir la baſſeſſe de ceux qu'ils mépriſoient ;* encore un autre : *Les crimes des ſouverains.*

Je tombai ſur un Voltaire. O ciel ! m'écriai-je, qu'il a perdu de ſon embonpoint ! Où ſont ces vingt-ſix volumes *in-quarto*, émanés de ſa plume brillante, intariſſable ? Si ce célebre écrivain revenoit au monde, qu'il ſeroit étonné ! — Nous avons été obligés d'en brûler une bonne partie, me répondit-on. Vous ſavez que ce beau génie a payé un tribut un peu fort à la foibleſſe humaine. Il précipitoit ſes idées & ne leur donnoit pas le tems de mûrir. Il préféroit tout ce qui avoit un caractere de hardieſſe à la lente diſcuſſion de la vérité. Rarement auſſi avoit-il de la profondeur. C'étoit une hirondelle rapide, qui friſoit avec grace & légéreté la ſurface d'un large fleuve, qui buvoit, qui humectoit en courant : il faiſoit du génie avec de l'eſprit. On ne peut lui refuſer la premiere, la plus noble, la plus grande des vertus, l'amour de l'humanité. Il a combattu avec chaleur pour les intérêts de l'homme. Il a déteſté, il a flétri la perſécution, les tyrans de toute eſpece. Il a mis ſur la ſcene la morale raiſonnée & touchante. Il a peint l'héroïſme ſous ſes véritables traits. Il a été enfin le plus grand poëte des François. Nous avons conſervé ſon poëme, quoique le plan en ſoit meſquin ; mais le nom de Henri IV le rendra immortel. Nous ſommes ſurtout idolâtres de ſes belles tragédies, où regne un pinceau ſi facile, ſi varié, ſi vrai. Nous avons

conſervé tous les morceaux de proſe où il n'eſt pas bouffon, dur ou mauvais plaiſant : c'eſt-là qu'il eſt vraiment original (*a*). Mais vous ſavez que vers les quinze dernieres années de ſa vie, il ne lui reſtoit plus que quelques idées qu'il repréſentoit ſous cent faces diverſes. Il rabachoit perpétuellement la même choſe. Il livroit le combat à des gens qu'il auroit dû mépriſer en ſilence. Il a eu le malheur d'écrire des injures plates & groſſie-

(*a*) Je chéris le peintre de la nature, qui laiſſe jouer ſon pinceau ſur la toile, qui préfere une certaine liberté franche & hardie, qui vivifie les couleurs ; à cette exactitude froide, à cette régularité qui me rappelle ſans ceſſe l'art & ſon menſonge. Oh ! qu'il ſera brillant, l'écrivain livré tout entier à ſon génie, qui s'abandonne à des négligences volontaires, ſeme d'une main légere des traits heureux & mêlangés, daigne avoir des défauts, ſe plaît dans un certain déſordre, & n'eſt jamais ſi intéreſſant que lorſqu'il ſe montre irrégulier. Voilà l'homme de goût par excellence ; il ſait que l'ennuyeuſe ſymétrie n'enchante que les ſots, que toutes les imaginations vives aiment qu'on leur prête encore des ailes ; que c'eſt à cette vivacité heureuſe qui réveille l'ame qu'on doit la foule des lecteurs ; que, comme le feu élémentaire, l'écrivain doit toujours être en action. Mais ce ſecret n'eſt que pour le petit nombre ; le plus grand travaille, ſue, fait mille efforts, aſpire à une perfection glaçante. Celui qui eſt né pour écrire, vif, étincelant, rapide au-deſſus des regles, jette du même trait de plume & ſon idée & le plaiſir dans l'ame du lecteur. Voilà Voltaire : c'eſt un cerf qui parcourt le champ de la littérature ; & ſes prétendus imitateurs, ſes froids copiſtes, tels que La H** & autres auteurs congelés, ſont des tortues rampantes.

res contre *J. J. Rouſſeau*, & une fureur jalouſe l'égaroit tellement alors, qu'il écrivoit ſans eſprit. Nous avons été obligés de brûler ces miſeres, qui l'eurent infailliblement déshonoré dans la poſtérité la plus reculée. Jaloux de ſa gloire plus qu'il ne le fut, pour conſerver le grand homme, nous avons détruit la moitié de lui-même.

Meſſieurs, je ſuis charmé, édifié, de trouver ici J. J. Rouſſeau tout entier. Quel livre que cet Emile! (*a*) Quelle ame ſenſible répandue dans ce beau roman de la Nouvelle Héloïſe! Que d'idées fortes, étendues & politiques dans ſes lettres de la Montagne! Quelle fierté, quelle vigueur dans ſes autres productions! Comme il penſe, & comme il fait penſer! Tout me paroît digne d'être lu. — Nous en avons jugé ainſi, reprit le bibliothécaire. L'orgueil étoit bien petit & bien cruel dans votre ſiecle, ajouta-t-il: vous ne l'avez pas entendu, en vérité; la frivolité de votre eſprit ne s'eſt pas donné la peine de le ſuivre: il avoit quelque raiſon de vous dédaigner. Vos philoſophes eux-mêmes ont été peuples.... Mais je crois que nous ſommes d'accord ſur ce philoſo-

(*a*) Que de platitudes imprimées contre cet immortel ouvrage! Comment un homme oſe-t-il écrire, lors même qu'il ne ſait pas lire!

phe ; nous nous entendons, il eſt inutile d'en dire davantage.

En dérangeant les livres de la derniere armoire, je revis avec plaiſir pluſieurs ouvrages jadis chers à ma nation : L'eſprit des Loix, l'Hiſtoire Naturelle, le livre de l'Eſprit, commenté en quelques endroits (*a*). On n'avoit pas oublié l'Ami des Hommes, le Béliſaire, les Œuvres de Linguet, ni les Diſcours éloquens de Thomas, (*b*) de St. Servan, de Dupaty, de Le Tourneur, & les Entretiens de Phocion. Je reconnus les ouvrages nombreux & philoſophiques que le ſiecle de Louis XV avoit produit (*c*). On avoit refait l'Encyclopédie ſur un plan plus heureux. Au lieu de ce miſérable goût de réduire tout en dictionnaire, c'eſt-à-dire, de hacher les ſciences par morceaux, on avoit préſenté chaque art en entier. On embraſſoit d'un

---

(*a*) L'araignée tire du poiſon de la même roſe d'où l'abeille extrait un miel doux ; ainſi un méchant trouve ſouvent de quoi nourrir ſa perverſité dans le même livre où un ſage rencontre ſon plus grand contentement.

(*b*) Il n'y a plus de tribune aux harangues ; mais l'éloquence n'eſt point décédée : elle parle, elle tonne encore quelquefois ; & ſi elle ne peut rallumer en nous les ſentimens vertueux, du moins elle nous confond & nous fait rougir.

(*c*) La philoſophie qui s'occupe de la nature de l'homme, de la politique & des mœurs, s'empreſſe à répandre des lumieres utiles ; ſes détracteurs ſont des ſots ou de mauvais citoyens.

coup-d'œil leurs différentes parties : c'étoient des tableaux vaſtes & précis qui ſe ſuccédoient avec ordre ; ils étoient liés entr'eux par le fil d'une méthode intéreſſante & ſimple. Tout ce qu'on avoit écrit contre la religion chrétienne, avoit été brûlé comme livres devenus abſolument inutiles.

Je demandai les hiſtoriens, & le bibliothécaire me dit : ce ſont en partie nos peintres qui ſe ſont chargés de cet emploi. Les faits ont une certitude phyſique, qui eſt du reſſort de leur pinceau. Qu'eſt-ce que l'hiſtoire ? Ce n'eſt au fond que la ſcience des faits. Les réflexions, les raiſonnemens ſont de l'hiſtorien & non de la choſe même ; mais auſſi les faits ſont innombrables. Que de bruits populaires ! de fables ſurannées ! de détails ſans fin ! Les affaires de chaque ſiecle ſont les plus intéreſſantes de toutes pour les contemporains, & dans tous les ſiecles ce ſont les ſeules qu'ils n'ont pu approfondir.

On a écrit laborieuſement des faits antiques, étrangers, tandis que l'on détournoit ſon attention des faits préſens. L'eſprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude. Les hommes ont ſi peu connu leur foibleſſe, que pluſieurs ont oſé entreprendre des hiſtoires univerſelles ; plus inſenſés que ces bons Indiens qui donnoient du moins quatre éléphans pour baſe au monde phyſique. Enfin l'hiſtoire a été ſi défigurée, ſi hériſſée de menſonges,

menſonges, de réflexions puériles, que le roman devant tout eſprit ſenſé a paru trouver grace en comparaiſon de ces hiſtoires, où, comme ſur une mer ſans rives, on naviguoit ſans bouſſole (*a*).

Nous avons fait un rapide extrait, peignant les ſiecles à grands traits, & ne montrant que les perſonnages qui ont véritablement influé ſur le deſtin des empires (*b*). Nous avons omis ces regnes où l'on ne voit que des batailles & des exemples de fureur. Il a fallu les taire, & ne préſenter que ce qui pouvoit faire l'honneur de l'homme. Il eſt peut-être dangereux de tenir régiſtre de tous les excès où s'eſt porté le crime. Le nombre des coupables ſemble ſervir d'excuſe; & moins

(*a*) En réfléchiſſant ſur la nature de l'eſprit humain, on peut reconnoître l'impoſſibilité d'une hiſtoire ancienne, véritable. La moderne choque moins le vraiſemblable; mais du vraiſemblable à la vérité, il y a toujours preſqu'auſſi loin que de la vérité au menſonge. Auſſi n'apprenons-nous rien dans les hiſtoires modernes. Chaque hiſtorien accommode les faits à ſes idées, à peu près comme un cuiſinier apprête des viandes à ſa maniere: il faut dîner au goût du marmiton; il faut lire au gré de l'écrivain.

(*b*) Je ne ſais pourquoi en écrivant l'hiſtoire on dit, le regne de Charles VI, de Louis XIII? C'eſt une maniere fautive de s'énoncer. Cela induit en erreur un lecteur qui n'eſt pas philoſophe. Un monarque qui le plus ſouvent n'a point influé ſur ſon ſiecle, doit rentrer dans la claſſe des hommes obſcurs, & l'on doit dire, par exemple, après la mort de Henri IV, *nous allons peindre le ſiecle de Richelieu*, &c.

on voit d'attentats, moins on eſt tenté d'en commettre. Nous avons traité la nature humaine, comme ce fils reſpectueux qui craignit de faire rougir ſon pere, & qui couvrit d'une voile les déſordres de l'ivreſſe.

Je m'approchai du bibliothécaire, & je lui demandai tout bas à l'oreille l'hiſtoire du ſiecle de Louis XV pour ſervir de ſuite au ſiecle de Louis XIV de Voltaire. Cette hiſtoire avoit été compoſée dans le vingtieme ſiecle. Je n'en lus jamais de plus curieuſe, de plus étonnante, de plus ſinguliere. L'hiſtorien, en faveur de la bizarrerie & des circonſtances, n'avoit ſacrifié aucun détail. Ma curioſité, mon étonnement redoubloient à chaque page. J'appris à réformer pluſieurs de mes idées, & je compris que le ſiecle où l'on vit, eſt pour nous le ſiecle le plus reculé. Je ris, j'admirai beaucoup; mais je pleurai pour le moins tout autant... Je n'en puis dire ici davantage: les événemens actuels ſont comme ces pâtés qui ne deviennent bons à manger que lorſqu'ils ſont refroidis (*a*).

(*a*) Tout ce ſait à la longue. Les ſecrets qu'on croyoit exactement renfermés, vont ſe rendre au public, comme les rivieres vont à la mer : nos neveux ſauront tout.

CHAPITRE XXIX.

Les gens de lettres.

En ſortant de la bibliotheque, un particulier qui ne m'avoit pas dit un mot depuis trois heures, m'arrêta & nous liâmes converſation enſemble. Elle tomba ſur les gens de lettres. J'en ai peu connu de mon tems, lui dis-je ; mais ceux que j'ai fréquentés, étoient doux, honnêtes, modeſtes, pleins de probité. Auroient-ils eu des défauts, ils les rachetoient par tant de qualités précieuſes qu'il auroit fallu être incapable d'amitié pour ne point s'attacher à eux. L'envie, l'ignorance & la calomnie ont défiguré le caractere des autres : car tout homme public eſt expoſé aux ſots diſcours du vulgaire ; tout aveugle qu'il eſt, il prononce hardiment (*a*). Les grands, privés pour la plupart de talens comme de vertus, étoient jaloux de ce qu'ils attachoient les

(*a*) Tel homme incapable d'écrire une ligne, mais qui a le talent verbal de la ſatyre, à force de fronder tous les livres, de dépriſer tous les auteurs & de flatter ainſi la malignité, s'eſt enfin perſuadé qu'il eſt lui-même un homme de goût & d'un tact fin ; il ſe trompe, & dans le jugement qu'il porte de ſoi, & dans le jugement qu'il porte des autres.

regards de la nation, & feignoient de les mépriſer (*a*). Ces écrivains avoient encore à combattre le goût dédaigneux du public, qui d'autant plus avare de louanges qu'il étoit riche de leurs travaux, abandonnoit quelquefois des chefs-d'œuvres pour aller s'extaſier à quelques plates bouffonneries. Enfin ils avoient beſoin du plus grand courage pour ſe ſoutenir dans une carriere où l'orgueil des hommes leur offroit mille dégoûts; mais ils ont bravé & l'inſolent mépris des

(*a*) Ce n'eſt point aux plus puiſſans monarques, ni aux princes les plus riches, ni aux gouverneurs particuliers d'une nation, que la plupart des états doivent leur ſplendeur, leur force & leur gloire. Ce ſont de ſimples particuliers qui ont fait des progrès étonnans dans les arts, dans les ſciences, dans l'art même de gouverner. Qui a meſuré la terre? qui a découvert le ſyſtême du ciel? qui a mis en jeu ces curieuſes manufactures qui habillent les nations? qui a écrit l'hiſtoire naturelle? qui a ſcruté les profondeurs de la chymie, de l'anatomie, de la botanique? Encore un coup ce ſont de ſimples particuliers. Ils doivent aux yeux du ſage éclipſer ces prétendus grands, nains, orgueilleux, qui ne ſe nourriſſent que de leur propre vanité. Ce ne ſont pas en effet ces rois, ces miniſtres, ces gens conſtitués en autorité, qui ſont les véritables maîtres du monde; ce ſont ces hommes ſupérieurs, dont la voix puiſſante a dit à leur ſiecle: *Banniſ tel préjugé imbécille, penſe d'une maniere plus élevée, avilis ce que tu as follement reſpecté, & reſpecte ce que tu aviliſſois par ignorance; profite de tes ſottiſes paſſées pour mieux connoître les droits de l'homme; adopte toutes mes idées: ta route eſt tracée, marche, je te réponds du ſuccès.*

grands, & les propos imbécilles du vulgaire : la renommée juſte, en flétriſſant leurs adverſaires, a couronné leurs nobles efforts.

Je les reconnois à ce portrait, me dit poliment mon interlocuteur. Les gens de lettres ſont devenus les citoyens les plus reſpectables. Tous les hommes éprouvent le beſoin d'être émus, attendris ; c'eſt le plaiſir le plus vif que l'ame puiſſe goûter : c'eſt à eux que l'Etat a confié le ſoin de développer ce principe des vertus. En peignant des tableaux majeſtueux, attendriſſans, terribles, ils rendent les hommes plus ſuſceptibles de tendreſſe, & les diſpoſent, en perfectionnant leur ſenſibilité, à toutes les grandes qualités dont elle eſt l'origine. Nous trouvons, pourſuivit-il, que les écrivains de votre ſiecle, du côté de la morale & des vues profondes & utiles, ont ſurpaſſé de beaucoup les écrivains du ſicle de Louis XIV. Ils ont peint les fautes des rois, les malheurs des peuples, les ravages des paſſions, les efforts de la vertu, les ſuccès même du crime. Fideles à leur vocation (*a*), ils ont eu le courage d'inſul-

(*a*) Néron logeoit dans ſon palais la fameuſe *Locuſta*, ſavante dans l'art d'apprêter des poiſons ſubtils. Il étoit ſi jaloux de conſerver une femme auſſi utile à ſes deſſeins, qu'il lui donna des gardes. Ce fut elle qui compoſa le breuvage qui fit périr Britannicus. Comme l'effet du poiſon avoit noirci le viſage de

ter aux trophées ſanglans que la ſervitude & l'erreur avoient conſacrés à la tyrannie. Jamais la cauſe de l'humanité ne fut mieux plaidée ; & quoi qu'ils l'aient perdue par une fatalité inconcevable, ces intrépides avocats n'en ſont pas moins demeurés couverts de gloire.

Tous ces traits de lumiere échappés à ces ames fortes & courageuſes, ſe ſont conſervés & tranſmis d'âge en âge (*a*). Tel un germe longtems foulé aux pieds, eſt tout-à-coup tranſporté par un vent favorable ; s'il trouve un abri commode, il croit, s'éleve, forme un arbre, dont le feuillage épais devient à la fois un ornement & un aſyle.

---

ce malheureux prince, Néron fit étendre deſſus une couche de blanc qui n'offroit aux yeux que la pâleur d'une mort naturelle. Mais comme on le portoit au tombeau, une groſſe pluie qui ſurvint, lava le fard & mit en évidence ce que l'empereur vouloit déguiſer. Je trouve dans ce fait une aſſez juſte allégorie : les rois careſſent avec complaiſance des monſtres fideles : ſoit aveuglement, ſoit mépris des loix, ſoit confiance en leur pouvoir, ils croyent en impoſer à l'œil qui les contemple ; mais bientôt l'hiſtoire eſt la pluie abondante qui emporte la couche menſongere & rend au crime la couleur qui lui eſt propre.

(*a*) Le commun des eſprits, & ceux qui n'ont point approfondi juſqu'à un certain point les matieres du gouvernement, ſont bien éloignés d'appercevoir la liaiſon des ſpéculations des ſciences avec le bonheur & la richeſſe de l'état.

Si plus éclairés sur la véritable grandeur, nous mépriſons le faſte & l'oſtentation des puiſſances, ſi nous avons tourné nos regards vers des objets dignes de la recherche des hommes, c'eſt aux lettres que nous en ſommes redevables (*a*). Nos écrivains ont encore ſurpaſſé les vôtres en courage. Si quelque prince s'écartoit des loix, ils feroient revivre ce tribunal fameux à la Chine, ils graveroient ſon nom ſur l'airain terrible où ſa honte vivroit éternellement; l'hiſtoire eſt entre leurs mains l'écueil de la fauſſe gloire, l'arrêt porté contre les illuſtres criminels, le creuſet où le héros diſparoît s'il n'a pas été homme.

Eh! que les maîtres du monde, qui ſe plaignent que tout ce qui les approche reſſent la contrainte & la diſſimulation, ſoient confondus; n'ont-ils pas toujours auprès d'eux ces orateurs muets, indépendans, intrépides, qui peuvent les inſtruire ſans les offenſer, & qui n'ont auprès de

(*a*) On peut avancer avec une eſpece de certitude, que les lumieres faiſant chaque jour de nouveaux progrès, deſcendant par degré dans preſque tous les états, anéantiront d'une maniere ſûre cette foule bizarre de loix, & y ſubſtitueront des uſages plus naturels, plus ſenſés. La raiſon publique aura une volonté puiſſante & ſage qui changera la face des nations. Ce ſera l'imprimerie qui rendra cet important ſervice à l'humanité. Imprimons donc! & que tout le monde liſe, femmes, enfans, valets; &c. mais en même tems, n'imprimons que des choſes vraies, utiles, & méditons bien avant d'écrire.

leur trône ni faveurs à obtenir, ni disgrace à craindre (*a*) ?

Nous devons rendre justice à ces nobles écrivains, c'est qu'il n'est point d'état parmi les hommes qui ait mieux rempli sa destination. Les uns ont foudroyé la superstition, les autres ont soutenu les droits des peuples ; ceux-ci ont creusé la mine féconde de la morale, ceux-là ont montré la vertu sous les traits d'une indulgence sensibilité (*b*). Nous avons oublié les foiblesses particulieres qu'en qualité d'hommes ils ont pu avoir. Nous ne voyons que cette masse de lumiere qu'ils

---

(*a*) J'ai lu une excellente tragédie d'Eschyle, c'est son Promethée : l'allégorie est belle & claire ; c'est l'homme de génie qui accable un despote. Pour avoir éclairé les humains, pour leur avoir porté le feu céleste, il est attaché au sommet d'un rocher ; brûlé lentement par les rayons du soleil, son corps change de couleur : les nymphes des bois, des campagnes, l'entourent en gémissant, le plaignent & ne peuvent le soulager. La furie lui met des fers aux pieds qui pénetrent jusques dans les chairs : mais au milieu de ses tourmens le remords d'avoir été vertueux ne peut entrer dans son cœur.

(*b*) Quelle récompense pour un auteur, ami du bien & de la vérité, lorsqu'en lisant son livre on laisse tomber dessus une larme brûlante, lorsqu'il attire du fond du cœur un profond soupir, & que refermant le livre pour quelques momens on leve les yeux vers le ciel en formant des résolutions vertueuses ! Voilà sans doute le plus beau salaire qu'il doive espérer. Que sont auprès de ce triomphe les bruits discordans d'une renommée aussi vaine que passagere, aussi incertaine qu'enviée ?

ont formée, agrandie ; c'eſt un ſoleil moral qui ne s'éteindra plus qu'avec le flambeau de l'univers !

— Je voudrois bien jouir de la préſence de vos grands hommes ; car j'ai toujours eu un attrait particulier pour les bons écrivains ; j'aime à les voir & ſur-tout à les entendre. — Vous tombez fort bien : on ouvre aujourd'hui les portes de l'académie ; l'on doit y recevoir un homme de lettres. — A la place, ſans doute, d'un académicien décédé ? — Que dites-vous ? le mérite doit-il attendre que le glaive du trépas ait frappé une tête pour venir occuper ſa place ? Le nombre des académiciens n'eſt point fixé : chaque talent trouve ſa couronne ; il en eſt aſſez pour les récompenſer tous (*a*).

(*a*) Un auteur qui ne fait pas une grande ſenſation, peut aiſément ſe conſoler en ſongeant que dans un ſiecle moins éclairé il eut été un écrivain illuſtre : s'il étoit plus ſenſible aux progrès des connoiſſances humaines qu'aux intérêts de ſa vanité, au lieu de s'affliger, il ſe réjouiroit de ne pouvoir ſortir de ſon obſcurité.

CHAPITRE XXX.

L'Académie françoiſe.

Nous nous acheminâmes vers l'académie françoiſe : elle avoit conſervé ſon nom ; mais que ſa ſituation étoit différente ! que le lieu où elle tenoit ſes aſſemblées étoit changé ! Elle n'habitoit plus le palais des rois. O révolution étonnante des âges ! un pape s'eſt aſſis à la place des céſars ! L'ignorance & la ſuperſtition ont habité Athenes ! Les beaux-arts ont volé en Ruſſie ! Auroit-on cru de mon tems que ce mont autrefois tant ridiculiſé pour avoir laiſſé remarquer ſur ſon ſommet quelques ânes paiſſant des chardons, étoit devenu la fidele image du Parnaſſe antique, le ſéjour du génie, la demeure des fameux écrivains ? Auſſi avoit-on aboli le nom de *Montmartre* ; mais par pure complaiſance pour les préjugés reçus.

Ce lieu auguſte, ombragé de toutes parts de bois vénérables, étoit conſacré à la ſolitude. Une loi expreſſe défendoit qu'on frappât l'air aux environs d'aucun bruit diſcordant. Les carrieres de plâtre étoient taries. La terre avoit enfanté de nouveaux lits de pierre pour ſervir de fondemens à ce noble aſyle. Cette montagne favoriſée

des plus doux regards du ſoleil, nourriſſoit des arbres, dont les ſommets élancés, tantôt ſe croiſoient dans les airs, tantôt laiſſoient de diſtance en diſtance quelques points entr'ouverts par où l'œil avide s'échappoit vers les cieux.

Je monte avec mon guide, j'apperçois çà & là de jolis hermitages, éloignés les uns des autres. Je demandai qui habitoit ces boſquets demi-ſombres, demi-éclairés, dont l'aſpect avoit quelque choſe d'intéreſſant? Vous ne tarderez pas à le ſavoir, me dit-on; hâtez-vous, l'heure approche. En effet, je vis un grand nombre de perſonnes qui arrivoient de côté & d'autre, non en carroſſe, mais à pied: leur converſation ſembloit plus vive & plus animée. Nous entrâmes dans un édifice aſſez vaſte, mais très-ſimplement décoré. Je n'apperçus aucun Suiſſe, armé d'une lourde hallebarde, à la porte du paiſible ſanctuaire des Muſes: rien ne m'empêcha de paſſer avec la foule des honnêtes gens (*a*).

La ſalle étoit fort ſonore, de maniere que la plus foible voix académique ſe faiſoit diſtincte-

(*a*) J'ai toujours été très-curieux d'enviſager un grand homme, & j'ai cru reconnoître que le port, l'action, l'air de tête, la contenance, le regard, tout le diſtinguoit du commun des hommes. Il reſte une ſcience neuve à parcourir, l'étude de la phyſionomie.

ment entendre dans les points les plus éloignés. L'ordre qui régnoit dans les places n'étoit pas moins remarquable ; pluſieurs rangs de gradins tapiſſoient le contour de la ſalle ; car ce peuple ſavoit que l'oreille doit être à ſon aiſe à l'académie, comme l'œil au ſallon de peinture. Je conſidérai le tout à mon aiſe. Le nombre des ſieges académiques ne me parut pas ridiculement fixé ; mais ce qu'il y avoit de particulier, c'eſt que chaque fauteuil étoit ſurmonté d'un drapeau flottant : deſſus on liſoit diſtinctement le titre des ouvrages de l'académicien dont il ombrageoit la tête. Chacun pouvoit s'aſſeoir dans un fauteuil, ſans autre formule, ſous la ſeule loi qu'il déployeroit le drapeau où ſeroient inſcrits ſes titres. On ſe doute bien que perſonne n'oſoit arborer le drapeau blanc, comme faiſoient dans mon ſiecle évêques, ducs, maréchaux, précepteurs (*a*). On oſoit encore moins produire à l'œil ſévere du public le titre d'un ouvrage médiocre ou ſervilement imitateur ; il falloit que ce fût un ouvrage qui marquât un nouveau pas dans la carriere des

(*a*) On a vu ſur les boulevards un automate qui articuloit des ſons, & le peuple de courir & d'admirer. Que d'automates à face humaine, à la cour, au barreau, dans les académies, doivent leurs accens au ſouffle inviſible & caché qui délie leurs langues ; dès qu'ils ceſſent, ils reſtent muets.

arts, & le public n'adoptoit aucun livre qui ne l'emportât ſur le dernier qui traîtoit de la même maniere (*a*).

Mon guide me tira par la manche. — Vous avez un air bien étonné ; mais voici de quoi l'être encore plus. Vous avez vu ſur votre chemin pluſieurs de ces retraites iſolées & charmantes, qui ont attiré vos regards. Eh bien ! c'eſt-là que ſe retire l'homme frappé du pouvoir inconnu qui lui commande d'écrire. Nos académiciens ſont des chartreux (*b*). C'eſt dans la ſolitude que le génie s'étend, ſe fortifie, s'élance de la voie commune pour s'ouvrir de nouveaux ſentiers. Quand l'enthouſiaſme vient-il à naître ? C'eſt quand l'auteur deſcend en lui-même, qu'il creuſe ſon ame, cette mine profonde dont le poſſeſſeur ignore quelquefois toute la valeur. La retraite & l'amitié, quels dieux inſpirateurs (*c*) ! Que faut-

(*a*) Il n'y a plus moyen de ſe diſtinguer, dit-on ! Gens avides de fumée, il reſte encor le ſentier de la vertu ; là vous ne rencontrerez pas beaucoup de concurrens. Mais ce n'eſt point de cette gloire là que vous voulez : j'entends, vous voulez faire parler de vous ; je gémis ſur vous & ſur le genre humain.

(*b*) Que celui qui veut acquérir la force de l'ame, l'exerce par des fonctions aſſidues : l'homme le plus oiſif eſt le plus eſclave.

(*c*) L'homme a plus long-tems à vivre avec l'eſprit qu'avec les ſens : donc il ſera plus ſage de chercher les plaiſirs dans l'un, plutôt que dans les autres.

il de plus à des hommes qui cherchent la nature & la vérité ? Où font-elles entendre leur voix ſublime ? Eſt-ce dans le tumulte des villes, parmi cette foule de petites paſſions qui, à notre inſu, aſſiégent nos cœurs ? Non : c'eſt à la campagne où l'ame ſe rajeunit ; c'eſt-là qu'elle ſent la majeſté de l'univers, cette majeſté éloquente & paiſible : l'expreſſion part & s'enflamme, le ſentiment la frappe, la colore, & l'image devient plus grande, comme l'horizon qui nous environne.

De votre tems, les gens de lettres ſe répandoient dans les cercles pour y amuſer des femmelettes, & pour obtenir d'elles un ſourire équivoque ; ils ſacrifioient des idées mâles & fortes à l'empire ſuperſtitieux de la mode ; ils dénaturoient leur ame en voulant plaire à leur ſiecle : au lieu d'enviſager l'auguſte férie des ſiecles à venir, ils ſe rendoient eſclaves d'un goût momentané ; ils courroient enfin après des menſonges ingénieux ; ils étouffoient cette voix intérieure qui leur crioit : *ſois ſévere comme le tems qui fuit ! ſois inexorable comme la poſtérité* (*a*).

(*a*) Le grand homme eſt modeſte ; l'homme médiocre fait ſonner ſes moindres avantages : ainſi les fleuves majeſtueux roulent en ſilence leurs eaux, tandis qu'un petit ruiſſeau coule avec bruit à travers les cailloux.

D'ailleurs, ils jouiſſent ici de cette heureuſe médiocrité qui, parmi nous, eſt la ſouveraine richeſſe. Nous n'allons point les interrompre pour nous diſtraire, ou pour épier les moindres mouvemens de leur ame, ou pour nous vanter ſeulement de les avoir vus : nous reſpectons leurs tems, comme nous reſpectons le pain ſacré de l'indigent ; mais attentifs à tous leurs beſoins, au moindre ſignal ils ſe trouvent ſatisfaits. — S'il eſt ainſi, vous devez avoir beaucoup de preſſe. Ne ſe trouveroit-il pas des gens qui prendroient ce titre pour honorer leur pareſſe ou leur foibleſſe réelle ? — Non : c'eſt ici un ſéjour lumineux, où les moindres taches ſe font aiſément reconnoître. Le fourbe & l'impoſteur fuient ces lieux ; ils ne peuvent regarder en face l'homme de génie dont rien n'abuſe l'œil pénétrant. Quant à celui que la préſomption y (*a*) conduiroit en raiſon inverſe de ſon incapacité, il eſt des perſonnes charitables qui s'empreſſeroient à le guérir, à le diſſuader d'un projet qui ne tourneroit pas à ſon honneur. Enfin la loi porte.... Notre converſation fut interrompue par un ſilence général qui ſe fit tout-à-coup dans l'aſſemblée. Mon ame

(*a*) Il n'eſt point d'objet qui n'ait cent faces différentes : il n'eſt qu'un point pour ſaiſir le côté vrai : pour peu qu'on s'écarte, le travail & le génie même deviennent inutiles.

paſſa toute entiere dans mon oreille, lorſque je vis un des académiciens s'apprêter à lire un manuſcrit qu'il tenoit en main, & d'aſſez bonne grace, ce qui n'eſt pas à dédaigner.

Trop ingrate mémoire, ſois maudite ! quel tour la perfide m'a joué ! Oh ! que ne puis-je me ſouvenir ici du diſcours éloquent que prononça cet académicien ! La force, la méthode, l'arrangement du ſtyle me ſont échappés ; mais l'impreſſion en eſt reſtée vivement empreinte dans mon ame. Non : jamais je ne me ſentis ſi tranſporté. Le front de chaque aſſiſtant peignoit le ſentiment dont j'étois moi-même pénétré : c'étoit une des jouiſſances les plus délicieuſes que mon cœur ait éprouvées. Que de profondeur ! d'image ! de vérités ! Quelle flamme auguſte ! Quel ton ſublime ! L'orateur parloit contre l'envie (*a*), les ſources de cette funeſte paſſion, ſes horribles effets, l'infamie dont elle a ſouillé les lauriers qui couronnoient pluſieurs grands hommes : tout ce qu'elle a de vil, d'injuſte, de déteſtable, étoit ſi forte-

(*a*) Que je plains les eſprits envieux & jaloux ! Ils gliſſent ſur le beau de l'ouvrage, & ne ſavent point s'en nourrir ; ils ne cherchent que ce qui leur eſt analogue, le mauvais. L'homme de lettres, qui par l'exercice habituel de la raiſon & du goût fortifie l'un & l'autre, & ſe crée des jouiſſances ſans ceſſe renouvellées, eſt le plus heureux des hommes, s'il ſait ſe défendre de la jalouſie ou d'une ſenſibilité outrée.

ment

ment exprimé, qu'en déplorant les malheureuſes victimes de cette aveugle paſſion, on frémiſſoit en même tems de porter en ſoi-même un cœur infecté de ſes poiſons. Le miroir étoit ſi adroitement préſenté devant chaque caractere particulier; leurs petiteſſes ſe montroient ſous tant de faces ridicules & variées; le cœur humain étoit approfondi d'une maniere ſi neuve, ſi fine, ſi piquante, qu'il étoit impoſſible de ne pas s'y connoître ou de s'y reconnoître ſans former le deſſein d'abjurer cette miſérable foibleſſe. La peur qu'on avoit d'avoir quelque reſſemblance avec le monſtre affreux de l'envie, produiſit un effet ſalutaire. Je vis, ô ſpectacle édifiant! ô moment inouï dans les annales de la littérature! je vis les perſonnes qui compoſoient l'aſſemblée, ſe conſidérer d'un œil doux & careſſant. Je vis les académiciens ouvrir mutuellement leurs bras, s'embraſſer, pleurer de joie, le ſein appuyé & palpitant l'un contre l'autre. Je vis (le croira-t-on?) les auteurs répandus dans la ſalle, imiter leurs tranſports affectueux, convenir des talens de leurs confreres, ſe jurer une amitié éternelle, inaltérable. Je vis des larmes d'attendriſſement & de bienveillance couler de tous les yeux. C'étoit un peuple de freres qui avoient ſubſtitué un applaudiſſement auſſi honorable à nos

ſtupides battemens de mains (*a*).

Après qu'on eut bien ſavouré ces inſtans délicieux, après que chacun ſe fut rendu compte des ſenſations diverſes qu'il avoit reſſenties, que chacun eut cité les morceaux qui l'avoient le plus frappé, après qu'on ſe fut renouvellé cent fois le ſerment de s'aimer toujours, un autre membre de cette auguſte ſociété ſe leva d'un air riant: un bruit flatteur ſe répandit dans toute la ſalle, car il paſſoit pour un railleur ſocratique (*b*); il éleva la voix & dit:

Meſſieurs,

Pluſieurs raiſons m'ont engagé à vous donner aujourd'hui un petit extrait aſſez curieux, je penſe, de ce qu'étoit notre académie dans ſon enfance, c'eſt-à-dire, vers le dix-huitieme ſiecle. Ce cardinal qui nous a fondés, & que nos pré-

(*a*) Lorſqu'au ſpectacle, à l'académie, un trait touchant ou ſublime vient ſaiſir l'aſſemblée, & qu'au lieu de ce profond ſoupir de l'ame, de cette émotion ſilencieuſe, j'entends ces claquemens redoublés qui ébranlent le plafond, je me dis à moi-même: ces gens-là ont beau battre des mains, ils ne ſentent rien; ce ſont des hommes de bois qui font jouer deux planches.

(*b*) Autant une raillerie mordante eſt le fruit de l'iniquité, autant une plaiſanterie ingénieuſe eſt le fruit de la ſageſſe: l'enjouement & la gaieté furent les armes les plus triomphantes de Socrate.

déceſſeurs louoient à toute outrance, à qui on prêtoit dans notre établiſſement les vues les plus profondes, ne nous a jamais inſtitués, (avouons-le) que parce qu'il faiſoit lui-même de mauvais vers qu'il idolâtroit & qu'il vouloit qu'on admirât. Ce cardinal, dis-je, en invitant les écrivains à ne faire qu'un corps, dévoila ſon génie deſpotique, & les aſſujettit à des règles qu'a toujours méconnu le génie. Ce fondateur avoit ſi peu l'idée d'une ſociété pareille, qu'il crut ne devoir fonder que quarante places; ainſi, vu les circonſtances, Corneille & Monteſquieu auroient pu ſe trouver à la porte & y reſter pendant toute leur vie. Ce cardinal s'imagina en même tems que le génie ſeroit obſcur par lui-même, ſi les titres & les dignités ne venoient relever ſon néant. Lorſqu'il porta ce jugement étrange, ſûrement il n'avoit en vue que des rimailleurs, tels que Colletet & ces autres poëtes qu'il alimentoit par pure vanité.

Il paſſa donc en coutume alors que ceux qui auroient de l'or en place de mérite, & des titres en place de génie, viendroient s'aſſeoir à côté de ceux dont la renommée publieroit les noms dans toute l'Europe. Il en donna l'exemple le premier, & il ne fut que trop ſuivi. Ces grands hommes qui attirerent l'attention de leur ſiecle, qui fixerent tous ſes regards en attendant

ceux de la postérité, ayant couvert de gloire le lieu où ils tenoient leurs assemblées, l'homme titré & doré vint assiéger la porte ; il osa presque leur faire entendre qu'il venoit faire rejaillir sur eux l'éclat de ses vains cordons, & il crut bonnement, ou parut croire, qu'il suffisoit de s'asseoir à leurs côtés pour leur ressembler !

On vit des maréchaux tant vainqueurs que battus, des têtes mitrées qui n'avoient point fait leurs mandemens, des gens de robe, des précepteurs, des financiers, vouloir passer pour beaux esprits, & n'étant tout au plus que la décoration du spectacle, se croire les véritables acteurs. A peine huit, ou dix parmi les quarante figuroient par leur propre mérite ; le reste étoit d'emprunt.

Cependant il falloit la mort d'un académicien pour remplir une place qui, le plus souvent, n'en restoit pas moins vuide.

Quoi de plus risible, que de voir cette académie dont la renommée alloit aux deux bouts de la capitale, tenir ses assemblées dans une petite salle étroite & basse ! Là, sur plusieurs fauteuils jadis rouges, paroissoient de tems à autre plusieurs hommes ennuyés, nonchalemment assis, pesant des syllabes, épluchant gravement les mots d'une piece de vers, ou d'un discours en prose, pour couronner ensuite le plus froid de tous ;

mais, en révanche, [obſervez-le bien, Meſſieurs] ils ne ſe trompoient jamais dans le calcul des jettons qu'ils partageoient en profitant de l'abſence de leurs confreres. Croiriez-vous qu'ils donnoient au vainqueur une médaille d'or au lieu d'un rameau de chêne, & que cette médaille portoit pour deviſe cette inſcription riſible : *à l'immortalité ?* Hélas ! cette immortalité paſſoit le lendemain dans le creuſet d'un orfevre, & c'étoit-là l'avantage le plus réel qui reſtât à l'athlete couronné.

Croiriez-vous que quelquefois ce petit vainqueur perdoit la tête (*a*), tant ſon orgueil devenoit fol & ridicule ; & que les juges ne faiſoient guere d'autres fonctions que de diſtribuer ces prix inutiles, dont perſonne ne ſe ſoucioit même d'être informé ?

(*a*) Après les prix de l'univerſité qui font germer un ſot orgueil dans des têtes enfantines, je ne connois rien de plus dangereux que les médailles de nos académies littéraires. Le vainqueur ſe croit réellement un perſonnage, & le voilà gâté pour le reſte de ſa vie. Il dédaignera tous ceux qui n'auront pas été couronnés d'un laurier auſſi rare, auſſi illuſtre. Voyez dans le Mercure de France du mois de ſeptembre 1769, pag. 184, ligne 13, un exemple du plus ridicule égoïſme. Un très-mince auteur rappelle au public qu'étant au college il faiſoit ſon thême mieux que ſes camarades ; il s'en glorifie, & s'imagine tenir le même rang dans la république des lettres... *riſum teneatis amici*....

Leur salle n'étoit ouverte qu'au peuple auteur, & ce peuple n'entroit que par billets. Le matin, l'opéra vendit chanter une messe en musique ; puis un prêtre tremblant débitoit le panégyrique de Louis IX, (je ne sais trop pourquoi) le louoit pendant plus d'une heure, quoi qu'il eût été assurément un mauvais sire (*a*) ; puis l'on attendoit l'orateur au morceau des croisades : ce qui allumoit grandement la bile de l'archevêque, qui interdisoit le prêtre orateur pour avoir eu la témérité de montrer du bon sens. Le soir succédoit encore un autre éloge ; mais comme celui-ci étoit profane, l'archevêque heureusement ne prononçoit pas sur la doctrine qui y étoit renfermée.

Il faut dire que le lieu où l'on faisoit de l'esprit, étoit défendu par des fusiliers & par de gros Suisses qui n'entendoient pas le françois. Rien n'étoit plus plaisant que de voir la maigre encolure d'un savant contraster à leur rencontre avec leur stature énorme & repoussante. On appelloit ces jours-là *Assemblées publiques*. Le public, il est vrai, s'y rendoit, mais pour rester à la porte ; ce qui n'étoit guere reconnoître la complaisance qu'on avoit de venir les entendre.

(*a*) Le premier édit pénal contre des sentimens ou opinions particulieres, fut rendu par Louis IX, vulgairement dit Saint Louis.

Cependant la ſeule liberté qui reſtoit à la nation, étoit de prononcer ſouverainement ſur la proſe & ſur les vers, de ſiffler tel auteur, d'en applaudir tel autre, & par fois de ſe moquer d'eux tous.

La rage académique s'emparoît néanmoins de toutes les cervelles : tout le monde vouloit être cenſeur royal (*a*), puis académicien. On comptoit les jours de tous les membres qui compoſoient l'académie ; on calculoit le degré de vigueur que leur eſtomac conſervoit à table : au gré des aſpirans, la mortalité ne deſcendoit pas aſſez promptement ſur leurs têtes. Ils ſont *immortels !* diſoit-on. L'un marmotoit tout-bas, en voyant un élu : ah ! quand pourrai-je faire ton éloge au bout de la grande table, le chapeau ſur la tête, & te déclarer un grand homme conjointement avec Louis XIV & le chancelier Seguier, lorſque déjà oublié tu dormiras dans un cercueil à épitaphe.

Enfin les riches comploterent ſi bien dans un ſiecle où l'or tenoit lieu de tout le reſte, qu'ils chaſſerent les gens de lettres ; de ſorte qu'à la

(*a*) Cenſeur Royal ! Je n'ai jamais pu entendre ce mot ſans pouffer de rire. Nous ignorons nous autres François combien nous ſommes ridicules, & les droits que nous donnons à la poſtérité de nous regarder en pitié.

génération ſuivante MM. les fermiers-généraux ſe trouverent poſſeſſeurs abſolus des quarante fauteuils ; où ils ronflerent tout auſſi à leur aiſe que leurs devanciers, & ils furent encore plus habiles qu'eux dans le partage des jettons.

Alors naquit l'ancien proverbe ; *on ne peut entrer à l'académie ſans équipage.*

Les gens de lettres déſeſpérés & ne ſachant comment rentrer dans leur domaine uſurpé, conſpirerent en forme : ils ſe ſervirent de leurs armes ordinaires, épigrammes, chanſons, vaudevilles (*a*) ; ils épuiſerent toutes les fléches du carquois de la ſatyre ; mais, hélas ! tous leurs traits devinrent impuiſſans. Le calus étoit tellement formé ſur les cœurs, qu'ils n'étoient plus ſenſibles, même aux traits perçans du ridicule. MM. les auteurs auroient perdu leurs bons mots, ſans le ſecours d'une grave indigeſtion qui ſurprit un jour les académiciens raſſemblés à un feſtin ſplendide. Apollon, Plutus, & le dieu qui fait digérer, ſont trois divinités brouillées enſemble. L'indigeſtion les accablant au double titre de financiers & d'académiciens, ils en moururent preſque tous. Les gens de lettres rentrerent dans leur ancien domaine, & l'académie fut ſauvée.....

(*a*) Pauvres armes ! qu'on leur interdit encore, & que l'inſolent orgueil des grands tout à la fois appelle & redoute.

Il s'éleva dans l'assemblée un éclat de rire universel. Quelqu'un vint me demander à l'oreille si la relation étoit exacte ? Oui, lui dis-je, à peu de chose près. Mais quand du sommet de sept cents années on plonge ses regards dans le passé, il est aisé sans doute de donner des ridicules aux morts. Au reste, l'académie convenoit même de mon tems que chaque membre qui la composoit, valoit beaucoup mieux qu'elle. Il n'y a rien à ajouter à cet aveu. Le malheur est que, dès que les hommes s'assemblent, leurs têtes se rétrécissent, comme l'a dit Montesquieu ; qui devoit le savoir.

Je passai dans la salle où se trouvoient les portraits des académiciens, tant anciens que modernes. Je contemplai les portraits de ceux qui doivent succéder aux académiciens actuellement vivans ; mais pour ne chagriner personne, je me garderai bien de les nommer.

> Hélas ! la vérité si souvent est cruelle,
> On l'aime, & les humains sont malheureux par elle.
>
> VOLT.

Mais je ne puis me refuser à rapporter un fait qui causera sûrement beaucoup de plaisir aux ames honnêtes, aimant la justice & détestant la tyrannie ; c'est que le portrait de l'abbé de St. Pierre avoit été réhabilité & remis dans son rang avec tous les honneurs dûs à sa rare vertu. On

avoit effacé la baſſeſſe dont l'académie s'étoit rendue lâchement coupable, lorſqu'elle ploya ſous le joug d'une ſervitude qui devoit lui être étrangere. On avoit placé ce digne & vertueux écrivain entre Fenelon & Monteſquieu. Je donnai des louanges à cette noble équité. Je ne vis plus ni le portrait de Richelieu, ni le portrait de Chriſtine, ni le portrait de... ni le portrait de... ni le portrait de..., qui, quoi qu'en peinture, étoient ſouverainement déplacés.

Je deſcendis de cette montagne, en reportant pluſieurs fois la vue ſur ces boſquets couverts, où réſidoient ces beaux génies, qui dans le ſilence & la contemplation de la nature, travailloient à former le cœur de leurs concitoyens à la vertu, à l'amour du beau & du vrai, & je dis en moi-même : *je voudrois bien me rendre digne de cette académie-là !*

CHAPITRE XXXI.

Le cabinet du Roi.

NON-LOIN de ce ſéjour enchanté, j'apperçus un temple vaſte qui me remplit d'admiration & de reſpect. Sur ſon frontiſpice étoit écrit : *Abrégé de l'Univers.* Vous voyez, me dit-on, *le cabinet du roi.* Ce n'eſt pas que cet édifice lui appartienne ; il eſt à l'Etat : mais nous lui donnons ce titre comme une marque d'eſtime que nous avons pour ſa perſonne ; d'ailleurs, à l'exemple des anciens rois, notre ſouverain exerce la médecine, la chirurgie & les arts. Il eſt revenu ce tems heureux où les hommes puiſſans qui ont en main les fonds néceſſaires aux expériences, flattés de la gloire de faire des découvertes importantes au genre humain, ſe hâtent de porter les ſciences à ce degre de perfection qui attendoit leurs regards & leur zele. Les plus conſidérables de la nation font ſervir leur opulence à arracher à la nature ſes ſecrets ; & l'or, autrefois germe du crime & gage de l'oiſiveté, ſert l'humanité & ennoblit ſes travaux.

J'entre, & je fus ſaiſi d'une douce ſurpriſe ! Ce temple étoit le palais animé de la nature :

toutes les productions qu'elle enfante y étoient raſſemblées avec une profuſion qui n'excluoit point l'ordre. Ce temple formoit quatre ailes d'une immenſe étendue : il étoit ſurmonté du dôme le plus vaſte qui ait jamais frappé mes regards.

De côté & d'autre ſe préſentoient des figures de marbre, avec cette inſcription : *à l'inventeur de la ſcie ; à l'inventeur du rabot ; à l'inventeur de la machine à bas ; à l'inventeur du tour, du cabeſtan, de la poulie, de la grue*, &c. &c.

Toutes les ſortes d'animaux, de végétaux & de minéraux étoient placés ſous ces quatre grandes ailes, & apperçus d'un coup-d'œil. Quel immenſe & merveilleux aſſemblage !

Sous la premiere aile, on voyoit depuis le cedre juſqu'à l'hyſope.

Sous la ſeconde, depuis l'aigle juſqu'à la mouche.

Sous la troiſieme, depuis l'éléphant juſqu'au ciron.

Sous la derniere, depuis la baleine juſqu'au goujon.

Au milieu du dôme étoient les jeux de la nature, les monſtres de toute eſpece, les productions bizarres, inconnues, uniques en leur genre; car la nature, au moment où elle abandonne ſes loix ordinaires, marque une intelligence encore

plus profonde que lorſqu'elle ne s'écarte point de ſa route.

Sur les côtés, des morceaux entiers arrachés des mines préſentoient les laboratoires ſecrets où la nature travaille ces métaux que l'homme a rendus tour-à-tour utiles & dangereux. De longues couches de ſable ſavamment enlevées & artiſtement placées, offroient l'intérieur de la terre & l'ordre qu'elle obſerve dans les différens lits de pierre (*a*), d'argille, de plâtre, qu'elle arrange.

(*a*) Voici ce qu'un de mes amis m'écrit. *J'ai plus que jamais le goût des carrieres. Je penſe qu'il me rendra habitant des minéraux & pétrifications, & qu'il me prépare peut-être un tombeau dans les entrailles de la terre. Je ſuis deſcendu à près de neuf cents pieds dans ſon enveloppe, près****, très-fâché de ne pouvoir aller plus avant. J'aurois voulu imprimer mes pas ſur ſon noyau, & de-là l'interroger ſur les nations diverſes qui ont paſſé ſur ſa ſurface, lui demander ſi dans le nombre infini de ſes enfans quelqu'un l'a remerciée de ſes bienfaits; ſi à l'endroit où je médite, loin de la clarté du jour, elle auroit produit des fruits nourriciers; ſi là étoit un peuple ou un trône, & combien de couches formées des débris du genre humain elle recele du fond de cet abîme juſqu'au dernier point de ſon diametre? Je l'aurois ſollicitée à me laiſſer lire toutes les cataſtrophes qu'elle a eſſuyées; & je l'aurois trempée de mes larmes en apprenant tous les déſaſtres dont elle n'a pu garantir ſa nombreuſe famille : déſaſtres gravés ſur des médailles inconteſtables, mais dont le ſouvenir eſt entiérement effacé : déſaſtres qui renaîtront quand elle dévorera dans ſes flancs la génération préſente, qui, à ſon tour, ſera foulée par des générations ſans nombre qui n'auront peut-être d'autre reſ-*

De quel étonnement je fus frappé, lorsqu'au lieu de quelques os desséchés, j'apperçus l'immense baleine en personne, le monstrueux hippopotame, le terrible crocodile; &c. On avoit observé dans l'arrangement les dégradations &

---

semblance avec celle-ci que le partage des mêmes infortunes. C'est alors qu'au milieu de ma douleur, aussi juste qu'humain, j'aurois formé des vœux cruels & charitables, j'aurois souhaité qu'elle engloutit dans son sein jusqu'au dernier être animé, qu'elle dérobât tout animal né sensible aux rayons de ce soleil, dont toutes les faveurs sont insuffisantes à la dédommager de l'oppression des tyrans, qui se la partagent & la consument.

Il rouleroit ce globe qui porte tant de malheureux, il rouleroit alors dans un vaste & fortuné silence; il n'offriroit aux rayons du soleil aucun infortuné forcé de le maudire. Aucun cri plaintif ne s'éleveroit de cette planete, qui marcheroit dans les cieux avec une majesté tranquille. Ses enfans endormis dans le même tombeau la laisseroient obéir aux loix de la création, sans être les victimes de ces loix écrasantes qui frappent sur l'homme comme sur la plus vile portion d'argille: & la mort environnant ce double hémisphere de son ombre paisible, donneroit peut-être un spectacle plus touchant, que le regne bruyant de cette vie orgueilleuse, qui traîne après elle l'enchaînement des crimes, le débordement des malheurs & l'effroi même de leur fin.

J'ai répondu à cet ami que je ne formois pas avec lui ce dernier souhait; que les maux physiques étoient les plus supportables de tous, qu'ils étoient passagers, & qu'étant d'ailleurs inévitables, il n'y avoit qu'à se soumettre; mais qu'il étoit au pouvoir de l'homme de s'exempter des passions malheureuses qui le trompent & l'aviliſſent. Je lui ai répondu conformément aux principes suffisamment répandus dans cet ouvrage; mais je n'ai pas moins cru devoir conserver ce morceau rempli d'une sensibilité forte.

les variétés que la nature a miſes dans ſes productions. Ainſi l'œil ſuivoit ſans effort la marche des êtres, depuis le plus grand juſqu'au plus petit : on voyoit le lion, le tigre, la panthere, dans l'attitude fiere qui les caractériſe. Les animaux voraces étoient figurés s'élançant ſur leur proie : on leur avoit preſque conſervé l'énergie de leurs mouvemens, & ce ſouffle créateur qui les animoit. Les animaux plus doux, ou plus ingénieux, n'avoient rien perdu de leur phyſionomie : ruſe, induſtrie, patience, l'art avoit tout rendu. L'hiſtoire naturelle de chaque animal étoit gravée à côté de lui, & des hommes expliquoient verbalement ce qu'il eût été trop long de mettre par écrit.

L'échelle des êtres, ſi combattue de nos jours, & que pluſieurs philoſophes avoient judicieuſement ſoupçonnée, avoit alors reçu le trait de l'évidence. On voyoit diſtinctement que les eſpeces ſe touchent, ſe fondent, pour ainſi dire, l'une dans l'autre ; que par des paſſages délicats & ſenſibles, depuis la pierre brute juſqu'à la plante, depuis la plante juſqu'à l'animal, & depuis l'animal juſqu'à l'homme rien n'étoit interrompu ; que les mêmes cauſes enfin d'accroiſſement, de durée & de deſtruction leur étoient communes. On avoit remarqué que la nature dans toutes ſes

opérations tendoit avec énergie à former l'homme, & qu'élaborant patiemment & même de loin cet important ouvrage, elle s'essayoit à plusieurs repriſes pour arriver à ce terme graduel de ſa perfection ; lequel ſemble le dernier effort qui lui ſoit réſervé.

Ce cabinet n'étoit point un cahos, un amas indigeſte, où les objets épars ou entaſſés ne donnoient aucune idée nette ou préciſe. La gradation étoit ſavamment ménagée & ſuivie. Mais ce qui ſur-tout favoriſoit l'ordre, c'eſt qu'on avoit découvert une préparation qui préſervoit les pieces conſervées des inſectes nés de la corruption.

Je me ſentis opprimé du poids de tant de miracles. Mon œil embraſſoit tout le luxe de la nature. Comme en ce moment j'admirois ſon auteur ! Comme je rendois hommage à ſon intelligence, à ſa ſageſſe, à ſa bonté, plus précieuſe encore ! Que l'homme étoit grand ! en ſe promenant au milieu de tant de merveilles raſſemblées par ſes mains, & qui ſembloient créés pour lui ; puiſque lui ſeul a l'avantage de les ſentir & de les appercevoir. Cette file proportionnelle, ces nuances obſervées, ces lacunes apparentes & toujours remplies, cet ordre gradué, ce plan qui n'admettoit point d'intermédiaire, après la vue des cieux, quel ſpectacle plus magnifique ſur cette

cette terre qui, elle-même, n'eſt cependant qu'un atôme (*a*) !

Par quel courage étonnant a-t-on exécuté de ſi grandes choſes, demandai-je ?

C'eſt l'ouvrage de pluſieurs rois, me répondit-on : tous jaloux d'honorer le titre d'être intelligent, la curioſité de déchirer les voiles qui couvrent le ſein de la nature, cette paſſion ſublime & généreuſe, les a enflammés d'un feu toujours entretenu avec le même ſoin. Au lieu de compter des batailles gagnées, des villes priſes d'aſſaut, des conquêtes injuſtes & ſanguinaires, on dit de

(*a*) Il faut avouer que l'hiſtoire de la phyſique n'eſt que celle de notre foibleſſe. Le peu que nous ſavons nous révele l'étendue de notre ignorance. La phyſique eſt pour nous, comme pour les anciens, une ſcience occulte. On ne peut lui conteſter quelques parties, on peut lui nier le tout. Quel eſt l'axiome qui lui ſoit particulier ? Le projet d'une hiſtoire naturelle eſt très-digne d'éloges ; mais il eſt un peu faſtueux. Tel homme a conſumé ſa vie à pourſuivre la plus petite propriété d'un minéral, & il eſt mort avant d'avoir épuiſé la matiere. Cette immenſité d'objets, animaux, arbres, plantes, doit effrayer l'intelligence d'un ſeul homme. Mais doit-il ſe décourager ? Non : c'eſt ici que l'audace eſt vertu, l'opiniâtreté ſageſſe, la préſomption choſe utile. Il faut tant épier la nature, qu'à la fin elle laiſſe échapper ſon ſecret : la deviner ne paroît pas impoſſible à l'eſprit humain, pourvu que la chaîne des obſervations ne ſoit pas interrompue, & que chaque phyſicien ſe montre plus jaloux de la perfection de la ſcience que de ſa propre gloire ; ſacrifice rare, mais néceſſaire, & qui fera diſtinguer le véritable ami des hommes.

nos rois : *il a fait telle découverte dans l'océan des choſes, il a accompli tel projet favorable à l'humanité.* On ne dépenſe plus cent millions pour faire égorger des hommes pendant une campagne ; on les emploie à augmenter les véritables richeſſes, à faire ſervir le génie & l'induſtrie, à doubler leurs forces, à compléter leur bonheur.

De tout tems il y a eu des ſecrets découverts par les hommes les plus groſſiers en apparence ; on en a perdu pluſieurs qui n'ont brillé que comme l'éclair ; mais nous avons ſenti qu'il n'y a rien de perdu que ce qu'on veut bien qu'il le ſoit. Tout repoſe dans le ſein de la nature ; il ne faut que chercher : il eſt vaſte, il préſente mille reſſources pour une. Rien ne s'anéantit dans l'ordre des êtres. En agitant perpétuellement la maſſe des idées, les rencontres les plus éloignées peuvent renaître (*a*). Intimement convaincus de la poſſibilité

(*a*) A voir le point d'où les hommes ſont partis en phyſique, & le point où ils s'arrêtent aujourd'hui, il faut avouer qu'avec toutes nos machines nous ne faiſons point un uſage auſſi étendu de notre ſagacité & de notre pénétration. L'homme livré à lui-même ſembloit plus fort qu'avec tous ces leviers étrangers. Plus nous avons acquis, plus nous ſommes devenus pareſſeux. Ce nombre infinis d'expérience n'a guère ſervi qu'à conſacrer l'erreur. Content de voir on a cru toucher le but ; on a dédaigné d'aller plus loin. Nos phyſiciens gliſſent ſur mille objets importans, dont ils paroîtroient devoir donner la ſolution. La phyſique expérimentale eſt devenue un ſpectacle

des plus étonnantes découvertes, nous n'avons point tardé à les faire.

Nous n'avons rien remis au haſard ; c'eſt un vieux mot dépourvu de ſens, & entiérement banni de notre langue. Le haſard n'eſt que le ſynonyme d'ignorance. Le travail, la ſagacité, la patience, voilà les inſtrumens qui forcent la nature à découvrir ſes tréſors les plus cachés. L'homme a ſu tirer tout le parti poſſible des dons qu'il a reçu. En appercevant le point où il pouvoit monter, il a mis ſa gloire à s'élancer dans la carriere infinie qui lui étoit ouverte. La vie d'un ſeul homme eſt, diſoit-on, trop bornée. Eh bien ! qu'avons-nous fait ? Nous avons réuni les forces de chaque individu. Elles ont eu un empire pro-

---

ou plutôt une eſpece de charlatanerie publique. Le démonſtrateur aide ſouvent du doigt l'expérience qu'il a annoncée, ſi elle eſt pareſſeuſe ou déſobéiſſante. Que voit-on aujourd'hui ? Des découvertes iſolées, inutiles ; des phyſiciens dogmatiques, immolant tout à un ſyſtême ; des diſeurs de mots, éblouiſſant le vulgaire & faiſant pitié à l'homme qui ſouleve l'écorce polie de ces vaines paroles. Les Mémoires de l'Académie des Sciences préſentent une multitude de faits ; on y rencontre des obſervations étonnantes ; mais toutes ces obſervations reſſemblent à l'hiſtoire de ces peuples inconnus où un ſeul homme s'eſt trouvé, & chez leſquels perſonnes ne ſauroit aborder de nouveau. Il faut croire le voyageur & le phyſicien ; il faut les croire même s'ils ſe ſont trompés : on ne peut tirer aucune utilité de leurs diſcours, vu la diſtance des lieux & la difficulté d'appliquer leur récit à quelque objet réel.

digieux. L'un acheve ce que l'autre a commencé. La chaîne n'eſt jamais interrompue ; chaque anneau s'unit fortement à l'anneau voiſin : c'eſt ainſi qu'elle plonge dans l'étendue de pluſieurs ſiecles ; & cette chaîne d'idées & de travaux ſucceſſifs doit un jour environner, embraſſer l'univers. Ce n'eſt plus le ſeul intérêt d'une gloire perſonnelle, c'eſt l'intérêt du genre humain, à peine connu de vos jours, qui ſeconde les plus difficiles entrepriſes.

Nous ne nous égarons plus dans de vains ſyſtêmes (*a*) : graces à Dieu, (& à votre folie) ils ſont tous épuiſés & détruits. Nous ne marchons qu'au flambeau de l'expérience. Notre but eſt de connoître les mouvemens ſecrets des choſes, & d'étendre la domination de l'homme, en lui donnant le moyen d'exécuter tous les travaux qui peuvent agrandir ſon être.

Nous avons certains hermites (les ſeuls que nous connoiſſions) qui vivent dans les forêts ; mais c'eſt pour herboriſer. Ils y vivent par choix, par amour : ils ſe rendent ici à certains jours

(*a*) Que les faiſeurs de ſyſtêmes phyſiques ou métaphyſiques m'expliquent ceci : Le pere Mabillon étoit fort borné dans ſa jeuneſſe. A vingt-ſix ans il fit une chûte ; ſa tête porta contre l'angle d'un eſcalier en pierre. On trépana mon imbécille. Il ſortit de cette opération avec un entendement lumineux, une mémoire étonnante, un zele exceſſif pour l'étude. Le trepan, en agiſſant ſur ſa cervelle, en fit un homme nouveau.

marqués, afin de nous enſeigner pluſieurs découvertes précieuſes.

Nous avons élevé des tours ſituées ſur le ſommet des montagnes ; c'eſt de-là qu'on fait des obſervations continuelles qui ſe croiſent & ſe correſpondent.

Nous avons formé des torrens & des cataractes artificiels, afin d'avoir une force ſuffiſante pour produire les plus grands effets du mouvement (*a*). Nous avons établi des bains aromatiques pour rétablir les corps ſéchés par l'âge, pour renouveller les forces & la ſubſtance : car Dieu n'a créé tant de plantes ſalutaires, & n'a donné à l'homme l'intelligence de les connoître, que pour confier à ſon induſtrie le ſoin de conſerver ſa ſanté & la trame fragile & précieuſe de ſes jours.

Nos promenades mêmes, qui chez vous ne ſembloient faites que pour l'agrément, nous paient un tribut utile. Ce ſont des arbres fruitiers qui

(*a*) Les plus brillans & les plus coûteux monumens ne ſont pas les plus admirables, quand ils ne ſont élevés que pour un faſte inutile. La machine qui fait mouvoir les eaux qui vont baigner Marly, aux yeux du ſage, n'a pas tant de valeur que la ſimple roue que fait tourner un petit ruiſſeau pour moudre le pain de pluſieurs villages, ou ſoulager les travaux du laborieux manufacturier. Le géale peut être puiſſant ; mais il n'eſt grand que lorſqu'il ſert l'humanité.

réjouiſſent la vue, qui embaument l'odorat, & qui remplacent le tilleul, le ſtéril marronnier & l'orme rabougri. Nous entons & nous greffons nos arbres ſauvages, afin que nos travaux répondent à l'heureuſe libéralité de la nature, qui n'attend que la main du maître à qui le Créateur l'a, pour ainſi dire, ſoumiſe.

Nous avons de vaſtes ménageries pour toutes ſortes d'animaux. Nous avons rencontré dans le fond des déſerts des eſpeces qui vous étoient abſolument inconnues. Nous mêlangeons les races pour en voir les différens réſultats. Nous avons fait des découvertes extraordinaires & très-utiles, & l'eſpece eſt devenue plus groſſe & plus grande du double : nous avons enfin remarqué que les peines que l'on ſe donne avec la nature ſont rarement infructueuſes.

Auſſi avons-nous retrouvé pluſieurs ſecrets qui étoient perdus pour vous, parce que vous ne vous donniez pas même la peine de les chercher ; vous étiez plus amoureux d'entaſſer des mots dans des livres, que de reſſuſciter à force de main-d'œuvre, des inventions merveilleuſes. Nous poſſédons aujourd'hui, comme les anciens, le verre malléable, les pierres ſpéculaires, la pourpre tyrrhienne qui teignoit les vêtemens des empereurs, le miroir d'Archimede, l'art des embaumemens des Egyptiens, les machines qui dreſſe-

rent leurs obéliſques, la matiere du linceul où les corps ſe conſumoient en cendre ſur le bucher, l'art de fondre les pierres, les lampes inextinguibles & juſqu'à la ſauce appienne.

Promenez-vous dans ces jardins, où la botanique a reçu toute la perfection dont elle étoit ſuſceptible (*a*). Vos aveugles philoſophes ſe plaignoient de ce que la terre étoit couverte de poiſons : nous avons découvert que c'étoient les remedes les plus actifs que l'on pût employer : la providence a été juſtifiée, & elle le ſeroit en tout point ſi nos connoiſſances n'étoient pas ſi foibles & nous ſi bornés. On n'entend plus des plaintes ſur ce globe. Une voix lamentable ne s'écrie plus : *tout eſt mal !* On dit ſous l'œil d'un Dieu : *tout eſt bien !* Les effets mêmes des poiſons ont été apperçus & décrits, & nous nous jouons avec eux.

Nous avons extrait le ſuc des plantes avec tant de ſuccès que nous en avons formé des liqueurs pénétrantes & non moins douces, qui s'inſinuent

(*a*) Toi qui traverſes les campagnes en ſongeant peut-être au vaiſſeau qui portes tes tréſors & ſillonne les mers : arrête imprudent ! tu foules aux pieds une herbe obſcure & ſalutaire qui feroit germer dans ton cœur la joie & la ſanté. C'eſt un plus riche tréſor que tous ceux dont ton navire peut être chargé : après avoir pourſuivi mille chimeres, finis, comme J. J. Rouſſeau, par herboriſer.

dans les pores, ſe mêlent aux fluides, rétabliſſent les tempéramens, & rendent le corps plus ferme, plus ſouple & plus robuſte.

Nous avons trouvé le ſecret de diſſoudre la pierre dans le corps humain, ſans brûler les entrailles. Nous guériſſons la phthiſie, la pulmonie, toutes ces maladies autrefois jugées mortelles (*a*). Mais le plus beau de nos exploits eſt d'avoir exterminé cette hydre épouvantable, ce fléau honteux & cruel qui attaquoit les ſources de la vie & celles du plaiſir : le genre humain touchoit à ſa ruine ; nous avons découvert le ſpécifique heureux qui devoit le rendre à la vie, & au plaiſir plus précieux encore (*b*).

Chemin faiſant le Buffon de ce ſiecle joignoit la démonſtration aux paroles, & me montroit

---

(*a*) Il eſt honteux à un homme d'annoncer qu'il a un ſecret utile à l'humanité & de le conſerver pour lui & pour ſa famille. Eh ! quelle récompenſe attend-il ? Malheureux ! tu peux te promener au milieu de tes freres & te dire à toi-même : *ces êtres qui marchent, me doivent une partie de leur ſanté & de leur félicité !* Et tu ne ſens point ce noble orgueil, & tu n'es pas ému de cette idée attendriſſante ! Prends de l'or, miſérable, & ferme ton ame à cette jouiſſance ; tu te rends juſtice, tu te punis toi-même.

(*b*) Je ſuis triſte lorſque j'entends plaiſanter ſur ce fléau douloureux : on ne doit parler de cette horrible maladie que la larme à l'œil, & en cela ne point imiter le bouffon Voltaire,

les objets phyſiques, en y joignant ſes propres réflexions.

Mais ce qui me ſurprit davantage, ce fut un cabinet d'optique où l'on avoit ſu réunir tous les accidens de la lumiere. C'étoit une magie perpétuelle. On fit paſſer ſous mes yeux des payſages, des points de vue, des palais, des arcs-en-ciel, des météores, des chiffres lumineux, des mers qui n'exiſtoient point, & qui me firent une illuſion plus frappante que la vérité même. C'étoit un ſéjour d'enchantement. Le ſpectacle de la création qui naquit dans un clin-d'œil, ne m'auroit pas procuré une ſenſation plus vive & plus exquiſe.

On me préſenta des microſcopes, au moyen deſquels j'apperçus de nouveaux êtres échappés à la vue perçante de nos modernes obſervateurs. L'œil n'étoit point fatigué, tant l'art étoit ſimple & merveilleux. Chaque pas que l'on faiſoit dans ce ſéjour ſatisfaiſoit la curioſité la plus ardente. Plus elle paroiſſoit inépuiſable, plus elle trouvoit d'alimens à dévorer. Oh ! que l'homme eſt grand ici, m'écriai-je pluſieurs fois, & que ceux qu'on appelloit de mon ſiecle de grands hommes étoient petits en comparaiſon (*a*) !

(*a*) On pourroit faire un ouvrage volumineux des différentes queſtions, tant phyſiques, morales & métaphyſiques, qui ſe

L'acouſtique n'étoit pas moins miraculeuſe. On avoit ſu imiter tous les ſons articulés de la voix humaine, du cri des animaux, du chant varié des oiſeaux : on faiſoit jouer certains reſſorts, & l'on ſe croyoit tout-à-coup tranſporté dans une forêt ſauvage. On entendoit le rugiſſement des lions, des tigres & des ours, qui ſembloient ſe dévorer entr'eux. L'oreille étoit déchirée : on eut dit que l'écho, plus formidable encore, répétoit au loin ces ſons diſcordans & barbares. Mais, voici, que le chant des roſſignols ſuccédoit à ces tons diſcordans. Sous leurs goſiers harmonieux chaque particule d'air devenoit mélodieuſe ; l'oreille ſaiſiſſoit juſqu'aux frémiſſemens de leurs ailes amoureuſes, & ces ſons flattés & doux que le goſier de l'homme n'a jamais pu imiter qu'imparfaitement. A l'ivreſſe du plaiſir ſe joignoit la douce ſurpriſe ; & la volupté qui naiſſoit de ce mêlange heureux deſcendoit dans tous les cœurs.

---

préſentent en foule à l'eſprit & ſur leſquelles les hommes de génie ſont auſſi ignorans que les ſots, & l'on pourroit répondre en un ſeul mot à toutes ces queſtions phyſiques, morales & métaphyſiques ; mais ce mot eſt celui du profond logogryphe qui nous environne. Je ne déſeſpere pas qu'on le trouve un jour ; j'attends tout de l'eſprit humain quand il connoîtra ſes forces, quand il les unira, quand il regardera ſon intelligence comme devant pénétrer ce qui eſt, & ſoumettre ce qu'il touche.

Ce peuple, qui avoit toujours un but moral dans les prodiges mêmes d'un art curieux, avoit ſu tirer parti de ſa profonde invention. Dès qu'un jeune prince parloit de combats ou inclinoit à quelque paſſion belliqueuſe (*a*), on le conduiſoit dans une ſalle qu'on avoit juſtement nommée *l'enfer* : auſſi-tôt un machiniſte mettoit en jeu les reſſorts accoutumés, & l'on produiſoit à ſon oreille toutes les horreurs d'une mêlée, & les cris de la rage, & ceux de la douleur, & les clameurs plaintives des mourans, & les ſons de la terreur, & les mugiſſemens de cet affreux tonnerre, ſignal de la deſtruction, voix exécrable de la mort. Si la nature ne ſe ſouſevoit pas alors dans ſon ame, s'il ne jetoit pas un cri d'horreur, ſi ſon front demeuroit calme & immobile, on l'enfermoit dans cette ſalle pour le reſte de ſes jours ; mais chaque matin on avoit ſoin de lui répéter ce morceau de muſique, afin qu'il

(*a*) Puiſſans potentats, qui vous partagez ce globe, vous avez des canons, des mortiers, des armées nombreuſes, qui développent des files éblouiſſantes de ſoldats : d'un mot vous les envoyez exterminer un royaume ou conquérir une province. Je ne ſais pourquoi au milieu de vos enſeignes flottantes, vous me paroiſſez miſérables & petits. Les Romains, dans leurs jeux, faiſoient combattre des pigmées ; ils ſourioient des coups qu'ils ſe portoient : ils ne ſoupçonnoient pas qu'ils étoient eux-mêmes devant l'œil du ſage ce que ces nains paroiſſoient à leurs yeux.

ſe contentât du moins ſans que l'humanité en ſouffrit.

L'intendant de ce cabinet me joua un tour; il fit raiſonner tout-à-coup ſon infernal opéra, ſans m'avoir prévenu. Ciel! ciel! grace! grace! m'écriai-je de toutes mes forces & en me bouchant les oreilles: Épargnez-moi, épargnez-moi! Il fit ceſſer. — Comment, me dit-il, ceci ne vous plaît point? -- Il faut être un démon, lui répondis-je, pour ſe plaire à cet horrible tapage. — C'étoit cependant de votre tems un divertiſſement fort commun, que les rois & les princes prenoient tout comme celui de la chaſſe (*a*), [laquelle, on l'a fort bien dit, étoit la fidele image de la guerre] (*b*). Enſuite les poëtes venoient les féliciter

(*a*) Dans les calamités actuelles qui déſolent l'Europe, ce que je trouve de plus avantageux eſt la dépopulation. Du moins, puiſque les hommes doivent être ſi malheureux, il y aura moins d'infortunés. Si cette réflexion eſt barbare, que le blâme en retombe ſur ſes auteurs.

(*b*) Singuliere & déplorable conſtitution de notre monde politique! Huit à dix têtes couronnées tiennent l'eſpece humaine à la chaîne, ſe correſpondent, ſe prêtent des ſecours mutuels, pour la maintenir entre leurs mains royales, pour la ſerrer à leur gré juſqu'à produire des mouvemens convulſifs. La conſpiration n'eſt point cachée dans l'ombre; elle eſt publique, elle eſt ouverte, elle ſe traite par ambaſſadeurs. Nos plaintes n'arrivent plus juſqu'à leurs ſuperbes oreilles. Jettons un coup-d'œil ſur l'Europe; elle n'eſt plus qu'un vaſte arſenal où des milliers de barils de poudre n'attendent pour prendre

d'avoir effrayé les oiseaux du ciel à dix lieues à la ronde, & d'avoir sagement pourvu à la curée

---

feu qu'une légere étincelle. Souvent c'est la main d'un ministre étourdi qui cause l'explosion. Elle embrase à la fois le midi, le nord, les deux bouts de la terre. Combien de pieces de canons, de bombes, de fusils, de boulets, de balles, d'épées, de baïonnettes, &c. de marionnettes meurtrieres, obéissantes au fouet de la discipline, attendent l'ordre émané d'un cabinet pour jouer leurs parades sanglantes? La géométrie elle-même a profané ses divins attributs! elle favorise les fureurs tour-à-tour ambitieuses, tour-à-tour extravagantes des souverains. Avec quelle précision on sait détruire une armée, foudroyer un camp, assiéger une place, incendier une ville! J'ai vu des académicien combiner de sang-froid la charge d'un canon. Eh! Messieurs, attendez que vous ayez seulement une principauté. Que vous importe quel nom doit régner dans tel pays? Votre patriotisme est une vertu fausse & dangereuse à l'humanité. Car, examinons un peu ce que signifie ce mot *patriotisme*. Pour être attaché à un état, il faut être membre de l'état. Excepté deux ou trois républiques, il n'y a plus de patrie proprement dite. Pourquoi l'Anglois seroit-il mon ennemi? Je suis lié avec lui par le commerce, par les arts, par tous les nœuds possibles: il n'existe entre nous aucune antipathie naturelle. Pourquoi voulez-vous donc que passé telle borne je sépare ma cause de celle des autres hommes? Le patriotisme est un fanatisme inventé par les rois, & funeste à l'univers. Car si ma nation étoit trois fois plus petite, j'aurois à haïr trois fois plus de gens; mes affections dépendroient des limites changeantes des états: dans la même année il faudroit aller porter la flamme chez mon voisin, & me réconcilier avec celui que j'aurois égorgé la veille. Je ne soutiendrois donc au fond que les droits capricieux d'un maître qui voudroit commander à mon ame. Non: l'Europe ne doit plus former à mes yeux qu'un vaste état: & le souhait que j'ose faire, c'est qu'elle se réunisse sous

des corbeaux : ſur-tout ces poëtes ſe plaiſoient fort à décrire une bataille. — Ah ! je vous prie, ne me parlez plus de cette maladie épidémique qui attaquoit la pauvre eſpece humaine. Hélas ! elle avoit tous les ſymptômes de la rage & de la folie. Des rois poltrons, du haut de leur trône, l'envoyoient mourir : & le troupeau obéiſſant, ſous la garde d'un ſeul chien, alloit joyeuſement à la boucherie. Comment la guérir dans ces tems d'illuſion ? Comment briſer le taliſman magique ? Un petit bâton, un cordonnet rouge ou bleu, une petite croix d'émail répandoit partout l'eſprit de vertige & de fureur. D'autres devenoient enragés ſeulement à l'aſpect d'une cocarde ou de quelques oboles. La guériſon a dû être longue ; mais j'avois preſque deviné que tôt ou tard le baume calmant de la philoſophie cicatriſeroit ces plaies honteuſes (*a*).

---

une ſeule & même domination. Tout vu, tout conſidéré, ce ſeroit-là un grand avantage : alors je pourrois être patriote. Mais aujourd'hui, qu'eſt-ce que la liberté moderne ? Elle n'eſt autre choſe (dit un écrivain) que l'héroïſme de l'eſclavage.

(*a*) Quel ſpectacle ! deux cents mille hommes répandus dans de vaſtes campagnes, & qui n'attendent que le ſignal pour s'égorger. Ils ſe maſſacrent à la face du ſoleil, ſur les fleurs du printems. Ce n'eſt point la haine qui les anime : ce ſont des rois qui leur ordonnent de mourir. Si ce cruel événement arrivoit pour la premiere fois, ceux qui n'en ont pas été témoins, ne ſeroient-ils pas endroit de la révoquer en doute ? *Cette penſée appartient à M. Gaillard.*

On me fit entrer dans le cabinet de mathématiques : il me parut très-riche, & on ne peut pas mieux ordonné. On avoit banni de cette ſcience tout ce qui reſſembloit à des jeux d'enfans, tout ce qui n'étoit que ſpéculation ſeche, oiſive, ou qui paſſoit les bornes de notre pouvoir. Je vis des machines de toute eſpece faites pour ſoulager les bras de l'homme, douées de puiſſances beaucoup plus fortes que celles que nous connoiſſions. Elles produiſoient toutes ſortes de mouvemens. On ſe jouoit ainſi des plus peſans fardeaux. — Vous voyez, me dit-on, ces obéliſques, ces arcs de triomphe, ces palais, ces hardis monumens dont l'œil eſt étonné : ils ne ſont point l'ouvrage de la force, du nombre & de la dextérité ; les inſtrumens, les leviers plus perfectionnés, voilà ce qui a tout fait. Je trouvai en effet & dans le plus grand détail, les inſtrumens les plus exacts, ſoit pour la géométrie, ſoit pour l'aſtronomie, &c.

Tous ceux qui avoient tenté des expériences d'un genre neuf, hardi, étonnant, euſſent-ils même échoué, (car on ne s'inſtruit pas moins en ne réuſſiſſant pas,) avoient leurs buſtes en marbre environnés des attributs convenables.

Mais l'on me dit tout bas à l'oreille, que pluſieurs ſecrets ſinguliers, merveilleux, n'étoient remis qu'entre les mains d'un petit nombre de

ſages ; qu'il étoit des choſes bonnes par elles-mêmes, mais dont on pourroit abuſer par la ſuite (*a*) : l'eſprit humain, ſelon eux, n'étoit pas encore au terme où il devoit monter, pour faire uſage ſans riſque des plus rares ou des plus puiſſantes découvertes (*b*).

(*a*) Le roi Ezéchias (dit la Bible) fit ſupprimer un livre qui traitoit de la vertu des plantes, crainte qu'on n'en fît uſage mal-à-propos & que cela même n'engendrât des maladies. Ce fait eſt curieux & donne beaucoup à penſer.

(*b*) Quel jour horrible & funeſte au genre humain que celui où un moine trouva dans le ſalpêtre une poudre meurtriere ! L'Arioſte dit que le diable ayant imaginé une carabine, ému de pitié, la jeta au fond d'un fleuve. Hélas ! il n'eſt plus d'aſyle ſur la terre : il n'eſt plus beſoin de courage, il eſt inutile : le citoyen valeureux n'a rien à attendre de ſon bras. Le canon eſt remis entre les mains d'un petit nombre d'hommes ; le canon les rend propriétaires abſolus de notre exiſtence ; & ſi par malheur ils venoient à s'entendre, que deviendrons-nous tous ?

CHAPITRE

CHAPITRE XXXII.

Le Sallon.

COMME les arts parmi ce peuple ſe tenoient par la main, au figuré comme au moral, je n'eus que quelques pas à faire, & je me trouvai à l'académie de peinture. J'entrai dans de vaſtes ſallons garnis des tableaux des plus grands maîtres. Chacun donnoit l'équivalent d'un livre moral & inſtructif. On ne voyoit plus dans cette collection le refrein de cette éternelle mythologie, mille & mille fois recopiée. Ingénieuſe dans le commencement de l'art; elle avoit bien acquis le droit de paroître faſtidieuſe. Les plus belles choſes à la longue deviennent communes : le refrein eſt la langue des ſots. Il en étoit ainſi de toutes les flatteries groſſieres de ces peintres adulateurs qui avoient déifié Louis XIV. Le tems, ſemblable à la vérité, avoit dévoré cette toile menſongere; ainſi qu'il avoit mis à leur véritable place les vers de Boileau & les prologues de Quinaut. Il étoit défendu aux arts de mentir (*a*),

(*a*) Quand je vois dans la galerie de Verſailles Louis XIV une foudre à la main, aſſis ſur des nuages azurés, peint en dieu tonnant, la pitié dédaigneuſe que je reſſens pour le pin-

Il n'exiſtoit plus auſſi de ces hommes épais qu'on nommoit *amateurs*, & qui commandoient au génie de l'artiſte, un lingot d'or en main. Le génie étoit libre, ne ſuivoit que ſes propres loix, & ne s'aviliſſoit plus.

Dans ces ſallons moraux, on ne voyoit plus de ſanglantes batailles, ni les débauches honteuſes des dieux de la fable, & encore moins des ſouverains environnés des vertus qui préciſément leur manquerent : on n'expoſoit que des ſujets propres à inſpirer des ſentimens de grandeur & de vertu. Toutes ces divinités païennes, auſſi abſurdes que ſcandaleuſes, n'occupoient plus des pinceaux précieux, déſormais deſtinés au ſoin de tranſmettre à l'avenir les faits les plus importans : on entendoit, par ce mot, ceux qui donnoient une plus noble idée de l'homme, comme la clémence, la généroſité, le dévouement, le courage, le mépris de la molleſſe.

---

seau de le Brun réjaillit preſque ſur l'art ; mais cette peinture ſurvit au dieu foudroyant, à l'artiſte qui lui fit préſent du tonnerre : cette réflexion me calme, & je ſouris.

La premiere fois que Louis XIV vit des Tenieres, il détourna la tête avec un air de dégoût & les fit ôter de ſes appartemens. Si ce monarque n'a pu ſouffrir la peinture de ces bonnes gens qui trinquent & danſent avec gaieté ; s'il leur a préféré ces hommes bleus, qui courent à cheval à travers la fumée & la pouſſiere d'un camp ; l'ame de Louis XIV eſt jugée.

Je vis qu'on avoit traité tous les beaux ſujets qui méritoient de paſſer à la poſtérité : la grandeur d'ame des ſouverains étoit ſur-tout immortaliſée. J'apperçus Saladin faiſant promener un linceul ; Henri IV nourriſſant la ville qu'il aſſiégeoit ; Sulli comptant avec lenteur une ſomme d'argent que ſon maître deſtinoit à ſes plaiſirs ; Louis XIV au lit de la mort, diſant : *j'ai trop aimé la guerre ;* Trajan déchirant ſes vêtemens pour bander les plaies d'un infortuné ; Marc-Aurele deſcendant de cheval dans une expédition preſſée pour prendre le placet d'une pauvre femme ; Titus faiſant diſtribuer du pain & des remedes ; Saint-Hilaire, le bras emporté, & montrant à ſon fils qui pleuroit, Turenne couché ſur la pouſſiere, le généreux Fabre prenant la chaîne des forçats à la place de ſon pere, &c. On ne trouvoit point ces ſujets ſombres ou attriſtans. Il n'étoit plus de vils courtiſans qui diſoient d'un air moqueur : *juſqu'aux peintres ſe mêlent de prêcher !* On leur ſavoit bon gré d'avoir raſſemblé les plus ſublimes traits de la nature humaine : c'étoient de grands tableaux tirés d'après l'hiſtoire. Ils avoient ſagement penſé que rien ne ſeroit plus utile. Tous les arts avoient fait, pour ainſi dire, une admirable conſpiration en faveur de l'humanité. Cette heureuſe correſpondance avoit jetté un jour plus lumineux ſur

l'effigie sacrée de la vertu : elle en étoit devenue plus adorable, & ses traits toujours embellis, formoient une instruction publique, aussi sûre que touchante. Eh ! comment résister à la voix des beaux arts, qui d'une voix unanime encensent & couronnent le citoyen libre & généreux ?

Tous ces tableaux attachoient l'œil, & par le sujet & par l'exécution. Les peintres avoient su réunir le trait italien au coloris flamand, ou plutôt ils les avoient surpassés par une étude approfondie. L'honneur, seule monnoie faite pour les grands hommes, en animant leurs travaux les récompensoit d'avance. La nature sembloit rendue comme dans un miroir. L'ami de la vertu ne pouvoit contempler ces belles peintures sans soupirer de plaisir. L'homme coupable n'osoit les regarder ; il auroit craint que ces figures inanimées n'eussent tout-à-coup pris la parole pour l'accuser & le confondre.

On me dit que ces tableaux étoient proposés au concours. Les étrangers y étoient admis : car on ne connoissoit pas cette petite tyranne qui proscrivoit tout ce qui passoit les limites d'une province. On donnoit quatre sujets par année, afin que chaque artiste eût le tems de conduire son tableau à la perfection. Le plus parfait avoit bientôt la voix du peuple. On faisoit attention à ce cri général, qui, ordinairement est la voix de

l'équité même. Les autres n'en recevoient pas moins le degré de louanges qui leur étoit dû. On n'avoit point l'injuſtice de dégoûter les éleves. Les maîtres en plaçe ne connoiſſoient point cette indigne & baſſe jalouſie, qui exila le Gouſſin loin de ſa patrie, & fit périr le Sueur au printems de ſes jours. Ils s'étoient corrigés de cet entêtement dangereux & funeſte, qui, de mon tems, ne permettoit pas à leurs diſciples de ſuivre une autre maniere que la leur. Ils ne faiſoient point de froids copiſtes de ceux qui auroient pu s'élever fort haut, livrés à eux-mêmes & dirigés ſeulement par quelques conſeils. L'éleve enfin n'étoit plus courbé ſous un ſceptre qui le rendoit timide : il ne ſe traînoit point en tremblant ſur les pas d'un chef capricieux, qu'il étoit encore obligé de flatter : il le devançoit, s'il avoit du génie, & ſon guide étoit le premier à s'enorgueillir de la perfection de l'art.

Il y avoit pluſieurs académies de deſſin, de peinture, de ſculpture, de géométrie pratique. Autant ces arts étoient dangereux dans mon ſiecle, parce qu'ils favoriſoient le luxe, le vaſte, la cupidité & la débauche, autant ils étoient devenus utiles, parce qu'ils n'étoient employés qu'à inſpirer des leçons de vertu, & à donner à la ville cette majeſté, ces agrémens, ce goût

ſimple & noble qui, par des rapports ſecrets, éleve l'ame des citoyens.

Ces écoles étoient ouvertes au public. Les éleves y travailloient ſous ſes regards. Il étoit libre à chacun d'y venir dire ſon avis. Cela n'empêchoit point que les maîtres penſionnés ne vinſſent faire leur ronde : mais aucun apprentif n'étoit l'éleve titré de Monſieur un tel, mais de tous les habiles maîtres en général. C'étoit en évitant l'ombre même d'eſclavage, ſi funeſte à la trempe mâle & indépendante du génie, qu'on étoit parvenu à faire des hommes qui s'étoient élevés au-deſſus des chef-d'œuvres de l'antiquité ; de ſorte que leurs tableaux étoient ſi achevés, ſi finis, que les reſtes de Raphaël & de Rubens n'étoient plus recherchés que par quelques antiquaires, gens de nature opiniâtre & toujours entêtés.

Je n'ai pas beſoin de dire que tous les arts, que toutes les profeſſions étoient également libres. Ce n'eſt que dans un ſiecle barbare, tyrannique, imbécille, qu'on a donné des fers à l'induſtrie, qu'on a exigé une ſomme d'argent de celui qui vouloit travailler, au lieu de lui accorder une récompenſe. Tous ces petits corps burleſques ne raſſembloient les hommes que pour faire fermenter leurs paſſions à un degré plus violent : une foule d'affaires interminables naiſſoit de leur captivité, & les rendoit néceſſairement en-

nemis de leurs voiſins. C'eſt ainſi que dans les priſons, les hommes accablés des mêmes chaînes ſe communiquent leurs fureurs & leurs vices. En voulant ſéparer leur intérêt, on l'avoit rendu plus actif, & c'étoit tout le contraire de ce qu'une ſage législation ſembloit demander. La ſource de mille déſordres provenoit de cette gêne perpétuelle où ſe trouvoit chaque homme de ſuivre ſon talent. De-là naiſſoient l'oiſiveté & la fripponnerie. Le miſérable étoit dans l'impuiſſance réelle de ſortir d'un état déplorable, parce qu'un bras d'airain lui fermoit tous les paſſages, & que l'or ſeul faiſoit tomber les barrieres. Le monarque, pour jouir d'un léger tribut, avoit détruit la liberté la plus ſacrée, & avoit étouffé tous les reſſorts du courage & de l'induſtrie.

Parmi ce peuple qui étoit éclairé ſur les premieres notions du droit des gens, chacun ſuivoit l'emploi où l'appelloit ſon goût particulier, gage aſſuré du ſuccès. Ceux qui ne marquoient aucune diſpoſition pour les beaux arts, embraſſoient des états plus faciles; car le médiocre n'étoit point ſouffert dans tout ce qui avoit rapport au génie: la gloire de la nation ſembloit attachée à ces talens qui diſtinguent non moins l'homme que les empires.

CHAPITRE XXXIII.

Tableaux emblématiques.

J'ENTRAI dans une ſalle particuliere où l'on avoit repréſenté les ſiecles. On avoit conſervé à chaque, outre ſa phyſionomie, les traits qui l'avoient diſtingué de ſes freres. Les ſiecles d'ignorance étoient revêtus d'une robe noire & lugubre. Le perſonnage, l'œil rouge & ſombre, tenoit en main une torche, & dans le fond découvroit un bucher, des prêtres revêtus d'une étole, & des malheureux un bandeau ſur le front qui ſe dévouoient, les uns les autres, aux ſupplices des flammes.

Plus loin, un enthouſiaſte fanatique, ſans autre vertu, qu'une imagination ardente, frappoit celle de ſes concitoyens, non moins inflammable, & tonnant au nom de Dieu il entraînoit une foule d'hommes, comme un troupeau docile ſe précipite au cri du paſteur. Les rois ont quitté leurs trônes, ont abandonné leurs états dépeuplés, & croyant entendre la voix du ciel, ils courent ſe perdre, eux, leur couronne & leurs ſujets, dans de vaſtes déſerts. On voyoit dans le fond du tableau le fanatiſme marchant ſur la tête des hommes, ſecouant ſes flambeaux homicides;

géant monstrueux ! ſes pieds touchoient les deux bouts de la terre, & ſon bras tenant la palme du martyre s'élevoit juſqu'aux nues.

Celui-ci, moins ardent, plus contemplatif, livré au myſtere & à l'allégorie, ſe précipitoit dans le merveilleux. Toujours environné d'énigmes, il prenoit ſoin d'épaiſſir les ténebres qui l'environnoient. On voyoit les anneaux des Platoniciens, les nombres des Pythagoriciens, les vers des Sibylles, les formules toutes puiſſantes de la magie, & les preſtiges tour-à-tour ingénieux & ſtupides qu'a créés l'eſprit humain.

Un autre tenoit un aſtrolabe, conſultoit attentivement un calendrier, & calculoit les jours heureux ou infortunés. Une gravité froide & taciturne étoit empreinte ſur ſa phyſionomie alongée : il pâliſſoit de la conjonction de deux aſtres : le préſent n'exiſtoit pas pour lui, & l'avenir étoit ſon bourreau : il avoit même tranſporté ſon culte dans la ridicule ſcience de l'aſtrologie, & il embraſſoit ce fantôme comme une colonne inébranlable.

Celui-là, tout couvert de fer, enſeveliſſoit ſa tête dans un caſque d'airain : revêtu d'une cotte de mailles, armé d'une longue lance, il ne reſpiroit que les combats particuliers. L'ame de ſes héros étoit plus dure que l'acier qui les couvroit. C'étoit le fer qui décidoit les droits, les opi-

nions, la juſtice, la vérité. Dans le fond on diſtinguoit un champ clos, des juges & des hérauts, relevant le vaincu ou plutôt le coupable.

Tel autre perſonnage paroiſſoit d'une bizarrerie extrême : architecte barbare, il bâtiſſoit des colonnes, ſans proportion avec la maſſe qu'elles ſoutenoient, & chargées d'ornemens ridicules ; il prenoit tout cela pour une délicateſſe de travail inconnu aux Grecs & aux Romains. Le même déſordre régnoit dans ſa logique ; c'étoient des chicanes perpétuelles, des idées abſtraites. On avoit repréſenté dans le fond des eſpeces de ſomnambules, qui parloient, agiſſoient, les yeux ouverts, & qui, plongés dans un long rêve, ne devoient la liaiſon de deux idées qu'au pur haſard.

Je repaſſai ainſi tous les ſiecles en revue ; mais le détail en ſeroit ici trop long. Je m'arrêtai un peu plus long-tems devant le XVIII, lequel avoit été jadis de ma connoiſſance. Le peintre l'avoit repréſenté ſous la figure d'une femme. Les ornemens les plus recherchés fatiguoient ſa tête ſuperbe & délicate. Son cou, ſes bras, ſa gorge étoient couverts de perles & de diamans : ſes yeux étoient vifs & brillans ; mais un ſourire un peu forcé faiſoit grimacer ſa bouche : ſes joues étoient enluminées. L'art ſembloit devoir percer dans ſes paroles, comme dans ſon regard : il

étoit séduisant, mais il n'étoit pas vrai. Elle avoit à chaque main deux longs rubans couleur de rose, qui sembloient un ornement; mais ces rubans cachoient deux chaînes de fer auxquelles elle étoit fortement attachée. Elle avoit cependant les mouvemens assez libres pour gesticuler, sauter & gambader. Elle en usoit avec excès, afin de déguiser (à ce qu'il me sembloit) son esclavage, ou du moins pour le rendre facile & riant. J'examinai cette figure en détail, & suivant de l'œil la draperie de ses vêtemens, je m'apperçus que cette robe si magnifique étoit toute déchirée par le bas & couverte de boue. Ses pieds nuds plongeoient dans une espece de bourbier; & elle étoit aussi hideuse par les extrêmités, qu'elle étoit brillante par le sommet; elle ne ressembloit pas mal dans cet équipage à une courtisanne qui se promene dans la rue, à l'entrée de la nuit. Je découvris derriere elle plusieurs enfans au teint maigre & livide, qui crioient à leur mere & dévoroient un morceau de pain noir; elle vouloit les cacher sous sa robe; mais à travers les trous on distinguoit ces petits malheureux. Dans l'enfoncement du tableau on discernoit des châteaux superbes, des palais de marbre, des parterres savamment dessinés, de vastes forêts peuplées de cerfs & de daims, où le cor résonnoit au loin. Mais la campagne

à demi-cultivée étoit remplie de payſans infortunés, qui, haraſſés de fatigue, tomboient ſur leurs javelles : enſuite venoient des hommes, qui enrôloient les uns de force, & emportoient le lit & la marmite des autres (*a*).

Le caractere des nations étoit auſſi fidélement exprimé.

Aux couleurs variées de mille nuances, à la fonte inſenſible du coloris, au viſage triſte, mélancolique, on reconnoiſſoit l'Italien jaloux, vindicatif. Dans le même tableau ſon viſage ſérieux diſparoiſſoit au milieu d'un concert, & le peintre avoit ſaiſi merveilleuſement cette facilité de ſe transformer avec ſoupleſſe, & comme dans un

(*a*) La tyrannie eſt un arbre dangereux qu'il faut ſe hâter de déraciner dans ſa naiſſance. L'éclat de cet arbre eſt trompeur. C'eſt d'abord un jeune arbriſſeau qui ſe couronne de fleurs & de lauriers, mais qui boit ſecrétement le ſang qui l'arroſe. Bientôt il croît, s'agrandit, leve une tête altiere. Ses branches s'étendent avec orgueil. Il couvre tout ce qui l'environne, d'une ombre ſuperbe & funeſte. La fleur, le fruit voiſin tombent, privés des rayons bienfaiſans du ſoleil qu'il intercepte. Il force la terre à ne nourrir que lui. Enfin il devient ſemblable à cet arbre venimeux dont les fruits doux ſont des poiſons, qui change en eau corroſive les gouttes de pluies que ſes feuilles diſtillent, & qui au défaut des tourmens procure au voyageur fatigué le ſommeil & la mort. Cependant ſon tronc eſt noueux : les principes de ſa ſeve ſont couverts d'un bois dur : ſes racines d'airain s'étendent ; & la hache de la liberté s'émouſſe & ne peut plus y mordre.

coup-d'œil. Le fond du tableau repréſentoit des pantomimes, faiſant des grimaces & autres geſtes comiques.

L'Anglois, dans une attitude plutôt fiere que majeſtueuſe, placé ſur la pointe d'un rocher, dominoit l'océan & faiſoit ſigne à un vaiſſeau de s'élancer au Nouveau-Monde & de lui en rapporter les tréſors. On liſoit dans ſes regards hardis que la liberté civile égaloit chez lui la liberté politique. Les flots oppoſés, grondant ſous les coups de la tempête, étoient une harmonie douce à ſon oreille. Son bras étoit toujours prêt à ſaiſir le glaive de la guerre civile : il regardoit en ſouriant un échafaud d'où tomboit une tête & une couronne.

L'Allemand, ſous un ciel étincelant d'éclairs, étoit ſourd aux cris des élémens. On ne ſavoit s'il bravoit l'orage, ou s'il y étoit inſenſible. Des aigles ſe déchiroient avec furie à ſes côtés : ce n'étoit pour lui qu'un ſpectacle : renfermé en lui-même, il portoit ſur ſes propres deſtins un œil indifférent ou philoſophique.

Le François, plein de graces nobles & élevées, préſentoit des traits finis. Sa figure n'étoit pas originale, mais ſa maniere étoit grande. L'imagination & l'eſprit ſe peignoient dans ſes regards : il ſourioit avec une fineſſe qui approchoit de la ruſe. Il régnoit dans l'enſemble de ſa figure beau-

coup d'uniformité. Ses couleurs étoient douces ; mais on n'y remarquoit pas ce coloris vigoureux, ni ces beaux effets de lumiere qu'on admiroit dans les autres tableaux. La vue étoit fatiguée par une multiplicité de petits détails, qui ſe nuiſoient réciproquement. Une foule innombrable portoit de petits tambourins & s'agitoit beaucoup pour faire du bruit ; elle croyoit imiter le fracas du canon : c'étoit une chaleur auſſi pétulante, auſſi active, que foible & paſſagere.

CHAPITRE XXXIV.

Sculpture & Gravure.

La ſculpture, non moins belle que ſa ſœur ainée, étaloit à ſon côté les merveilles de ſon ciſeau. Il n'étoit plus proſtitué à ces Créſus impudens, qui aviliſſoient l'art en l'occupant à tailler leur vénale figure ou autres ſujets auſſi mépriſables qu'eux. Les artiſtes penſionnés par le gouvernement conſacroient leurs talens au mérite & à la vertu. On ne voyoit plus, comme dans nos ſallons, à côté du buſte de nos rois & ſur la même ligne, le vil publicain qui les vole & les trompe, offrir ſans pudeur ſa baſſe phyſionomie. Un homme digne des regards de la poſtérité, s'étoit-il avancé

dans une carriere ſemée de faits mémorables ? un autre avoit-il fait une action grande & courageuſe ? alors l'artiſte échauffé ſe chargeoit de la reconnoiſſance publique, il modeloit en ſecret un des plus beaux traits de ſa vie : (ſans y ajouter le portrait de l'auteur) il préſentoit tout-à-coup ſon ouvrage, & obtenoit la permiſſion de s'immortaliſer avec le grand homme. Ce travail frappoit tous les yeux, & n'avoit pas beſoin d'un froid commentaire.

Il étoit expreſſément défendu de ſculpter des ſujets qui ne diſoient rien à l'ame ; par conſéquent on ne gâtoit point de beaux marbres ou d'autres matieres auſſi précieuſes.

Tous ces ſujets licencieux qui bordent nos cheminées, étoient ſévérement bannis. Les honnêtes gens ne concevoient rien à notre législation, lorſqu'ils liſoient dans notre hiſtoire que dans un ſiecle où l'on prononçoit ſi fréquemment le nom de religion & de mœurs, des peres de famille étaloient des ſcenes de débauche aux yeux de leurs enfans, ſous prétexte que c'étoient des chef-d'œuvres ; ouvrages capables d'allumer l'imagination la plus tranquille, & de précipiter dans le déſordre des ames neuves, ouvertes à toutes les impreſſions : ils gémiſſoient ſur cet uſage public & criminel de dépraver les cœurs avant qu'ils fuſſent formés (*a*).

(*a*) Entr'autres abus publics qu'on ſe propoſe de relever,

Un artiſte avec lequel je m'inſtruiſis, eut ſoin de m'informer de tous ces grands changemens. Il me dit que dans le dix-neuvieme ſiecle il ſe trouva une diſette de marbre, de ſorte qu'on eut recours à cette multitude ignoble de buſtes de financiers, de traitans, de commis : c'étoient autant de blocs tout préparés ; on les tailla beaucoup plus avantageuſement, & l'on ſut en tirer des têtes plus heureuſes.

Je paſſai dans la derniere galerie, non moins

---

on peut ranger ces parades licencieuſes qui outragent les mœurs honnêtes & le bon ſens, tout auſſi reſpectable qu'elles. On a oublié à l'article des ſpectacles de parler des ſauteurs, des danſeurs de corde ; mais peu importe l'ordre dans un ouvrage, pourvu que l'auteur y faſſe entrer toutes ſes idées. Je ferai comme Montaigne, je me raccrocherai à la moindre occaſion : je brave la cenſure des critiques ; je me flatte du moins de ne point ennuyer comme eux. Pour revenir donc à ces ſauteurs, à ces danſeurs de corde, ſi communs & ſi révoltans ; des magiſtrats humains devroient-ils les tolérer ? Après avoir employé tout leur tems à des exercices auſſi étonnans qu'inutiles, ils riſquent leur vie en public & apprennent à mille ſpectateurs que la mort d'un homme n'eſt que fort peu de choſe. Les attitudes de ces voltigeurs ſont indécentes & bleſſent l'œil & le cœur : ils accoutument peut-être des ames non encore formées à ne voir le plaiſir que dans ce qui approche du péril, & à penſer que l'eſpece humaine peut entrer dans la matiere de nos divertiſſemens. On dira que c'eſt réfléchir ſur bien peu de choſe ; mais j'ai remarqué que ces triſtes ſpectacles influent beaucoup plus ſur la multitude que tous les arts qui ont quelque apparence de raiſon.

curieuſe

curieuſe que les autres par la multiplicité des ouvrages qu'elle préſentoit. Là étoit raſſemblée la collection univerſelle de deſſins & gravures. Malgré la perfection de ce dernier art, on avoit conſervé les ouvrages des ſiecles précédens ; car il n'en eſt pas d'une eſtampe comme d'un livre : un livre qui n'eſt pas bon, par là même eſt mauvais ; au lieu qu'une eſtampe qui ſe voit d'un coup-d'œil, ſert toujours d'objet de comparaiſon.

Cette galerie qui devoit ſon origine au ſiecle de Louis XV, étoit bien différemment arrangée. Ce n'étoit plus un petit cabinet, au milieu duquel une petite table pouvoit à peine contenir une douzaine d'amateurs, où l'on venoit dix fois inutilement pour trouver une place ; encore ce petit cabinet ne s'ouvroit-il que certains jours, c'eſt-à-dire, le dixieme de l'année tout au plus, qu'on rognoit encore ſur le moindre prétexte & à la moindre fantaiſie du directeur. Ces galeries étoient ouvertes chaque jour, & confiées à des commis affables & polis, qu'on payoit exactement, afin que le public fût ſervi de même. Dans cette ſalle ſpacieuſe on trouvoit à coup ſûr la traduction de chaque tableau ou morceau de ſculpture renfermé dans les autres galeries : elle contenoit l'abrégé de ces chef-d'œuvres qu'on avoit pris ſoin d'immortaliſer & de répandre autant qu'il étoit poſſible.

La gravure eſt auſſi féconde & auſſi heureuſe

que la typographie : elle a l'avantage de multiplier ſes épreuves, comme l'imprimerie ſes exemplaires ; & par ſon moyen chaque particulier, chaque étranger peut ſe procurer une copie rivale du tableau. Tous les citoyens décoroient ſans jalouſie leurs murailles de ces ſujets intéreſſans qui préſentoient des exemples de vertus & d'héroïſme. On ne voyoit plus de ces prétendus amateurs, non moins vétilleux qu'ignorans, pourſuivre une perfection imaginaire aux dépens de leur repos & de leur bourſe, & toujours dupés & ſur-tout être bien faits pour l'être.

Je parcourus avec avidité ces livres volumineux où le burin décrivoit avec tant de facilité & de préciſion les contours & même les couleurs de la nature. Tous les tableaux étoient parfaitement ſaiſis ; mais on avoit donné encore plus de ſoin à tous les objets relatifs aux arts & aux ſciences. Les planches de l'Encyclopédie avoient été refaites entiérement, & l'on avoit veillé avec plus d'attention à l'exactitude rigoureuſe qui devient alors le ſuprême mérite, parce que la moindre erreur eſt d'une conſéquence extrême. J'apperçus un magnifique cours de phyſique traité dans ce goût ; & comme cette ſcience porte ſur-tout aux ſens, c'eſt aux images qu'il appartient, peut-être, de la faire concevoir dans toutes ſes parties. On ſavoit eſtimer l'art qui reproduit tant d'images utiles ;

on lui donnoit de nouvelles preuves de conſidération.

Je remarquai que tout ſe faiſoit dans le vrai goût, qu'on ſuivoit la maniere des Gerard, Audran ; qu'elle étoit même approfondie, perfectionnée. Les vignettes des livres ne s'appelloient plus que des cochins : tel étoit le mot que l'on avoit ſubſtitué à tant de mots miſérables, tels que culs de lampes, &c. (*a*).

Les graveurs avoient enfin abandonné cette funeſte loupe qui leur perdoit la vue de toute façon. Les amateurs de ce ſiecle n'étoient plus admirateurs de ces petits points ronds qui faiſoient tout le mérite des gravures modernes ; ils donnoient la préférence à un travail large, précis, aiſé, & diſant tout avec quelques traits juſtes & noblement deſſinés. Les graveurs conſultoient docilement les peintres, & ceux-ci à leur tour ſe gardoient bien d'affecter les caprices d'un maître. Ils s'eſtimoient, ils ſe voyoient comme égaux & comme amis, & ſe donnoient bien de garde de rejeter l'un ſur l'autre les défauts de l'ouvrage. D'ailleurs la gravure étoit devenue très-utile à l'état, par le commerce d'eſtampes qu'on faiſoit

(*a*) M. de Voltaire doit être ſatisfait d'avance, lui qui a plaidé ſi long-tems pour cette réforme importante.

dans les pays étrangers ; & c'étoit de ces artiſtes qu'on pouvoit dire : *ſous leurs heureuſes mains le cuivre devient or.*

CHAPITRE XXXV.

Salle du Trône.

Je ne quittai ces riches galeries qu'avec le plus vif regret, mais dans mon inſatiable curioſité, jaloux de tout voir, je rentrai dans le centre de la ville. Je vis une multitude de perſonnes de tout ſexe & de tout âge, qui ſe portoit avec précipitation vers un portique majeſtueuſement décoré. J'entendois de côté & d'autre : *hâtons nos pas ! notre bon roi eſt peut-être déjà monté ſur ſon trône, nous ne le verrions pas d'aujourd'hui !* Je ſuivis la foule ; mais ce qui m'étonnoit fort, c'eſt que des gardes farouches n'oppoſoient aucune barriere aux empreſſemens du peuple. J'arrivai dans une ſalle immenſe, ſoutenue par pluſieurs colonnes. J'avançai, & je parvins à voir le trône du monarque. Non : il eſt impoſſible de concevoir une idée plus belle, plus noble, plus auguſte, plus conſolante de la majeſté royale. Je fus attendri juſqu'aux larmes. Je ne vis ni Jupiter tonnant, ni appareil terrible, ni inſtrument

de vengeance. Quatre figures de marbre blanc, repréſentant la force, la tempérance, la juſtice & la clémence, portoient un ſimple fauteuil d'ivoire blanc; élevé ſeulement pour faciliter la portée de la voix. Ce ſiege étoit couronné d'un dais ſuſpendu par une main dont le bras ſembloit ſortir de la voûte. A chaque côté du trône étoient deux tablettes; ſur l'une deſquelles étoient gravées les loix de l'état & les bornes du pouvoir royal, & ſur l'autre les devoirs des rois & ceux des ſujets. En face étoit une femme qui allaitoit un enfant, emblême fidelle de la royauté. La premiere marche, qui ſervoit de degré pour monter au trône, étoit en forme de tombe. Deſſus étoit écrit en gros caracteres: L'ÉTERNITÉ. C'étoit ſous cette premiere marche que repoſoit le corps embaumé du monarque prédéceſſeur, en attendant que ſon fils vînt le déplacer. C'eſt de-là qu'il crioit à ſes héritiers qu'ils étoient tous mortels, que le ſonge de la royauté étoit prêt à finir, qu'ils reſteroient alors ſeuls avec leur renommée! Ce lieu vaſte étoit déjà rempli de monde, lorſque je vis paroître le monarque revêtu d'un manteau bleu qui flottoit avec grace. Son front étoit ceint d'une branche d'olivier; c'étoit ſon diadême: il ne marchoit jamais en public ſans ce reſpectable ornement qui en impoſoit aux autres & à lui-même. Il ſe fit des acclamations lorſqu'il monta

ſur ſon trône. Il ne paroiſſoit pas indifférent à ces cris de joie. Mais à peine fut-il aſſis qu'un ſilence reſpectueux s'étendit ſur cette nombreuſe aſſemblée. Je prêtai une oreille attentive. Ses miniſtres lui lurent à haute voix tout ce qui s'étoit paſſé de remarquable depuis la derniere ſéance. Si la vérité eut été déguiſée, le peuple étoit là pour confondre le calomniateur. On n'oublioit point ſes demandes. On rendoit compte de l'exécution des ordres ci-devant donnés, & cette lecture étoit toujours terminée par le prix journalier des vivres & des denrées. Le monarque écoutoit, & d'un ſigne de tête approuvoit ou remettoit les choſes à un plus ample examen. Mais ſi du fond de la ſalle il s'élevoit une voix plaignante & condamnant quelques articles, fut-ce un homme de la derniere claſſe, on le faiſoit avancer dans un petit cercle pratiqué au pied du trône. Là il expliquoit ſes idées (*a*), & s'il ſe trouvoit avoir raiſon,

(*a*) Un des plus grands malheurs qui ſoit en France, c'eſt que toute la police & l'adminiſtration des affaires ſont entre les mains des magiſtrats, ou des gens revêtus d'une charge & d'un titre, ſans qu'on daigne jamais conſulter (du moins de la part du public) les perſonnes privées en qui la ſcience & la ſageſſe ſe trouvent ſouvent dans un degré éminent. Le meilleur citoyen, le plus éclairé, ne peut développer ſes talens utiles ou la grandeur de ſon ame; s'il ne porte la robe d'un homme en charge, il doit immoler ſes bons deſſeins, être témoin des plus grands abus, & ſe taire.

alors il étoit écouté, applaudi, remercié ; le souverain lui jetoit un regard favorable : si, au contraire, il ne disoit rien que d'absurde, ou grossièrement fondé sur un intérêt particulier, alors on le chassoit avec ignominie, & les huées des assistans l'accompagnoient jusqu'à la porte. Chacun pouvoit se présenter sans autre crainte que celle d'attirer la dérision publique, si ses vues étoient fausses ou bornées.

Deux grands officiers de la couronne accompagnoient le monarque dans toutes les cérémonies publiques, & marchoient à ses côtés. L'un portoit au haut d'une pique une gerbe de bled (*a*), & l'autre un cep de vigne : c'étoit afin qu'il n'oubliât jamais que c'étoient-là les deux soutiens de l'état & du trône. Derriere lui le panetier de la couronne, ayant une corbeille remplie de pains, en donnoit un à chaque indigent qui réclamoit son assistance. Cette corbeille étoit le sûr thermometre de la misere publique ; & lorsque le panier se trouvoit vuide, alors les ministres étoient chassés

(*a*) L'empereur Taisung se promenant en campagne avec le prince son fils, & lui montrant les laboureurs occupés à leur travail : *voyez*, lui disoit-il, *la peine que ces pauvres gens prennent tout le long de l'année pour nous soutenir ; sans leurs travaux & sans leur sueur, ni vous ni moi, nous n'aurions pas d'empire.*

& punis ; mais la corbeille demeuroit pleine & atteſtoit l'abondance publique.

Cette auguſte ſéance ſe tenoit une fois par ſemaine, & duroit trois heures. Je ſortis de cette ſalle, le cœur pénétré, & auſſi rempli de reſpect pour ce roi que pour la Divinité même ; l'aimant comme un pere, l'honorant comme un Dieu protecteur.

Je converſai avec pluſieurs perſonnes de tout ce que je venois de voir & d'entendre : ils étoient ſurpris de mon étonnement ; toutes ces choſes leur ſembloient ſimples & naturelles. « Pourquoi, me dit l'un d'eux, avez-vous la fureur de comparer ce tems préſent à un vieux ſiecle bizarre, extravagant, où l'on avoit de fauſſes idées ſur les matieres les plus ſimples, où l'orgueil jouoit la grandeur, où le faſte & la repréſentation étoient tout, & le reſte rien, où la vertu enfin n'étoit regardée que comme un fantôme, pur ouvrage de quelques philoſophes rêveurs (*a*). »

(*a*) Il faut reſpecter les préjugés populaires ! tel eſt le langage de ces génies étroits, puſillanimes, pour leſquels il ſuffit qu'une loi ſubſiſte pour paroître ſacrée. L'homme vertueux à qui ſeul il appartient d'aimer & de haïr, connoît-il cette modération criminelle ? Non : il ſe charge de la vindicte publique ; ſes droits ſont fondés ſur ſon génie, & la juſtice de ſa cauſe ſur la reconnoiſſance de la poſtérité.

CHAPITRE XXXVI.

Forme du Gouvernement.

OSEROIS-JE vous demander quel eſt la forme préſente de votre gouvernement ? Eſt-il monarchique, démocratique, ariſtocratique ? (*a*) — Il n'eſt ni monarchique, ni démocratique, ni ariſtocratique ; il eſt raiſonnable & fait pour des hommes. La monarchie n'eſt plus. Les états monarchiques, comme vous le ſaviez, mais ſi infructueuſement, vont ſe perdre dans le deſpotiſme, comme les fleuves vont ſe perdre dans le ſein de la mer ; & le deſpotiſme bientôt croule ſur lui-même (*b*). Tout cela s'eſt accompli à la let-

(*a*) Le génie d'une nation ne dépend point de l'athmoſphere qui l'environne ; le climat n'eſt point la cauſe phyſique de ſa grandeur ou de ſon aviliſſement. La force & le courage appartiennent à tous les peuples de la terre ; mais les cauſes qui les mettent en action & les ſoutiennent, dérivent de certaines circonſtances, qui tantôt ſont promtes, tantôt lentes à ſe développer ; mais qui tôt ou tard ne manquent jamais d'arriver. Heureux le peuple qui par lumiere ou par inſtinct ſaiſit l'inſtant !

(*b*) Voulez-vous connoître quels ſont les principes généraux qui regnent habituellement dans le conſeil d'un monarque ? Voici à peu près le réſultat de ce qui s'y dit, ou plutôt de ce qui s'y fait. " Il faut multiplier les impôts de toutes ſortes, parce que le prince ne ſauroit jamais être aſſez riche, attendu

tre & il n'y eut jamais de prophétie plus certaine.

---

qu'il eſt obligé d'entretenir des armées, & les officiers de ſa maiſon, qui doit être abſolument très-magnifique. Si le peuple ſurchargé éleve des plaintes, le peuple aura tort, & il faudra le réprimer. On ne ſauroit être injuſte envers lui, parce que dans le fond il ne poſſede rien que ſous la bonne volonté du prince qui peut lui redemander en tems & lieu ce qu'il a eu la bonté de lui laiſſer, ſur-tout lorſqu'il en a beſoin pour l'intérêt ou la ſplendeur de ſa couronne. D'ailleurs il eſt notoire qu'un peuple qu'on abandonne à l'aiſance eſt moins laborieux & peut devenir inſolent. Il faut retrancher à ſon bonheur pour ajouter à ſa ſoumiſſion. La pauvreté des ſujets ſera toujours le plus fort rempart du monarque : & moins les particuliers auront de richeſſes, plus la nation ſera obéiſſante ; une fois pliée au devoir, elle le ſuivra par habitude, ce qui eſt la maniere la plus ſûre d'être obéi. Ce n'eſt point aſſez d'être ſoumiſe, elle doit croire qu'ici réſide l'eſprit de ſageſſe en toute ſa plénitude, & ſe ſoumettre par conſéquent, ſans oſer raiſonner, à nos decrets émanés dans notre certaine ſcience. „

Si un philoſophe ayant accès auprès du prince, s'avançoit au milieu du conſeil & diſoit au monarque : " Gardez-vous de croire ces ſiniſtres conſeillers, vous êtes environné des ennemis de votre famille. Votre grandeur, votre ſûreté ſont moins fondées ſur votre puiſſance abſolue que ſur l'amour de votre peuple. S'il eſt malheureux, il ſouhaitera plus ardemment une révolution, & il ébranlera votre trône ou celui de vos enfans. Le peuple eſt immortel, & vous devez paſſer La majeſté du trône réſide plus dans une tendreſſe vraiment paternelle que dans un pouvoir illimité. Ce pouvoir eſt violent ; & contre la nature des choſes. Plus modéré, vous ſerez plus puiſſant. Donnez l'exemple de la juſtice, & croyez que les princes qui ont une morale ſont plus forts & plus reſpectés. „ Aſſurément on prendroit ce philoſophe pour un viſionnaire, & on ne daigneroit peut-être pas le punir de ſa vertu.

En proportion des lumieres acquiſes, ſans doute, qu'il eut été honteux pour notre eſpece d'avoir meſuré la diſtance de la terre au ſoleil, d'avoir peſé tous les globes, & de n'avoir pu découvrir les loix ſimples & fécondes qui doivent diriger des êtres raiſonnables. Il eſt vrai que l'orgueil, la cupidité, l'intérêt préſentoient mille obſtacles; mais quel plus beau triomphe que de trouver le nœud qui devoit faire ſervir ces paſſions particulieres au bien général! Un vaiſſeau qui ſillonne les mers, commande aux élémens au moment même où il obéit à leur empire: ſoumis à une double impulſion, ſans ceſſe il réagit contr'eux. Voilà peut-être l'image la plus fidelle d'un état: porté ſur des paſſions orageuſes, il reçoit d'elles le mouvement, & doit réſiſter aux tempêtes. *L'art du pilote eſt tout.* Vos lumieres politiques n'étoient qu'un crépuſcule; & vous accuſiez imbécillement l'auteur de la nature, tandis qu'il vous avoit donné l'intelligence & le courage pour vous gouverner. Il n'a fallu qu'une voix forte pour réveiller la multitude d'un ſommeil d'engourdiſſement. Si l'oppreſſion tonnoit ſur vos têtes, vous ne deviez en accuſer que votre foibleſſe. La liberté & le bonheur appartiennent à qui oſent les ſaiſir. Tout eſt révolution dans ce monde: la plus heureuſe de toutes a eu ſon point de ma-

turité, & nous en recueillons les fruits (*a*).

Sortis de l'oppreſſion, nous n'avons eu garde de remettre toutes les forces & tous les reſſorts du gouvernement, tous les droits & l'attribut de la puiſſance dans les mains d'un ſeul homme (*b*) : inſtruits par les malheurs des ſiecles paſſés, nous n'avons pas été ſi imprudens. Socrate & Marc-Aurele ſeroient revenus au monde, que nous ne leur aurions pas confié le pouvoir arbitraire, non pas

---

(*a*) A certains états il eſt une époque qui devient néceſſaire ; époque terrible, ſanglante, mais le ſignal de la liberté. C'eſt de la guerre civile dont je parle. C'eſt-là que s'élevent tous les grands hommes, les uns attaquant, les autres défendant la liberté. La guerre civile déploie les talens les plus cachés. Des hommes extraordinaires s'élevent & paroiſſent dignes de commander à des hommes. C'eſt un remede affreux ! mais après la ſtupeur de l'état, après l'engourdiſſement des ames, il devient néceſſaire.

(*b*) Le gouvernement deſpotique n'eſt qu'une ligue du ſouverain avec un petit nombre de ſujets favoriſés pour tromper & dépouiller tous les autres. Alors le ſouverain ou celui qui le repréſente, éclipſe la ſociété ; la diviſe, devient un être unique & central, qui allume toutes les paſſions à ſon gré & qui les met en jeu pour ſon intérêt perſonnel : il crée le juſte & l'injuſte ; ſon caprice devient loi, & ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique. Ce ſyſtême eſt trop violent pour être durable. Mais la juſtice eſt une barriere qui protege également le ſujet & le prince. La liberté peut ſeule former des citoyens généreux : la vérité en fait des êtres raiſonnables. Un roi n'eſt puiſſant qu'à la tête d'une nation généreuſe & contente. La nation une fois avilie, le trône s'affaiſſe.

défiance, mais dans la crainte d'avilir le caractere ſacré d'homme libre. La loi n'eſt-elle pas l'expreſſion de la volonté générale ; & comment confier à un ſeul homme un dépôt auſſi important ? N'aura-t-il pas des momens de foibleſſe, & quand il en ſeroit exempt, les hommes renonceront-ils à cette liberté qui eſt leur plus bel appanage (*a*) ?

Nous avons éprouvé combien la ſouveraineté abſolue étoit oppoſée aux véritables intérêts d'une nation. L'art de lever des tributs rafinés, toutes les forces de ce terrible cabeſtan progreſſivement multipliées, les loix embrouillées, oppoſées l'une à l'autre, la chicane dévorant les poſſeſſions particulieres, les villes remplies de tyrans privilégiés, la vénalité des offices, des miniſtres & des intendans traitant les différentes parties du royaume

(*a*) La liberté enfante des miracles : elle triomphe de la nature, elle fait croître les moiſſons ſur les rochers, elle donne un air riant aux régions les plus triſtes, elle éclaire des pâtres & les rend plus pénétrans que les ſuperbes eſclaves des cours les plus ingénieuſes. D'autres climats, qui ſont la gloire & le chef-d'œuvre de la création, livrés à la ſervitude, n'étalent que des terres abandonnés, des viſages pâles, des regards contraints qui n'oſent ſe lever vers la voûte du ciel. Homme ! choiſis donc d'être heureux ou miſérable, ſi tu peux encore choiſir ; crains la tyrannie, déteſte l'eſclavage, aime ton bras, meurs ou vis libre.

comme des pays de conquête, une ſubtile dureté de cœur qui raiſonnoit l'inhumanité, des officiers royaux qui ne répondoient de rien au peuple & qui inſultoient plutôt qu'ils ne déferoient à ſes plaintes : tel étoit l'effet de ce deſpotiſme vigilant, qui raſſembloit toute les lumieres pour en abuſer, à peu près comme ces verres *ardens*, qui ne s'échauffent que pour embrâſer. On parcouroit la France, ce beau royaume que *la* nature avoit favoriſé de ſes regards propices : & qu'y voyoit-on ? Des cantons déſolés par les maltôtiers, les villes devenues bourgs, les *bourgs* villages, les villages hameaux ; leurs habitans haves, défigurés ; des mendians, enfin, au *lieu* d'habitans. On connoiſſoit tous ces maux : on fuyoit des principes évidens pour embraſſer le ſyſtême de la cupidité ; (*a*) & les ombres qu'elle *faiſoit* naître autoriſoient la déprédation générale.

Le croiriez-vous ? La révolution s'eſt opérée ſans efforts, & par l'héroïſme d'un grand homme. Un roi philoſophe, digne du trône puiſqu'il le dédaignoit, plus jaloux du bonheur des hommes

(*a*) Un intendant voulant donner à la **** qui paſſoit à Soiſſons, une image de l'abondance qui régnoit en France, fit arracher les arbres fruitiers d'alentour, & les fit planter dans les rues de la ville qu'on dépava : les arbres étoient entrelacés de guirlandes de papier doré. Cet intendant étoit, *ſans le ſavoir*, un très-grand peintre.

que de ce fantôme de pouvoir, redoutant ſa poſtérité & ſe redoutant lui-même, offrit de remettre les états en poſſeſſion de leurs anciennes prérogatives : il ſenrit qu'un royaume étendu avoit beſoin de la réunion des différentes provinces pour être gouverné ſagement. Comme dans le corps humain, outre la circulation générale, chaque partie a ſa circulation particuliere, ainſi chaque province, en obéiſſant aux loix générales, modifie ſes loix particulieres d'après ſon ſol, ſa poſition, ſon commerce, ſes intérêts reſpectifs. Par là tout vit, tout fleurit. Les provinces ne ſont plus pour ſervir la cour, & pour orner la capitale (*a*). Un ordre aveugle, émané du trône, ne

(*a*) L'erreur & l'ignorance ſont la ſource de tous les maux qui accablent l'humanité. L'homme n'eſt méchant que parce qu'il ſe trompe ſur ſes véritables intérêts. Cependant on peut errer en phyſique ſpéculative, en aſtronomie, en mathématiques, ſans un inconvénient bien réel ; mais la politique ne ſouffre pas la moindre erreur. Il eſt des vices d'adminiſtration plus déſolans que les fléaux phyſiques. Une faute en ce genre dépeuple & appauvrit un royaume. Si la ſpéculation la plus ſévere, la plus approfondie, eſt abſolument néceſſaire, c'eſt dans ces cas publics & problématiques où des raiſons d'une force égale tiennent l'eſprit comme en équilibre. Rien de plus dangereux alors que la routine ; elle produit des malheurs inconcevables, & l'état n'eſt éclairé qu'au moment de ſa ruine. On ne ſauroit donc trop multiplier les lumieres ſur l'art compliqué du gouvernement, parce que le moindre écart eſt une ligne qui s'alonge en fuyant, & cauſe une erreur im-

vient point porter le trouble dans des lieux où l'œil du ſouverain n'a jamais pu pénétrer. Chaque province ſe trouve dépoſitaire de ſa ſûreté & de ſon bonheur : ſon principe de vie n'eſt pas éloigné d'elle ; il eſt dans ſon propre ſein, toujours prêt à féconder l'enſemble, à remédier aux maux qui pourroient arriver. Le ſecours préſent eſt remis à des mains intéreſſées qui ne pallieront point la cure, ou qui même ne ſe réjouiront pas des coups qui peuvent affoiblir la patrie.

La ſouveraineté abſolue fut donc abolie. Le chef conſerva le nom de roi ; mais il n'entreprit pas follement de porter tout le fardeau qui accabloit ſes ancêtres. Les états aſſemblés du royaume eurent ſeuls la puiſſance législatrice. L'adminiſtration des affaires, tant politiques que civiles, eſt confiée au ſénat ; & le monarque armé du glaive veille à l'exécution des loix. Il propoſe tous les

---

menſe. Les loix n'ont été juſqu'ici que des palliatifs qu'on a érigés en remedes généraux ; elles ſont (comme on l'a fort bien dit) nées du beſoin, & non de la philoſophie : c'eſt à cette derniere à corriger ce qu'elles ont de défectueux. Mais quel courage, quel zele, quel amour de l'humanité faudra-t-il à celui qui de ce cahos informe fera ſortir un édifice régulier ? Mais auſſi quel génie deviendra plus cher au genre humain ! Qu'il ſonge que c'eſt l'objet le plus important, qu'il intéreſſe particuliérement le bonheur de l'homme, & que par une ſuite néceſſaire ; il doit influer ſur ces vertus !

établiſſemens

établiſſemens utiles. Le ſénat eſt reſponſable au roi, & le roi & le ſénat ſont reſponſables aux états qui s'aſſemblent tous les deux ans. Tout s'y décide à la pluralité des voix. Loix nouvelles, charges vacantes, griefs à redreſſer, voilà ce qui eſt de ſon reſſort. Les cas particuliers ou imprévus ſont abandonnés à la ſageſſe du monarque.

Il eſt heureux (*a*), & ſon trône eſt affermi ſur une baſe d'autant plus ſolide que la liberté de la nation garantit ſa couronne (*b*). Des ames qui n'auroient été que communes, doivent leurs ver-

(*a*) M. d'Alembert a dit qu'un roi qui fait ſon devoir, eſt le plus miſérable de tous les hommes, & que celui qui ne le fait pas, eſt le plus à plaindre. Pourquoi le roi qui fait ſon devoir ſeroit-il le plus miſérable de tous les hommes? Seroit-ce à cauſe de la multiplicité de ſes travaux? Mais un travail heureux eſt une vraie jouiſſance. Comptera-t-il pour rien cette ſatisfaction intime qui naît de l'idée d'avoir fait le bonheur des hommes? Croira-t-il que la vertu ne porte pas avec elle ſa récompenſe? Univerſellement aimé, & ſeulement haï des méchans, pourquoi ſon cœur demeureroit-il fermé aux plaiſirs? Qui n'a pas éprouvé le contentement d'avoir accompli le bien? Le roi qui ne remplit pas ſes devoirs, eſt le plus à plaindre. Rien de plus juſte, ſi toutefois il eſt ſenſible aux remords & à l'opprobre: s'il ne l'eſt pas, il eſt encore plus à plaindre. Rien de mieux vu que cette derniere propoſition.

(*b*) Il eſt bon à tout état, fut-il républicain, d'avoir un chef, en limitant toutefois ſon pouvoir. C'eſt un ſimulacre qui en impoſe à l'ambitieux qui étouffe tout projet dans ſon cœur. Alors la royauté eſt comme cet épouvantail qu'on place dans un jardin, il écarte les moineaux qui viendroient pour manger le grain.

tus à ce reſſort éternel des grandes choſes. Le citoyen n'eſt point ſéparé de l'état ; il fait corps avec lui (*a*) : auſſi faut-il voir avec quel zele il ſe porte à tout ce qui peut intéreſſer ſa ſplendeur.

Chaque arrêt émané du ſénat eſt motivé, & le ſénat explique en peu de mots ſes motifs & ſon intention. Nous ne concevons pas comment dans votre ſiecle, (ſoi-diſant éclairé) vos magiſtrats oſoient dans leur morgue orgueilleuſe vous propoſer des arrêts dogmatiques, ſemblables aux décrets des théologiens, comme ſi la loi n'étoit pas la raiſon publique, comme s'il ne falloit pas que le peuple fût inſtruit pour ſe porter plus rapidement à l'obéiſſance. Ces meſſieurs à triple mortier, qui ſe diſoient les peres de la patrie, ignoroient donc le grand art de la perſuaſion, cet art qui agit ſans efforts & ſi puiſſamment ; ou plutôt n'ayant ni point de vue fixe, ni marche aſſurée, tour-à-tour brouillons, ſéditieux, eſclaves rampans, ils encenſoient & fatiguoient le trône, tantôt ſe cabrant pour des minuties, tantôt vendant le peuple à beaux deniers comptans.

(*a*) Ceux qui ont dit que dans les monarchies les rois ſont dépoſitaires des volontés de la nation, ont dit une abſurdité. Eſt-il en effet rien de plus ridicule, que des êtres intelligens comme les hommes ; diſent à un ou à pluſieurs : *veuillez pour nous.* Les peuples ont toujours dit aux monarques : *agiſſez pour nous, d'après nos volontés clairement connues.*

Vous penſez bien que nous avons réformé ces magiſtrats, accoutumés de jeuneſſe à toute l'inſenſibilité néceſſaire pour diſpoſer froidement de la vie, des biens & de l'honneur des citoyens; hardis pour la défenſe de leurs minces privileges, lâches dès qu'il s'agiſſoit de l'intérêt public: on s'épargnoit dans les derniers tems juſqu'à la peine de les corrompre; ils étoient tombés dans une indolence perpétuelle. Nos magiſtrats ſont bien différens: le nom de peres du peuple dont nous les honorons, eſt un titre qu'ils méritent dans toute l'étendue du terme.

Aujourd'hui les rênes du gouvernement ſont confiées à des mains fermes & ſages qui ſuivent un plan. Les loix regnent, & aucun homme n'eſt au-deſſus d'elles; ce qui étoit un inconvénient affreux dans vos gouvernemens gothiques. Le bonheur général de la patrie eſt fondé ſur la ſûreté de chaque ſujet en particulier: il ne craint point les hommes, mais les loix; & le ſouverain lui-même les apperçoit au-deſſus de ſa tête (*a*).

(*a*) Tout gouvernement où un ſeul homme eſt au-deſſus de la loi, & peut la violer impunément, eſt un gouvernement malheureux & inique. En vain un homme de génie a-t-il employé tous ſes talens pour nous faire goûter les principes des gouvernemens aſiatiques; ils ſont trop outrageans à la nature humaine. Voyez ce ſuperbe vaiſſeau qui maîtriſe les élémens; il ne faut qu'une fente imperceptible pour y faire entrer l'onde

Sa vigilance rend les sénateurs plus attentifs à leur charge & à leur dévoir ; sa confiance en eux soulage leurs peines, & son autorité donne la force & la vigueur nécessaires à leurs décisions. Ainsi le sceptre, dont la pesanteur opprimoit vos rois, est léger dans les mains de notre monarque. Ce n'est plus une victime pompeusement parée, incessamment sacrifiée aux besoins de l'état : il ne porte que le fardeau que lui permet la force limitée qu'il a reçue de la nature.

Nous possédons un prince craignant Dieu, pieux & juste, qui porte dans son cœur l'Éternel & la patrie, qui redoute la vengeance divine & le blâme de la postérité, & qui regarde une bonne conscience & une gloire sans tache, comme le plus

---

amere & causer sa destruction. Ainsi un seul homme au-dessus des loix, fera entrer dans le corps politique toutes les injustices, les iniquités, qui, par un effet inévitable, hâteront sa ruine. Qu'importe de périr par plusieurs ou par un seul ? le malheur est égal. Qu'importe que la tyrannie ait cent bras, si un seul se porte d'un bout de l'empire à l'autre, s'il pese sur tous les individus, s'il se régénere à l'instant même où il est coupé ? D'ailleurs, ce n'est pas le despotisme qui effraie, qui épouvante ; c'est sa propagation. Les visirs, les pachas, &c. imitent le maître, ils égorgent en attendant qu'ils soient égorgés. Dans les gouvernemens d'Europe, la réaction simultanée de tous les corps, leurs chocs entretiennent des momens d'équilibre pendant lesquels le peuple respire : les limites de leur pouvoir respectif, perpétuellement dérangées, tiennent lieu de liberté, & le fantôme console au moins de ne pouvoir atteindre à la réalité.

haut degré de félicité. Ce ſont moins de grands talens du côté de l'eſprit, des connoiſſances étendues qui font le bien, que le deſir ſincere d'un cœur droit qui le chérit & qui aime à l'accomplir. Souvent le génie vanté d'un monarque, loin d'avancer le bonheur du royaume, ſe tourne contre la liberté du pays.

Nous avons concilié, ce qui paroiſſoit preſque impraticable à accorder, le bien de l'état avec le bien des particuliers. On prétendoit même que le bonheur public d'un état étoit néceſſairement diſtinctif du bonheur de quelques-uns de ſes membres. Nous n'avons point épouſé cette politique barbare, fondée ſur l'ignorance des véritables loix ou ſur le mépris des hommes les plus pauvres & les plus utiles. Il étoit des loix abominables & cruelles, qui ſuppoſoient les hommes méchans; mais nous ſommes très-diſpoſés à croire qu'ils ne le ſont devenus que depuis l'inſtitution de ces mêmes loix. Le deſpotiſme a fatigué le cœur humain, & en l'irritant, l'a deſſéché & corrompu.

Notre roi a tout le pouvoir & l'autorité néceſſaires pour faire le bien, & les bras liés pour faire le mal. On lui expoſe la nation ſous un jour toujours favorable: on préſente ſa valeur, ſa fidélité envers le prince, ſon horreur pour tout joug étranger.

Il eſt des cenſeurs qui ont droit de chaſſer d'au-

près du prince tous ceux qui inclineroient à l'irréligion, au libertinage, au menſonge, à l'art plus funeſte, de couvrir la vertu de ridicule (*a*). On ne connoît plus auſſi parmi nous cette claſſe d'hommes, qui ſous le titre de nobleſſe (qui pour comble de ridicule étoit vénale) accouroit ramper autour du trône, ne vouloit ſuivre que le métier des armes ou celui de courtiſan, vivoit dans l'oiſiveté, raſſaſioit ſon orgueil de vieux parchemins, & préſentoit le déplorable ſpectacle d'une vanité égale à ſa miſere. Vos grenadiers verſoient leur ſang avec autant d'intrépidité que le plus noble d'entr'eux, & ne le mettoient pas à ſi haut prix. D'ailleurs, une telle dénomination dans notre république auroit offenſé les autres ordres de de l'état. Les citoyens ſont égaux : la ſeule diſtinction eſt celle que mettent naturellement entre les hommes la vertu, le génie & le travail (*b*).

(*a*) Je ſuis fort porté à croire que les ſouverains ſont preſque toujours les plus honnêtes gens de leur cour. Narciſſe avoit l'ame encore plus noire que celle de Néron.

(*b*) Pourquoi les François ne pourroient-ils ſoutenir le gouvernement républicain ? Qui eſt-ce qui ignore en ce royaume les prééminences de la nobleſſe, fondées ſur l'inſtitution même, confirmées par l'uſage de pluſieurs ſiecles ? Dès que, ſous le regne de Jean, le Tiers-Etat eut ſorti de ſon aviliſſement, il prit ſéance aux aſſemblées de la nation, & cette nobleſſe fiere & barbare le vit, ſans ſe ſoulever, aſſocié aux ordres du royaume, quoique les tems fuſſent encore tout remplis des préjugés

Malgré tant de remparts, de barrieres, de précautions, afin que le monarque n'oublie point, en cas de calamités publiques, ce qu'il doit aux pauvres, il observe chaque année un jeûne solemnel, qui dure trois jours. Pendant ce tems notre roi souffre la faim, endure la soif, est couché sur un grabat : & ce jeûne terrible & salutaire lui imprime dans le cœur une commisération plus tendre envers les nécessiteux. Notre souverain n'a pas besoin, il est vrai, d'être averti par cette sensation physique ; mais c'est une loi de l'état, une loi sacrée, jusqu'ici suivie & respectée. A l'exemple du monarque, tout ministre, tout homme qui touche aux rênes du gouvernement, se fait un devoir de sentir par lui-même ce que c'est que le besoin & la douleur qui en résulte ; il en est plus disposé dans la suite à soulager ceux qui se trouveroient soumis à l'impérieuse & dure loi de l'extrême nécessité (*a*).

---

de la police des fiefs & de la profession des armes. L'honneur François, principe toujours agissant, supérieur aux plus sages institutions, pourra donc devenir un jour l'ame d'une république, sur-tout lorsque le goût de la philosophie, la connoissance des loix politiques, l'expérience de tant de maux, auront détruit cette legéreté, cette indiscrétion, qui dénaturent ces brillantes qualités qui feroient des François le premier peuple de l'univers, s'il savoit mesurer, mûrir & soutenir ses projets.

(*a*) En face de la cabane d'un philosophe, se trouvoit une

— Mais, lui dis-je, de tels changemens ont dû être longs, pénibles, difficultueux. Que d'efforts il vous a fallu faire ! — Le sage, souriant avec douceur, répondit : le bien n'est pas plus difficile que le mal. Les passions humaines sont de

---

haute & riche montagne favorisée des plus doux regards du soleil. Elle étoit couverte de beaux pâturages, d'épics dorés, de cedres & de plantes aromatiques. Les oiseaux les plus agréables à la vue, les plus délicieux au goût, en bandes pressées fendoient l'air de leurs ailes, & le rempliſſoient de leurs ramages harmonieux. Les daims, les chevreuils bondissans peuploient les bois. Quelques lacs nourrissoient dans leurs eaux argentées la truite, le merlan & le brochet. Trois cents familles répandues sur le dos de cette montagne la partageoient & y vivoient heureuses dans la paix, dans l'abondance, au sein des vertus qu'elles enfantent; elles béniſſoient le ciel au lever & au coucher du soleil. Mais voici que l'indolent, le voluptueux, le dissipateur Osman monta sur le trône, & ces trois cents familles furent bientôt ruinées, chassées, errantes & vagabondes. La belle montagne passa toute entiere entre les mains de son visir, noble brigand, qui fit servir les dépouilles des malheureux à traiter magnifiquement ses chiens, ses concubines & ses flatteurs. Un jour Osman s'égara à la chasse; il fit rencontre du philosophe dont la cabane écartée avoit échappé au torrent qui avoit tout englouti. Le philosophe le reconnut, sans que le monarque s'en doutât. Le philosophe fit noblement son devoir. On parla du tems présent. " Hélas! dit le sage vieillard, on connoissoit encore la gaieté, il y a dix ans; mais aujourd'hui les plus grands besoins exténuent le pauvre, attristent son ame, & l'extrême misere qu'il combat chaque jour avec courage le mene lentement au tombeau. Tout souffre . . . „ Le monarque reprit: " dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que misere? „ Le philosophe soupira, se tut, & le remit dans le chemin de son palais.

terribles obſtacles. Mais dès que les eſprits ſont éclairés ſur leurs véritables intérêts, ils deviennent juſtes & droits. Il me ſemble qu'un ſeul homme pourroit gouverner le monde, ſi les cœurs étoient diſpoſés à la tolérance & à l'équité. Malgré l'inconſéquence ordinaire aux gens de votre ſiecle, on avoit ſû prévoir que la raiſon feroit un jour de grands progrès ; les effets en ſont devenus ſenſibles, & les principes heureux d'un ſage gouvernement ont été le premier fruit de la réforme.

CHAPITRE XXXVII.

De l'héritier du Trône.

PLUS interrogeant que ne le fut jamais le bailli du Huron (*a*), je continuai à exercer la patience de mes voiſins. — J'ai bien vu le monarque aſſis ſur ſon trône ; mais j'ai oublié, Meſſieurs, de vous demander où étoit le fils du roi, de mon tems appellé Dauphin ? — Le plus poli prit la parole & me dit :

(*a*) Le Huron ou l'Ingénu, roman de Voltaire, un des mieux faits qui ſoient ſortis de ſa plume. Le Huron enfermé à la baſtille avec un janſéniſte eſt la choſe du monde la plus ingénieuſement imaginée.

Convaincus que nous ſommes que c'eſt de l'éducation des grands que dépend le bonheur des peuples, & que la vertu s'apprend comme le vice ſe communique, nous veillons avec le plus grand ſoin ſur les jeunes années des princes. L'héritier du trône n'eſt point à la cour, où quelques flatteurs oſeroient peut-être lui perſuader qu'il eſt plus que les autres hommes, & que ceux-ci ſont moins que des inſectes; on lui cache ſoigneuſement ſes hautes deſtinées. Dès qu'il eſt né, on lui a imprimé ſur l'épaule une empreinte royale qui ſervira à le faire reconnoître. On l'a remis entre les mains de gens dont la fidélité diſcrete n'a pas moins été éprouvée que la probité. Ils font ſerment devant l'Être Suprême de ne jamais révéler au prince qu'il doit être roi : ſerment redoutable, & qu'ils n'oſent jamais enfreindre.

Auſſi-tôt qu'il eſt ſorti des mains des femmes, on le promene, on le fait voyager, on diſpoſe ſon éducation phyſique qui doit toujours précéder l'éducation morale. Il eſt vêtu comme le fils d'un payſan. On l'accoutume aux mets les plus ordinaires : on lui enſeigne de bonne heure la ſobriété; il connoîtra mieux un jour que ſa propre économie doit ſervir d'exemple, & qu'une fauſſe prodigalité ruine un état & déshonore l'extravagant diſſipateur. Il viſite ſucceſſivement toutes les provinces. On lui fait connoître tous les travaux de la

campagne, les ouvrages des manufactures, les productions des divers terrains. Il voit tout de ſes propres yeux : il entre dans la cabane des laboureurs, mange à leur table, s'aſſocie à leurs travaux, apprend à les reſpecter. Il converſe familiérement avec tous les hommes qu'il rencontre. On permet à ſon caractere de ſe déployer librement, & il ſe croit auſſi éloigné du trône qu'il en eſt près.

Beaucoup de rois ſont devenus tyrans, non parce qu'ils avoient un mauvais cœur ; mais parce que l'état des pauvres de leur pays n'avoit jamais pu parvenir juſqu'à eux (*a*). Si l'on abandonnoit ce jeune prince aux idées flatteuſes d'un pouvoir aſſuré, peut-être, même avec une ame droite, vu la pente infortunée du cœur humain, chercheroit-il dans la ſuite à étendre les limites de ſon autorité (*b*). C'eſt en cela que pluſieurs

(*a*) Le préjugé eſt toujours à la droite du trône, prêt à couler ſes erreurs dans l'oreille des rois. La vérité timide doute de la victoire qu'elle peut remporter ſur eux & attend qu'on lui faſſe ſigne pour approcher ; mais ſa bouche parle un langage ſi étrange, qu'on revient au fantôme trompeur qui poſſede à fond la langue du pays. Rois, apprenez l'idiôme ſévere & philoſophique de la vérité ! C'eſt en vain que vous la chérirez, ſi vous ne ſavez pas l'entendre.

(*b*) Les hommes ont une diſpoſition naturelle au deſpotiſme, parce que rien n'eſt plus commode que de remuer le bout de la langue pour être obéi. On connoît ce ſultan qui vouloit qu'on lui récitât des hiſtoires amuſantes, ſous peine d'être étranglé. D'autres tiennent à peu près le même langage, & diſent à leurs peuples : divertiſſez-moi, & mourez de faim.

ſouverains faiſoient malheureuſement conſiſter la grandeur royale, & par conſéquent leur intérêt étoit toujours oppoſé à celui de la nation.

Dès que le jeune prince a atteint l'âge de vingt ans, plutôt même, ſi ſon ame eſt formée de meilleure heure, on le conduit dans la ſalle du trône. Il eſt caché dans la foule comme un ſimple ſpectateur. Tous les ordres de l'état ſont aſſemblés ce jour-là, & tous ont reçu le mot. Tout-à-coup le monarque ſe leve, appelle par trois fois le jeune homme. Les flots de la foule s'ouvrent. Étonné, il avance d'un pas timide vers le trône; il y monte en tremblant. Le roi l'embraſſe, & déclare aux yeux de tous les citoyens qu'il eſt ſon fils. *Le ciel*, dit-il, d'une voix touchante & majeſtueuſe, *le ciel vous a deſtiné à porter le fardeau de la royauté: on a travaillé vingt ans à vous en rendre digne; ne trompez pas l'eſpoir de ce grand peuple qui vous voit. Mon fils! j'attends de vous le même zele que j'ai eu pour l'état.* Quel moment! quelle foule d'idées entrent dans ſon ame! Le monarque alors lui montre la tombe où repoſe le monarque prédéceſſeur, cette tombe où eſt gravé en gros caracteres: L'ÉTERNITÉ. Il continue d'une voix non moins impoſante: *Mon fils, on a tout fait pour ce moment. Vous êtes ſur la cendre de votre aïeul; vous devez le faire renaître: faites*

le ſerment d'être juſte comme lui. Je vais bientôt deſcendre pour occuper ſa place ; ſongez que je vous accuſerois du fond de cette tombe, ſi vous abuſiez de votre pouvoir. Ah ! mon cher fils, l'Être Suprême & le royaume ont les yeux ouverts ſur vous ; aucune de vos penſées ne leur échappera. Si quelque mouvement d'ambition ou d'orgueil régnoit en ce moment au fond de votre ame, il eſt encore tems de le ſubjuguer ; abdiquez le diadême, deſcendez de ce trône, rentrez dans la foule : vous ſerez plus grand, plus reſpecté, citoyen obſcur, que monarque vain ou ſans courage. Que ce ne ſoit point la chimere de l'autorité qui flatte votre jeune cœur, mais l'idée douce & grande de pouvoir faire un bien réel aux hommes. Je vous promets pour récompenſe l'amour de ce peuple qui nous ecoute, ma tendreſſe, l'eſtime du monde, & l'aſſiſtance du monarque de l'univers. C'eſt lui qui eſt roi, mon fils : nous ne ſommes que des ſimulacres qui paſſons ſur la terre pour accomplir ſes auguſtes deſſeins (*a*).

(*a*) Garnier fait dire à Nabuchodonoſor, enflé de ſa puiſſance & de ſes victoires : Qu'eſt-il, ce Dieu, qui commande à la pluie, aux vents, aux tempêtes ? Sur qui regne-t-il ? Sur des mers, ſur des rochers, &c.

Inſenſibles ſujets, moi je commande aux hommes.
Je ſuis l'unique Dieu de la terre où nous ſommes.

Le jeune prince ému, attendri, le front couvert d'une modeſte pudeur, n'oſe lever les yeux ſur cette grande aſſemblée dont les regards l'environnent & le preſſent. Il répand des larmes, il pleure en enviſageant l'étendue de ſes devoirs; mais bientôt il agit en héros : on lui a enſeigné que le grand homme doit ſe ſacrifier pour ſes ſemblables, & que ſi la nature n'a pas préparé aux hommes un bonheur ſans mêlange, c'eſt au pouvoir heureux dont la nation le rend dépoſitaire, à faire plus que la nature n'avoit ſu faire en leur faveur. Cette noble idée le pénetre, l'échauffe, l'enflamme; il prête le ſerment entre les mains de ſon pere; il atteſte la cendre ſacrée de ſon aïeul; il baiſe le ſceptre qu'il doit reſpecter le premier; il adore l'Être Suprême : on le couronne. Les ordres de l'état le ſaluent; & le peuple, dans les tranſports de ſa joie, lui crie : *ô toi! qui ſors du milieu de nous, qui nous a vus ſi long-tems & de ſi près, que les preſtiges de la grandeur ne te faſſent point oublier qui tu es, & qui nous ſommes* (a).

(a) Les Grecs & les Romains ont éprouvé des ſenſations beaucoup plus vives que les nôtres. Une religion toute ſenſible, des affaires fréquentes qui tenoient au grand intérêt de la république, un appareil impoſant, ſans être faſtueux, les acclamations du peuple, les aſſemblées de la nation, les harangues

Il ne peut monter ſur le trône qu'à l'âge de vingt-deux ans, parce qu'il eſt contre le bon ſens d'être ſoumis à un roi-enfant. De même, le ſouverain dépoſe le ſceptre à l'âge de ſoixante-dix ans, parce que l'art de régner demande une activité, une ſoupleſſe d'organes, & je ne ſais quelle ſenſibilité qui s'éteint malheureuſement dans l'ame avec les années (*a*). D'ailleurs, on craint que l'habitude du pouvoir ne faſſe naître en ſon ame cette ambition concentrée qu'on nomme avarice, & qui eſt la derniere & la plus triſte paſſion que l'homme ait à combattre (*b*). L'héritage demeure à la ligne directe; & le monarque ſeptuagénaire ſert encore l'état par ſes conſeils ou par l'exemple de ſes vertus paſſées. Le tems qui s'écoule entre cette reconnoiſſance pu-

---

publiques, quelle ſource intariſſable de plaiſir! Il ſemble, auprès de ces gens-là, que nous ne faiſions que languir, & preſque que nous ne vivions pas.

(*a*) Qu'il ſera doux quand les ans auront blanchi nos cheveux, de pouvoir nous repoſer en nous rappellant des actions d'humanité & de bienfaiſance, ſemées dans le cours de notre vie! Tous, tant que nous ſommes, il ne nous reſtera alors que le ſentiment d'avoir été vertueux, ou la honte & le tourment du vice.

(*b*) La prodigalité eſt également à redouter. Un jeune prince refuſe quelquefois, parce qu'il a en lui la valeur de ſes refus; mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ſes graces.

blique & le jour de ſa majorité, eſt encore ſoumis à quelques nouvelles épreuves. On lui parle toujours par des images fortes & ſenſibles. Veut-on lui prouver que les rois ne ſont pas faits d'une autre maniere que le reſte des hommes, qu'ils n'ont pas un cheveu de plus ſur la tête, qu'ils leur ſont égaux en foibleſſe dès leur entrée dans ce monde, égaux en infirmités, égaux aux yeux de Dieu, que le choix du peuple eſt la ſeule baſe de leur grandeur; on fait venir par maniere de divertiſſement un jeune porte-faix de ſa taille & de ſon âge; on les fait lutter enſemble. Le fils du roi a beau être vigoureux, il eſt ordinairement terraſſé, le porte-faix le preſſe juſqu'à ce qu'il avoue ſa défaite. Alors on releve le jeune prince; on lui dit: « vous voyez qu'aucun homme, par la loi de la nature, n'eſt ſoumis à un autre homme, qu'aucun ne naît eſclave, que les rois naiſſent hommes & non pas rois, qu'en un mot le genre humain n'a pas été créé pour faire les plaiſirs de quelques familles. Le Tout-Puiſſant même, ſelon la loi naturelle, ne veut point gouverner avec violence, mais ſur des volontés libres. Vouloir rendre les hommes eſclaves, c'eſt donc commettre une témérité envers l'Être Suprême, & exercer une tyrannie ſur les hommes ». Alors le porte-faix qui l'a vaincu, s'incline en ſa préſence, & lui dit: « je puis être

plus

plus fort que vous, & il n'y a ni droit ni gloire en cela ; la véritable force eſt l'équité, la vraie gloire eſt la grandeur d'ame. Je vous rends hommage comme à mon ſouverain, dépoſitaire de toutes les forces particulieres : lorſque quelqu'un voudra me tyranniſer, c'eſt vous qui devrez voler à mon ſecours ; je vous appellerai alors, & vous me ſauverez de l'homme injuſte & puiſſant.....

Le jeune prince commet-il quelque faute, quelqu'imprudence caractériſée ; le lendemain il voit cette faute à jamais gravée dans les nouvelles publiques (*a*). Il s'étonne quelquefois, il s'indigne. On lui répond froidement : « il eſt un tribunal integre & vigilant qui écrit chaque jour toutes les actions des princes. La poſtérité ſaura & jugera tout ce que vous aurez dit & fait : il ne tient qu'à vous de la faire parler d'une maniere honorable ». Si le jeune prince rentre en lui-même & répare ſa faute, alors les nouvelles du lendemain annoncent ce trait d'un heureux caractere, & donnent à cette action noble, tous les éloges qu'elle mérite (*b*).

(*a*) Je voudrois qu'un prince fût quelquefois curieux de ſavoir quelle eſt l'idée du public ſur ſon compte, il apprendroit dans un quart-d'heure de quoi méditer le reſte de ſa vie.

(*b*) Tu dis : " je ne redoute point l'épée des hommes, je ſuis brave ". Tu te trompes. Pour l'être en effet, il faut encore

Mais ce qu'on lui recommande plus fortement, ce qu'on lui imprime ſous des images plus multipliées, c'eſt cette horreur du faſte, qui n'eſt bon à rien & qui a perdu tant d'états & déshonoré tant de ſouverains (*a*). Ces palais dorés, lui dit-on, ſont comme ces décorations théâtrales où du carton paroît de l'or maſſif. L'enfant croit voir un palais réel. Ne ſoyez pas un enfant. La pompe & la repréſentation ont été des abus introduits par l'orgueil & la politique. On faiſoit parade de ce faſte pour inſpirer plus de reſpect & de crainte. Par ce moyen les ſujets contractoient un génie ſervile, & ſe ſont accoutumés au joug. Mais un roi s'eſt-il jamais avili en ſe mettant au niveau de ſes ſujets ? Que ſont des repréſentations vaines & journalieres auprès de cet air ouvert & affable qui les attire vers ſa perſonne ! Les beſoins du monarque ne ſont pas plus étendus que ceux du dernier de ſes ſujets. « Il n'a qu'un eſtomac, comme un bouvier, diſoit

---

ne craindre, ni leur langue, ni leur plume. Mais en ce ſens les plus grands rois de la terre ont été de tout tems les plus grands poltrons. Le gazetier d'Amſterdam empêchoit Louis XIV de ſommeiller.

(*a*) Le luxe, qui eſt la cauſe de la deſtruction des états & qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, prend ſa ſource dans des cours corrompues, dont chacun vient de prendre le ton.

J. J. Rouſſeau » : S'il veut goûter la plus pure de toutes les jouiſſances, qu'il goûte le plaiſir d'être aimé, & qu'il s'en rende digne (*a*).

Enfin, il ne ſe paſſe pas un ſeul jour qu'on ne lui rappelle l'exiſtence d'un Être Suprême, ſon œil ouvert ſur le monde, la crainte de ce Dieu, le reſpect pour ſa providence, la confiance en ſa ſageſſe infinie. Le plus abominable des êtres eſt ſans contredit un roi athée. J'aimerois mieux être dans un vaiſſeau battu par la tempête & avoir affaire à un pilote ivre : le haſard pourroit du moins me ſauver.

Ce n'eſt qu'à l'âge de vingt-deux ans qu'il lui eſt permis de ſe marier. Il fait monter ſur le trône une citoyenne. Il ne va pas chercher une femme étrangere, qui ſouvent apporte à la patrie un caractere qui, trop éloigné des mœurs du pays, dénature le ſang des François, & fait

(*a*) Le duc ***, premier du nom de Wirtemberg, étant à dîner chez un prince ſouverain, ſon voiſin, avec quelques autres petits potentats, chacun vint à parler de ſes forces & de ſa puiſſance. Après les avoir laiſſé parler tous, le duc leur dit : " Je n'envie à aucun de vous cette puiſſance que Dieu vous a donnée; mais une choſe dont je puis me vanter, c'eſt que dans mon petit état, à toute heure du jour je puis marcher ſeul & en ſûreté. Je m'enfonce quelquefois dans un bois; je m'endors ſous un arbre; & tranquille, au milieu de mon peuple, je ne redoute ni le fer d'un aſſaſſin, ni le glaive d'un vengeur. „

qu'ils ſont gouvernés plutôt par des Eſpagnols & des Italiens que par les deſcendans de nos braves ancêtres.

Le roi ne fait pas l'outrage à une nation entiere de penſer que la beauté & la vertu ne naiſſent que ſur un ſol étranger. Celle qui dans le cours de ſes voyages a frappé le cœur du prince, qui l'a aimé ſans ſceptre & ſans couronne, monte ſur le trône avec ſon amant, & devient chere & reſpectable à la nation, tant par ſa tendreſſe que pour avoir ſû plaire à un héros. Outre l'avantage d'inſpirer à toutes les jeunes filles l'amour de la ſageſſe & des vertus, en leur offrant pour perſpective une récompenſe digne de leurs efforts, nous évitons toutes ces guerres de familles qui, abſolument étrangeres au bien de l'état, ont tant de fois déſolé l'Europe (*a*).

Le jour de ſon mariage, au lieu de prodiguer follement l'or en feſtins ſuperbement ennuyeux, en fêtes inſenſées & brillantes, en feux d'artifice & autres dépenſes auſſi extravagantes qu'épouvantables, le prince fait dreſſer un monument public, comme un pont, un aqueduc, un che-

(*a*) La plupart de nos guerres ne viennent, comme on ſait, que de ces alliances prétendues politiques. Si du moins une bonne fois l'Europe & l'Afrique pouvoient épouſer l'Aſie & l'Amérique, à la bonne heure.

min, un canal, une ſalle de ſpectacle. Le monument porte le nom du prince. On ſe ſouvient du bienfait, tandis qu'on oublioit ces profuſions déraiſonnables, qui ne laiſſoient que des traces de malheurs & d'accidens affreux (*a*). Le peuple, ſatisfait de la généroſité du prince, eſt diſpenſé de répéter tout bas cette fable antique dans laquelle une pauvre grenouille ſe lamente au fond de ſon marais en voyant les noces du ſoleil (*b*).

(*a*) Dois-je rappeller ici la nuit horrible du 30 mars 1770? Elle accuſera éternellement notre police, qui favoriſe uniquement les riches, qui protege le luxe barbare des voitures. Ce ſont elles qui ont occaſionné cet affreux déſaſtre. Mais s'il ne ſort pas de cet accident épouvantable une ordonnance ſévere qui rende au citoyen l'uſage du pavé ſans encombre, qu'eſpérer d'autres maux plus enracinés & plus difficiles à guérir? Près de huit cent perſonnes ſont mortes des ſuites de cette preſſe effroyable; & ſix ſemaines après on n'en a plus parlé!

(*b*) J'ai lu dans une piece de vers ceux-ci :

Ces rois enorgueillis de leur grandeur ſuprême,
Ce ſont des mendians que couvre un diadême.

En effet, ils demandent ſans ceſſe, & c'eſt le peuple qui paie la robe de l'auguſte mariée, le feſtin, le feu d'artifice, la broderie du lit nuptial; & dès que le poupon royal ſera né, chacun des ſes cris ſe métamorphoſera en nouveaux édits.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Femmes.

L'HOMME affable & complaisant, qui daignoit m'instruire, continua sur le même ton de franchise. — Vous saurez que les femmes n'ont d'autre dot que leurs vertus & leurs charmes. Elles ont donc été intéressées à perfectionner les qualités morales. Ainsi par ce trait de législation, nous avons abattu l'hydre de la coquetterie, si féconde en travers, en vices & en ridicules. — Quoi, point de dot! Les femmes n'ont rien en propre, & qui peut les épouser? — Les femmes n'ont point de dot, parce qu'elles sont par nature dépendantes du sexe qui fait leur force & leur gloire, & que rien ne doit les soustraire à cet empire légitime, qui est toujours moins terrible que le joug qu'elles se donnent à elles-mêmes dans leur funeste liberté. D'ailleurs cela revient au même : un homme qui épouse une femme, ne recevant rien d'elle, trouve à pourvoir ses filles sans bourse délier. On ne voit point une fille orgueilleuse de sa dot, sembler accorder une grace à l'époux qu'elle accepte (*a*). Tout homme

(*a*) Une femme d'Athenes demandoit à une Lacédémonienne, ce qu'elle avoit apporté en dot à son mari? — La chasteté, répondit-elle.

nourrit la femme qu'il féconde, & celle-ci tenant tout de la main de ſon mari eſt plus diſpoſée à la fidélité & à l'obéiſſance : la loi étant univerſelle, aucune n'en ſent le poids. Les femmes n'ont d'autre diſtinction que celle que leur époux fait réjaillir ſur elles. Toutes, ſoumiſes aux devoirs que leur ſexe leur impoſe, leur honneur eſt de ſuivre ſes loix auſteres, mais qui ſeules aſſurent leur bonheur.

Tout citoyen qui n'eſt pas diffamé, fut-il dans le dernier emploi, peut prétendre à la fille du plus haut rang, pourvu que le conſentement de celle qu'il recherche y réponde, & qu'il n'y ait point ſéduction ou diſproportion d'âge. Tous les citoyens, ſans marcher ſur la même ligne, reprennent l'égalité primitive de la nature, lorſqu'il s'agit de ſigner un contrat auſſi pur, auſſi libre, auſſi néceſſaire au bonheur, que celui de l'hymen. Là finit la borne du pouvoir paternel (*a*)

(*a*) Quelle indécence ! quelle monſtruoſité ! que de voir un pere fatiguer vingt tribunaux, animé par l'orgueil barbare de ne point céder ſa fille à un homme, parce qu'il la deſtinoit ſecrétement à un autre ; oſer alors citer des ordonnances civiles, tandis qu'il oublie les loix les plus ſacrées de la nature qui lui défendent d'accabler une fille infortunée, ſur laquelle il n'a d'autre autorité légitime que celle de l'accabler de bienfaits. Une choſe triſtement remarquable dans ce malheureux ſiecle, c'eſt que les mauvais peres ont ſurpaſſé le nombre des enfans dénaturés. Où eſt la ſource du mal ? Hélas, dans nos loix !

& celle de l'autorité civile. Nos mariages ſont fortunés, parce que l'intérêt qui corrompt tout, ne ſouille point leurs nœuds aimables. Vous ne ſauriez croire combien une loi ſi ſimple a banni de vices & de frivolités, tels que la médiſance, la jalouſie, l'oiſiveté, l'orgueil de l'emporter ſur une rivale, les petiteſſes, les miſeres de toute eſpece (*a*). Les femmes, au lieu de perfectionner leur vanité, ont cultivé leur eſprit; & au défaut de richeſſes, elles ont fait proviſion de douceur, de modeſtie & de patience. La muſique & la danſe ne forment plus leur mérite principal: elles ont daigné apprendre l'économie, l'art de plaire à leurs maris, & d'élever leurs enfans. L'extrême inégalité des rangs & des fortunes (le vice le plus deſtructeur de toutes les ſociétés politiques) diſparoît ici. Le dernier citoyen n'a point à rougir devant la patrie; il s'allie au premier qui n'en conçoit point de honte. La loi a uni les hommes autant qu'elle a pu: au lieu de créer ces diſtinctions injurieuſes qui n'ont jamais enfanté que l'orgueil d'un côté & la haine

(*a*) La nature a deſtiné les femmes au fonctions intérieures de la maiſon, & à des ſoins par-tout d'une même eſpece. Elle a ſemé beaucoup moins de variété dans leur caractere que dans celui des hommes. Preſque toutes les femmes ſe reſſemblent: elles n'ont qu'un but, & il ſe manifeſte dans tous les pays par des effets ſemblables.

de l'autre, elle a mieux aimé rompre tout ce qui pouvoit diviſer les enfans d'une même mere.

Nos femmes ſont ce qu'elles étoient chez les anciens Gaulois, des objets aimables & vrais, que nous reſpectons, que nous conſultons dans toutes nos affaires. Elles n'affectent point ce miſérable jargon du bel eſprit (*a*), ſi fort en vogue parmi vous. Elles ne ſe mêlent point d'aſſigner le rang aux différens génies. Elles ſe contentent d'avoir du bon ſens, qualité bien préférable à ces éclairs artificiels, frivoles amuſemens de l'oiſiveté. L'amour, ce principe fécond des plus rares vertus, préſide & veille aux intérêts de la patrie. Plus on goûte de bonheur dans ſon ſein, plus elle devient chere. Jugez de notre attachement pour elle. Les femmes y ont ſans doute gagné. Au lieu de ces vains & faſtidieux plaiſirs qu'elles pourſuivoient par vanité, elles ont toute notre tendreſſe, elles jouiſſent de notre eſtime, elles goûtent une félicité plus ſolide &

(*a*) Une femme eſt bien mal-habile de vouloir montrer de l'eſprit à tout propos. Elle devroit, au contraire, mettre tout ſon art à le cacher. En effet, que cherchons-nous, nous autres hommes ? de l'innocence, de l'ingénuité, une ame neuve, ſimple, franche, une intéreſſante timidité. Une femme qui fait briller ſon ſavoir, ſemble donc vous dire : " Meſſieurs, attachez-vous à moi ; j'ai de l'eſprit ; je ſerai plus perfide, plus fauſſe, plus artificieuſe qu'une autre. „

plus pure dans la poſſeſſion de nos cœurs que dans ces voluptés paſſageres dont la triſte pourſuite les fatiguoit. Chargées du ſoin de conduire les premieres années de nos enfans, ils n'ont plus d'autres précepteurs qu'elles ; parce que plus vigilantes, plus inſtruites qu'elles ne l'étoient dans votre ſiecle, elles connoiſſent mieux le plaiſir délicieux d'être meres dans toute l'étendue du terme.

Mais (m'écriai-je !) malgré toute la perfection dont vous êtes remplis, l'homme eſt toujours homme ; il a ſes foibleſſes, ſes fantaiſies, ſes dégoûts. Si le flambeau de la diſcorde prenoit la place du flambeau de l'hymen, comment faites-vous alors ? Le divorce eſt-il permis ? (*a*) —

(*a*) Nicolas premier s'érigeant en réformateur des loix divines, naturelles & civiles, abrogea le divorce dans le neuvieme ſiecle. Il étoit en vogue chez tous les peuples de la terre, autoriſé parmi les juifs & les chrétiens. Quel eſt le fort du genre humain ! Un ſeul homme lui ravit une liberté précieuſe ; d'un lien civil fait une chaîne indiſſoluble & ſacrée, fomente à jamais les diſcordes domeſtiques. Pluſieurs ſiecles donnent à cette loi inepte & bizarre une ſanction inviolable ; & les guerres inteſtines qui troublent l'intérieur des maiſons & la dépopulation des états, ſont les fruits du caprice d'un pontife. Il eſt évident que le divorce étant permis, les mariages ſeroient plus heureux. On redouteroit moins de contracter un lien qui ne nous enchaîneroit point au malheur. La femme ſeroit plus attentive, plus ſoumiſe. Le lien n'étant durable que par la volonté des conjoints, auroit un tiſſu plus

Sans doute, lorſqu'il eſt fondé ſur des raiſons légitimes : par exemple, lorſque les deux conjoints le ſollicitent à la fois, l'incompatibilité d'humeurs ſuffit pour rompre ces nœuds. On ne ſe marie que pour être heureux : c'eſt un contrat dont la paix & les ſoins mutuels doivent être le but. Nous ne ſommes pas aſſez inſenſés pour retenir de force deux cœurs qui s'éloignent, & pour renouveller le ſupplice du cruel Mezence, qui attachoit un corps vivant ſur un cadavre. Le divorce eſt le ſeul remede convenable, parce qu'il rend du moins à la ſociété deux hommes perdus l'un pour l'autre. Mais le croiriez-vous ? Plus la facilité eſt grande, plus on tremble d'en profiter, parce qu'il y a une eſpece de déshonneur à ne pouvoir ſupporter enſemble les miſeres d'une vie paſſagere. Nos femmes, vertueuſes

---

fort. D'ailleurs, la population étant fort au-deſſous de ſon véritable terme, c'eſt à l'indiſſolubilité du mariage qu'on doit attribuer la cauſe ſecrete qui mine ſourdement les monarchies catholiques. Si elles tolerent encore quelque tems, & le célibat qui domine parmi nous, (fruit de la plus triſte adminiſtration) & le célibat eccléſiaſtique qui ſemble de droit divin, elles n'auront plus que des troupes énervées à oppoſer aux armées nombreuſes, ſaines & robuſtes des peuples chez leſquels le divorce eſt permis. Moins il y aura de célibataires, plus les mariages ſeront chaſtes, heureux & féconds. La diminution de l'eſpece humaine conduit néceſſairement un empire à ſa ruine totale.

par principes, ſe complaiſent dans les plaiſirs domeſtiques : ils ſont toujours rians, lorſque le devoir ſe confond avec le ſentiment ; rien n'eſt difficile alors, & tout prend une empreinte touchante.

— Oh ! que je ſuis déſeſpéré d'être ſi vieux, m'écriai-je ! j'épouſerois tout à l'heure une de ces femmes aimables. Les mœurs des nôtres étoient ſi hautaines, ſi altieres ! Elles étoient pour la plupart ſi fauſſes, ſi mal élevées, que ſe marier paſſoit pour une inſigne folie. La coquetterie & le goût immoderé des plaiſirs, avec une profonde indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elles-mêmes, voilà ce qui compoſoit le caractere de nos femmes. Elles jouoient la ſenſibilité ; elles n'étoient guere humaines qu'envers leurs amans. Tout autre goût que celui de la volupté étoit preſque étranger à leur ame. Je ne parle point ici de la pudeur ; elle étoit un ridicule. Auſſi tout homme ſage, ayant à choiſir de deux maux, préféroit le célibat comme le moindre. La difficulté d'élever des enfans étoit encore une raiſon non moins forte ; on évitoit de donner des enfans à un état qui devoit les accabler de rigueurs. Ainſi l'éléphant généreux, une fois captif, ſe dompte lui-même, refuſe de ſe livrer au plus doux inſtinct, afin de ne point rendre eſclave ſa poſtérité. Les maris eux-mêmes veilloient dans

leurs tranſports à écarter un enfant de leur maiſon, comme on cherche à éloigner de chez ſoi un être vorace. L'homme fuyoit l'homme, parce que leur union ne pouvoit que redoubler leur miſere ! De pauvres filles fixées au ſol où elles naiſſoient, languiſſoient comme ces fleurs qui, brûlées du ſoleil, pâliſſent & tombent ſur leurs tiges. Le plus grand nombre traînoit juſqu'au tombeau le deſir d'être mariées : l'ennui & le chagrin filoient tous les inſtans de leur vie ; elles ne ſe dédommageoient de cette privation que par le riſque de leur honneur & la perte de leur ſanté. Enfin le nombre des célibataires étoit monté à un point effrayant, & pour comble de malheurs, la raiſon ſembloit juſtifier cet attentat contre l'humanité (*a*). Achevez du moins, pour me conſoler, de me préſenter le tableau attendriſſant de vos mœurs. Comment avez-vous pu

(*a*) Le goût du célibat commence à régner lorſque le gouvernement devient auſſi mauvais qu'il eſt poſſible qu'il le ſoit. Le citoyen bientôt détaché du lien le plus doux, ſe détache inſenſiblement de l'amour de la vie. Le ſuicide devient fréquent. L'art de vivre eſt un art ſi pénible, que l'exiſtence devient un fardeau. On auroit ſupporté tous les fléaux phyſiques raſſemblés ; mais les maux politiques ſont cent fois plus affreux, parce que rien ne les néceſſite. L'homme maudit la ſociété qui devoit alléger ſes peines, & briſe ſes fers. On compte à Paris, en l'an 1769, cent quarante-ſept perſonnes qui ſe ſont donné volontairement la mort.

effacer des fléaux qui paroiſſoient devoir engloutir l'eſpece humaine ?

Mon guide prit un ton de voix plus élevé, & s'animant avec nobleſſe & dignité, dit en levant les yeux vers le ciel : « ô Dieu ! ſi l'homme eſt malheureux, c'eſt par ſa faute, c'eſt qu'il s'iſole, c'eſt qu'il ſe concentre en lui-même. Notre activité ſe conſume ſur des objets futiles, & néglige ceux qui pourroient nous enrichir. En deſtinant l'homme à la ſociété, la Providence a mis à côté de nos maux les ſecours deſtinés à les ſoulager. Quelle plus étroite obligation que celle de nous ſecourir mutuellement ! N'eſt-ce pas là le vœu général du genre humain ? Pourquoi fut-il ſi fréquemment trompé ! »

Je vous le répete ; nos femmes ſont épouſes & meres, & de ces deux vertus dérivent toutes les autres. Nos femmes ſe déshonoreroient, ſi elles ſe barbouilloient le viſage de rouge, ſi elles prenoient du tabac, ſi elles buvoient des liqueurs, ſi elles veilloient, ſi elles avoient en bouche des chanſons licencieuſes, ſi elles hazardoient la moindre familiarité avec les hommes. Elles ont des armes plus ſûres : la douceur, la modeſtie, les graces ſimples, & cette décence noble qui eſt leur partage & leur véritable gloire (*a*).

(*a*) Tant que les femmes domineront en France, y dom-

Elles allaitent leurs enfans, ſans croire faire un grand effort ; & comme ce n'eſt point une grimace, leur lait eſt abondant & pur. On fortifie de bonne heure le corps de l'enfant : on lui enſeigne à nager, à ſoulever des fardeaux, à lancer au loin avec juſteſſe. L'éducation phyſique nous paroît importante. Nous formons ſon tempérament avant de rien graver dans ſa tête ; elle ne doit pas être celle d'un perroquet, mais celle d'un homme.

La mere ſaiſit l'aurore de ſes jeunes penſées ; & dès que ſes jeunes organes peuvent obéir à ſa volonté, elle réfléchit de quelle maniere elle doit former ſon ame à la vertu. Comme elle doit tourner ſon caractere ſenſible en humanité, ſon orgueil en grandeur d'ame, ſa curioſité en connoiſſance de vérités ſublimes ; elle ſonge aux fables touchantes dont elle doit ſe ſervir, non pour voiler la vérité, mais pour la rendre plus aimable, afin que ſon éclat éblouiſſant ne bleſſe point la foibleſſe de ſon ame encore inexpérimentée. Elle veille ſur tous les geſtes, comme ſur tous les mots qu'on prononce en ſa préſence, afin qu'aucuns d'eux ne puiſſent faire une triſte

---

neront le ton, jugeront du mérite & du génie des hommes, les François n'auront ni cette fermeté d'ame, ni cette ſage économie, ni cette gravité, ni ce mâle caractere qui doivent convenir à des hommes libres.

impreſſion ſur ſon cœur. C'eſt ainſi qu'elle le préſerve du ſouffle du vice, qui ternit ſi précipitamment la fleur de l'innocence.

L'éducation differe parmi nous ſuivant l'emploi que l'enfant doit occuper un jour dans la ſociété; car, quoique nous ſoyons délivrés du joug des pédans, il ſeroit ridicule de lui faire apprendre ce qu'il doit oublier dans la ſuite. Chaque art a ſa profondeur, & pour y exceller il faut s'y adonner tout entier. L'eſprit de l'homme, malgré tous les ſecours récemment découverts, & les prodiges à part, ne peut embraſſer qu'un objet. C'eſt aſſez qu'il s'y attache fortement, ſans lui preſcrire des incurſions qui ne peuvent que le détourner. Ce n'étoit qu'un ridicule dans votre ſiècle, de vouloir être univerſel; c'eſt parmi nous une folie.

Dans un âge plus avancé, lorſque ſon cœur ſentira les rapports qui l'uniſſent aux autres hommes, alors, au lieu de ces futiles connoiſſances qu'on entaſſoit ſans choix dans la tête d'un jeune homme, la mere, avec cette éloquence douce & naturelle qui appartient aux femmes, lui apprendra ce que c'eſt que mœurs, décence, vertu. Elle attendra le moment où la nature parée de tout ſon éclat parle au cœur le plus inſenſible, & lorſque le ſouffle libéral du printems aura rendu leurs ornemens aux vallons, aux forêts, aux campagnes: « mon fils, dira-t-elle en le preſſant ſur

ſur le ſein maternel, (*a*) vois ces vertes prairies, ces arbres couronnés de ſuperbes feuillages ; il n'y a pas long-tems qu'ils étoient comme morts, que dépouillés de leur brillante chevelure ils étoient pétrifiés du froid qui reſſerroit les entrailles de la terre ; mais il eſt un Être bon, qui eſt notre pere commun, il n'abandonne point ſes enfans, il demeure dans les cieux, & de-là il jette un regard paternel ſur toutes ſes créatures. A l'inſtant qu'il ſourit, le ſoleil darde ſes flammes, les arbres fleuriſſent, la terre ſe couronne de préſens, l'herbe naît pour la nourriture des beſtiaux dont nous buvons le lait. Et pourquoi aimons-nous tant le Seigneur, ô mon cher enfant ! Écoute, c'eſt qu'il eſt puiſſant & bon. Tout ce que tu vois eſt l'œuvre de ſes mains, & tu ne vois rien encore au prix de ce qui t'eſt caché. L'éternité, pour laquelle ton ame immortelle a été créée, ſera pour toi une chaîne infinie de ſurpriſe & de joie. Ses bienfaits & ſa grandeur n'ont point de bornes. Il nous chérit, parce qu'il eſt notre pere. De jour en jour il nous fera plus de bien, ſi nous ſommes ver-

(*a*) Cebé nous repréſente l'impoſture comme aſſiſe à la porte qui conduit à la vie, & faiſant boire à tous ceux qui s'y préſentent la coupe de l'erreur. Cette coupe, c'eſt la ſuperſtition. Heureux qui n'a fait que goûter, & qui a jeté le vaſe !

tueux, c'eſt-à-dire, ſi nous ſuivons ſes loix. Eh! mon fils, comment pourrions-nous nous défendre de l'adorer & de le bénir? » A ces mots la mere & l'enfant ſe proſternent, & leurs vœux confondus montent enſemble au trône de l'Éternel ».

C'eſt ainſi qu'elle l'environne de l'idée d'un Dieu, qu'elle nourrit ſon ame du lait de la vérité, & qu'elle ſe dit: » je remplirai les deſſeins du créateur qui me l'a confié. Je ſerai ſévere contre les paſſions funeſtes qui pourroient nuire à ſon bonheur. A la tendreſſe d'une mere, j'unirai la vigilance inflexible d'une amie ».

Vous avez vu à quel âge il eſt initié à la communion de deux infinis. Telle eſt notre éducation; elle eſt toute en ſentiment, comme vous le voyez. Nous abhorrons ce bel eſprit ricaneur qui étoit le plus terrible fléau de votre ſiecle: il deſſéchoit, il brûloit tout ce qu'il touchoit; ſes gentilleſſes étoient les germes de tous les vices. Mais ſi le ton frivole eſt dangereux, qu'eſt la raiſon elle-même ſans le ſentiment? Un corps décharné, ſans coloris, ſans graces, & preſque ſans vie. Que ſont des idées neuves & même profondes, ſi elles n'ont rien de ſenſible & de vivant? Qu'ai-je beſoin d'une vérité froide qui me glace? Elle perd ſa force & ſon pouvoir. C'eſt dans le cœur que la vérité va prendre ſes

charmes & ſon tonnerre. Nous chériſſons cette éloquence qui abonde en peintures vives & frappantes. C'eſt elle qui donne à la penſée des ailes de feu. Elle a vu & frappé l'objet ; elle s'y attache, parce que le plaiſir d'être ému s'eſt joint à celui d'être éclairé (*a*).

Ainſi notre philoſophie n'eſt point ſévère ; & pourquoi le ſeroit-elle ? pourquoi ne pas la couronner de fleurs ? Des idées bizarres ou lugubres honoreroient-elles plus la vertu, que des idées riantes & ſalutaires ? Nous penſons que le plaiſir émané d'une main bienfaiſante n'eſt pas deſcendu ſur la terre pour qu'on recule à ſon aſpect. Le plaiſir n'eſt point un monſtre : le plaiſir, comme l'a dit Young, c'eſt la vertu ſous un nom plus gai. Loin de ſonger à détruire les

(*a*) Nous comptons plus ſur les mœurs extérieures, c'eſt-à-dire ſur la coutume, que ſur toute autre choſe. Voilà pourquoi nous négligeons l'éducation. Les anciens traitoient les choſes d'une maniere toute ſenſible, & jettoient ſur l'étude des ſciences je ne ſais quel agrément dont on a perdu le ſecret. Le génie des modernes peche toujours par le défaut de ſentiment : ils ont deſſeché, ſous la férule du pédantiſme, les talens les plus heureux. Eſt-il au monde une inſtitution plus ridicule que celle de nos colleges, lorſqu'on vient à comparer nos maximes ſeches & mortes avec l'éducation publique que la Grece donnoit aux jeunes gens, ornant la ſageſſe de tous les attraits qui charment cet âge tendre ? Nos inſtituteurs ne paroiſſent que des maîtres farouches, & l'on ne s'étonne plus ſi leurs diſciples ſont les premiers à les fuir & à les abandonner.

passions, moteurs invisibles de notre être, nous les regardons comme un don précieux qu'il faut économiser avec soin. Heureuse l'ame qui possede des passions fortes ! elles font sa gloire, sa grandeur & son opulence. Un sage parmi nous cultive son esprit, rejette les préjugés, acquiert les sciences utiles & agréables. Tous les arts qui peuvent étendre son esprit & le rendre plus juste, ont perfectionné son ame : cette tâche finie, il n'écoute plus que la nature soumise aux loix de la raison, & la raison lui prescrit le bonheur (*a*).

(*a*) Le feu des passions n'est pas la cause de nos désordres : ce courtier fougueux, indompté, qui s'emporte sous la main d'un mauvais écuyer, qui le renverse & le foule aux pieds, auroit obéi au frein sous la baguette d'un maître intelligent ; on l'eût vu remporter le prix d'une course glorieuse. La foiblesse des passions indique notre indigence. Qu'est-ce en effet que ce citoyen pesant, taciturne, dont l'ame insipide n'a de goût pour rien, qui est paisible, parce qu'il est inactif, qui végète, conduit facilement par le magistrat, parce qu'il ne sent aucun desir ? Est-il homme ou statue ? Mettez auprès de lui un homme tout plein de sentimens vifs : il se livrera à l'impétuosité de ses passions & il déchirera le voile des sciences ; il fera des fautes, & il aura du génie. Ennemi du repos, avide de connoissances, il puisera dans le choc du monde cet esprit élevé & lumineux qui servira la patrie ; il donnera peut-être prise à la censure, mais il aura déployé toute l'énergie de son ame : les taches qui la couvroient disparoîtront, parce qu'il aura été grand & utile.

CHAPITRE XXXIX.

Les Impôts (*a*).

DITES-MOI, je vous prie, comment se levent les impositions publiques ; car votre législation a beau être perfectionnée, il faut tou-

(*a*) Mes amis, écoutez cet apologue. Devers l'origine du monde il étoit une vaste forêt de citronniers, qui portoient les fruits les plus beaux, les plus pleins, les plus vermeils que l'on ait vus depuis. Les branches plioient sous le fardeau, & l'air étoit embaumé au loin de l'odeur agréable qui s'exhaloit. Cependant quelques vents impétueux abattirent plusieurs citrons & briserent même plusieurs branches. Quelques voyageurs altérés cueillirent des fruits pour étancher leur soif, & les foulerent aux pieds après en avoir exprimé le jus. Ces accidens engagerent la gent citronniere à se créer des gardiens, qui éloignassent les passans, & qui environnassent la forêt de hautes murailles, le tout pour rompre la fureur des vents. Ces gardiens se montrerent d'abord fideles & désintéressés ; mais ils ne tarderent pas à exposer que de si rudes travaux avoient fait naître dans leur sein une soif ardente, & ils firent cette priere aux citrons : " Messieurs, nous mourons de soif en vous servant ; permettez que nous fassions à chacun de vous une légere incision ; nous ne vous demandons qu'une goutte de limonade pour rafraîchir notre palais altéré : vous n'en serez pas plus maigres, & nous & nos enfans nous puiserons de nouvelles forces pour avoir l'honneur de vous servir ".

Les crédules citrons ne trouverent pas la requête incivile, ils se laisserent faire l'imperceptible saignée. Mais qu'arriva-t-il ?

jours payer des impôts, je penſe ? — Pour toute réponſe, l'honnête homme qui me conduiſoit, me prit par la main & me mena dans un carrefour large & ſpacieux. Là j'apperçus un coffre-fort de la hauteur de douze pieds. Ce coffre-étoit ſoutenu ſur quatre roues roulantes : le ſommet préſentoit une ouverture en forme de tronc, que couvroit contre la pluie un avant-toît élevé à quelque diſtance. Sur ce tronc étoit écrit : *Tribut dû au roi repréſentant l'état.* Tout à côté, un autre tronc, d'une grandeur plus médiocre offroit ces mots : *Don gratuit.* Je vis pluſieurs perſonnes qui, d'un air libre, aiſé,

---

Dès que la piquure fut faite une fois, la main de Meſſieurs les défenſeurs les preſſura d'abord poliment, mais de jour en jour d'une maniere plus énergique. Ils en vinrent juſqu'à ne pouvoir plus ſe paſſer du jus de citron : il leur en falloit à tous leurs repas & dans toutes leurs ſauces. Meſſieurs les régens s'apperçurent que plus on preſſoit les citrons, plus ils rendoient. Ceux-là ſe voyant ſaignés abondamment, crurent devoir rappeller les primitives conventions ; mais ceux-ci, devenus plus forts, malgré leurs plaintes les mirent dans le preſſoir & les foulerent outre meſure : il ne leur reſtoit plus enfin que la peau que l'on ſoumettoit encore aux forces mouvantes du terrible cabeſtan : bref, ils finirent par ſe baigner dans le ſang des citrons. Cette belle forêt fut bientôt dépeuplée. La race des limons s'anéantit : & leurs tyrans accoutumés à cette boiſſon rafraîchiſſante, à force de l'avoir prodiguée, s'en trouverent privés ; ils tomberent malades, & moururent tous de la fievre putride. Ainſi ſoit-il !

content, jettoient dans le tronc pluſieurs paquets cachetés ; ainſi que de nos jours on met des lettres à la grand'poſte. Comme j'admirois cette maniere facile de payer l'impôt, & que je faiſois à ce ſujet mille interrogations ridicules, on me regardoit comme un pauvre vieillard qui revient de fort loin ; & l'indulgence affable de ce bon peuple ne me laiſſoit jamais attendre une réponſe. J'avoue qu'il faut rêver pour rencontrer des gens auſſi complaiſans : ô le peuple loyal !

Ce grand coffre-fort que vous voyez, me dit-on, eſt notre receveur général des finances. C'eſt-là que chaque citoyen vient dépoſer l'argent qu'il doit pour le ſoutien de l'état. Dans l'un nous ſommes obligés de mettre annuellement le cinquantieme de notre revenu. Le mercénaire qui n'a point de bien, ou celui qui n'a que ſa ſubſiſtance juſte, eſt diſpenſé de l'impôt (*a*) ; car, comment pourroit-on rogner

(*a*) Voici ce que le cultivateur, les habitans de la campagne, le peuple enfin, pourroient dire aux ſouverains : " Nous vous avons élevés au-deſſus de nos têtes ; nous avons engagé nos biens & notre vie à la ſplendeur de votre trône & à la ſûreté de votre perſonne. Vous nous aviez promis en échange de nous procurer l'abondance, de nous faire couler des jours ſans alarmes. Qui l'auroit cru, que ſous votre gouvernement la joie eût diſparu de nos cantons, que nos fêtes ſe fuſſent

le pain du malheureux à qui il faut un jour entier pour le gagner ? Dans cet autre coffre

---

tournées en deuil, que la crainte & l'effroi euſſent ſuccédé à la douce confiance ! Autrefois nos campagnes verdoyantes ſouriroient à nos yeux ; nos champs nous promettoient de payer nos travaux. Aujourd'hui le fruit de nos ſueurs paſſe dans des mains étrangeres ; nos hameaux que nous nous, plaiſions à embellir, tombent en ruine ; nos vieillards, nos enfans ne ſavent plus où repoſer leurs têtes : nos plaintes ſe perdent dans les airs, & chaque jour une pauvreté plus extrême ſuccede à celle ſous laquelle nous gémiſſons la veille. A peine nous reſte-t-il quelque trait de la figure humaine ; & les animaux qui broutent l'herbe, ſont, ſans doute, moins malheureux que nous.

Des coups plus ſenſibles ſont venus fondre ſur notre tête. L'homme puiſſant nous mépriſe & ne nous attribue aucun ſentiment d'honneur ; il vient nous troubler ſous le chaume, il ſéduit l'innocence de nos filles, il les enleve ; elles deviennent la proie de l'impudence. En vain implorons-nous le bras qui tient le glaive des loix : il ſe détourne, il ſe refuſe à notre douleur ; il ne ſe prête qu'à ceux qui nous oppriment.

L'aſpect du faſte qui inſulte à notre miſere, rend notre état plus inſupportable. On boit notre ſang, & on nous défend la plainte ! L'homme dur environné d'un luxe inſolent, s'enorgueillit des ouvrages qu'ont fabriqué nos mains : il oublie notre propre induſtrie, tandis qu'il n'a en partage que la ſoif vile de l'or ; il nous croit ſes eſclaves, parce que nous ne ſommes ni furieux ni ſanguinaires.

Les beſoins renaiſſant qui nous tourmentent, ont altéré la douceur de nos mœurs ; la mauvaiſe foi & la rapine ſe ſont gliſſées parmi nous, parce que la néceſſité de vivre l'emporte ordinairement ſur la vertu. Mais qui nous a donné l'exemple de la rapine ? Qui a éteint dans nos cœurs ce fond de candeur

ſont les offrandes volontaires, deſtinées à d'utiles fondations, comme pour l'exécution des pro-

---

qui nous lioit tous dans une parfaite concorde? Qui a fait notre infortune, mere de nos vices? Pluſieurs de nos concitoyens ont refuſé de mettre au jour des enfans que la famine viendroit ſaiſir au berceau. D'autres, dans leur déſeſpoir, ont blaſphemé contre la Providence. Quels ſont les vrais auteurs de ces crimes?

Que nos juſtes plaintes percent l'athmoſphere qui environne les trônes! Que les rois ſe réveillent & ſe ſouviennent qu'ils pouvoient naître à notre place, & que leurs enfans pourront y deſcendre! Attachés au ſol de la patrie, ou plutôt en formant la partie eſſentielle, nous ne pouvons point nous diſpenſer de fournir à ſes beſoins. Ce que nous demandons, c'eſt un homme équitable, qui s'applique à connoître la meſure de nos forces, & qui ne nous écraſe pas ſous le fardeau que dans une plus juſte proportion nous aurions porté avec joie. Alors tranquilles & riches de notre économie, contens de notre ſort, nous verrons le bonheur des autres ſans nulle inquiétude ſur le nôtre.

La moitié de notre carriere eſt plus que remplie. Notre cœur eſt à moitié livré à la douleur. Nous n'avons que peu d'inſtans à vivre. Les vœux que nous formons ſont plus pour la patrie que pour nous-mêmes. Nous ſommes ſes ſoutiens. Mais ſi l'oppreſſion va toujours en croiſſant, nous ſuccomberons & la patrie ſe renverſera: en tombant, elle écraſera nos tyrans. Nous ne demandons point cette vaine & triſte vengeance. Que nous importeroit dans la tombe le malheur d'autrui? Nous parlons aux ſouverains, s'ils ſont encore hommes; mais ſi leur cœur eſt totalement endurci, ils apprendront que nous ſavons mourir, & que la mort qui, bientôt nous enveloppera tous, ſera un jour bien plus affreuſe pour eux, qu'elle ne le ſera pour nous.

Cette note eſt en partie tirée d'un livre intitulée: *les Hommes.*

jets proposés, & qui ont l'agrément du public. Quelquefois il est plus riche que l'autre ; car nous aimons à être libres dans nos dons, & notre générosité ne veut d'autre motif que la raison & l'amour de l'état. Si-tôt que notre roi a donné un édit utile, & qui mérite l'approbation publique, alors on nous voit courir en foule, & porter dans ce tronc quelque marque de reconnoissance. Nous récompensons de même toutes les actions vigilantes du monarque ; il n'a qu'à proposer, & nous lui fournissons les moyens de consommer ses grands projets. Il y a un pareil tronc dans chaque quartier. Chaque ville de province a un pareil coffre qui reçoit les tributs du peuple de la campagne, c'est-à-dire, du fermier aisé ; car le manouvrier a ses bras en propriété, & sa tête ne doit rien à personne. Les bœufs & les porcs sont même exempts de ce droit odieux qu'on imposa la premiere fois sur la tête des Juifs, & que vous avez payé sans en sentir l'avilissement.

— Mais, répondis-je : quoi ! on laisse à la bonne foi du peuple le tribut qu'il doit payer ? Il doit y en avoir beaucoup qui s'en exemptent, sans même que l'on s'en apperçoive ? — Point du tout : vos frayeurs sont vaines. D'abord ce que nous donnons, est de bon cœur : notre tribut n'est pas forcé ; il est fondé sur l'équité ainsi

que ſur la droite raiſon. Il n'en eſt pas un entre nous qui ne ſe faſſe un point d'honneur de payer exactement la dette la plus ſacrée & la plus légitime. D'ailleurs, ſi un homme en état de payer oſoit s'y ſouſtraire, voyez-vous ce tableau où ſont gravés les noms de tous les chefs de famille, on découvriroit bientôt qu'il n'a point verſé ſon paquet cacheté où doit être ſa ſignature; il ſe couvriroit d'un opprobre éternel, & ſeroit regardé du même œil qu'on regarde un voleur : le titre de mauvais citoyen ne le quitteroit qu'à la mort.

Ces exemples ſont très-rares, puiſque les dons gratuits montent ordinairement plus haut que le tribut. Le citoyen ſait qu'en donnant une partie de ſon revenu à l'état, c'eſt à lui-même qu'il ſe rend utile; & que s'il veut jouir de certaines commodités, il faut qu'il en faſſe les avances. Mais que ſont les paroles, lorſque l'exemple peut être mis ſous vos yeux? Vous allez voir mieux que je ne puis vous dire. C'eſt aujourd'hui qu'arrive de tout côté le juſte tribut d'un peuple fidelle envers un roi bienfaiſant : il reconnoît n'être que le dépoſitaire des dons qui lui ſont offerts.

Venez vous rendre au palais du roi. Les députés de chaque province arrivent aujourd'hui. -- En effet, ayant fait quelques pas, je vis des

hommes qui traînoient de petits chariots, ſur leſquels étoient des troncs couronnés de lauriers. On briſoit les cachets de ces eſpeces de coffres : on les ſoulevoit par un juſte balancier, & ce balancier montroit tout de ſuite le poids de l'argent qui contenoient, en déduiſant la peſanteur du coffre qui étoit connue. Toutes les ſommes ne ſe payoient qu'en argent, & l'on ſavoit au juſte le produit général : il étoit annoncé publiquement au bruit des trompettes & des fanfares. Après cette revue générale, on affichoit le total, & l'on connoiſſoit les revenus de l'état : ils étoient dépoſés dans le tréſor royal ſous la garde du contrôleur des finances.

Ce jour étoit un jour de réjouiſſances. On ſe couronnoit de fleurs ; on crioit *vive le roi* : on alloit ſur les routes au-devant de chaque tribut. Elles étoient couvertes de tables champêtres. Les députés des diverſes provinces ſe ſaluoient & ſe faiſoient des préſens. On buvoit à la ſanté du monarque, au bruit du canon ; & celui de la capitale répondoit comme interprête des remercîmens du ſouverain. C'eſt alors que le peuple ne paroiſſoit qu'une ſeule & même famille. Le roi s'avançoit au milieu de ce peuple joyeux : il répondoit aux acclamations de ſes ſujets par ce regard tendre & affable qui inſpire la confiance & rend amour pour amour ; il ignoroit cet art

de traiter politiquement avec un peuple dont il ſe regardoit comme le pere.

Ses viſites ne ruinoient point le corps-de-ville, d'autant plus qu'il n'en coûtoit au peuple que des cris de joie (*a*) ; réception plus brillante & plus

(*a*) Je vis un jour un prince faire ſon entrée dans une ville étrangere. Les canons commencerent à tonner. Le prince étoit habillé magnifiquement & traîné dans un char doré, ſurchargé de pages & de laquais. Les chevaux ſautoient en henniſſant, comme s'ils conduiſoient le bonheur. Les toits étoient couverts de monde, toutes les fenêtres étoient levées, chaque pavé portoit ſon homme ; les cavaliers faiſoient briller leurs ſabres, les ſoldats agitoient leurs fuſils. L'air frémiſſoit de l'écho des trompettes. Le poëte accordoit ſa lyre, & l'orateur attendoit qu'il mît pied à terre. Le prince arrive, il eſt conduit au palais, & ſon aſpect inſpire une joie reſpectueuſe. J'étois à une fenêtre, & je conſidérois toutes ces choſes en faiſant des réflexions particulieres. Quelques jours après je marchois dans les rues, & je fus fort étonné d'y rencontrer le même prince, ſans ſuite, à pied & déguiſé. Je ne ſais trop pourquoi, perſonne ne faiſoit attention à lui ; au contraire, il ſe trouvoit heurté à chaque pas. Au même inſtant arrive un charlatan, aſſis ſur une eſpece de petit char attelé de pluſieurs gros chiens & ayant un ſinge pour poſtillon. Les fenêtres de s'ouvrir, les cris de s'élever, tous les regards de ſe confondre ſur le charlatan. Le prince lui-même entraîné par la foule devient un de ſes admirateurs. Je le conſidérois alors, & il me ſembloit lui entendre dire : *Fumée des acclamations de la multitude, n'obſcurciſſez jamais mon eſprit d'un fol orgueil. Ce n'eſt point cet homme qui fait courir le peuple, c'eſt ſon étrange équipage. Ce n'étoit pas moi qui attirois les regards de la ville : c'étoient mes valets, mes chevaux, le brillant de mes habits & la dorure de mes carroſſes.*

flatteuſe. On ne quittoit point les travaux publics : au contraire, chaque citoyen ſe faiſoit honneur de ſe préſenter aux yeux de ſon roi dans le genre d'occupation qu'il avoit embraſſé.

Un intendant, revêtu de toutes les marques de pouvoir, parcourt les provinces, reçoit les placets, porte directement au pied du trône les plaintes des ſujets, examine par lui-même les abus. Il ſe tranſporte indiſtinctement dans chaque ville, & à chaque abus détruit, on éleve une pyramide qui conſtate l'hydre abattue. Quelle hiſtoire plus inſtructive que ces monumens moraux qui atteſtent que le ſouverain s'occupe véritablement de l'art de régner ! Ces intendans partent, arrivent *incognito*, font des informations ſecretes, ſont perpétuellement déguiſés : ce ſont des eſpions, mais ils agiſſent en faveur de la patrie (*a*).

— Mais votre contrôleur des finances (*b*) eſt donc un homme bien integre ? Vous ſavez l'hiſtoire de la fable : ce chien ſi fidele qui,

(*a*) En Turquie & aujourd'hui en France un gouverneur eſt auſſi maître que le roi le plus abſolu : c'eſt ce qui fait la miſere des peuples. Voilà la forme la plus malheureuſe de l'adminiſtration civile.

(*b*) Fouquet diſoit : "j'ai tout l'argent du royaume, & le tarif de toutes les vertus".

eſcorté de la tempérance, portoit le dîné de ſon maître ſans jamais y toucher, a fini pourtant par en manger ſa part dès qu'il s'y eſt vu invité par l'exemple. Votre homme auroit-il la double vertu de le défendre ſans ceſſe, & de n'oſer y toucher? — Aſſurément, il ne fait bâtir ni palais ni châteaux. Il n'a point la rage de faire monter aux premieres places ſes arriere-petits couſins, ou ſes anciens valets. Il ne prodigue point l'or, comme s'il avoit en propre tous les revenus du royaume (*a*). D'ailleurs, tous ceux entre les mains de qui on confie les dépôts publics, ne peuvent faire aucun uſage de l'argent, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Ce ſeroit un crime de haute trahiſon de recevoir d'eux une ſeule piece monnoyée. Ils paient quelques frais particuliers en billets ſignés de la propre main du ſouverain. L'état fournit à toutes leurs dépenſes; mais ils n'ont pas un ſol en propriété (*b*).

(*a*) Après que les monopoleurs, les adminiſtrateurs, les receveurs des fonds publics ont ſacrifié la réputation de probité au deſir de s'enrichir; après qu'ils ont conſenti à être odieux, ils ne s'aviſent point de faire de leurs richeſſes un bon uſage: ils couvrent ſous le faſte leur naiſſance & leur fortune; ils s'étourdiſſent dans les plaiſirs, pour perdre le ſouvenir de ce qu'ils ont fait & de ce qu'ils ont été. Mais ce n'eſt point là encore le plus grand mal: leurs grandes richeſſes corrompent davantage ceux qui les envient.

(*b*) Les vices intérieurs qui préparent la ruine de l'état,

Ils ne peuvent ni vendre, ni acheter, ni construire. Nourris, entretenus, logés, divertis, tous les ordres de l'état concourent unanimement à les traiter *gratis*. Ils entrent chez un marchand de drap, prennent des étoffes & s'en vont. Le marchand met sur son livre : *livré un tel jour au dépositaire des revenus de l'état, tant...* L'état paie. Il en est ainsi de toutes les autres professions. Vous sentez bien que pour peu que le contrôleur des finances ait quelque pudeur, il use modérément de ce droit ; & quand il en abuseroit, vu la dépense que ces messieurs vous coûtoient, nous y gagnerions encore. On a supprimé les registres, qui ne servoient qu'à voiler les vols faits à la nation & à les consacrer d'une maniere pour ainsi dire légitime.

— Et quel est votre premier ministre ? — Pouvez-vous le demander ? Le roi lui-même. Est-ce que la royauté se communique (*a*) ? Le

---

sont, cette énorme dissipation des deniers publics, ces dons immodérés versés sur des sujets sans mérite, ces prodigalités fastueuses, méconnues des usurpateurs les plus effrénés. On peut observer dans l'histoire que les plus subtils tyrans ont précisément été les plus prodigues. J'ai lu quelque part qu'Auguste, maître du monde, avoit quarante légions armées, & les entretenoit pour douze millions par an. Voilà assurément de quoi réfléchir.

(*a*) L'histoire générale des guerres pourroit être intitulée : guerrier,

guerrier, le juge, le négociant n'ont donc qu'à agir par leurs repréſentans. En cas de maladie ou de voyage, ou dans quelques opérations particulieres, ſi le monarque charge quelqu'un de l'accompliſſement de ſes ordres, ce ne peut être que ſon ami. Il n'y a que ce ſentiment qui puiſſe obliger un homme à ſe charger volontairement d'un tel fardeau; & notre eſtime lui donne ſeule cette puiſſance momentanée. Récompenſé, animé par l'amitié, il ſait, comme les Sully & les d'Amboiſe, dire la vérité à ſon maître, & pour mieux le ſervir, l'irriter quelquefois. Il combat ſes paſſions. Il chérit en lui l'homme autant qu'il a à cœur la gloire du monarque (*a*): en partageant ſes travaux, il partage la vénération de la patrie, l'héritage le plus honorable, ſans doute,

---

Hiſtoire des paſſions particulieres des miniſtres. Tel, par ſes négociations infidieuſes, ſouleve un empire éloigné & tranquille qui n'agit que pour venger un amour propre légérement offenſé.

(*a*) La fidélité n'eſt pas cet attachement ſervile aux volontés d'un autre. On lui donne pour ſymbole un chien qui ſuit par-tout, flatte à chaque inſtant, & court aveuglément à tous les ordres d'un maître injuſte ou barbare. Je crois que la vraie fidélité eſt une exacte obſervance des loix de la raiſon & de la juſtice, plutôt qu'un ſervile eſclavage. Que Sully paroît fidele, quand il déchire la promeſſe de mariage qu'avoit fait Henri IV.

qu'il puiſſe laiſſer à ſes deſcendans, & le ſeul dont il ſoit jaloux.

— En vous parlant des impôts, j'ai oublié de vous demander ſi vous avez toujours parmi vous de ces lotteries périodiques où, de mon tems, le pauvre peuple mettoit tout ſon argent? — Non, certes, nous n'abuſons point ainſi de l'eſpérance crédule des hommes. Nous ne levons pas ſur la partie indigente des citoyens un impôt auſſi cruellement ingénieux. Le miſérable qui, fatigué du préſent, ne pouvoit vivre que dans l'avenir, portoit le prix de ſes ſueurs & de ſes veilles dans cette roue fatale d'où il attendoit toujours que la fortune devoit ſortir. La main de cette cruelle déeſſe trompoit chaque fois ſa miſere. Le deſir vif du bien-être l'empêchoit de raiſonner, & quoique la fripponnerie fût palpable, comme le cœur eſt mort à la vie avant que de mourir à l'eſpérance, chacun s'imaginoit devoir être à la fin traité en favori. C'étoit l'épargne du peuple indigent qui avoit bâti ces ſuperbes édifices où il venoit mendier ſa vie. Le luxe des autels étoit ſon ouvrage: à peine y étoit-il admis. Toujours étranger, toujours repouſſé, le pauvre ne pouvoit s'aſſeoir ſur cette même pierre qu'il avoit fait tailler: des prêtres richement gagés habitoient l'arche qui devoit, du moins dans l'équité, lui appartenir & lui ſervir d'aſyle.

CHAPITRE XL.

Du Commerce.

Il me ſemble par ce que vous m'avez dit que les François n'ont plus de colonies dans le Nouveau-Monde, & que chaque partie de l'Amérique forme un royaume ſéparé ; quoique réuni ſous un même eſprit de légiſlation ? — Nous ſerions bien extravagans de vouloir porter nos chers compatriotes à deux mille lieues de nous. Pourquoi nous ſéparer ainſi de nos freres ? Notre climat vaut bien celui de l'Amérique. Toutes les productions néceſſaires y ſont communes, & de nature excellente. Les colonies étoient à la France ce qu'une maiſon de campagne étoit à un particulier : la maiſon des champs ruinoit tôt ou tard celle de la ville.

Nous connoiſſons un commerce ; mais ce n'eſt pas l'échange des choſes ſuperflues. Nous avons ſagement banni trois poiſons phyſiques dont vous faiſiez un perpétuel uſage : le tabac, le café, & le thé. Vous mettiez une vilaine poudre dans votre nez, laquelle vous ôtoit la mémoire, à vous autres François, qui n'en aviez preſque point. Vous brûliez votre eſtomac avec des liqueurs qui le détruiſoient, en hâtant ſon action.

Vos maladies de nerfs, ſi communes, étoient dues à ce lavage efféminé qui emportoit le ſuc nourricier de la vie animale. Nous ne pratiquons plus que le commerce intérieur, & nous nous en trouvons bien: fondé principalement ſur l'agriculture, il eſt le diſtributeur des alimens les plus néceſſaires; il ſatisfait les beſoins de l'homme, & non ſon orgueil.

Perſonne ne rougit de faire valoir ſon champ par lui-même, de porter la culture des terres au plus haut degré de perfection. Le monarque lui-même a pluſieurs arpens qu'il fait cultiver ſous ſes yeux: & l'on ne connoît point cette claſſe de gens titrés dont l'oiſiveté étoit l'unique emploi.

Le trafic étranger fut le vrai pere de ce luxe deſtructeur, qui produiſit à ſon tour l'épouvantable inégalité des fortunes, & qui fit paſſer dans les mains d'un petit nombre tout l'or de la nation. C'étoit parce qu'une femme devoit porter à ſes oreilles le patrimoine de dix familles, que le payſan opprimé ceſſoit d'être propriétaire, vendoit le champ de ſes peres, & fuyoit en pleurant le ſol où il ne trouvoit plus que la miſere & l'opprobre; car les monſtres inſatiables, qui accumuloient l'or, alloient juſqu'à mépriſer les malheureux qu'ils avoient dépouillés (*a*). Nous

(*a*) Je ris de pitié en voyant donner tant de beaux projets

avons commencé par détruire ces groſſes compagnies qui abſorboient toutes les fortunes particulieres, anéantiſſoient l'audace généreuſe d'une nation, & portoient un coup auſſi funeſte aux mœurs qu'à l'état.

Il pouvoit être très-agréable de prendre du chocolat, de ſavourer des épices, de manger du ſucre & des ananas, de boire la crême des Barbades, de vêtir les étoffes brillantes des Indes;

---

de politique ſur l'agriculture & la population, tandis que les impôts plus énormes que jamais, achevent d'enlever au peuple le prix de ſa ſueur, & que les grains ſont augmentés par le monopole de ceux qui ont entre leurs mains tout l'argent du royaume. Faut-il encore crier à ces oreilles ſuperbes & endurcies: Liberté entiere, abſolue du commerce & de la navigation, diminution d'impôts; voilà les ſeuls moyens qui pourront nourrir le peuple & empêcher la plus prompte dépopulation dont nous voyons déjà les commencemens. Mais, hélas! le patriotiſme eſt une vertu de contrebande. L'homme qui ne vit que pour ſoi, qui ne penſe qu'à ſoi, qui ſe tait & détourne les yeux, de peur de frémir, voilà le bon citoyen: on loue même ſa prudence & ſa modération. Pour moi, je ne puis me taire, je dirai ce que j'ai vu: c'eſt dans la plupart des provinces de la France qu'il faut venir pour voir des peuples au comble de l'infortune. Voici en 1770 le troiſieme hiver de ſuite où le pain eſt cher. Dès l'an paſſé la moitié des payſans avoit beſoin de la charité publique, & cet hiver y mettra le comble, parce que ceux qui ont vécu juſqu'ici en vendant leurs effets, n'ont plus actuellement rien à vendre. Ce pauvre peuple a une patience qui me fait admirer la force des loix & de l'éducation.

mais, en vérité, ces ſenſations étoient-elles aſſez voluptueuſes pour nous fermer les yeux ſur l'aſſemblage des maux inouïs que notre molleſſe éveilleroit dans les deux hémiſpheres? Vous alliez briſer les nœuds ſacrés du ſang & de la nature ſur la côte de Guinée. Vous armiez le pere contre le fils, & vous prétendiez au nom de chrétiens, au nom d'hommes. Aveugles & barbares! vous ne l'avez que trop appris par une fatale expérience. La ſoif de l'or, exaltée dans tous les cœurs; l'avidité, faiſant diſparoître l'aimable modération; la juſtice & la vertu miſes au rang des chimeres; l'avarice pâle, inquiete, ſillonnant les déſerts de l'océan, peuplant de cadavres le vaſte fond des mers; une race entiere d'hommes vendus, achetés, traités comme les animaux de la plus vile eſpece; des rois devenus marchands, enſanglantant le globe pour le drapeau d'une frégate; l'or, enfin, ſortant des mines du Pérou comme un fleuve brûlant, coulant en Europe pour deſſécher par-tout ſur ſon paſſage les racines du bonheur, & après avoir tourmenté, épuiſé la race humaine, aller s'engloutir pour jamais dans les Indes, où la ſuperſtition enfouit d'un côté dans les entrailles de la terre ce que l'avarice en arrache de l'autre avec effort. Voilà le tableau fidele des avantages que le commerce extérieur a produits au monde.

Nos vaiſſeaux ne font plus le tour du globe pour rapporter de la cochenille & de l'indigo. Savez-vous quelles ſont nos mines ? quel eſt notre Pérou ? C'eſt le travail & l'induſtrie. Tout ce qui ſert à la commodité, à l'aiſance, aux intentions directes de la nature, eſt encouragé avec le plus grand ſoin. Tout ce qui tient au faſte, à l'oſtentation, à la vanité, à ce deſir puéril de poſſéder excluſivement une choſe de pure fantaiſie, eſt ſévérement proſcrit. On jette à la mer ces diamans perfides, ces perles dangereuſes, & toutes ces pierres bigarrées qui rendent les cœurs durs comme elles. Vous penſiez être très-ingénieux dans les rafinemens de votre molleſſe : mais ſachez que vous n'avez donné que dans le ſuperflu, dans l'ombre de la grandeur ; que vous n'étiez pas même voluptueux. Vos inventions futiles & miſérables ſe bornoient à la jouiſſance d'un ſeul jour. Vous n'étiez que des enfans amoureux d'objets brillantés, incapables de ſatisfaire à vos vrais beſoins, ignorant l'art d'être heureux, vous tourmentant loin du but, & prenant à chaque pas l'image pour la réalité.

Si nos vaiſſeaux ſortent de nos ports, ils ne promenent point le tonnerre pour ſaiſir, ſur la vaſte étendue des eaux, une proie fugitive & qui forme à peine un point perceptible à la vue. L'écho des mers ne porte point au ciel les cris

lamentables des furieux inſenſés qui ſe diſputent la vie & le paſſage ſur des plaines immenſes & déſertes. Nous viſitons les nations éloignées ; mais au lieu des productions de leurs terres, nous ſaiſiſſons des découvertes plus utiles, dans leur législation, dans leur vie phyſique, dans leurs mœurs. Nos vaiſſeaux ſervent à lier nos connoiſſances aſtronomiques. Plus de trois cents obſervatoires dreſſés ſur notre globe, vont ſaiſir le moindre changement qui arrive dans les cieux. La terre eſt la guérite où la ſentinelle du firmament veille, & ne s'endort jamais. L'aſtronomie eſt devenue une ſcience importante & utile, parce qu'elle publie d'une voix magnifique la gloire du créateur & la dignité de l'être penſant échappé de ſes mains.... Mais, puiſque nous parlons de commerce, n'oublions pas le plus ſingulier qui ſe ſoit jamais fait. Vous devez être fort riche, me dit-on, car dans votre jeuneſſe vous avez dû ſûrement placer votre argent à rente viagere, & ſur-tout en tontine, comme faiſoit la moitié de Paris. C'étoit une choſe bien ingénieuſement imaginée que cette eſpece de lotterie, où l'on jouoit à la vie & à la mort, & ces accroiſſemens qui deſcendoient ſur les têtes chauves ! Vous devez avoir de bonnes rentes. On renonçoit à pere, mere, freres, ſœurs, couſins, amis, pour doubler ſon revenu. On faiſoit le roi

ſon héritier, & l'on s'endormoit enſuite dans une oiſiveté profonde, en ne vivant que pour ſoi. — Ah! de quoi me parlez-vous? Ces triſtes édits qui acheverent de nous corrompre, & qui trancherent des nœuds juſqu'alors reſpectés; ce rafinement barbare qui conſacra publiquement l'égoïſme, qui iſola les citoyens, qui fit de chacun d'eux un être mort & ſolitaire, n'a fait que m'arracher des larmes ſur le ſort futur de l'état. Je voyois les fortunes particulieres fondre, ſe diſſoudre; & la maſſe de l'opulence exceſſive s'enfler de leurs débris. Mais je ſouffrois encore plus du coup fatal porté aux mœurs. Plus de liens entre les cœurs qui devoient s'aimer. On avoit armé l'intérêt d'un glaive plus tranchant, l'intérêt déjà ſi redoutable par lui-même! L'autorité ſouveraine avoit ſoumis les barrieres qu'il n'auroit jamais oſé renverſer par lui-même. — Bon vieillard, reprit mon guide, vous avez bien fait de dormir, car vous euſſiez vu les rentiers & l'état punis de leur mutuelle imprudence. Depuis, la politique, plus éclairée, n'a point fait de pareilles bévues; elle unit, enrichit les citoyens, au lieu de les ruiner.

CHAPITRE XLI.

L'Avant-Soupé.

Le ſoleil baiſſoit : mon guide me ſollicita d'entrer dans la maiſon d'un de ſes amis où il devoit ſouper. Je ne me fis pas prier. Je n'avois pas encore vu l'intérieur des maiſons, &, ſelon moi, c'eſt ce qu'il y a de plus intéreſſant dans une ville. Lorſque je lis l'hiſtoire, je ſaute bien des pages, mais je cherche toujours très-curieuſement les détails de la vie domeſtique : quand je les tiens une fois, je n'ai pas beſoin de ſavoir le reſte ; je le devine.

D'abord, je ne trouvois plus de ces petits appartemens qui ſemblent des loges de fous, dont les murailles ont à peine ſix pouces d'épaiſſeur, & où on eſt gelé l'hiver & brûlé l'été. C'étoient de grandes ſalles vaſtes, ſonores, où l'on pouvoit ſe promener ; & les toits munis d'une bonne charpente défioient les traits piquans de la froidure & les rayons du ſoleil : les maiſons, enfin, ne vieilliſſoient plus avec ceux qui les avoient fait bâtir.

J'entrai dans le ſallon ; & je diſtinguai à l'inſtant le maître du logis. Il vint à moi ſans grimace

& ſans fadeur (*a*). Sa femme, ſes enfans avoient en ſa préſence une contenance libre, mais reſpectueuſe; & le *monſieur*, ou le fils de la maiſon, ne commença point par perſifler ſon pere pour me donner un échantillon de ſon eſprit : ſa mere & même ſa grand'mere n'auroient point applaudi à de telles gentilleſſes (*b*). Ses ſœurs n'étoient point maniérées ni muettes, elles ſaluerent avec grace, & ſe remirent à leurs occupations, l'oreille au guet; elles ne regardoient point en-deſſous les moindres geſtes que je faiſois : mon grand âge & ma voix caſſée ne les firent pas même ſourire. On ne me fit point de ces vaines ſimagrées, qui ſont le contraire de la vraie politeſſe.

L'appartement de compagnie ne brilloit pas de vingt colifichets fragiles (*c*) ou de mauvais goût :

(*a*) Que notre politeſſe eſt fauſſe & minutieuſe! que celle dont ſe parent les grands eſt odieuſe & inſultante! C'eſt un maſque plus hideux que le viſage le plus difforme. Toutes ces révérences, ces affectations, ces geſtes outrés ſont inſupportables à l'homme vrai. La brillante fauſſeté de nos manieres eſt plus déteſtable que la groſſiéreté des hommes les plus ruſtiques n'eſt rebutante.

(*b*) Il eſt un libertinage d'eſprit plus dangereux que celui des ſens : c'eſt aujourd'hui le principal vice qui infecte la jeuneſſe de la capitale.

(*c*) Quel miſérable luxe que celui des porcelaines! Un chat, d'un coup de patte, peut faire un dégat pire que le ravage de vingt arpens de terre.

point de vernis, point de porcelaines, point de magots, point de triſtes dorures. En récompenſe, une tapiſſerie riante & amie de l'œil, une propreté ſinguliere, quelques eſtampes achevées, compoſoient un ſallon dont le ton de couleur étoit très-gai.

On lia la converſation, mais perſonne ne fit aſſaut d'idées (*a*). Le maudit eſprit, ce fléau de

---

(*a*) La converſation anime le choc des idées, leur donne un jeu nouveau, développe les tréſors de l'entendement, & c'eſt un des plus grands plaiſirs de la vie : c'eſt auſſi celui que je goûte le plus vivement. Mais dans le monde, j'ai remarqué que la converſation, au lieu de fortifier l'ame, de la nourrir, de l'élever, l'affoiblit, l'énerve. On a tout mis en problême. L'eſprit, dont on abuſe, détruit preſque l'évidence des choſes. On rencontre des panégyriſtes des plus énormes abus. On juſtifie tout. On épouſe à ſon inſu mille idées puériles & étrangeres. On dénature ſon ame par le frottement des opinions diverſes. Il y a, je ne ſais quel poiſon qui s'inſinue, qui monte à la tête, qui offuſque vos idées primitives qui ſont ordinairement plus ſaines. L'avare, l'ambitieux, le libertin, ont une logique ſi ingénieuſe, que vous les haïſſez quelquefois moins après les avoir entendus : chacun prouve, pour ainſi dire, qu'il n'a pas tort. Il faut vîte ſe renfermer dans la ſolitude pour reprendre une haine vigoureuſe contre le vice. Le monde vous familiariſe avec des défauts qu'il préconiſe ; il vous gliſſe ſon eſprit illuſoire. En fréquentant trop les hommes, on devient moins homme, on reçoit d'eux un jour faux qui égare. C'eſt en fermant ſa porte qu'on ſe retrouve, qu'on apperçoit le jour pur de la vérité, qui ne luit point parmi la foule & la multitude.

mon ſiecle, ne donnoit pas des couleurs menſongeres à ce qui étoit ſi ſimple de ſa nature. L'un ne prit pas juſtement le contrepied de ce que ſoutenoit l'autre, le tout pour briller & ſatisfaire un amour propre babillard (*a*). Ceux qui parloient avoient des principes, & dans le même quart-d'heure ne ſe démentoient pas vingt fois. L'eſprit de cette aſſemblée ne voltigeoit pas comme l'oiſeau ſur la branche; & ſans être diffus & peſant; il ne paſſoit pas ſans aucune tranſition & ſur le même ton, des couches d'une princeſſe à l'hiſtoire d'un noyé.

Les jeunes gens n'affectoient point des manieres enfantines, un langage traînant ou étourdi, un air froidement ſupérieur. Ils ne ſe jetoient point ſur des ſieges renverſés, la tête haute & le regard inſolent ou ironique (*b*). Je n'entendis aucun propos licentieux; on ne déclamoit pas triſtement, longuement, peſamment, contre ces vérités conſolantes qui ſont l'appui & le charme des ames ſenſibles (*c*). Les femmes n'avoient plus ce ton

(*a*) Les arrêts de la pareſſe ſont auſſi injuſtes que ceux de la vanité.

(*b*) Un joli homme en France doit être mince, fluet, & n'avoir pas douze onces de chair ſur les os; il doit avoir auſſi une poitrine foible, une ſanté équivoque. Un homme fort & bien nourri paroît hideux. Il n'appartient qu'aux Suiſſes & aux cochers d'avoir une haute ſtature & une radieuſe ſanté.

(*c*) Le pyrrhoniſme ſuppoſe quelquefois plus de préjugés qu'un penchant naturel à recevoir les apparences de la vérité.

tour-à-tour impératif & langoureux. Décentes, réſervées, modeſtes, occupées d'un travail léger & & commode, l'oiſiveté n'étoit pas en recommandation parmi elles ; elles ne coupoient pas la journée par la moitié pour ne rien faire le ſoir. Je fus extrêmement ſatisfait d'elles, car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes : cet inſipide amuſement, inventé pour occuper un monarque imbécile, & conſtamment cher à la troupe nombreuſe des ſots qui, avec ſon ſecours, cachent leur profonde inſuffiſance, avoit diſparu de chez un peuple qui ſavoit trop embellir les inſtans de la vie pour tuer le tems d'une maniere auſſi triſte, auſſi faſtidieuſe. Je ne vis point de ces tables vertes qui ſont une arêne où l'on s'égorge impitoyablement. L'avarice ne venoit pas fatiguer ces honnêtes citoyens juſques dans les momens conſacrés au loiſir. Ils ne ſe faiſoient pas un tourment de ce qui ne doit être qu'un ſimple délaſſement (*a*). S'ils jouoient, c'étoit

(*a*) Je redoute l'approche de l'hiver, non à cauſe de l'âpreté de la ſaiſon, mais parce qu'il ramene la triſte fureur du jeu. Cette ſaiſon eſt la plus fatale aux mœurs, & la plus inſupportable au philoſophe. C'eſt alors que naiſſent ces bruyantes & inſipides aſſemblées où toutes les paſſions futiles exercent leur ridicule empire. Le goût de la frivolité dictent les arrêts de la mode. Tous les hommes, métamorphoſés en eſclaves efféminés, ſont ſubordonnés aux caprices des femmes, ſans avoir pour elles ni paſſion ni eſtime.

aux dames, aux échecs, à ces jeux antiques & profonds, qui offrent à la penſée une foule de combinaiſons infinies & variées: ils avoient encore d'autres jeux qu'on pouvoit appeller des récréations mathématiques, avec leſquelles les enfans mêmes étoient familiariſés.

Je m'apperçus que chacun ſuivoit ſon goût, ſans que perſonne y prêtât trop d'attention. Point de ces eſpions femelles, qui ſe vengent par l'épiloguerie de la mauvaiſe humeur qui les ronge, & qu'elles doivent tant à leur laideur qu'à leur propre ſottiſe. L'un converſoit, celui-ci déployoit des eſtampes, examinoit des tableaux, tel autre liſoit dans un coin. On ne formoit point un cercle pour ſe communiquer un bâillement qui paſſoit à la ronde. Dans la ſalle voiſine on entendoit un concert. C'étoient des flûtes douces mariées au ſon de la voix. L'aigre claveſſin, le monotone violon le cédoit à l'organe enchanteur d'une belle femme. Quel inſtrument a plus de pouvoir ſur les cœurs! Cependant l'*harmonica* perfectionnée ſembloit le lui diſputer. Elle donnoit les ſons les plus pleins, les plus purs, les plus mélodieux qui puiſſent flatter l'oreille. C'étoit une muſique raviſſante & céleſte, qui ne reſſembloit en rien au charivari de nos opéras, où l'homme de goût, où l'homme ſenſible cherche la conſonnance de l'unité, & ne la rencontre jamais.

J'étois enchanté. On ne demeuroit pas continuellement assis, cloués en la même posture dans des fauteuils, & toujours obligés de soutenir une conversation éternelle sur des riens pour lesquels on se livroit de graves disputes (*a*). Les personnages les plus physiques qui soient au monde, les femmes ne métaphysiquoient pas à tout propos; & si elles parloient de vers, de tragédies, d'auteurs, c'étoit en avouant que les arts qui tiennent au génie (quel que soit leur esprit) sont fort au-dessus d'elles (*b*).

On me pria de passer dans un sallon voisin pour y souper. Tout étonné je regardai à la pendule : il n'étoit que sept heures. « Venez, me dit le maître de la maison en me prenant par la main, nous ne passons pas les nuits à la lueur échauffante des bougies. Nous trouvons le soleil si beau, que chacun de nous se fait un plaisir de le voir dardant ses premiers feux sur l'horison. Nous ne nous couchons pas l'estomac chargé, afin d'avoir un sommeil laborieux, coupé de rêves bizarres. Nous

(*a*) Dans les conversations ordinaires on éprouve deux sortes d'accidens également fâcheux; n'avoir rien à dire & être forcé de parler, ou avoir encore quelque chose à dire quand la conversation est finie.

(*a*) Les femmes ne pensent jamais fortement que d'après les leçons d'un amant favorisé. Eh, que d'hommes qui sont femmes!

veillons

veillons sur notre santé, parce que la gaieté de l'ame en dépend (*a*). Pour se lever matin, il faut se coucher de bonne heure ; & de plus, nous aimons les songes légers & gracieux (*b*) ».

Il se fit un moment de silence. Le pere de famille bénit les mets qui couvroient la table. Cette coutume auguste & sainte s'étoit renouvellée, & je la crois importante, parce qu'elle rappelle sans cesse la reconnoissance que nous devons au Dieu qui fait croître les légumes. Je songeois plus à examiner la table qu'à manger. Je ne parlerai point de l'éclat & de la propreté. Les domestiques étoient au bout de la table & mangeoient avec leurs maîtres : ils les en aimoient davantage ; ils recevoient en leur société des

(*a*) La santé est au bonheur ce que la rosée est aux fruits de la terre.

(*b*) Heureux celui qui fait goûter le sentiment de la santé, cette paisible assiette du corps, cet équilibre, ce mêlange parfait des humeurs, cette heureuse disposition des organes qui entretient leur force & leur souplesse. Cette santé entiere, complete, est une grande volupté. Elle n'est pas sensuelle, d'accord ; mais comme elle surpasse seule toutes les autres voluptés, elle donne à l'ame ce consentement, ce calme intime & délectable qui fait chérir l'existence, admirer le spectacle de la nature, & rendre graces à l'auteur de la vie ! N'être point malade, cela seul est un doux plaisir ! J'appellerois volontiers philosophe, celui qui, connoissant les dangers des excès & les avantages de la modération, sauroit réfréner ses appétits & jouir sans douleur : ô quel secret !

leçons d'honnêteté qui fructifioient dans leur cœur ; ils s'inſtruiſoient des bonnes choſes qu'on y diſoit : auſſi n'étoient-ils pas inſolens & groſſiers, parce qu'ils n'étoient plus avilis. La liberté, la gaieté, une familiarité décente dilatoit les ames & embelliſſoit le front de chaque convive. Chacun ſe ſervoit & avoit ſa portion vis-à-vis de ſoi. On ne gênoit point ſon compagnon ; on ne convoitoit point inutilement un plat éloigné. Celui-là eut paſſé pour gourmand qui auroit été au-delà de ſa portion : elle étoit ſuffiſante. Pluſieurs perſonnes mangent extrêmement, plutôt par pure habitude que par un beſoin réel (*a*). On avoit ſu

(*a*) L'anatomie démontre que les organes de nos plaiſirs ſont tous parſemés de petites éminences pyramidales ; moins elles ſont émouſſées par l'uſage fréquent des ſenſations, plus elles ſont ſenſibles, élaſtiques, promptes à ſe réparer. La nature, mere attentive & tendre, les a conſtruites de façon qu'elles conſervent encore de leur reſſort dans un âge avancé, lorſqu'on n'a pas détruit cette fineſſe requiſe, ce doux velouté qui les accompagne. Il ne tiendroit donc qu'à l'homme de ſe ménager des plaiſirs pour tous les âges. Mais que fait l'intempérant ? Il dénature cette organiſation précieuſe ; il flétrit ce tact délicieux, il le rend obtus & dur : d'être preſque céleſte & dévoué à des voluptés qui n'appartiennent qu'à lui, il ſe rabaiſſe au rang d'automate douloureux. Eh ! quel animal, en fait de jouiſſances, a été plus favoriſé que l'homme ? Quel autre que lui admire le firmament & tout grand ſpectacle, diſtingue le coloris & la forme agréable des corps, ſent les fleurs, reſpire les parfums, connoît les différentes inflexions

prévenir ce défaut ſans recourir à une loi ſomptuaire.

Tous les mets dont je goûtois n'avoient preſque point d'aſſaiſonnement, & je n'en fus pas fâché; je leur reconnus une ſaveur, un ſel qui étoit celui que leur donna la nature, & qui me parut délicieux. Je ne trouvai point de ces alimens rafinés qui ont paſſé par les mains de pluſieurs teinturiers; de ces ragoûts, de ces jus, de ces coulis, de ces ſucs échauffans qui, raréfiés dans de petits plats fort coûteux, hâtoient la deſtruction de l'eſpece animale, en même tems qu'ils brûloient les entrailles humaines. Ce peuple n'étoit pas un peuple carnaſſier, qui ſe ruinoit pour la table & dévoroit plus que la magnificence de la nature ne pouvoit produire avec toutes ſes facultés génératives. Si tout luxe étoit odieux, celui de la table paroiſſoit un crime révoltant; car ſi un riche abuſant de ſon opulence (*a*) gaſpille les biens nourriciers de la terre, il faut néceſſairement que le pauvre

---

de la voix, s'émeut au ſon de la muſique, eſt profondément touché des moindres nuances de la poéſie, de l'éloquence, de la peinture, ſuit les calculs de l'algebre & s'enfonce délicieuſement dans les profondeurs de la géométrie, &c.? Celui qui a dit que l'homme eſt un abrégé de l'univers, a dit une grande & belle choſe. L'homme paroît lié à tout ce qui exiſte.

(*a*) Le mal-honnête homme eſt à coup ſûr celui qu'on qualifie d'honnête homme dans le grand monde.

les achete cherement &, de plus, ſe retranche un repas.

Les légumes, les fruits étoient tous de la ſaiſon, & l'on avoit perdu le ſecret de faire croître dans le cœur de l'hiver des ceriſes déteſtables. On n'étoit pas jaloux des primeurs, on laiſſoit faire la nature : le palais en étoit plus flatté & l'eſtomac s'en trouvoit mieux. On ſervit au deſſert des fruits excellens ; & l'on but d'un vin vieux ; mais point de ces liqueurs colorées, diſtilées à l'eſprit de vin & ſi à la mode dans mon ſiecle. Elles étoient auſſi ſévérement défendues que l'arſénic. On avoit découvert qu'il n'y avoit point de ſenſualité à ſe procurer une mort lente & cruelle.

Le maître de la maiſon me dit en ſouriant : « avouez que voilà un deſſert bien meſquin. Vous ne voyez ni arbres, ni châteaux, ni moulins à vent, ni figures en ſucre (*a*). Cette extravagance prodigue, qui ne produiſoit même aucune ſorte de volupté, étoit jadis celle de grands enfans tom-

(*a*) O France ! ô ma patrie ! veux-tu connoître quelle eſt aujourd'hui ta véritable gloire, l'avantage réel que tu as ſur les autres nations ? Ecoute : tu excelles dans ton induſtrie pour les modes ; elles ſont adoptées aux extrêmités du Nord, dans toutes les cours d'Allemagne, dans l'intérieur même du ſerrail, enfin dans les quatre parties du monde : tes cuiſiniers, tes confiſſeurs ſont les premiers de l'univers ; & tes danſeurs donnent le ton à toute l'Europe.

bés en démence. Vos magiſtrats, qui devoient donner du moins l'exemple de la frugalité & ne point autoriſer par leur conſentement un luxe inſolent & petit ; vos magiſtrats, dit-on, à la rentrée de chaque parlement, s'extaſioient en peres du peuple à voir ſur une table des marmouſets de ſucre : & jugez de l'émulation des autres états à l'emporter encore ſur des gens de robe. » — « Vous n'y êtes pas, lui répondis-je : admirez notre ſavante induſtrie ; on a exécuté, de mon tems, ſur une table, large de dix pieds, un opéra avec toutes ſes machines, décorations, acteurs, danſeurs, orcheſtre ; tout étoit de ſucre, & les changemens ſe ſont exécutés comme ſur le théâtre du palais royal. Pendant ce tems tout un peuple aſſiégeoit la porte, pour avoir le rare bonheur de jeter un rapide coup-d'œil ſur ce ſuperbe deſſert dont il payoit aſſurément tous les frais. Le peuple admiroit la magnificence des princes, & ſe croyoit très-petit devant eux. . . . » Chacun ſe prit à rire. On ſe leva de table avec gaieté : on rendit graces à Dieu, & perſonne n'eut de vapeurs ni d'indigeſtion.

CHAPITRE XLII.

Les Gazettes.

RENTRÉ dans le premier ſallon, je vis ſur la table de larges feuilles de papier, deux fois plus longues que les gazettes angloiſes. Je me jetai précipitamment ſur ces feuilles imprimées. Je reconnus qu'elles portoient pour titre : Nouvelles publiques & particulieres. Comme à chaque page rien n'égaloit ma ſurpriſe & mon étonnement, tout décidé que j'étois à ne plus m'étonner, je vais tranſcrire les articles qui m'ont le plus frappé, ſelon que ma mémoire pourra toutefois me les repréſenter.

❋ ❋

De Pekin, le . . .

ON a donné devant l'empereur la premiere repréſentation de *Cinna*, tragédie françoiſe. La clémence d'Auguſte, la beauté, la fierté des caracteres ont fait une grande impreſſion ſur toute l'aſſemblée.

Oh! dis-je à mon voiſin, voilà un gazetier bien impudent, bien menteur! Liſez. . . . Mais, me répondit-il avec ſang froid, rien n'eſt plus certain. J'ai bien vu jouer à Pékin *l'Orphelin de la*

Chine. Apprenez que je ſuis Mandarin & que j'aime les lettres autant que la juſtice. J'ai traverſé le canal royal (*a*). Je ſuis arrivé ici en près de quatre mois ; encore me ſuis-je amuſé en route. J'étois curieux de voir ce fameux Paris dont on parloit tant, afin de m'inſtruire de mille choſes qu'il faut abſolument voir ſur les lieux pour les bien apprécier. La langue françoiſe eſt commune à Pékin depuis deux cents ans, & à mon retour j'emporterai pluſieurs bons livres que je traduirai. — Monſieur le Mandarin ! vous n'avez donc plus votre langue hiérogliphique, & vous avez abrogé cette loi ſinguliere qui défendoit à chacun de vous, de mettre le pied hors de l'Empire ? — Il a bien fallu changer notre langue & adopter des caracteres plus ſimples, dès que nous avons voulu faire connoiſſance avec vous. Cela n'étoit pas plus diffi-

(*a*) Le canal royal coupe la Chine du midi au ſeptentrion dans un eſpace de ſix cent lieues. Il ſe joint à des lacs, à des rivieres, &c. Cet empire eſt rempli de ces canaux utiles, dont pluſieurs ont dix lieues en droite ligne : ils ſervent à l'approviſionnement de la plupart des villes & bourgs. Les ponts ont une hardieſſe & une magnificence ſupérieures à tout ce que l'Europe offre de merveilleux en ce genre. Et nous, petits, foibles & meſquins dans tous nos monumens publics, nous n'employons notre induſtrie, nos inſtrumens & nos rares connoiſſances, qu'à orner des choſes de pure vanité & à dreſſer de magnifiques bagatelles. Preſque tous les chef-d'œuvres de nos arts ne ſont que des jouets d'enfans.

cile que d'apprendre l'algebre & les mathématiques. Notre empereur a caſſé cette loi antique, parce qu'il a jugé fort raiſonnablement, que vous ne reſſembliez pas tous à ces prêtres que nous avions nommés des *Demi-Diables*, à cauſe qu'ils vouloient allumer juſques parmi nous le flambeau de leur diſcorde. Si l'époque m'eſt préſente, une connoiſſance plus étroite & plus intime s'eſt faite à l'occaſion de pluſieurs planches de cuivre que vous avez gravées. Cet art étoit nouveau pour nous, & il fut ſinguliérement admiré. Depuis, nous vous avons preſque égalés. — Ah! j'y ſuis. Les deſſins de ces planches repréſentoient des batailles : ils nous furent envoyés par cet empereur poëte auquel Voltaire adreſſa une jolie épître : & notre roi ayant chargé de leur exécution ſes meilleurs artiſtes, en a fait préſent au *roi charmant de la Chine.* — Juſtement : eh bien! depuis ce tems, la communication s'eſt établie, & de proche en proche les ſciences ont volé d'un pays à un autre, comme des lettres de change. Les opinions d'un ſeul homme ſont devenues celles de l'univers. C'eſt l'imprimerie, cette auguſte invention, qui a propagé la lumiere. Les tyrans de la raiſon humaine, avec leurs cent bras, n'ont pu arrêter ſon cours invincible. Rien n'a été plus rapide que cette commotion ſalutaire, donnée au monde moral par le ſoleil des arts : il a tout inondé d'un éclat vif, pur & durable.

Le Bâton ne regne plus à la Chine ; & les Mandarins ne ſont plus des eſpeces de préfets de college. Le petit peuple n'eſt plus lâche & frippon, parce qu'on a tout fait pour lui élever l'ame : de honteux châtimens ne le courbent plus dans l'aviliſſement ; il a reçu des notions d'honneur. Nous vénérons toujours Confutzée, preſque contemporain de votre Socrate, qui, comme lui, ne ſubtiliſa pas ſur le principe des Êtres ; mais ſe contenta de publier que rien ne lui eſt caché, & qu'il punira le vice, comme il récompenſera la vertu. Notre Confutzée eut même un avantage ſur le ſage de la Grece. Il n'abatit point avec audace ces préjugés religieux qui, faute d'appuis plus nobles, ſervent de baſe à la morale des peuples. Il attendit patiemment que, ſans bruit & ſans effort, la vérité ſe fît jour par elle-même. Enfin, c'eſt lui qui a prouvé qu'un monarque devoit néceſſairement être un philoſophe pour bien régir ſes états. Notre empereur conduit toujours la charrue ; mais ce n'eſt point une vaine cérémonie ou un acte d'oſtentation puérile. . . .

Combattu par le deſir de lire & d'écouter tout-à-la-fois, je prêtois l'oreille d'un côté, & mon œil, non moins avide, parcouroit de l'autre les pages de cette étonnante gazette. Mon ame étoit comme partagée en deux fonctions contraires. . . . Voici ce que je liſois.

De Jedo, capitale du Japon, le...

Le deſcendant du grand Taïco qui a fait du Dairi une idole impuiſſante & révérée, vient de faire traduire *l'Eſprit des Loix*, & le *Traité des délits & des peines!*

On a promené dans toutes les rues le vénérable Amida; mais perſonne ne s'eſt fait écraſer ſous les roues de ſon char.

On entre librement au Japon, & chacun y profite avidement des arts étrangers. Le ſuicide n'eſt plus une vertu parmi ce peuple; il a remarqué que c'étoit l'ouvrage du déſeſpoir ou d'une inſenſibilité folle & coupable.

De Perſe, le...

Le roi de Perſe a dîné avec ſes freres, leſquels ont de très-beaux yeux. Ils l'aident dans le gouvernement de l'empire. Leur principale fonction eſt de lui lire les dépêches. Les livres ſacrés de Zoroaſtre & le Sadder ſont toujours lus & reſpectés; mais il n'eſt plus queſtion ni d'Omar ni d'Ali.

❋ ❋

DU MEXIQUE.

De la ville de Mexico, le...,

CETTE ville acheve de reprendre ſon ancienne ſplendeur ſous l'auguſte domination des princes deſcendans du fameux Montézume. Notre empereur, à ſon avénement au trône, a fait reconſtruire le palais, tel qu'il étoit du tems de ſes peres. Les Indiens ne vont plus ſans linge & nuds pieds. On a dreſſé au milieu de la principale place une ſtatue de Gatimotzin étendu ſur des charbons ardens; au bas ſont écrits ces mots: *Et moi, ſuis-je ſur un lit de roſes!*

» Expliquez-moi ceci, dis-je au Mandarin. Comment! eſt-il défendu de nommer cet empire la Nouvelle-Eſpagne? Le Mandarin me répondit:

Lorſque le vengeur du Nouveau-Monde eût chaſſé les tyrans, (Mahomet & Céſar fondus enſemble n'auroient point encore approché de cet homme étonnant,) ce vengeur formidable ſe contenta d'être législateur. Il dépoſa le glaive pour montrer aux nations le code ſacré des loix. Vous n'avez point d'idée d'un pareil génie. Sa voix éloquente ſembloit celle d'un dieu, deſcendu ſur la terre. L'Amérique fut partagée en deux empires. L'empereur de l'Amérique ſeptentrionale réunit le Mexique, le Canada, les Antilles, la

Jamaïque, Saint Domingue. L'empereur de l'Amérique méridionale eut le Pérou, le Paraguay, le Chili, la terre Magellanique, le pays des Amazones. Mais chacun de ces royaumes eut un monarque particulier, ſoumis lui-même à une loi générale; à peu près comme de votre tems on voyoit le floriſſant empire d'Allemagne diviſé en pluſieurs ſouverainetés, qui toutefois ne faiſoient qu'un corps ſous un ſeul chef.

Ainſi le ſang de Montezume, long-tems obſcur & caché, eſt remonté ſur le trône. Tous ces monarques ſont des rois patriotes, qui n'ont pour objet que de maintenir la liberté publique. Ce grand homme, ce fameux législateur, ce Negre en qui la nature épuiſa ſon génie, leur a ſoufflé à tous ſon ame grande & vertueuſe. Ces vaſtes états repoſent & fructifient dans une concorde parfaite; ouvrage tardif, mais infaillible de la raiſon. Les fureurs de l'ancien monde, ces guerres puériles & cruelles, l'inutilité de tant de ſang répandu, la honte de l'avoir verſé, enfin, les ſottiſes des ambitieux pleinement démontrées, ont ſuffiſamment inſtruit le nouveau continent à faire de la paix l'auguſte dieu de leurs contrées. Aujourd'hui la guerre déshonoreroit un état, comme le vol déshonore un particulier..... Je continuois & d'écouter & de lire....

❖ ❖

DU PARAGUAY.

De la ville de l'Assomption, le . . .

ON a donné une grande fête en mémoire de l'abolition de l'esclavage honteux où étoit réduit la nation sous l'empire despotique des Jésuites; & depuis six siecles l'on regarde comme un bienfait de la Providence d'avoir détruit ces loups-renards dans leur dernier asyle. Mais en même tems la nation qui n'est point ingrate, avoue qu'elle a été arrachée à la misere, formée à l'agriculture & aux arts par ces mêmes Jésuites. Heureux s'ils se fussent bornés à nous instruire & à nous donner les loix saintes de la morale!

❖ ❖

De Philadelphie, capitale de Pensilvanie.

CE coin de la terre où l'humanité, la foi, la liberté, la concorde, l'égalité se sont réfugiées depuis huit cents années, est couvert des cités les plus belles, les plus florissantes. La vertu a fait ici plus que le courage n'a opéré chez les autres peuples; & ces généreux Quakers (*a*);

(*a*) Comment les princes du Nord refuseroient-ils de se couvrir d'une gloire immortelle en abolissant dans leurs em-

les plus vertueux des hommes, en offrant au monde le ſpectacle d'un peuple de freres, ont ſervi de modele aux cœurs qu'ils ont attendris. On ſait qu'ils ſont en poſſeſſion depuis leur origine de donner à l'univers mille exemples de généroſité & de bienfaiſance. On ſait qu'ils furent les premiers qui refuſerent de verſer le ſang des hommes, & qui aient regardé la guerre comme une extravagance imbécille & barbare. Ce ſont eux qui ont détrompé les nations, victimes miſérables des débats de leurs rois. On publiera inceſſamment le recueil annuel où ſont conſignées les vertus pratiques qui mettent à leurs loix le ſceau de la perfection.

✣ ✣

De Maroc, le...

On a découvert une comete qui s'avance vers

---

trées l'eſclavage, en rendant au cultivateur du moins ſa liberté perſonnelle ? Comment n'entendent-ils pas le cri de l'humanité qui les invite à cet acte glorieux de bienfaiſance ? Et de quel droit retiendroient-ils dans une ſervitude odieuſe & contraire à leurs vrais intérêts, la partie la plus laborieuſe de leurs ſujets, lorſqu'ils ont devant les yeux l'exemple de ces Quakers qui ont donné la liberté à tous leurs eſclaves negres ? Comment ne ſentent-ils pas que leurs ſujets ſeront plus fideles, en étant plus libres, & qu'ils doivent ceſſer d'être eſclaves pour devenir des hommes? . . .

le ſoleil. C'eſt la trois cent cinquante-unieme qu'on obſerve depuis que cet obſervatoire eſt fondé. Les obſervations faites dans l'intérieur de l'Afrique correſpondent parfaitement aux nôtres.

On a puni de mort un habitant qui avoit frappé un François, conformément à l'ordonnance du ſouverain, qui veut que tout étranger ſoit regardé comme un frere qui vient viſiter ſes meilleurs amis.

❖ ❖

De Siam, le...

NOTRE navigation fait les plus étonnans progrès. On a lancé en mer ſix vaiſſeaux à trois ponts : ils ſont deſtinés pour des courſes lointaines.

Notre roi ſe fait voir à tous ceux qui deſirent enviſager ſon auguſte phyſionomie : il n'eſt point de monarque plus affable, ſur-tout lorſqu'il ſe rend à la pagode du grand Som monacodom.

L'éléphant blanc eſt à la ménagerie, & n'eſt plus qu'un objet de curioſité, parce qu'il eſt parfaitement dreſſé au manege.

❖ ❖

De la Côte de Malabar, le...

LA veuve de ***, belle, jeune & dans tout

l'éclat de ſon âge, a pleuré ſincérement la mort de ſon mari qu'on a brûlé tout ſeul ; & après avoir porté le deuil encore plus dans le cœur que ſur ſes habits, elle s'eſt remariée à un jeune homme qu'elle a aimé tout auſſi tendrement. Ce nouveau lien la rend plus chere & plus reſpectable a ſes concitoyens.

⁂ ⁂

De la Terre Magellanique, le...

Les vingt Isles fortunées qui vivoient ſans ſe connoître dans toute l'innocence & le bonheur du premier âge, viennent de ſe réunir. Elles forment maintenant une aſſociation vraiment fraternelle & réciproquement utile.

⁂ ⁂

De la Terre de Papous (a), le....

En avançant dans cette cinquieme partie du monde, les découvertes de jour en jour deviennent plus vaſtes, plus intéreſſantes : on eſt ſurpris à chaque pas de ſa richeſſe, de ſa fertilité, des peuples nombreux qui y vivent en paix. Ils peuvent dédaigner nos arts. Le moral y eſt

(a) La terre de Papous eſt ſituée à 4000 lieues de Paris.

encore

encore plus étonnant que le phyſique. Le ſoleil, en éclairant ces terres immenſes, plus grandes que l'Aſie & l'Afrique, n'y apperçoit pas un ſeul infortuné ; tandis que notre Europe, ſi petite, ſi chétive & toujours diviſée, a preſque durci ſon ſol d'oſſemens humains.

* *

De l'Isle de Taïti, dans la mer du ſud, le...

LORSQUE M. de Bougainville découvrit cette isle infortunée, où régnoient les mœurs de l'âge d'or, il ne manqua pas de prendre poſſeſſion de cette isle au nom de ſon maître. Il s'embarqua enſuite & ramena un Taïtien, qui en 1770 fixa pendant huit jours la curioſité de Paris. On ne ſavoit pas alors qu'un François ému de la beauté du climat, de la candeur de ſes habitans, & plus encore des malheurs qui attendoient ce peuple innocent, s'étoit caché pendant que ſes camarades s'embarquoient. A peine les vaiſſeaux furent-ils éloignés qu'il ſe préſenta à la nation ; il l'aſſembla dans une vaſte plaine & lui tint ce langage.

» C'eſt parmi vous que je veux reſter pour » mon bonheur & pour le vôtre. Recevez-moi » comme un de vos freres. Vous allez voir que je » le ſuis ; car je prétends vous ſauver du plus

» affreux désastre. O peuple heureux, qui vivez
» dans la simplicité de la nature ! savez-vous
» quels malheurs vous menacent ? Ces étrangers
» si polis que vous avez reçus, que vous avez
» comblés de présens & de caresses, que je trahis
» en ce moment, si c'est les trahir que de pré-
» venir la ruine d'un peuple vertueux ; ces étran-
» gers, mes compatriotes, vont bientôt revenir
» & amèneront avec eux tous les fléaux qui affli-
» gent les autres contrées. Ils vous feront con-
» noître des poisons & des maux que vous igno-
» rez. Ils vous apporteront des fers, & dans
» leur cruel raisonnement, ils voudront vous prou-
» ver encore que c'est pour votre plus grand bien.
» Voyez cette pyramide élevée, elle atteste déjà
» que cette terre est dans leur dépendance, com-
» me marquée dans l'empire d'un souverain que
» vous ne connoissez pas même de nom. Vous
» êtes tous désignés pour recevoir des loix nou-
» velles. On fouillera votre sol ; on dépouillera
» vos arbres fruitiers ; on saisira vos personnes.
» Cette égalité précieuse qui regne parmi vous,
» sera détruite. Peut-être le sang humain arro-
» sera ces fleurs qui se courbent sous le poids de
» vos innocentes caresses. L'amour est le dieu
» de cette isle. Elle est consacrée, pour ainsi
» dire, à son culte. La haine & la vengeance
» prendront sa place. Vous ignorez jusqu'à l'usage

» des armes ; on vous apprendra ce que c'eſt » que la guerre, le meurtre & l'eſclavage.....»

A ces mots ce peuple pâlit & demeura conſterné. C'eſt ainſi qu'une troupe d'enfans, qu'on interrompt dans leurs aimables jeux, palpitent d'effroi, lorſqu'une voix ſévere leur annonce la fin du monde & fait entrer dans leur jeune cerveau l'idée des calamités qu'il ne ſoupçonnoient pas.

L'orateur reprit : « Peuples, que j'aime & » qui m'avez attendri ! Il eſt un moyen de vous » conſerver heureux & libre. Que tout étranger » qui débarquera ſur cette rive fortunée ſoit im- » molé au bonheur du pays. L'arrêt eſt cruel ; » mais l'amour de vos enfans & de votre poſté- » rité doit vous faire chérir cette barbarie. Vous » frémiriez bien plus ſi je vous annonçois les hor- » reurs que les Européens ont exercées contre » des peuples qui, comme vous, avoient la foi- » bleſſe & l'innocence pour partage. Garantiſſez- » vous de l'air contagieux qui ſort de leur bou- » che. Tout, juſqu'à leur ſourire, eſt le ſignal » des infortunes dont ils méditent de vous acca- » bler ».

Les chefs de la nation s'aſſemblerent, & d'une voix unanime décernerent l'autorité à ce François qui ſe rendoit le bienfaiteur de toute la nation, en la préſervant des plus horribles calamités. La

loi de mort contre tout étranger fut portée & exécutée avec une rigueur vertueuſe & patriotique, comme elle fut exécutée jadis dans la Tauride, peut-être chez un peuple, ſelon les apparences, auſſi innocent, mais jaloux de rompre toute communication avec des peuples ingénieux, mais en même tems tyranniques & cruels.

On apprend que cette loi vient d'être abolie, parce que pluſieurs expériences réiterées ont prouvé que l'Europe n'eſt plus l'ennemie des quatre autres parties du monde; qu'elle n'attente point à la liberté paiſible des nations qui ſont loin d'elle; qu'elle n'eſt plus jalouſe à l'excès du deſpotiſme honteux de ſes ſouverains; qu'elle ambitionne des amis, & non des eſclaves; que ſes vaiſſeaux vont chercher des exemples de mœurs ſimples & vraies, & non de viles richeſſes, &c. &c. &c.

❋ ❋

De Pétersbourg, le...

Le plus beau de tous les titres eſt celui de légiſlateur. Un ſouverain eſt preſque un Dieu pour une nation, lorſqu'il lui donne des loix ſages & conſtantes. On répete encore avec tranſport le nom de l'auguſte Catherine II: on ne s'entretient plus de ſes conquêtes & de ſes triomphes; on parle de ſes loix. Son ambition fut de diſſiper

les ténebres de l'ignorance, de ſubſtituer à des coutumes barbares des loix dictées par l'humanité. Plus heureuſe, plus grande que Pierre le Grand, parce qu'elle fut plus humaine, elle s'appliqua, malgré tant d'exemples contraires, à faire de ſon peuple un peuple heureux & floriſſant. Il le fut, malgré les orages publics & domeſtiques qui battirent ſon trône & l'ébranlerent. Son courage a ſu raffermir une couronne que l'univers ſe plaiſoit à voir ſur ſon front. Il faut remonter dans l'antiquité la plus reculée, pour rencontrer un légiſlateur qui ait eu autant de dignité & de profondeur. — Les fers qui chargeoient le laboureur ont été briſés : il a levé la tête & s'eſt vu avec joie au rang des hommes. L'artiſan du luxe a ceſſé de voir ſa profeſſion plus lucrative & plus honorable. Le génie de l'humanité a dit à tout le Nord : *Hommes ! ſoyez libres ; & ſouvenez-vous, races futures, que c'eſt à une femme que vous devez ce que vous êtes.*

Selon le dernier dénombrement des habitans de toutes les Ruſſies, le relevé monte à quarante-cinq millions d'hommes. On n'en comptoit que quatorze en 1769. Mais la ſageſſe du légiſlateur, ſon code humain, le trône de ſes ſucceſſeurs ſolidement affermi, parce qu'ils furent généreux & populaires, tout a rendu la population égale à l'étendue de cet empire, plus vaſte

que celui des Romains, que celui d'Alexandre. La conſtitution du gouvernement n'eſt cependant plus militaire. Le ſouverain ne ſe dit plus *Autocrate*; & l'univers, en général, eſt trop éclairé pour admettre cette forme odieuſe (*a*).

* *

De Varſovie, le....

L'ANARCHIE la plus abſurde, la plus outrageante aux droits de l'homme né libre, la plus accablante pour le peuple, ne trouble plus la Pologne. L'auguſte Catherine II a jadis merveilleuſement influé ſur les affaires de ce royaume; & l'on ſe ſouvient avec reconnoiſſance, que c'eſt celle qui a rendu au payſan ſa liberté perſonnelle & la propriété de ſes biens.

Le roi de Pologne eſt décédé à ſix heures du ſoir, & ſon fils eſt paiſiblement monté ſur le trône le même jour; il a reçu à cet effet l'hommage de tous les nobles palatins.

(*a*) Qui eût dit, il y a quatre-vingt ans, qu'on porteroit à Pétersbourg nos modes, nos perruques, nos brochures, nos opéra-comiques, auroit paſſé à coup ſûr pour un extravagant. Il faut conſentir paiſiblement à paſſer pour fol, lorſqu'on a quelque idée qui ſurpaſſe l'horiſon des idées vulgaires. Tout en Europe tend à une révolution ſoudaine.

* *

De Conſtantinople, le...

Ce fut un grand bonheur pour le monde, lorſque le Turc, au dix-huitieme ſiecle, fut chaſſé de l'Europe. Tout ami du genre humain a applaudi à la chûte de cet empire funeſte, où le monſtre du deſpotiſme étoit careſſé par d'infâmes Bachas, qui ne ſe proſternoient devant lui que pour le ſurpaſſer dans ſes épouvantables vexations. Le fils, long-tems exilé, rentra dans l'héritage de ſes peres, non humilié, mais triomphant, mais robuſte & en état de le cultiver. Les uſurpateurs du trône des Conſtantins diſparurent dans la boue de leurs antiques marais; & ces barrieres que la ſuperſtition, & la tyrannie, ſon inſéparable & affreux collegue, avoient miſes aux arts & à la raiſon, depuis les rives de la Save & du Danube juſques ſur les bords de l'ancien Tanaïs, furent briſées par un peuple du Nord avec la main de fer qui les ſoutenoit. La philoſophie reparut dans ſon premier ſanctuaire, & la patrie des Thémiſtocles & des Miltiades embraſſa de nouveau la ſtatue de la liberté. Elle s'éleva auſſi fiere & auſſi grande que ſous les beaux jours où elle brilloit avec tant d'éclat. Elle s'étendit dans ſon ancien domaine; & l'on ne vit plus un Sardanapale, dormant du ſommeil de la barbarie entre

un visir & un cordeau, tandis que ses vastes états languissans & dépouillés étoient plongés dans le sommeil de la mort.

Le souffle vivifiant de la liberté les anime aujourd'hui. C'est un esprit créateur qui opére des prodiges inconnus aux nations esclaves. Les états du Grand Seigneur furent d'abord le partage de ses voisins ; mais deux siecles après ils ont formé une république que le commerce rend florissante & formidable.

On a donné un bal masqué où étoit jadis le serrail. On y a servi les vins les plus exquis & toutes sortes de rafraîchissemens, avec une profusion qui ne déroboit rien à l'extrême délicatesse. Le lendemain on a représenté la tragédie de *Mahomet* dans la salle de spectacle, bâtie sur les débris de l'ancienne mosquée, dite Sainte-Sophie.

* *

De Rome (*a*), *le...*

L'empereur d'Italie a reçu au Capitole la

(*a*) Que le nom de Rome est exécrable à mon oreille ! Que cette ville a été funeste à l'univers ! Que depuis sa fondation, dûe à une poignée de brigands, elle a été fidelle à ses premiers instituteurs ! Où trouver une ambition plus ardente, plus profonde, plus inhumaine ? Elle a étendu les chaines de l'oppression sur l'univers connu. Ni la force, ni la valeur,

visite de l'évêque de Rome, qui lui a porté très-respectueusement les vœux qu'il adresse au ciel

---

ni les vertus les plus héroïques n'ont préservé les nations de l'esclavage. Quel démon présidoit à ses conquêtes & précipitoit le vol de ses aigles ! O funeste république ! Quel monstrueux despotisme eût de si détestables effets ! O Rome, que je te hais ! Quel peuple, que celui qui alloit par le monde détruisant la liberté de l'homme & qui a fini par abattre la sienne ! Quel peuple, que celui qui, environné de tous les arts, goûtoit le spectacle des gladiateurs, fixoit un œil curieux sur un infortuné dont le sang s'échappoit en bouillonnant ; qui exigeoit encore que cette victime, en repoussant la terreur de la mort, mentît à la nature à son dernier moment, en paroissant flatté des applaudissemens que formoient un million de mains barbares ! Quel peuple, que celui qui, après avoir été injuste dominateur de l'univers, souffrit, sans murmurer, que tant d'empereurs tournassent le couteau dans ses propres flancs, & qui manifesta une servitude aussi lâche que sa tyrannie avoit été orgueilleuse ! C'étoit peu : la superstition la plus absurde, la plus ridicule devoit s'asseoir à son tour sur le trône de ces despotes ; elle devoit avoir pour ministres l'ignorance & la barbarie. Après avoir égorgé au nom de la patrie, on égorgea au nom de Dieu. Pour la premiere fois le sang coula pour les intérêts chimériques du ciel : chose inouïe & dont le monde n'avoit point encore eu d'exemples. Rome fut le gouffre empesté d'où s'exhalerent ces fatales opinions qui diviserent les hommes & les armerent l'un contre l'autre pour des fantômes. Bientôt elle engendra sous le nom de Pontife, qui se disent vicaires de Dieu, les monstres les plus odieux. Comparez à ces tigres qui portoient les clefs & la tiare, les Caligulas, les Nerons, les Domitiens ne sont plus que des méchans ordinaires. Les peuples, comme frappés d'une massue pétrifique, végetent mille ans sous une théocratie despotique. L'empire

pour la conſervation de ſes jours & la proſpérité de ſon empire (*a*). Enſuite l'évêque s'eſt retiré à pied, avec toute l'humilité d'un vrai ſerviteur de Dieu.

Tous les beaux monumens antiques qu'on a

ſacerdotal couvre tout, éteint tout dans ſes ténebres. L'eſprit humain ne marque ſon exiſtence que pour obéir aux décrets d'un homme déifié. Il parle : & ſa voix eſt un tonnerre qui conſume. On voit les croiſades, un tribunal d'inquiſiteurs, des proſcriptions, des anathêmes, des excommunications, foudres inviſibles, qui vont frapper au bout du monde. Le chrétien, la foi & la rage dans le cœur, n'eſt point raſſaſié de meurtres. Un monde nouveau, un monde entier eſt néceſſaire pour aſſouvir ſa fureur : il veut par la force faire adopter à autrui ſa croyance. C'eſt l'image du Chriſt qui eſt le ſignal de ces horribles dévaſtations. Par-tout où elle paroît, le ſang coule par torrens ; & encore aujourd'hui, cette même religion légitime l'eſclavage des malheureux qui arrachent des entrailles de la terre cet or dont Rome eſt la plus impudente idolâtre. O toi, ville aux ſept montagnes ! Quel eſſaim de calamités eſt ſorti de ton ſein infernal ! Qu'es-tu ? Pourquoi influes-tu ſi puiſſamment ſur ce globe infortuné ? Le malfaiſant Arimane a-t-il ſon ſiege ſous tes murailles ? Touchent-elles aux voûtes des enfers ? Es-tu la porte par où entre le malheur ? Quand ſera-t-il briſé, ce taliſman fatal qui a perdu, il eſt vrai, de ſa force, mais à qui il en reſte encore aſſez pour nuire au monde. O Rome, que je te hais ! Que du moins la mémoire de tes iniquités vive ! qu'elle faſſe ton opprobre ! qu'elle ne s'efface jamais, & que tous les cœurs embraſés d'une juſte haine reſſentent la même horreur que j'ai pour ton nom !

(*a*) Le trône du deſpotiſme s'appuie ſur l'autel, qui ne le ſoutient que pour l'engloutir.

fouillés dans le Tibre, où ils étoient enſevelis depuis tant d'années, viennent d'être placés dans les différens quartiers de Rome : on a ſu les retirer ſans élever dans l'air aucune exhalaiſon dangereuſe.

L'évêque de Rome s'occupe toujours à donner un code de morale raiſonnée & touchante. Il publie le Catéchiſme de la raiſon humaine. Il s'applique ſur-tout à fournir un nouveau degré d'évidence aux vérités vraiment importantes à l'homme. Il tient regiſtre de toutes les actions généreuſes, illuſtres, charitables : il les publie en caractériſant chaque eſpece de vertu. Juge des rois & des nations par ſon ardent amour pour l'humanité, il regne par l'empire invincible que donne l'eſprit de ſageſſe, de juſtice & de vérité. Il concilie les différends des peuples : il les appaiſe. Ses bulles écrites en toutes ſortes de langues n'annoncent point des dogmes obſcurs, inutiles, ſentences de diviſions éternelles ; mais parlent d'un Dieu, de ſa préſence univerſelle, d'une vie à venir, de la ſublimité de la vertu. Le Chinois, le Japonois, l'habitant de Surinam, du Kamtſchaka les liſent avec fruit.

* *

De Naples, le....

L'ACADÉMIE des belles-lettres de Naples a

adjugé le prix au nommé ***. Le ſujet étoit de déterminer au juſte ce qu'étoient les cardinaux dans le dix-huitieme ſiecle ; les mœurs & les idées de ces ſinguliers perſonnages ; ce qu'ils diſoient, ce qu'ils faiſoient dans la priſon du conclave ; & le moment précis où ils ſont redevenus ce qu'ils étoient lors de l'enfance du chriſtianiſme. L'auteur couronné a ſatisfait pleinement aux vues de l'académie. Il a donné juſqu'à la deſcription de la barette & du chapeau rouge. Cette diſſertation n'eſt pas moins divertiſſante que profonde.

On a repréſenté ſur le théâtre de la foire la farce de St. Janvier, autrefois ſi ſérieuſe. On ſait que le miracle de la liquéfaction de ſon ſang ſe renouvelloit chaque année. On a parodié cette riſible extravagance avec un ſel qui a réjoui toute la nation.

Les tréſors de notre-dame de Lorette (*a*),

(*a*) Depuis quinze ſiecles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des égliſes de mauvais goût avec de hauts clochers pointus. Les tableaux qu'on y voit n'offrent pour la plupart que des peintures hideuſes & dégoûtantes. Que de monaſteres richement dotés ! Que d'univerſités opulentes ! Que de chapitres ! Que d'aſyles ouverts à la fainéantiſe & au jargon théologique ! C'eſt, cependant, dans les tems où les peuples furent les plus pauvres qu'on trouva le ſecret d'élever des cathédrales & des temples très-coûteux. Combien les nations ſeroient-elles floriſſantes, ſi elles euſſent employé en aqueducs, en canaux, les ſommes immenſes inutilement dépenſées à enrichir des prêtres & des moines ?

qui avoient ſervi à nourrir & habiller les pauvres, viennent d'être appliqués à la conſtruction d'un aqueduc, attendu qu'il n'y a plus de néceſſiteux. On doit faire le même emploi des richeſſes de l'ancienne cathédrale de Tolede, détruite en dix-huit cent ſoixante-ſept. Voyez à ce ſujet les diſſertations ſavantes de ***, imprimées en 1999.

* *

De Madrid, le...

ORDONNANCE que perſonne n'ait à ſe nommer Dominique, attendu que c'eſt ce barbare qui a jadis établi l'Inquiſition (*a*). Ordonnance que le nom de Philippe II ſera rayé de la liſte des rois d'Eſpagne.

L'eſprit laborieux de la nation ſe manifeſte de jour en jour par des découvertes utiles dans tous les arts, & l'académie des ſciences vient de

(*a*) Toute ame en qui le fanatiſme religieux n'a point éteint les ſentimens d'humanité, eſt brûlée d'indignation & déchirée de pitié à la vue des barbaries, des tourmens recherchés que la fureur religieuſe a fait inventer aux hommes. L'hiſtoire des Cannibales & des Antropophages eſt moins horrible que la nôtre. Torquemada, inquiſiteur d'Eſpagne, ſe vantoit d'avoir fait périr par le fer & le feu plus de cinquante mille hérétiques; & par-tout nous trouvons les traces enſanglantées de la férocité religieuſe. Eſt-ce là cette loi divine qui ſe dit l'appui de la politique & de la morale.

donner un nouveau ſyſtême de l'électricité, fondé ſur plus de vingt mille expériences particulieres.

* *

De Londres, le...

CETTE ville eſt trois fois plus grande qu'elle ne l'étoit au dix-huitieme ſiecle, & comme toute la force d'Angleterre peut réſider, ſans danger, dans ſa capitale, parce que le commerce en eſt l'ame, & que le commerce d'un peuple républicain n'entraîne pas après lui les atteintes funeſtes qu'il porte aux monarchies, l'Angleterre a toujours ſuivi ſon ancien ſyſtême. Il eſt bon, parce que ce n'eſt point le monarque qui s'enrichit, mais les particuliers : de-là naît l'égalité qui empêche l'exceſſive opulence & l'exceſſive miſere.

L'Anglois eſt toujours le premier peuple de l'Europe : il jouit de l'ancienne gloire d'avoir montré à ſes voiſins le gouvernement qui convenoit à des hommes jaloux de leurs droits & de leur bonheur.

On ne fait plus de proceſſions pour la mémoire de Charles I ; l'on voit mieux en politique.

On vient d'ériger la nouvelle ſtatue du protecteur Cromwel. On ne ſauroit dire ſi le marbre dont elle eſt compoſée eſt blanc ou noir, tant il eſt mêlangé. Les aſſemblées du peuple ſe

tiendront dorénavant en préſence de cette ſtatue, parce que le grand homme qu'elle repréſente eſt le véritable auteur de l'heureuſe & immuable conſtitution (*a*).

Les Ecoſſois & les Irlandois ont préſenté requête au parlement, afin qu'il eût à abolir les noms d'Ecoſſe & d'Irlande, & qu'ils ne fiſſent plus qu'un corps d'eſprit & de nom avec l'Angleterre, comme ils n'en ſont qu'un par le patriotiſme qui les anime.

De Vienne, le...

L'AUTRICHE, qui de tout tems eſt en poſſeſſion de donner des princeſſes charmantes à toute l'Europe, annonce qu'elle a ſept beautés nubiles. Elles épouſeront les princes de la terre qui donneront le plus beau témoignage de la tendreſſe de leurs peuples.

De la Haye, le...

CE peuple laborieux, qui a fait un jardin du

(*a*) J. J. Rouſſeau attribue la force, la ſplendeur & la liberté de l'Angleterre à la deſtruction des loups dont elle étoit jadis infeſtée. Heureuſe nation! elle a chaſſé des loups mille fois plus dangereux, qui dévaſtent encore les autres climats.

terrain le plus ingrat & le plus marécageux, qui a porté tous les tréſors épars ſur la terre dans un lieu où il ne croit pas un caillou, exerce conſtamment ſon étonnante induſtrie, & montre à l'univers ce que peuvent le courage, la patience & l'emploi du tems. Cet amour extrême de l'or n'eſt plus ſi vif. Cette république a ſu devenir plus puiſſante en découvrant les pieges qui préparoient ſourdement ſa ruine. Elle a reconnu qu'il étoit plus facile de donner des digues à l'océan irrité, que de réſiſter à un métal corrupteur; & aujourd'hui elle ſe défend auſſi courageuſement contre les atteintes du luxe, que contre les aſſauts de la mer.

* *

De Paris, le...

Douze navires de ſix cent tonneaux ſont arrivés en cette capitale & y ont entretenu l'abondance. On y mange du poiſſon qu'on n'achete point dix fois ſa valeur. Le nouveau lit de la Seine creuſé de Rouen à cette ville, exige quelques réparations. On a affecté à cette dépenſe un million & demi tiré du tréſor national. Cette ſomme ſuffira, parce qu'on ne ſe ſervira ni de régiſſeurs ni d'entrepreneurs.

Le luxe dévorateur, le luxe inſolent, le luxe puéril,

puéril, le luxe capricieux, le luxe extravagant ne regnent plus sur les bords de la Seine ; mais bien le luxe d'industrie, le luxe qui crée de nouvelles commodités, qui ajoute à l'aisance, ce luxe utile & nécessaire, si facile à distinguer, & qu'il ne faut pas confondre avec ce luxe d'ostentation & d'orgueil qui insulte aux fortunes particulieres (*a*), en même tems qu'il acheve de les dissoudre & par l'effet & par l'exemple.

On a reblanchi la statue du célebre Voltaire. C'est celle-là même que les gens de lettres les plus distingués par leurs talens & leur équité lui ont érigée de son vivant. Son pied droit, comme on sait, foule la face ignoble de F*** ; mais comme le mépris public a beaucoup défiguré la

(*a*) Quand ne verra-t-on plus cette inégalité prodigieuse de fortunes, cette opulence excessive qui multiplie les indigences extrêmes, qui fait naître tous les crimes ! Quand ne verra-t-on plus un pauvre ouvrier ne pouvant sortir par le travail d'une misere où le retiennent les propres loix de son pays ! Tel autre tendant une main défaillante, redoutant à la fois & l'œil & le refus de son semblable ! Quand ne verra-t-on plus de ces monstres qui, d'un œil distrait, lui refusent un morceau de pain ! Quand ces mêmes hommes cesseront-ils d'affamer une ville où les denrées se vendent comme dans un fort assiégé ! Mais les finances sont épuisées, le commerce est généralement tombé ; le peuple est harassé de ses infortunes : tout souffre, & leurs mœurs éprouvent, par conséquent, un relâchement affreux. Hélas ! hélas ! hélas !

face de ce Zoïle, on voudroit réparer ce monument qui doit atteſter à tous les ſots critiques la honte qui les attend. Comme on n'a point conſervé le portrait du barbouilleur qui écrivoit un ouvrage périodique pour vivre, on demande quelle tête d'animal lâche, envieux & mal-faiſant, on pourroit ſubſtituer à la ſienne ?

Le pariſien a des notions diſtinctes ſur le droit naturel, politique & civil. Il ne s'imagine plus bêtement avoir donné en propriété à un autre homme ſa perſonne & ſes biens. Il ſait toujours proférer des bons mots, compoſer des chanſons & des vaudevilles ; mais il a appris en même tems à donner à ſes plaiſanteries un corps ſolide.

❖ ❖

Je tournois, je retournois ma feuille volante. Je voulois y lire encore quelques curieux articles. J'y cherchois celui de Verſailles, & mes yeux avides ne le découvroient point. Le maître de la maiſon s'apperçut de mon embarras & me demanda ce que je cherchois ? Ce qu'il y a de plus intéreſſant dans le monde, lui répondis-je ; les nouvelles du lieu où ſiege ordinairement la cour, l'article *Verſailles*, enfin ſi détaillé, ſi varié, ſi amuſant dans la gazette de France (*a*). Il ſe

(*a*) Que l'imprimerie eſt un cruel fléau, lorſqu'elle ſert à

mit à ſourire & me dit : « je ne ſais ce qu'eſt devenue la gazette de France. La nôtre eſt celle de la vérité, & l'on n'y commet jamais le péché d'omiſſion. Le monarque réſide au ſein de la capitale. Il eſt là ſous les regards de la multitude. Son oreille eſt toujours prête pour entendre ſes cris. Il ne ſe cache point dans une eſpece de déſert, environné d'une foule d'eſclaves dorés. Il demeure au centre de ſes états, comme le ſoleil réſide au milieu de l'univers. C'eſt un frein de plus qui le retient dans les bornes du devoir. Il n'a point d'autre organe pour apprendre ce qu'il doit ſavoir que cette voix univerſelle, qui perce directement juſqu'à ſon trône. Gêner cette voix, ſeroit aller contre nos loix ; car le monarque eſt l'homme du peuple, & le peuple ne lui appartient pas. »

---

annoncer à une nation entiere que tel homme a été tel jour jouer le rôle d'eſclave à la cour ; que tel autre s'eſt déshonoré avec toute la pompe imaginable ; que celui-ci a enfin obtenu le fruit de ſes baſſeſſes ! Quel recueil de platitudes ! quel ſtyle lâche & rampant !

CHAPITRE XLIII.

Oraiſon funebre d'un payſan.

CURIEUX de voir ce qu'étoit devenu ce Verſailles, où j'avois vu d'un côté la ſplendeur des rois étaler le plus haut degré de l'opulence, & de l'autre une race de commis, ſcribes inſolens, pouſſer l'impertinente pareſſe auſſi loin qu'elle pouvoit monter, je rêvai, comme Joſué, que j'arrêtois le cours du ſoleil ; il penchoit vers ſon déclin, il s'arrêta à ma priere comme au tems de ce général Juif, & mon intention, je penſe, étoit meilleure que la ſienne.

J'étois déjà dans la campagne, porté dans une voiture, laquelle n'étoit pas un pot-de-chambre (*a*). Il fallut faire un détour, parce que la grande route étoit changée.

En paſſant par un village je vis une troupe de payſans, les yeux baiſſés & humides de larmes, qui entroient dans un temple. Ce ſpectacle me frappa. Je fis arrêter ma voiture & je les ſuivis.

(*a*) C'eſt le nom des carroſſes qui conduiſent à la cour. Ils ſont ordinairement à l'uſage du peuple de valets qui pullule dans Verſailles ; & en ce ſens ils voiturent en effet ce qu'il y a de plus vil en France.

Je vis au milieu de la nef un vieillard décédé en habit de payſan ; & dont les cheveux blancs pendoient juſqu'à terre. Le paſteur du lieu monta ſur une petite eſtrade : & dit à la troupe aſſemblée,

» Citoyens,

» L'homme que vous voyez, a été pendant » quatre-vingt-dix ans le bienfaiteur des hom- » mes. Il eſt né fils de laboureur, & dès l'en- » fance ſes mains foibles ont eſſayé de ſoulever » le ſoc de la charrue. Il ſuivoit ſon pere dans » les ſillons, lorſqu'à peine ſon pied pouvoit les » franchir. Dès que l'âge lui eut donné les forces » après leſquelles il ſoupiroit, il a dit à ſon » pere, repoſez-vous ; & depuis, chaque ſoleil » l'a vu labourer, ſemer, planter, recueillir. Il » a défriché plus de deux mille arpens de terre. » Il a planté la vigne dans tous ſes environs ; & » vous lui devez les arbres fruitiers qui nourriſ- » ſent ce hameau, & l'ombrage qui le couronne. » Ce n'étoit point l'avarice qui le rendoit infati- » gable ; c'étoit l'amour du travail pour lequel » il diſoit que l'homme étoit né, & l'idée ſainte » & grande que Dieu le regardoit cultivant la » terre pour nourrir ſes enfans.

» Il s'eſt marié, & il a eu vingt-cinq enfans. » Il les a tous formés au travail & à la vertu,

» & tous ſes enfans ſont d'honnêtes gens. Il leur » a donné de jeunes épouſes qu'il a conduites lui-» même en ſouriant à l'autel du bonheur. Tous » ſes petits enfans ont été élevés dans ſa maiſon ; & » vous ſavez quelle joie pure inaltérable, habitoit » ſur leur front. Tous ces freres s'aiment entr'eux, » parce qu'il aimoit lui-même & qu'il leur a » fait ſentir qu'il étoit doux de s'aimer.

» Aux jours de fêtes, il étoit le premier à faire » raiſonner les inſtrumens champêtres ; & ſon » regard, ſa voix, ſon geſte, vous le ſavez, » étoient le ſignal de l'allégreſſe univerſelle. Vous » n'avez pas oublié ſa gaieté, vive émanation » d'une ame pure, & ſes paroles pleines de ſens » & de ſel : ayant le don d'exercer une raillerie » ingénieuſe, il n'a jamais offenſé. A qui a-t-il » refuſé de rendre quelque ſervice ? En quelle » occaſion s'eſt-il jamais montré inſenſible au » malheur public ou particulier ? Quand a-t-il » été indifférent lorſqu'il s'agiſſoit de la patrie ? » Son cœur étoit à elle : ſon image étoit l'ame » de ſes entretiens ; il ne parloit que pour ſa » proſpérité ; il chériſſoit l'ordre par le ſentiment » intime qu'il avoit de la vertu.

» Vous l'avez vu, lorſque l'âge avoit courbé » ſon corps, & que ſes jambes étoient déjà chan-» celantes ; vous l'avez vu monter au ſommet des » montagnes, & diſtribuer les leçons d'expérience

» aux jeunes agriculteurs. Sa mémoire étoit le » sûr dépôt des obſervations faites pendant qua- » tre-vingts années conſécutives ſur la variété des » diverſes ſaiſons. Tel arbre planté de ſes mains, » dans telle ou telle année, lui rappelloit la » faveur ou le courroux du ciel. Il ſavoit par » cœur ce que les hommes oublient; les morts, » les récoltes abondantes, les legs faits aux pau- » vres. Il étoit doué comme d'un eſprit prophé- » tique, & lorſqu'il méditoit au clair de la » lune, il ſavoit de quelle ſemence il devoit » enrichir le jardin potager. La veille de ſa » mort il a dit: mes enfans, j'approche de » l'Être, auteur de tout bien, que j'ai toujours » adoré & en qui j'eſpere: émondez demain vos » poiriers, & qu'au coucher du ſoleil on m'en- » terre à la tête de mon champ.

» Vous allez l'y placer, enfans, qui devez » l'imiter; mais avant d'enſevelir ces cheveux » blancs qui de loin imprimoient le reſpect & » attiroient la jeuneſſe, voyez ſes mains hono- » rables, chargées de durillons; voilà l'auguſte » empreinte de ſes longs travaux! »

Alors l'orateur prit une de ſes mains glacées & l'éleva. Elle avoit acquis un double volume ſous l'exercice journalier de la beche, & ſembloit avoir été invulnérable au piquant des ronces & au tranchant des cailloux.

L'orateur baisa respectueusement cette main vénérable, & chacun suivit son exemple.

Ses enfans le porterent sur trois javelles de bled, l'enterrerent, comme il l'avoit desiré, & mirent sur sa tombe, sa serpe, sa beche & le soc d'une charrue.

Ah, m'écriai-je, si les hommes célébrés par Bossuet, Fléchier, Mascaron, Neuville, avoient eu la centieme partie des vertus de cet agriculteur, je leur pardonnerois leur éloquence pompeuse & futile.

CHAPITRE XLIV.

Verſailles.

J'ARRIVE, je cherche des yeux ce palais ſuperbe d'où partoient les deſtinées de pluſieurs nations. Quelle ſurpriſe ! Je n'apperçus que des débris, des murs entr'ouverts, des ſtatues mutilées ; quelques portiques à moitié renverſés laiſſoient entrevoir une idée confuſe de ſon antique magnificence : je marchois ſur ces ruines, lorſque je fis rencontre d'un vieillard aſſis ſur le chapiteau d'une colonne. « Oh ! lui dis-je, qu'eſt devenu » ce vaſte palais ? — Il eſt tombé ! — Com- » ment ? — Il s'eſt écroulé ſur lui-même. Un » homme dans ſon orgueil impatient a voulu » forcer ici la nature ; il a précipité édifices ſur » édifices ; avide de jouir dans ſa volonté capri- » cieuſe, il a fatigué ſes ſujets. Ici eſt venu » s'engloutir tout l'argent du royaume. Ici a » coulé un fleuve de larmes pour compoſer ces » baſſins dont il ne reſte aucuns veſtiges. Voilà » ce qui ſubſiſte de ce coloſſe qu'un million de » mains ont élevé avec tant d'efforts douloureux. » Ce palais pêchoit par ſes fondemens ; il étoit

» l'image de la grandeur de celui qui l'a bâti (*a*).
» Les rois, ses successeurs, ont été obligés de
» fuir, de peur d'être écrasés. Puissent ces ruines crier à tous les souverains, que ceux qui
» abusent d'une puissance momentanée ne font
» que dévoiler leur foiblesse à la génération suivante... A ces mots, il versoit un torrent de
» larmes, & regardoit le ciel d'un air contrit. — Pourquoi pleurez-vous, lui dis-je?
» Tout le monde est heureux, & ces débris
» n'annoncent rien moins que la misere publique? .... » Il éleva sa voix & dit : « Ah!
» malheureux! sachez que je suis ce Louis XIV,
» qui a bâti ce triste palais. La justice divine a
» rallumé le flambeau de mes jours pour me
» faire contempler de plus près mon déplorable

(*a*) On loue ces magnifiques spectacles donnés au peuple romain. On veut inférer de-là la grandeur de ce peuple. Il fut malheureux dès qu'il commença à voir ces fêtes fastueuses où étoit prodigué le fruit de ses victoires. Qui bâtit les cirques, les théâtres, les thermes? Qui creusa ces lacs artificiels où toute une flotte manœuvroit comme en pleine mer? Ce furent ces monstres couronnés, dont le tyrannique orgueil écrasoit la moitié du peuple pour réjouir les yeux de l'autre. Ces énormes pyramides dont se vante l'Egypte, sont les monumens du despotisme. Les républicains construisent des aqueducs, des des canaux, des chemins, des places publiques, des marchés; mais chaque palais qu'éleve un monarque, est le germe d'une prochaine calamité.

» ouvrage.... Que les monumens de l'orgueil » ſont fragiles !... Je pleure & je pleurerai tou- » jours... Ah ! que n'ai-je ſu (*a*)... » J'allois l'interroger lui-même, lorſqu'une des couleuvres dont ce ſéjour étoit encore rempli, s'élançant du tronçon d'une colonne autour de laquelle elle étoit repliée, me piqua au col, & je m'éveillai.

(*a*) Placé au milieu de l'Europe, dominant ſur l'océan, & par la longue étendue & les détours de ſes côtes ſur les mers de Flandres, d'Eſpagne, d'Allemagne ; tenant à la Méditerrannée, &c. Quel royaume que la France ! & quel peuple ſembleroit avoir plus de droits au bonheur !

Fin du Tome I.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

Avant-Propos. Page 1
Chap. I. *Paris entre les mains d'un vieil Anglois.* 3
Chap. II. *J'ai ſept cent Ans.* 11
Chap. III. *Je m'habille à la Fripperie.* 16
Chap. IV. *Les porte-faix.* 19
Chap. V. *Les voitures.* 22
Chap. VI. *Les chapeaux brodés.* 26
Chap. VII. *Le pont débaptiſé.* 29
Chap. VIII. *Le nouveau Paris.* 32
Chap. IX. *Les placets.* 45
Chap. X. *L'homme au maſque.* 47
Chap. XI. *Les nouveaux Teſtamens.* 51
Chap. XII. *Le college des quatre nations.* 55
Chap. XIII. *Où eſt la Sorbonne?* 64
Chap. XIV. *L'hôtel de l'inoculation.* 69
Chap. XV. *Théologie & juriſprudence.* 71
Chap. XVI. *Exécution d'un criminel.* 79

CHAP. XVII. *Pas ſi éloigné qu'on le penſe.* P. 94
CHAP. XVIII. *Les Miniſtres de paix.* 100
CHAP. XIX. *Le Temple.* 106
CHAP. XX. *Le Prélat.* 121
CHAP. XXI. *Communion des deux Infinis.* 123
CHAP. XXII. *Singulier monument.* 135
CHAP. XXIII. *Le pain, le vin, &c.* 140
CHAP. XXIV. *Le Prince Aubergiſte.* 153
CHAP. XXV. *Salle de ſpectacle.* 157
CHAP. XXVI. *Les lanternes.* 167
CHAP. XXVII. *Le convoi.* 172
L'ÉCLIPSE DE LUNE. *C'eſt un ſolitaire qui parle.* 176
CHAP. XXVIII. *La bibliotheque du Roi* 183
CHAP. XXIX. *Les gens de Lettres.* 211
CHAP. XXX. *L'Académie Françoiſe.* 218
CHAP. XXXI. *Le cabinet du Roi.* 235
CHAP. XXXII. *Le Sallon.* 257
CHAP. XXXIII. *Tableaux emblématiques.* 264
CHAP. XXXIV. *Sculpture & gravure.* 270
CHAP. XXXV. *Salle du trône.* 276
CHAP. XXXVI. *Forme du Gouvernement.* 281
CHAP. XXXVII. *De l'héritier du trône.* 297
CHAP. XXXVIII. *Des Femmes.* 310
CHAP. XXXIX. *Les Impôts.* 325

CHAP. XL. *Du Commerce.* Page 339
CHAP. XLI. *L'avant-ſoupé.* 346
CHAP. XLII. *Les Gazettes.* 358
CHAP. XLIII. *Oraiſon funebre d'un payſan.* 388
CHAP. XLIV. *Verſailles.* 393

Fin de la Table.